N° 350 — Tome XCV 16 Janvier 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD,
R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, HENRI DÉRIEUX,
GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
P.-G. LA CHESNAIS, EMILE MAGNE, AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL,
MAURICE DE NOISAY, GEORGES PALANTE, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, ERNEST RAYNAUD, WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE,
LÉON SÉCHÉ, PAULINE VALMY, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

N° 350. — 16 JANVIER 1912

Henri Dérieux	*L'Œuvre de Léon Dierx*	225
André Rouveyre	*Visages : LXXX. Emile Magne*	243
Docteur Guède	*Casanova et son évasion des Plombs* (fin)	244
Ernest Raynaud	*Considérations sur Paul Verlaine.*	257
Maurice de Noisay	*Poèmes élégiaques*	290
Léon Séché	*Le « Ronsard » de Victor Hugo*	295
Emile Magne	*Notre-Dame des Amours et son temple (L'Intimité de Ninon de l'Enclos)*	312
Pauline Valmy	*Les Bérille* (XI-XIII, fin), roman	324

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Lettres d'un Satyre* (XIV)	352
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	354
Rachilde	*Les Romans*	358
Jean de Gourmont	*Littérature*	364
Edmond Barthélemy	*Histoire*	369
Georges Palante	*Philosophie*	375
Henri Mazel	*Science sociale*	382
A. van Gennep	*Ethnographie. Folklore*	387
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	390
R. de Bury	*Les Journaux*	397
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	400
Gustave Kahn	*Art*	406
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	410
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	415
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	418
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	424
William Ritter	*Lettres tchèques*	429
Henry-D. Davray	*Variétés : Des lettres d'Oscar Wilde.*	433
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : La Petite Gazette Aptésienne. Les événements littéraires les plus importants de l'année 1911. M. André Barre. Prédiction concernant le Maroc et Tripoli*	441
Mercure	*Publications récentes*	444
—	*Echos*	445

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

HISTOIRE DE L'ART

= depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours =

Ouvrage publié sous la direction de ANDRÉ MICHEL Conservateur aux Musées nationaux Professeur à l'École du Louvre

Pour paraître le 27 Janvier

Le 8e VOLUME (Seconde partie du TOME IV) :

La Renaissance en France
en Espagne et en Portugal

Chap. I. — **L'Architecture** de la Renaissance **en France**, par PAUL VITRY.

Chap. II. — **La Sculpture en France**, de Louis XI à la fin des Valois, par ANDRÉ MICHEL.

Chap. III. — **La Médaille et l'Art monétaire en France**, de Charles VII à Henri IV, par JEAN DE FOVILLE.

Chap. IV. — **La Peinture en France**, depuis l'avènement de Charles VII jusqu'à la fin des Valois, par le Cte PAUL DURRIEU.

Chap. V. — **Le Vitrail français** au XVe et au XVIe siècle, par ÉMILE MÂLE.

Chap. VI. — **La Renaissance en Espagne et en Portugal**, par ÉMILE BERTAUX.

Un vol. in-8° gd jésus, 520 pages, *327 Gravures*, 5 Héliogravures hors texte, br. 15 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . 22 fr.

SEPT VOLUMES PRÉCÉDEMMENT PARUS :

TOME I. — **Des débuts de l'Art chrétien à la fin de la Période Romane**

PREMIÈRE PARTIE : **L'Art Pré-Roman.** Un vol. | SECONDE PARTIE : **L'Art Roman.** Un vol.

TOME II. — **Formation, Expansion et Évolution de l'Art Gothique**

PREMIÈRE PARTIE
Formation et Expansion de l'Art Gothique. 1 v.

SECONDE PARTIE
Évolution de l'Art Gothique. Un volume.

TOME III. — **Le Réalisme. Les Débuts de la Renaissance**

PREMIÈRE PARTIE
Le Style flamboyant. Le Réalisme. Un vol.

SECONDE PARTIE
Les Débuts de la Renaissance. Un volume.

TOME IV. — **La Renaissance**

PREMIÈRE PARTIE : **La Renaissance en Italie.** Un volume.

Chaque volume: in-8° gd jésus, *Nombreuses gravures*, Héliogravures hors texte, broché . 15 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée. . . . . 22 fr.

L'HISTOIRE DE L'ART paraît par fascicules. — Prix du fascicule. . . . . 1 fr. 50

Demander le Prospectus détaillé et illustré "Histoire de l'Art"

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

= *Dernières Nouveautés* =

MAURICE PELLISSON

LES HOMMES DE LETTRES AU XVIIIe SIÈCLE

In-18, broché . . . . . 3 fr. 50

ERNEST BOVET

LYRISME - ÉPOPÉE - DRAME

UNE LOI DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE EXPLIQUÉE PAR L'ÉVOLUTION GÉNÉRALE

In-18, broché . . . . . 3 fr. 50

D. MORNET

LES SCIENCES DE LA NATURE EN FRANCE, AU XVIIIe SIÈCLE

In-18, broché . . . . . 3 fr. 50

G. GROMAIRE

LA LITTÉRATURE PATRIOTIQUE EN ALLEMAGNE (1800-1815)

In-18, broché . . . . . 3 fr. 50

C. BOUGLÉ

LA SOCIOLOGIE DE PROUDHON

In-18, broché . . . . . 3 fr. 50

C. WAGNER

CE QU'IL FAUDRA TOUJOURS

In-18, broché . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE HAUG

= TRAITÉ DE GÉOLOGIE =

Fascicule 3 et dernier du Tome II : *Les Périodes Géologiques*

In-8°, 640 pages, 81 figures et cartes, 16 planches hors texte, broché. . . . . 11 fr.

Le **Traité de Géologie** de M. ÉMILE HAUG est **complet** avec ce Fascicule. — **Demander le Prospectus**

Cte DE MONTESSUS DE BALLORE

LA SISMOLOGIE MODERNE (Les Tremblements de Terre)

In-18, 64 figures et cartes, dont 16 planches et 2 cartes hors texte, broché . . . 4 fr.

ED. SUESS — Traduction EMMANUEL DE MARGERIE

LA FACE DE LA TERRE

TOME III, 2e partie : ***La Face de la Terre* (*Suite*).**

In-8° raisin, XII-426 pages, avec 2 cartes en couleur et 124 figures dont 101 nouvelles (89 exécutées spécialement pour l'édition française), broché . . . . . 12 fr.

Le Tome III comprendra trois parties. — **Demander le Prospectus.**

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

Vient de paraître

BIBLIOTHÈQUE DU MOUVEMENT SOCIAL CONTEMPORAIN

PAUL SABATIER

L'ORIENTATION RELIGIEUSE DE LA FRANCE ACTUELLE

Depuis longtemps les affaires religieuses n'avaient pas retenu d'une façon aussi continue l'attention publique. C'est l'indice d'un mouvement profond qui réveille le sentiment religieux, le renouvelle, le transforme, crée une nouvelle tournure d'esprit, ouvre aux individus et aux institutions des horizons insoupçonnés. — M. Paul Sabatier étudie le sens de cette évolution du sentiment religieux dans notre pays; et son livre nous laisse l'impression que ce sentiment renouvelé tend à transformer les bases mêmes de la société. o o o o o o o o o o o o o

Un volume in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

Dans la même Collection :

Les Fonctionnaires : leur action corporative, par GEORGES-CAHEN. . 3 fr. 50

Le Procès de la Démocratie, par GEORGES GUY-GRAND. . . . . 3 fr. 50

Demander le Prospectus donnant la Liste des ouvrages à paraître dans cette Collection

Vient de paraître

CHARLES-EUDES BONIN

LES ROYAUMES DES NEIGES

ÉTATS HIMALAYENS

Ce livre présente un intérêt tout actuel, non seulement à cause des fêtes impériales de Delhi et des changements politiques qui y ont été annoncés, mais surtout en raison des convulsions qui agitent l'Extrême-Orient et des tout récents événements de Chine, du Tibet, des frontières de l'Inde. o o o o o o o o o o

Un volume in-18, 3 cartes, *16 planches hors texte*, broché. . . . . 4 fr.

Viennent de paraître

ROMANS POUR LES JEUNES FILLES

Catherine Aubier, par YVETTE PROST.

Cousine Sans-Gêne, par ROGER DOMBRE.

Chaque vol. : in-18, relié, 4.50; br. . 3.50

"LA PETITE BIBLIOTHÈQUE"

Ce que racontent Monnaies et Médailles, par J. D. BENDERLY.

Les Artistes (*Biographies contemporaines*), par LÉONCE BÉNÉDITE.

Chaque vol. : in-8° écu, relié, 2.10; br. 1.50

Demander le Prospectus "Pour la Famille"

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, boul. Saint-Germain, Paris (6e)

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

REVUE PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT, membre de l'Institut, professeur honoraire au collège de France
(37e année, 1912). — Paraît tous les mois.
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 30 fr., départ. et étranger, 33 fr.
La livraison, 3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par MM. G. MONOD, membre de l'Institut, et Ch. BÉMONT
(37e année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 30 fr., départements et étranger, 33 fr.
La livraison, 6 fr.

REVUE DES ÉTUDES NAPOLÉONIENNES

Dirigée par E. DRIAULT
(1re année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : France, 20 fr. — Étranger, 22 fr. — La livraison, 4 fr.

REVUE DU MOIS

(7e année, 1912). — Paraît tous les mois
Direct. : Emile BOREL, professeur à la Sorbonne, sous-directeur de l'Ecole normale supérieure
Abonnement *(du 1er de chaque mois)* : Un an : Paris, 20 fr., départements, 22 fr., étranger, 25 fr.
Six mois : Paris, 10 fr., départements, 11 fr., étranger, 12 fr. 50. — La livraison, 2 fr. 25.

ATHENA

Revue publiée par l'Ecole des Hautes Etudes sociales
(2e année, 1912). — Paraît tous les mois (Août et Septembre exceptés)
Abonnement *(du 1er de chaque mois)* : Un an : France et Alsace-Lorraine, 15 fr.
Etranger, 20 fr. — La livraison, 2 fr.

REVUE ANTHROPOLOGIQUE

(22e année, 1912). — Paraît tous les mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : France et étranger, 10 fr. — Le numéro, 1 fr.

JOURNAL DES ÉCONOMISTES

Rédacteur en chef : Yves GUYOT, ancien ministre
(71e année, 1912). — Paraît tous les mois
Abonnement *(du 1er de chaque trimestre)* : Un an : France, 36 fr., Six mois, 19 fr.
Union postale : Un an, 38 fr. Six mois, 20 fr. Le n°, 3 fr. 50

REVUE DES SCIENCES POLITIQUES

Rédacteur en chef : M. ESCOFFIER, professeur à l'Ecole des Sciences politiques
(27e année, 1912). — Paraît tous les deux mois
Abonnement *(du 1er Janvier)* : Un an : Paris, 18 fr., départements et Etranger, 19 fr.
La livraison, 3 fr. 50

BULLETIN DE LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE

(1re année, 1911-1912). — Paraît tous les trois mois.
Abonnement *(du 1er Octobre)* : Un an : France et Étranger, 14 fr. — La livraison, 4 fr.

Envoi gratuit de livraisons spécimens sur demande.

BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, Rue de Furstenberg
PARIS (VI^e)
TÉLÉPHONE 827-96

VIENT de PARAITRE
dans la série du

Coffret du Bibliophile

COLLECTION D'ŒUVRES RARES ET CURIEUSES
EN JOLIS VOLUMES D'AMATEUR, SUR PAPIER HOLLANDE,
TIRÉS A PETIT NOMBRE ET NUMÉROTÉS

Le Libertin de qualité.....
Les Cousines de la Colonelle.
La Secte des Anandrynes....
Souvenirs d'une Cocodette...
La Belle Alsacienne.....
Lettres d'un Frère à son Elève
Le Joujou des Demoiselles...
Portefeuille d'un Talon Rouge
Histoire secrète des Ebugors.
Parapilla.....
Le Petit Neveu de Grécourt..
Un Eté à la Campagne.....
Dialogue du Zoppino.....
Thérèse Philosophe.....

Chaque ouvrage sur papier de luxe et sous étui fcs : 6 franco contre mandat chèque timbres

DEMANDER LE NOUVEAU CATALOGUE
AVEC LES NOTICES ET PROSPECTUS DÉTAILLÉS

A COOPÉRATION DES IDÉES

Directeur : G. DEHERME

Rédaction et Administration : 6, Boulevard de la Madeleine, PARIS

Cette substantielle publication d'études sociales vient de s'agrandir pour faire place sciences, à l'histoire, à la littérature, à la politique...

C'est à reconstituer socialement les institutions, les idées et les sentiments que force **la Coopération des Idées**. Dans toutes les graves conjonctures d'une existence privée et d'une existence publique de plus en plus trépidantes et incertaines de rs fins comme de leurs moyens, elle veut être une lumière qui guide l'esprit et un er qui réchauffe l'âme. Elle est résolument contre toutes les anarchies: celles du dans — du cœur et de l'esprit — comme celles du dehors, celles d'en bas comme es d'en haut.

La Coopération des Idées paraît le 1er et le 16 de chaque mois en fascicules de pages. Sa collection constitue une encyclopédie sociale documentée et vivante qui a place marquée dans toutes les bonnes bibliothèques. Le prix de l'abonnement est si réduit qu'il est possible : **6 francs** par an pour la France et les colonies, **10 francs** r l'Étranger.

Un numéro spécimen sera envoyé à tout lecteur du *Mercure de France* qui en a la demande à *la Coopération des Idées, 6, boulevard de la Madeleine, Paris.*

ALBERT SAMAIN

Au Jardin de l'Infante. Volume in-8 raisin sur papier vélin à la forme. Frontispice
Aug.-H. Thomas. Tirage en deux couleurs à 500 exemplaires numérotés... 12
Relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux..... 25

PAUL CLAUDEL

Théâtre. Première Série. III. La Jeune fille Violaine. L'Échan
Vol. in-18..... 3

LAFCADIO HEARN

La Lumière vient de l'Orient. Essais de P
chologie ja
naise. Traduit de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18..... 3

LÉON SÉCHÉ

Les Amitiés de Lamartine. Première Série. (Lo
de Vignet. Eléon
de Canonge, Marianne-Elisa Birch. Caroline Angebert.) Docum
inédits. Vol. in-18..... 3

H.-G. WELLS

L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par Hen
D. Davray et B. Kozakiew
Vol. in-18..... 3

GÉRARD DE NERVAL

Correspondance (1830-1855). Avec une In
duction et
Notes par Jules Marsan. Vol. in-18..... 3

JEAN VARIOT

L'Œuvre d'Elémir Bourges. Vol. in-18..... 1

ÉMILE MAGNE

**Voiture et les Origines de l'Hôtel d
Rambouillet, 1597-1635.** Portraits et Do
ments inédits.
Vol. in-18..... 3

MARCEL COULON

Témoignages. Deuxième Série. (Plaidoyer pour Renan. Octa
Mirbeau chauffeur. Les Assises de Remy
Gourmont. L'Esprit du passé chez Loti. Deux aspects d'Anatole Fran
Bourdelle. Le Rôle du Mercure de France. Le Protestantisme d'A
dré Gide. Relisons Zola. L'Enfance de Gambetta.) Vol. in-18. 3

ANTONINE COULLET

L'Envolée, poèmes. Vol. in-18..... 3

ANDRÉ ROUVEYRE

Mort de l'Amour, avec, en appendice, une prose
Jean Moréas. Album de 40 pages
sur papier d'Arches..... 10

H. DARAGON, éditeur, 96, 98, rue Blanche, PARIS

plus grand effort littéraire
série la mieux documentée
collection la plus belle
livres les mieux étudiés

DU SIÈCLE

C'est L'ENCYCLOPÉDIE DE L'AMOUR

Qui comprendra 50 volumes.

maire : Traité magistral des Mœurs touchant au mariage, à l'adultère, à la prostitu-n, dans tous les pays du monde, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Augmenté ne partie anthologique relative aux poèmes d'amour — Chants nuptiaux — Contes traditions — Anecdotes historiques et histoire nationale des amoureux légendaires. blié par une société de folkloristes, d'historiens, de littérateurs, de poètes, d'explora-irs, d'hommes de lettres, sous la direction de Marius Boisson.

haque volume tiré sur papier vergé d'Ecosse sera illustré d'un frontispice gravé et prendra au minimum 200 pages. — PRIX de chaque volume..... 6 fr.

l a été fait pour les bibliophiles un tirage spécial sur papier des Manufactures impé-s du Japon, à 20 ex. numérotés et signés par l'auteur et l'éditeur, comprenant une de 6 états du frontispice — 3 avant la lettre (en rouge, bleu, vert), 3 avec la lettre , rouge, vert), au prix de..... 15 fr.

Vient de paraître, le 1er volume.

MAROC, par Ch. Houel (Correspondant de guerre au Maroc et en Tripolitaine). 1 vol. in-8°, 200 pp., frontispice gravé..... 6 fr.
ex. sur papier du Japon, avec 6 états du frontispice..... 15 fr.

Pour paraître le 15 Janvier :

ESPAGNE, par F. Perrez. 1 vol. in-8°, 200 pp., frontispice gravé..... 6 fr.
20 ex. sur papier du Japon, avec 6 états du frontispice..... 15 fr.

Paraîtront successivement à raison de 2 volumes par mois :

Turquie, par G. Le Rouge. — L'Egypte, par . — L'Angleterre, par V. Dand.
La Bolivie, par C. Marrin. — La France, par M. Boisson. — La Tunisie, par G. Le Rouge. — L'Allemagne, par F. Mitton. — Le Brésil, par Perrez.

TEXTES INEDITS

Vient de paraître

Année - PARIS GALANT pour 1912 - Almanach suave, littéraire et artistique, orné de 150 reproductions — C'est le plus bel almanach..... 0 fr. 90

remier essai de Bibliographie sur la Flagellation..... 0 fr. 50

GRATIS

Catalogues de livres neufs et d'occasion — Excellentes occasions, La plupart des ouvrages sont annoncés avec sommaire détaillé.

Le Bibliophile Parisien n° 1. — **500** nos sur Sciences Occultes. Franc-Maçonnerie. — Sociétés ecrètes. — Histoire — Napoléon. Révolution. — Louis XVII — Curiosa.

Le Bibliophile Parisien n° 2. — **814** nos sur Ana. — Argot. Héraldique. — Ex-libris. — Histoire. — Louis XVII — Franc-Maçonnerie. — Sociétés secrètes. — Sciences occultes. — Romans. Littérature. — Flagellation.

Le Bibliophile Parisien n° 3. — **1.200** nos sur Sciences occultes. Franc-Maçonnerie — Sociétés secrètes. — Magnétisme — Argot. Héraldique — Décorations. — Flagellation. — Curiosa. — Baisers. Histoire. — Littérature. — Louis XVII. — Révolution.

Chacun de ces catalogues est tiré à 25.000 exemplaires

chat de Bibliothèques sur les Sciences occultes, la Franc-Maçonnerie, les Sociétés secrètes et les Grandes Collections — Livres d'amateurs

Vient de paraître :

Lettres de Vincent Van Gogh
à Émile Bernard

Texte intégral donné pour la première fois
avec cent reproductions de dessins et tableaux

Chez AMBROISE VOLLARD
6, rue Laffitte, 6
PARIS

Prix : 25 francs.

Quarante exemplaires numérotés sur Japon

L'ŒUVRE DE LÉON DIERX

C'est une destinée de poète étrange et belle que celle de Léon Dierx.

Venu de bonne heure d'une île lointaine, sa patrie, il a gardé, semble-t-il, parmi nous, l'attitude distante des exilés. Son œuvre est un de ces jardins où se balancent les fleurs mystérieuses du voyage, de la légende et de la mort. Œuvre brève, contenue en quelques livres échelonnés sur quinze années seulement, et que clôt trop vite l'épilogue du silence. C'est ce silence qui, tout en forçant notre admiration, surprend notre logique.

A ses débuts, en effet, Léon Dierx s'annonçait poète précoce et abondant. J'ignore ce qu'étaient ces *Aspirations poétiques* que, peu de temps après sa venue en France, il livrait à l'impression en 1858. Lui-même les a retranchées de ses *Œuvres complètes*. Je veux retenir seulement que ce débutant était un jeune homme de vingt ans. Or, n'est-il pas vrai que, le plus souvent, ceux qui seront les poètes de quelques livres de choix ne débutent guère aussi jeunes? D'ailleurs, de ce prélude à l'œuvre même, six ans s'écoulent. En 1864, paraissent les *Poèmes et Poésies*, qu'il faut bien, pour suivre la volonté du poète, considérer comme son véritable début. Le premier soin des vrais artistes n'est pas tant de se différencier des autres que de se reconnaître eux-mêmes. Ce livre où Dierx s'est reconnu réussit à différencier son talent de tous les

autres. Sans doute, les noms de Baudelaire et de Leconte de Lisle viennent aux lèvres de celui qui écoute attentivement cette voix nouvelle. Pourtant, ces mélopées du désir et du regret éveillent dans l'âme un étrange frisson..

Frisson que feront courir avec plus d'assurance *les Lèvres closes*, parues trois ans plus tard, en 1867.

> Le soupir qui s'amasse au bord des lèvres closes
> A fait l'obsession du calme où j'aspirais,

écrit le poète dans un liminaire. Sans doute notre langue sait *la Comédie de la mort*, *la Charogne*, *l'Epopée du ver*. L'horreur de la décomposition finale a trouvé plus d'échos peut-être que la hantise même de la mort, le sentiment de mystérieuse présence que les disparus laissent planer sur nous. Un frémissement de ce genre traverse *les Lèvres closes*.

Sept ans plus tard, à la suite de la guerre de 1870, Dierx fit paraître *les Paroles du vaincu*. Cette mince plaquette serait négligeable dans son œuvre si elle ne reflétait, mieux qu'aucune autre page, la générosité foncière d'une âme hautaine et pitoyable. Il s'écoule ensuite huit ans avant que paraisse un nouveau livre, mais c'est un copieux recueil : *les Amants*. Entre temps, un poème dramatique, âpre et sobre, *la Rencontre*, avait été interprété à la Salle Taitbout, le 24 février 1875.

Il semblait donc que s'annonçât une œuvre d'une abondance et d'une variété plus qu'ordinaires. La vie même du poète, vie toute de simplicité, de tranquille soumission à l'accomplissement du travail quotidien, ne devait pas arrêter le cours d'une inspiration alors en plein élan. Chez plus d'un artiste, cette carrière monotone — indéfiniment enroulée sur elle-même, dirait-on, — qu'est la vie de l'employé de ministère, a laissé le champ aux spéculations les plus hautes, aux plus merveilleuses évocations.

Or, le recueil *les Amants* était le dernier que dût publier Léon Dierx. Le silence où demeure enfermé depuis trente années le poète étonne et déconcerte. Il fait figure d'exception dans toute l'histoire littéraire.

Peut-être en pourrait-on rapprocher le cas d'Arthur Rimbaud, qui, lui aussi, après une enfance et une jeunesse de production ardente, « renonça » à la poésie. Mais le poète du

Bateau ivre eut le dérivatif d'une des existences les plus actives qui soient. Or, qui sait si la production artistique, — une des formes que peut prendre notre besoin d'extériorisation — n'est pas, comme ce besoin lui-même et comme tous les besoins, limité par sa propre satisfaction ? Dès lors, on imaginerait qu'une grande activité physique dérivât jusqu'à l'épuiser une nappe intérieure, qui avait commencé par s'épancher en poèmes.

Mais le poète des *Lèvres closes* a mené la vie qui laisse le moins de place à l'initiative. L'énigme de ce brusque renoncement à la Poésie demeure donc. Faudrait-il admettre qu'une carrière monotone, où l'individu s'use sans se dépenser, ait peu à peu desséché en lui la veine d'où jaillissaient ses chants ? Ou, par hasard, ce renoncement ne serait-il que d'apparence ? Son silence ne serait-il qu'un arrêt dans la publication de ses poèmes ? Ce serait là un exemple de suprême réserve, confinant presque à l'héroïsme. S'offre une hypothèse, belle encore : son silence serait le silence volontaire du poète conscient d'avoir fourni tout son effort et se refusant à empiler les volumes sur les volumes sans ajouter des œuvres aux œuvres.

Léon Dierx ne s'est jamais départi d'une modestie admirable jusqu'en l'excès où il l'a portée. Deux ou trois fois, l'admiration de ses pairs ou de ses successeurs est allée le chercher dans la réserve où il demeurait enfermé. Il a accueilli avec l'émotion de la reconnaissance des hommages qu'il n'avait pas sollicités.

Une fois même, la voix d'un petit plébiscite littéraire a porté aux oreilles du public la consonance étrangère de ce nom ignoré. C'était après la mort de Mallarmé, que ses contemporains avaient eux-mêmes proclamé «prince des poètes». Quelques journaux déclarèrent le trône vacant. Dierx y fut élevé. Mais on jurerait qu'il ne s'y est jamais assis... Il a remercié de l'honneur qui lui était accordé. Et il est rentré dans le silence.

Il y a vécu, il y vit, comme dans le seul royaume qui lui convienne. Mais il ne faut pas que ce qu'il y a en France de vrais artistes passe auprès de lui sans se douter que ce vieillard modeste est l'homme qui, naguère, aux côtés de Leconte de Lisle et de Heredia, écrivit quelques-uns des vers les plus intenses et les plus rares qu'ait publiés l'éditeur du *Parnasse*

contemporain. Il ne faut pas attendre que sa silhouette chère porte plus d'ombre parmi nous pour dire de quelle essence précieuse fut son inspiration poétique. N'en croyons pas, sur lui-même, ce poète qui assurait un jour n'avoir dû le peu de bruit mené autour de son nom qu'« au coup de clairon de Mendès ».

§

La naissance de Dierx à l'île Bourbon détermine la nuance particulière de son talent. Le prisme de l'exotisme dévie dans un sens donné la faculté poétique, riche ou indigente, d'un Leconte de Lisle, d'un Lacaussade, ses compatriotes; d'un Heredia. Un précoce voyage aux Indes, — s'accordant, à n'en pas douter, à un sens profond de la nostalgie et du dépaysement, à un amour passionné et presque maladif des fleurs merveilleuses

Ecloses pour nous sous des cieux plus beaux, —

oriente dans le même sens le génie d'un Baudelaire.

Ces poètes dépaysés interprètent leur exil en des sens divers. Les uns gardent au fond des yeux le jeu de lignes et de couleurs des sites qui les éblouirent : ils passeront inattentifs à tout ce qui n'est pas l'étrangère beauté du rêve intérieur. Les autres, au contraire, sembleront avoir mis leur âme à l'unisson de nos brumes : parfois, brusquement, leur œuvre septentrionale s'ouvrira sur de lumineux horizons. Ils seront des poètes du désir et du regret. Nous suivons les alignements de leurs vers comme une des rues de nos villes. Nul bric-à-brac somptueux ne nous arrête. Nulle marée de fruits exotiques ne déferle aux étalages. Nous avançons dans le brouillard qui nous enveloppe. Et soudain, comme d'un horizon déplié par un brusque tournant, nous voyons surgir, balancés par des souffles tièdes,

Des cocotiers absents les fantômes épars.

Léon Dierx est un de ces poètes. Les souvenirs d'un ciel plus riant illuminent tels coins de son œuvre. Toutefois, cette disposition ne suffit pas à caractériser ce qu'il y a d'originalité dans son talent. Tâchons à surprendre la sonorité particulière qu'ont trouvée, en passant par son âme, des vibrations qui déjà traversèrent l'âme d'autres poètes.

Un poème tel que celui qui s'intitule *le Survivant* doit arrêter le lecteur par cette sorte de hantise qu'imposent les accents de sa mélopée traînante et jusqu'aux palpitations de son rythme brisé. Quelques vers :

Le jour s'en va. Le bleu du ciel pâlit. C'est l'heure
Tranquille. — Un souffle ; un seul. — Souffle étrange. — Il m'effleure
Et s'éteint. — Je soupire et pense à lui. C'était
Un toucher. — Le soleil s'engouffre. Tout se tait.
L'ombre augmente, la route est longue, la nuit proche.
Elle arrive. Elle monte en nous comme un reproche.
Il venait de très loin, ce souffle ! J'en frémis.
Il semblait expirer en moi. Je l'ai transmis.
Où donc ? Vers qui ? — Mon cœur bat avec violence.
Je n'entends que mes pas — Quel désert ! quel silence !
Ce souffle était si faible ! et si doux. — La forêt
Ne l'a point arrêté pourtant. Il se mourait.
C'est en moi qu'il est mort.

Ce poème ne rend-il pas sensible la façon dont les choses viennent se briser contre la sensibilité de ce poète, y éveillant les résonnances profondes d'où naît sa poésie ? Nous comprenons la raison de ce mélange de lyrisme et d'objectivité qui la caractérise. L'âme du poète n'est-elle pas, en quelque sorte, un milieu sensible et sonore où prennent voix des souffles mystérieux venus du lointain des lieux et des temps ? Ces souffles s'expriment à travers lui, en lui. Partie de plus haut et de plus loin que lui-même, son inspiration gagne singulièrement en intensité. Toutefois, un instinct ne retient de ces lointains échos que ce qui s'accorde à ses dispositions propres.

Sans doute, la poésie antique ne demandait guère aux évocations lointaines ce prolongement dont la poésie des temps modernes ne se passe qu'à grand'peine. Un beau corps n'a pas besoin de parure : il resplendit de sa seule nudité. Mais un corps chétif est séduisant encore sous la parure et les bijoux dont il s'orne. Qui sait même si cette beauté précaire et artificielle n'a pas, pour nos sens inquiets, des charmes plus troublants ?

Mais écoutons ce poète. De beaux décors vont monter devant nos yeux ; des lèvres closes s'agiter imperceptiblement, parler encore. Souvent l'âme d'une terre ou d'une époque s'incarnera en quelque gracieuse image de femme et ce symbole délicat nous séduira longtemps. Eve « aux longs cheveux d'or »

incarne la candeur idéale des temps primitifs ; la brune Souré-Ha semble l'idole fragile de l'Egypte géométrique et dure comme les arêtes de ses monuments et la couleur de ses ciels ; la fée Hamonde « aux palais d'éther, bleu » nous invite à gravir les degrés qui accèdent au domaine de l'irréel... Si le sombre masque de Nour-ed-Dour le Voyant se détache sur une perspective de Stamboul au clair de lune ; si Hemrik-le-Veuf fait cabrer son cheval dans les rochers d'une Calédonie aux lignes flottantes, ailleurs ce sont encore des visages de femme qui soulèvent doucement la tenture du passé... Le blanc fantôme de Stella Vespera flotte sur Florence la belle ; dans le château gothique, où la vieille Mahall laisse traîner, comme la laine de son éternel écheveau, le refrain de sa sombre chanson, se blottit l'inquiète et frileuse Gemma ; sur un miroir d'eau, à l'orée d'une forêt de végétation tropicale, Nyssia, « la fille aux cils soyeux », penche son gracieux visage dont le double lui sourit.

Ces poèmes sont comme des échappées sur une *Légende des siècles* moins arrêtée, plus mystique. Le décor en est discret sans affectation de couleur locale. Sans doute, dans Souré-Ha (apparemment, l'un des plus anciens poèmes), le décor n'a presque qu'une valeur pittoresque. Encore que s'établissent des lignes des édifices aux linéaments de l'action, un accord certain, ce poème n'est pas un de ceux où apparaisse un don propre à ce poète : associer si étroitement aux mouvements de l'action le cadre où elle se déroule qu'on ne l'en puisse plus détacher. Rien des brillants hors-d'œuvre où se complaisent les virtuoses. Le décor est une sorte de présence mystérieuse qui, parfois, pèse sur l'action, l'entraîne dans un sens donné. Dans *la Chanson de Mahall*, par exemple, un portrait où vit le souvenir d'un mort regretté fascine Gemma et l'accule à la mort qu'elle vient boire sur ses lèvres peintes que la nourrice folle a frottées de poison. On s'aperçoit vite que *les Contes* de Poe furent familiers à ce poète, d'ailleurs le contemporain et l'ami de Villiers.

En faisant de tels éléments les thèmes de longs poèmes, Léon Dierx renouait, inconsciemment peut-être, une tradition dont Théophile Gautier était chez nous le seul représentant notoire. Cette tradition, qui n'avait suggéré aucun poème de marque depuis *Albertus*, est celle du « mystère » tel qu'il s'é-

panouit dans le *Faust* de Gœthe. Et sans doute les littératures septentrionales sont-elles plus propres que la nôtre à nourrir ce genre littéraire, qui, à quelques exceptions près peut-être, n'a guère poussé en France d'autres fleurs que celles que nous pouvons respirer ici, cueillies et liées par un poète d'origine à demi étrangère...

Ces longs poèmes, dont l'action se poursuit à travers des décors appropriés, sont assez nombreux dans *les Poèmes et Poésies*, ainsi que dans *les Lèvres closes*. Ils disparaissent, au contraire, dans *les Amants*. Ce copieux recueil ne lie que de courtes pièces. Il vaut par le fondu des nuances, la transparence des images, tandis que, des premiers, montait un arome capiteux, un peu trouble, mais qui vous enveloppait.

Ces qualités de transparence et de fondu se trouvent portées au plus haut point dans le *Corot*, le seul poème de quelque étendue du recueil. C'est, au sujet d'un bel artiste, le cri renaissant sans cesse de ce que Goethe appelait « une partialité pleine d'amour ». Là encore Dierx renouait une tradition de Gautier. Car Gautier, plus d'une fois, s'était appliqué à dire en vers les émotions qu'il devait à la contemplation d'une œuvre plastique. Hugo, lui aussi, l'avait fait, devait le faire encore. Mais le malheur était qu'il ne résistât jamais au désir d'y laiser filtrer, sinon d'y étaler complaisamment des intentions autres qu'artistiques. Le « Germain Pilon (1) » en est le plus bel exemple.

Mais la substitution de poèmes courts et transparents à des poèmes mystérieux et prolongés n'est pas ce par quoi le livre *les Amants* se différencie profondément de ses frères aînés. Ici l'attitude que le poète nous avait révélée tourne et change. Le plus souvent sa poésie n'apparaît plus comme l'écho renvoyant aux oreilles des hommes les murmures venus de plus loin que lui-même. Elle serait plutôt le miroir qui reflète dans une eau plus transparente les choses que nous voyons autour de nous. Comme la rivière, l'âme du poète nous renvoie la courbe d'une branche, la couleur du ciel, le dessin fuyant des nuages, tout ce qui monte, flotte, plane et s'efface, laissant en lui le bref émoi de sa splendeur disparue...

En des vers ondoyants et liquides, dont la caresse qui se dérobe et jusqu'à l'imprécision délicate éveillent le souvenir de

(1) *Les Statues* (*Quatre vents de l'esprit*).

certains vers de Lamartine, il a dit ce qu'il nous faut retenir du spectacle de ce monde, reflet d'un reflet et ombre d'une ombre.

N'admirons chaque objet qu'en son mirage seul,
Qui nous semble être sa racine.

Au fond du cœur aussi, las des réalités,
Un souvenir plus fixe et plus transparent glisse ;
Ne cherchons qu'au milieu de ces pures clartés
La foi neuve qui nous emplisse.

Dans l'âme de ce poète désabusé, les beaux souvenirs d'enfance ont tout nuturellement laissé traîner leurs mélodies, comme le refrain le plus propre à charmer la longueur de la route. Les poèmes où ils revivent sont tout parfumés d'effluves lointains. Il en monte ce charme capiteux qui s'exhale pour nous des bibelots rares, des étoffes précieuses, de tout ce qui fut décor d'une époque lointaine ou d'un pays reculé. Ces objets, ces vers ont un charme en eux : ils ouvrent la porte à l'imagination, cette princesse recluse qui attend toujours un enchanteur...

Et pourtant, dans cette œuvre, passe l'écho d'autres voix. Distante et lointaine, elle n'est ni égoïste, ni froide. D'un bout à l'autre roule un gémissement « lugubre, immense et doux ».

Gémissement qui n'est pas la lamentation du poète, ange déchu ou roi dépossédé, pleurant et redemandant son ciel ou son royaume. C'est un écho, l'écho de la souffrance humaine. Des siècles ont exténué l'humanité, la nature entière. Une immense lassitude sourd des êtres et des choses. Le poète l'a traduite dans un beau sonnet :

Je sens les piliers prêts à maudire le temple...

Déjà cette malédiction ne s'est-elle pas échappée des lèvres des hommes ? N'est-ce pas celle qu'entendit prononcer par un être mystérieux Jubal, le dernier survivant du déluge, celle qui dicte au sage ce conseil stoïcien analogue à celui qu'avait déjà donné Vigny :

Il reste la grandeur d'attendre sans prière ?

Enfin, cette œuvre que nous avons vue tour à tour exotique et septentrionale, légendaire et intime, apparaît largement ouverte sur l'avenir. L'inquiétude de l'au-delà y a trouvé son

expression en un angoissant poème. Le poète a imaginé un exode post-terrestre du corps et de l'âme, unis encore, mais qui vont se détachant peu à peu l'un de l'autre, à mesure qu'avance le voyage au terme duquel ils se sépareront pour rentrer lui, le corps, dans la nuit du néant, elle, l'âme, dans l'éternité de son apothéose. Mais, à cet instant suprême, nous entendons un dialogue qui fait à ce poème un final plus tragique que n'est celui d'*Eloa* même. Car le même cri de désespoir passionné monte deux fois répété : l'âme qui va continuer de vivre aspire à l'oubli que maudit le corps qui y va sombrer.

— Qui me consolera dans le vide où je sombre?
— En moi qui versera le repos et la paix ?
— Oh ! mourir ; ne plus voir le clair soleil jamais !
— Oh ! revivre, et jamais ne s'endormir dans l'ombre !
— Le froid terrible règne en ce vide où je sombre !
— L'infini qui m'étreint ignore, hélas ! la paix !
— Ah ! l'horreur du néant crispe ma chair mortelle !
— Et moi, pleine d'horreur, j'entre en l'éternité !

(*Le Rêve de la Mort.*)

Ne faut-il pas louer encore ce poète de n'avoir jamais tenté de rendre une vie plus ou moins factice aux mythes révolus de la Grèce antique? Ce n'est pas qu'il n'ait éprouvé lui-même le regret de ces époques de clarté où la chair heureuse et libre apparaissait parée

. . du saint vêtement de la forme antique.

Mais il a compris sans doute que vingt siècles d'une civilisation différente avaient malgré tout déteint sur les plus rebelles d'entre nous et nous rendaient impossible de ressusciter en nous l'équilibre des siècles païens. Et il s'est attaché, — non sans un regret peut-être, — aux thèmes qui flottent autour de nous, que nous respirons, pour ainsi dire, avec l'air de nos contrées et de notre temps, se réservant de leur donner, au prix de telles évocations, le prolongement du rêve ou du souvenir.

Cette attitude avait son originalité à une époque où, conduite par Gautier, mais surtout par Leconte de Lisle, et un peu plus tard par Banville, notre poésie semblait ne pouvoir habiter plus que les contrées lointaines et les siècles révolus. Sans doute ce dépaysement forcé ne lui a pas été défavorable.

Elle en est revenue plus fière, plus consciente de ses propres ressources. Rentrée parmi nous, elle semble, grâce à certains de nos plus récents poètes, assez durablement installée dans les cadres de notre vie contemporaine. Le classicisme dont nous rêvons n'en serait qu'une qualité. Il serait l'équilibre parfait dans l'expression d'une pensée qui n'ignorerait aucune de nos aspirations.

§

Léon Dierx aurait-il donc renouvelé notre poésie? Ce serait beaucoup dire. Quand paraissent ses premières œuvres, le sens dans lequel devait opérer ce renouvellement était indiqué déjà. *Les Fleurs du mal* avaient paru en 1857. Sans doute on ne s'en apercevait pas encore. Il faut parfois vingt, trente ans pour que se distingue une voix nouvelle. Le fracas contemporain assourdit toujours un peu.

C'est à cette tradition que se noue l'œuvre de Dierx, c'est cette tradition qu'elle vient renforcer, prolonger. Il n'y a pas là de quoi surprendre. L'admiration profonde que ce poète témoigna toujours à Leconte de Lisle répondait à une conformité d'art, plutôt qu'à une conformité de pensée. Je vois, pour ma part — d'une façon grossière et simplificative à l'excès, s'entend — le Parnasse comme le prolongement direct de la tradition romantique. *Qaïn* traduit la même révolte fondamentale du poète contre le monde que tel poème romantique *Rolla*, par exemple. Il me semble, au contraire, que la veine qui, de Baudelaire à Samain, de Verlaine à Charles Guérin, alimente presque toute la poésie moderne, commence de sourdre aux environs de 1850 et que c'est dans l'œuvre de Baudelaire même qu'on en peut voir la première expansion.

Cette tradition, souvent déviée, plus ou moins claire, a cependant laissé dans notre poésie un cours que, déjà, l'on peut remonter sans hésitation; un cours dont le lit canalise, à bien peu près, la poésie contemporaine tout entière. Certes les appellations d'école ont changé souvent. On en ferait une liste nombreuse et variée. Pourtant, à travers tant d'essais, une aspiration unique se traduit. Aspiration vers un lyrisme plus intime et plus complexe à la fois, coïncidant, dans l'ordre métrique, avec la recherche d'une forme plus adéquate à la nature du sentiment qu'elle doit porter, d'une forme non plus

froidement intellectuelle, mais, pour ainsi dire, charnelle, jeu de sang et de muscles, organisme ayant en lui-même sa vie propre.

Or, si nous suivons un instant le poète des *Lèvres closes*, nous verrons que c'est bien dans ce sens que son effort paraît s'orienter.

Ceux que l'on a nommés les Parnassiens ont été ou tâché d'être, selon la formule de Gautier, des hommes pour qui « le monde extérieur existe », rien de plus. Et sans doute ces termes par quoi on prétend étiqueter une école restent inexacts. Ne serait-ce pas qu'il n'y a jamais eu à proprement parler d'écoles, et que ces grands mots n'enferment ordinairement qu'un ou deux écrivains, et tout au plus quelques suiveurs dont les noms disparaissent bientôt? Mais enfin, n'auraient-ils de sens que dans une histoire des idées, ces termes généraux auraient encore à ce titre leur intérêt — et leur réalité. Les idées que, malgré tout, ils recouvrent sont représentatives de ce que l'on a cru à une époque.

Il reste donc vrai que les poètes de la génération de 1866 ont été particulièrement sensibles à la beauté des formes, qu'ils se sont efforcés de les voir telles qu'elles sont, prenant garde de les déformer le moins possible à travers le prisme de leur sensibilité personnelle.

Le poète des *Lèvres closes*, que l'on classe encore volontiers parmi les Parnassiens, satisfait-il à cette définition ? Voici quelques vers de sa *Nuit de juin*.

Cette nuit, il la voit, ou plutôt il la devine :

> Majestueuse ainsi qu'une reine, traînant
> Le somptueux manteau de ses cheveux sur l'herbe...
> Elle approche ; elle arrive ; et plein d'un vague effroi,
> Je sens dans ces grands yeux, dans ces orbes sans flamme,
> Avec des sanglots sourds aller toute mon âme...
> Moi qui ne sais rien d'elle, elle qui me possède,
> Tous deux nous restons là, spectres silencieux,
> Et nous nous contemplons fixement dans les yeux.

N'apparaît-il pas, par ces vers, que le poète a été singulièrement frappé des motifs d'angoisse qui nous viennent des choses? Les choses ne poussents-elles pas de toutes parts dans le mystère des prolongements, insensibles pour nous, mais réels à la façon des couleurs invisibles du spectre ?

Or, les formes qui doivent retenir un homme pour qui le monde extérieur existe sont bien plutôt celles dont les contours ont quelque chose d'arrêté et de définitif, n'éveillent pas d'inquiétudes étrangères. Les lignes et les modelés du corps de la femme, par exemple, n'ont d'énigme que celles que leur impose la gaine des parures : les parures tombées, le corps apparaît dans sa nudité, véridique et formel. Des yeux, au contraire, l'interrogation la plus perspicace n'a pu se targuer de pénétrer l'irréductible énigme ; dans l'étreinte même, ils demeurent inviolés et lointains.

Celui qui devait écrire *Yeux de Nyssia* a vraiment connu la hantise des yeux.

> Nous puisons aux clartés des prunelles sereines,
> Comme au bleu des beaux soirs, comme à l'azur des mers,
> Le vertige du vide et des gouffres ouverts.

Voici, presque au seuil des *Poèmes et Poésies*, un poème : *la fée Hamonde*, où il évoque le secret de ces palais d'éther bleu dont quelques femmes promènent parmi nous l'enchantement vivant. Il imagine une fée, la fée Hamonde. De la contemplation incessante à quoi elle s'est livrée d'elle-même aux mille miroirs de ses palais, elle a peuplé ses yeux d'innombrables et changeantes effigies. Et parfois, au cours d'un de ses voyages sur la terre, elle vient pencher ses yeux sur les yeux grands ouverts d'une petite fille...

Ailleurs, c'est le frémissement de la terre en quelque sorte violée par le regard dominateur de l'homme, qui court en des vers grandioses.

> O nature, miracle à toi-même caché,
> As-tu senti le bas de ton manteau touché
> Par quelque avant coureur d'un Dieu qui va paraître...
> Et quand l'homme apparut, plein d'extase,...
> O fille du mystère où le mystère émerge,
> N'as-tu pas tout entière alors, ardente vierge,
> Frémi profondément d'angoisse et de fierté,
> Sentant tomber ton voile et briller ta beauté ?

Avec les siècles, il semble que les yeux des hommes aillent comme s'enrichissant de tous les spectacles contemplés ; des âmes ancestrales y survivent.

> L'âme de bien des morts tressaillait dans ses yeux,

écrit le poète du vivant, dont *In extremis* nous laisse entrevoir la destinée.

Au soir tombant, un lac dans les bois lui semble « un grand œil las ». Les fleurs qui se penchent sont « les yeux agrandis des choses ». A travers les halliers la lune abaisse « son regard fluide et phosphorescent ».

Ce miroir, qui semble vous contenir tout entier et qui, aussitôt que vous cesserez de vous pencher vers lui, vous oubliera pour refléter aussi docilement d'autres visages, n'a-t-il pas un attrait mystérieux? Et les portraits où, par la main d'un artiste, une image, comme en un miroir idéal, fut arrêtée pour toujours ? Le poète sait que

> Le portrait de don Juan fait encor des victimes.

Lui-même s'est senti fasciné devant la toile où un grand artiste fixa son rêve, et son hymme à Corot est né d'une de ces admirations débordantes.

Il est l'amant des nuits ; de ces nuits quasi surnaturelles

> Qui, dilatant de peur les yeux fixés sur elles,
> Fascinent les vivants par leur solennité ;

et d'autres plus douces, qui ont, semble-t-il, des caresses pour enlacer, des étreintes pour endormir. Il trouve pour parler de l'une d'elles cette gracieuse image teintée de la séduction orientale :

> Lentement par de bleus gradins,
> Monte la nuit mystérieuse.
>
> Elle ondule en nous caressant
> Fascinante comme une almée.
> Aux lueurs fines du croissant
> Nous sourit la nuit bien-aimée.
>
> Elle filtre et rayonne en nous,
> Et notre âme en elle s'abrite ;
> Elle porte au front les bijoux
> D'une sultane favorite.
>
> Elle a les claires profondeurs
> Des yeux de la houri docile...

S'il a connu l'enivrement panthéiste qui naît à se laisser rouler, emporter, confondre dans le flux immense de la vie universelle (*Mater dolorosa*), ce n'est pas cette note romantique qui éveille en nous les plus durables échos. Mais combien

de vers nés de cette large compréhension ont un charme délicieux ! Celui-ci, par exemple, sur l'amour des enfants :

L'amour qui les créa sommeille en eux...
(*Vision d'Eve.*)

Par ce sens, à la fois souple et complexe, du mystère où baignent les choses, des liens que les unissent entre elles, ce poète semble presque *lointain* de quelques-uns de ses contemporains, dans les rangs desquels il put évoluer confondu. Sans doute, la vision plastique de *la Nuit de Juin* apparentait ce poème à l'esthétique parnassienne. Mais cette vision, légère et souple d'ailleurs, n'était qu'un point de départ. Une impression toute morale : de fixité, de hantise, montait peu à peu du poème. Et là plus d'images savantes, de comparaisons calculées ; mais une suggestion imprécise, poignante pourtant. Le poète ne se souciait pas de figurer les choses, mais bien plutôt de reconstituer une atmosphère assez intense pour les suggérer.

Sans doute, il n'y avait pas là nouveauté foncière. Cet art d'insinuation était déjà celui de Baudelaire. Nombre des poèmes des *Fleurs du Mal* tiennent notre cœur par ce don singulier qu'ils révèlent d'éveiller, d'un mot, d'un rythme, de sourdes vibrations en nous. C'est un audacieux raccourci qui rend poignants des vers comme celui-ci :

L'espérance qui brille au carreaux de l'auberge
Est soufflée.

Un sens profond des correspondances se traduit dans *les Lèvres closes et les Amants*. Sur vous, écrira le poète,

O passions, la peur trouve de brusques clefs...

Et n'est-ce pas là en quelque sorte une avancée dans le sens de la complexité sur le vers de Baudelaire cité précédemment, avancée qui tient, je crois, en ceci : que les deux ordres de sensations brusquement rapprochés ici sont plus distants l'un de l'autre que ne l'étaient ceux que rapprochait Baudelaire.

Voici un poème entier : *la Croisée ouverte*.

Qu'elle est jeune ! — Ses doigts se posent sur les touches,
Et les parfums d'avril sont devenus des chants.
Mots vides, autour d'elle expirez sur les bouches !
— Un vol de blancs ramiers plane au loin sur les champs !

Qu'elle est fraîche ! — Ses doigts voltigent sur l'ivoire,
Et tout désir s'égrène en préludes sacrés.
Ne montez plus, soupirs dont nous taisons l'histoire !
— Un vol de blancs ramiers plane au loin sur les prés !

Qu'elle est douce ! — Ses doigts sont des ailes magiques ;
Et tout se fait sonore au fond des cœurs surpris.
Jours lointains, revivez en célestes musiques !
— Un vol d'oiseaux divins emporte nos esprits !

Qu'elle est blonde ! — Ses doigts volent à tire d'aile,
Et la foi nous revient avec l'hymne perdu.
Sourire intérieur, éclairez-nous près d'elle !
— Un vol éblouissant vers nous est descendu !

Qu'elle est belle ! — Un vol blanc sur le clavier roucoule,
Et des accords d'odeurs mêlent leurs tourbillons.
Mots d'amour oubliés, sortez de nous en foule !
— Des doigts d'anges au loin font chanter les sillons !

Sans doute, des nuances, d'imperceptibles détails laissent planer sur ce poème une impression délicatement surannée. La jeune fille assise devant la croisée évoque des modes révolues : corselet étroit, manches bien ajustées, dentelles honnêtes et soie froncée, la toilette que fixent encore, dans ses meilleures expressions, quelques toiles de Fantin-Latour. La trame même du poème n'est pas sans laisser voir quelques fils blancs. Les thèmes reviennent un peu bien sagement à leur place, comme sous les doigts d'une jeune fille à sa leçon... Quelques intonations ont de la naïveté. Mais de ces vers monte encore une indicible impression de fraîcheur et de paix. Puis la transposition délicate à laquelle avec le poète nous condescendons volontiers nous repose singulièrement de ces comparaisons à compartiments étanches auxquelles tout un âge de poètes nous avait habitués. Rien de cette raideur ici. Deux visions ont frappé simultanément le regard du poète : les deux mains blanches voltigeant sur les touches, un vol de ramiers montant et descendant à l'horizon. Et il passe de l'une à l'autre avec une souplesse délicieuse, aussi légèrement que les doigts de la jeune fille desnoires aux blanches. Si bien que ces deux accords visuels, — jeu de mains blanches et vols de ramiers, — menés parallèlement, puis mêlés, se pénètrent et finalement s'expriment tous deux à l'unisson :

Des doigts d'anges au loin font chanter les sillons.

Et c'est vraiment une réalisation charmante, car le poète

n'a utilisé, — images et rythmes, — que des ressources de romance.

Certains poèmes de Dierx sont construits selon une formule thématique, très heureuse parfois, et qui reste en tout cas une nouveauté dans notre poétique. Le commencement du second vers ramène les derniers mots du premier, et ainsi de suite. Le procédé exige mille ressources pour ne pas sombrer en peu de vers dans une intolérable monotonie.

Dans *le Soir d'Octobre*, en particulier, tous les procédés si l'on peut dire les plus *matériels* sont mis en œuvre avec bonheur : reprises, répétitions, allitérations. Le poète a l'air de chercher telle expression, de la construire peu à peu devant nous. Nous la voyons monter, se préciser, disparaître. Charme ténu qui est celui de l'improvisation. Cela est lent, hésitant, entrecoupé. Les vers se poursuivent, s'étreignent, disparaissent, reviennent, s'arrêtent, repartent : on dirait d'une ronde de feuilles mortes portée par le rythme inconstant du vent. Le vibrement d'une cloche revient à intervalles presque fixes, et ce retour fatidique peu à peu vous hante. Bourdonnements sourds d'abord, puis tintements lents : cela s'étouffe en un frémissement qui se communique à la terre entière. Les allitérations constantes (*fl*) en donnent une sensation presque physique. Cependant qu'à la fin des vibrations rauques (allitérations *br*, *dr*, *tr*, retour constant de grands adverbes en *ment*), innombrables et confuses, emplissent les oreilles comme si, dans la brume qui les assourdit, aux cloches proches se mêlaient réellement, toujours plus précises, toujours plus nombreuses, les cloches lointaines...

Nombre de vers de Dierx ont une signification mélodique plus intense qu'on n'avait accoutumé de l'entendre jusqu'à lui. Evocateurs par leur seule sonorité, indépendamment de leur signification précise, ils s'imposent à la vision et au sentiment. Acheminement à la tentative de musique pure de Mallarmé. Voici quelques-uns de ces vers :

L'hymne des anges blancs que votre gloire embrase..... (*Vision d'Ève.*)
L'étoile qui s'allume allume mille étoiles..... (*Soir au jardin*)
La nuit filtrait en moi fraîche comme un breuvage.....(*Songe de la Mort.*)
Comme un épais rideau fait d'un velours rigide..... (*Songe de la Mort.*)
Et dans l'illusion de leurs scintillements..... (*Les Etoiles.*)
Quelle heure de jadis aux fleuraisons d'hermine..... (*Jamais.*)
Triomphal invité du temple de victoire..... (*A Théophile Gautier.*)

Le reflet dont jadis ont frémi les fontaines..... (*A Théophile Gautier.*)
Et les bleus horizons roulent comme des flots. (*Soir d'Octobre.*)

Dans un article, il y a deux ans déjà, je soulignais ce fait que l'on pouvait trouver dans la rythmique de Dierx une source et comme une ébauche de la forme qu'on a coutume d'appeler le vers libre. J'y voyais la recherche d'une harmonie plus rare, d'une musique plus subtile, au fond d'un rythme plus spontané et plus personnel. En réalité, je crois que toutes ces recherches peuvent s'ordonner dans le cadre de l'alexandrin traditionnel. Le principe même du vers libre me semble basé sur une confusion. De même quelques personnes ne distinguent point en musique le rythme et la mesure. Ce sont deux éléments d'ordre différent pourtant. Le rythme peut évoluer suivant tous les caprices de la fantaisie *à travers* le battement de la mesure. Je crois que la tentative du vers libre partit de l'ignorance ou de la méconnaissance de cette règle.

La rythmique de Léon Dierx reste un enseignement. Quelques-uns de ses vers semblent vraiment astreints aux plus subtiles exigences de la loi intérieure qui règle les mouvements de nos paupières ou les battements de notre cœur. Le sens de son œuvre coïncide avec l'évolution de l'esthétique contemporaine. Ne voyons-nous pas insensiblement une logique de l'instinct (si l'accouplement de ces deux mots n'a pas en lui-même quelque chose de contradictoire) se substituer à cet « ordre de la raison » suivant lequel bâtit notre XVII^e^ siècle ? Barrès a parlé de « la logique supérieure d'un arbre cherchant la lumière et cédant, avec une sincérité parfaite, à sa nécessité intérieure ». Cette formule n'est-elle pas en quelque sorte la clef du mouvement qui emporte presque toute l'esthétique, presque toute la poésie contemporaine ?

§

Telle est l'inspiration de ce poète. Son originalité est moins une originalité de fond qu'une originalité de tonalité. Mais n'est-ce pas encore considérable ? Les mêmes éléments poétiques ou musicaux sont communs à tout un âge de musiciens et de poètes. Mais, dans la mise en œuvre de ces éléments, se marque la personnalité de chacun d'eux.

Le rôle de Léon Dierx a été d'affiner ce sens du mystère et des correspondances que Baudelaire avait appris à notre poé-

sie. Dans cet effort, il a su rester clair, sobre et malgré tout, précis d'images. De plus, à une époque où presque tous les poètes cassaient l'image à pans stricts, la peignaient à tons crus, il a su lui garder sa luminosité, son immatérialité, sauvegardant ce principe que sa rareté est moins en reliefs et en couleurs qu'en transparences.

Certes, dans quelques-uns de ses longs poèmes, l'intention prend parfois le pas sur la réalisation. L'œuvre n'est pas d'un bloc, la fonte y a laissé des traces. On n'y trouve pas cette magnifique sécurité que donne Gautier ou Baudelaire. Pourtant, l'un et l'autre avec Vigny et Leconte de Lisle, il les a lus avec ferveur et leurs ombres se profilent souvent à travers les *Poémes et Poésies* et *les Lèvres closes*. Au contraire, parfois, *les Amants* se ressentent du voisinage de Verlaine. Et ces voisinages font tort à Léon Dierx.

Mais il a été un poète, purement et noblement un poète. Sa vie a réalisé dans le temps l'une des plus hautes images où se traduise notre idéal de la destinée du poète. Et son œuvre demeure l'une des plus pures que nous ait léguées la seconde moitié du XIXe siècle. Il n'est pas indispensable d'avoir écrit *la Vigne et la maison* ou *la Maison du berger*, *l'Invitation au voyage* ou *Brise marine*, pour demeurer un de ces enchanteurs que cherche notre imagination. Un enchanteur ! Ce poète en est un. Ceux qui iront à lui découvriront au rêve mille prétextes qui germeront, le livre refermé. Nulle page de son œuvre ne les laissera tout à fait indifférents. Et, çà et là, ils découvriront, sobres et discrets comme l'est ce poète lui-même, quelques-uns de ces vers que l'on garde dans le coin le plus intime de la mémoire, de ces vers arrêtés et indéfinis, qui valent par leur lointain, par le merveilleux jeu de reflets qu'ils localisent, bref par leur orient, — comme les perles...

HENRY DÉRIEUX.

ÉMILE MAGNE

CASANOVA
ET SON ÉVASION DES PLOMBS
(Suite [1])

—

II

Casanova prétend qu'il ignorait les causes qui avaient pu le faire enfermer sous les Plombs. — Le comte Fenarolo, qui partagea quelque temps son cachot, lui rapporta les bruits qui couraient dans Venise à ce propos. « Toutes ces accusations, dit Casanova, avaient quelque fondement, qui leur donnait un air de vraisemblance, mais au fait toutes étaient parfaitement fausses. »

Si l'onré fléchit à l'époque où se sont passés les événements, aux idées politiques et religieuses des gouvernants de Venise, au système politique de tous les Etats de l'Europe avec le pouvoir sans contrôle, et particulièrement à celui de la République de Venise, où régnait l'arbitraire le plus absolu, où la défiance était la règle de conduite, où la délation anonyme vis-à-vis de tous les citoyens était acceptée, où un patricien était mandé devant les Inquisiteurs, s'il avait, non pas causé avec un ambassadeur étranger, mais lui avait adressé une parole oiseuse ou de politesse dans une salle de jeu, si celui-ci avait son masque levé, on trouvera qu'il y avait dans tous les faits imputés au coupable plus qu'il n'en fallait pour motiver une semblable mesure.

Casanova, revenu de France, avait séjourné deux ans à Paris, où fermentaient les idées philosophiques, qui, trente ans plus tard, devaient faire éclater la révolution. Il était rentré dans sa patrie tellement engoué et enthousiasmé de la France qu'il affectait d'en parler la langue le plus souvent qu'il le pouvait. Dans un roman satirique de son ennemi, l'abbé Chiari, celui-ci, faisant son portrait sous le nom supposé de Vanesio, disait de lui : « Il était infatué de choses d'au delà les monts, de

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 349.

tout ce qui était étranger; il n'avait dans la bouche que Londres et Paris, comme si, en dehors de ces deux illustres capitales, il n'y avait rien au monde. De fait, il y avait demeuré quelque temps, je ne sais sous quelle figure et avec quelle fortune. Londres et Paris devaient entrer dans tous ses discours; Londres et Paris étaient la loi de sa vie, de son habillement et de ses études, autant dire, en un mot, de ses niaiseries. » Cet abbé Chiari était le fournisseur dramatique du théâtre Sant'Angelo, appartenant au patricien Condulmer, et Casanova, rangé du côté de Goldoni, acharné après Chiari et sifflant ses pièces, faisait du tort à la bourse du patricien qui, il ne faut pas l'oublier, faisait partie du Tribunal. Sans attribuer à cette inimitié de Condulmer contre Casanova une vengeance aussi basse que celle de l'emprisonnement, peut-être a-t-elle eu une certaine influence, quand d'autres causes plus sérieuses furent mises en avant pour le motiver, surtout si l'on ajoute que l'inimitié se compliquait d'une jalousie amoureuse, Casanova jeune, et Condulmer vieux, courtisant la même femme, la belle M^me^ Zorzi.

Casanova partageait avec l'abbé de Bernis, ambassadeur de France, la possession d'une religieuse, la maîtresse de ce dernier, non pas en trompant l'ambassadeur, mais de son propre consentement, dans des *réunions à trois*, très licencieuses, qui se renouvelaient très fréquemment. Il était lié avec d'autres ministres étrangers : Smith, Murray. Ces relations, connues du tribunal, pouvaient à juste titre éveiller les soupçons que, dans ces parties de plaisir, des paroles imprudentes ne fussent recueillies par les oreilles des étrangers, et que des secrets d'Etat ne fussent vendus pour de grosses sommes d'argent par ce plébéien, qui passait sa vie au milieu des patriciens Bragadin, Dandolo et Barbaro, qu'il menait à sa guise.

Ces derniers patriciens n'étaient pas les seuls que fréquentât Casanova; il y avait le noble Marc Antonio Zorzi, le mari de la femme qu'il courtisait. Il y avait les trois jeunes Memmo, qu'il cherchait à affilier à une société secrète, et dont la mère s'était plainte de l'influence que le débauché exerçait sur ses fils.

Nous ne comptons pas les rapports de police qui le représentent comme un coureur de filles et de femmes mariées, un pourvoyeur pour les patriciens, un joueur ne quittant pas les

redoutes, et y jouant heureusement. De telles accusations n'ont pas grande valeur, quand on songe à l'esprit du siècle, à la corruption générale de la haute société dans toute l'Europe, et surtout aux mœurs vénitiennes, où des patriciens tenaient les maisons de jeu, taillaient au pharaon, et où l'on pouvait *corriger la fortune* sans se déshonorer.

Mais il y avait une accusation qui nous paraît beaucoup plus grave et plus sérieuse, et que d'Ancona, dans sa si complète étude sur Casanova, *Un aventurier du 18e siècle*, donne aussi comme cause capitale de la condamnation du coupable.

Quelle que soit l'idée qu'on se forme de l'influence de la franc-maçonnerie et de sa puissance occulte, maintenant que ce n'est plus une société secrète, qu'on lui refuse ou qu'on lui accorde l'importance que lui attribue le parti catholique qui, ayant aujourd'hui pénétré dans les loges, sait à quoi s'en tenir, feint d'en avoir grand'peur, et, habilement, s'en sert comme arme de guerre, il n'en est pas moins vrai que l'institution ne doit pas être considérée sous le même angle aujourd'hui qu'au XVIIIe siècle. Au siècle dernier, les philosophes, les lettrés, les avocats faisaient partie des loges, où, sous des formes mystérieuses faites pour attirer le vulgaire, ils agitaient des idées sérieuses, discutaient des réformes, où avec la formule : Liberté Egalité, Fraternité, ceux qui s'y rassemblaient ont eu la prétention d'avoir préparé et fait éclore la Révolution de 1789. En tout cas, la Maçonnerie, où il est interdit de parler politique ou religion, peut être considérée, au XVIIIe siècle ainsi qu'au XIXe siècle, comme le temple de la libre-pensée.

Casanova qui, lorsqu'il écrivait ses *Mémoires*, traite ses pratiques de *sublimes bagatelles*, recommande néanmoins à tout jeune homme de ne pas négliger d'y entrer s'il veut arriver à quelque chose dans le monde. Pendant son voyage en France, il avait été initié à Lyon, et avait pris les grades de compagnon et de maître à Paris. Dans deux pages fort curieuses, il porte son jugement sur la Maçonnerie et sur son fameux *secret*, reconnaissant que toute l'importance réside dans le grade de *Maître* et que les grades qu'on lui a fait prendre plus tard ne sont que des grades de parade... Toute sa vie et pendant ses voyages, en tout pays, on le voit suivre les travaux des loges et assister aux réunions de la Saint-Jean d'hiver. Il est très vraisemblable que, dans le déplacement perpétuel de son individu,

la Maçonnerie lui a été de la plus grande utilité pour former rapidement ces relations si multiples dans la haute société, dès qu'on le voit arrivé dans une grande ville.

Or, si Casanova traite un peu légèrement la Maçonnerie quand il a la soixantaine, il n'en devait pas être de même quand il revint de Paris à Venise, imbu des idées philosophiques françaises, et, dans son ardeur de nouvel adepte, peut-être était-ce lui qui avait fondé cette première loge dans laquelle on trouvait plus tard comme affiliés ces mêmes frères Memmo, que leur mère accusait Casanova d'avoir poussés à l'athéisme.

Plusieurs papes avaient lancé des bulles contre la secte, et les autorités dévotes de Venise devaient ouvrir les yeux sur les agissements d'un homme ayant séjourné dans le pays des idées nouvelles, hardi, intelligent, entreprenant, frondeur et en relations constantes avec les patriciens. D'ailleurs, il avait bavardé des pratiques maçonniques avec l'espion Manuzzi, chargé de le surveiller, et lui avait montré son tablier de maçon.

En voilà bien assez pour motiver la condamnation à cinq ans de Plombs, durée de peine dont il n'a jamais eu connaissance, mais que les recherches ont découverte dans les Archives. Comme pour d'Ancona, de même aussi pour l'abbé Fulin, c'est la Maçonnerie qui a été la véritable cause de l'arrestation. Ce dernier critique a établi, par des pièces trouvées dans les Archives, qu'il y a eu jugement. Or, Casanova n'en disant rien dans son séjour sous les Plombs, cette omission ne peut être un manque de mémoire de sa part. Constatant de plus que la vérité historique de circonstances racontées par l'écrivain est au moins douteuse, qu'il ne fait pas mention de personnages avec lesquels certaines pièces trouvées par lui établissent nettement qu'il a été en rapport, le critique en arrive, à la fin de son travail si intéresant, *Giacomo Casanova et les Inquisiteurs d'Etat*, à cette conclusion sévère :

Ou bien Casanova, dans tel cas, ne dit pas la vérité, et alors, si nous ne voulons pas le croire dans un endroit, pourquoi voudrions-nous le croire dans un autre ; ou bien il dit la vérité, et alors ses *Mémoires* ne sont pas tels qu'ils sont sortis de sa plume et dans les deux cas, n'est-ce pas une raison pour mettre en suspicion l'exactitude de tant et tant de récits casanoviens.

Cette opinion, dans sa rigueur absolue, ne peut être acceptée.

nouvelliste mordant, Ballerini, écrivait précisément à cette époque, dans une lettre au chevalier Delfin : « Cette fuite est plus forte encore que celle de Casanova, mais Lechi, avec le très puissant moyen des sequins, put se servir de moyens plus efficaces. » Plus tard, il ajoutait : « Il est certain qu'il en a coûté vingt mille ducats à Lechi pour s'enfuir des Plombs, et les mauvaises langues disent qu'ils ont été partagés entre l'Excellentissime Gabriel et l'Excellentissime Diedo », qui étaient précisément dans ce temps-là Inquisiteurs d'Etat... Quant à la connivence, si le mordant écrivain faisait remonter les soupçons jusqu'aux Inquisiteurs d'Etat, il y en avait des motifs.

C'est la dernière phrase de la lettre de Ballerini qui nous a permis d'écrire plus haut que Bragadin avait corrompu, peut-être, aussi bien en bas qu'en haut. C'est cette honte de corruption que Casanova a voulu éviter à son protecteur. Il fallait combiner une histoire dont le faux cadrât avec des faits très réels, avec des dégradations du palais, avec des réparations qui sont prouvées par les papiers des archives, faites précisément aux endroits indiqués par le prisonnier comme endommagés par lui. — Si nous avons prouvé que sa présence sur le toit, et les manœuvres auxquelles il dit s'être livrer sont impossibles, il ne reste plus qu'à étendre le champ de la corruption au delà de la personne de Laurent le geôlier, afin d'expliquer tant de dégâts exécutés pour motiver le passage de l'évadé.

Une circonstance étrange semblait un argument victorieux dans la bouche des partisans de la fuite par l'adresse seule de Casanova. Si Bragadin, disent-ils, avait prodigué l'or et les influences en faveur de son fils adoptif, il n'avait aucune raison de s'occuper de ce moine, qui lui était absolument inconnu ; donc, ce sont les deux fugitifs qui ont tout fait.

Or, pour nous, la présence de cet individu sans initiative, qui ne lui a été utile à rien, masse encombrante que Casanova traîne avec lui, et qu'il emmène à sa suite, vient corroborer encore l'opinion que nous avons que, dans ses préparatifs, il a pensé *à tout*, non seulement pour lui, mais encore à sauver l'honneur du vieillard son ami. Laurent, fermant les yeux et laissant communiquer ses prisonniers, comme on l'a vu, les plafonds des cachots ont été défoncés, la plaque de plomb, au bord du toit, soulevée par eux, pour faire supposer l'évasion par cet endroit ; puis ils ont été introduits, nous ne savons

comment, dans les locaux décrits. Mais Casanova, *en liberté seul*, c'était au moins laisser soupçonner la vérité et la complicité de son protecteur ; tandis qu'en associant au bienfait de la protection de Bragadin son voisin de cachot, ce prisonnier inconnu de lui, c'était dérouter les soupçons, et laisser à deviner un problème devant la solution duquel les plus perspicaces devaient s'arrêter.

III

L'imbroglio paraîtra au lecteur déjà assez compliqué. Mais voici qui ne devait pas le rendre plus clair.

Des lettrés, des chercheurs érudits italiens et français, fouillent dans les archives de Venise, revenues de Vienne après la cessation de la domination autrichienne, et sur ce Casanova, dont le nom était à peine connu de ses compatriotes, au point que Foscolo, à l'apparition des *Mémoires* croyait que non seulement c'était un roman, mais que l'auteur était un personnage idéal, découvrent de singuliers documents. Les uns sur la vie de l'aventurier, postérieurs à celle qu'il a décrite dans ses *Mémoires* ; les autres sur son incarcération et son évasion ; et ces derniers, pleins de contradictions, forçant les critiques à chercher des explications et des suppositions, afin de les faire concorder avec des faits reconnus vrais.

C'est d'abord l'abbé Fulin qui découvre les rapports de police de l'espion Manuzzi, chargé de surveiller Casanova ; les annotations des Inquisiteurs au dos du rapport ; le rapport de Messer Grande après l'arrestation ; la facture des fournitures faites au prisonnier, qui n'avait pas un sou, pendant deux mois, par son geôlier Lorenzo Bassadonna ; la pension de 75 centimes par jour, allouée au détenu par les Inquisiteurs.

Il découvre que le procès a été entamé le 2 août ; il existe des dépositions de témoins cités jusqu'au 29 août, et dont les noms étaient dans le rapport de l'espion Manuzzi.

Seulement, de ce procès, Casanova n'en dit pas un mot, et *le procès lui-même n'a pas été conservé dans les Archives.*

Il en aurait été, à ce qu'assure Mutinelli, enlevé on ne sait quand, ni par qui.

Tandis qu'on trouve le procès d'une évasion qui a précédé, celle de Giulio Tommasseo, en 1568, et celui d'une qui a suivi,

celle de Gaetano Lechi. Ce sont les trois seules évasions des Plombs connues en un siècle et demi.

On pourrait donc conclure que, si les témoins ont été entendus, du moins le procès n'a pas eu lieu. Point ! Fulin prouve qu'il a eu lieu, et cela par une annotation concernant ce même Laurent Bassadonna, condamné à la prison, dit l'annotation, pour un manquement à ses devoirs, *par suite duquel manquement arriva, le 1er novembre, la fuite du P. Balbi, somasque, et de Giacomo Casanova.*

Autre bizarrerie : Casanova est logé sous les Plombs le 26 juillet, et, d'après l'annotation, le décret par lequel les Inquisiteurs l'y firent entrer n'apparaît que le 21 août.

Fulin retrouve la facture des réparations faites dans un cachot des Plombs après la fuite de Casanova :

Pour avoir fermé *le trou par où l'on s'est enfui.*

Pour avoir fait une *nouvelle porte* sur l'escalier de la Chancellerie.

Pour avoir fait de nouveau *une fenêtre.*

Eh ! certainement on a fait un trou, on a brisé une fenêtre et défoncé une porte pour simuler une fuite, dans ce sens ; or, j'en ai prouvé l'impossibilité.

La dépense n'est pas minime, le total monte à 3.991 livres vénitiennes, réduites par l'expert à 3.236.

Et savez-vous quelle date porte cette facture ? Celle *du 2 novembre.* Or Casanova s'est enfui *le 1er.*

Pour Fulin, le prisonnier ne s'est pas échappé par les toits, mais autrement ; c'est ce que nous soutenons.

Armand Baschet, que ses amis appelaient familièrement *le Doge*, pour ses beaux travaux sur l'histoire de Venise, fouille à son tour les Archives et y découvre les fonctions honteuses qu'a exercées Casanova après 1774 pendant les 7 ans qu'il a passés dans sa patrie, quand il lui fut permis d'y rentrer. Nous réservons pour un autre article l'étude de cette portion de la vie de l'aventurier.

Mais voici que vient maintenant le professeur d'Ancona, qui a l'idée de refaire, au rebours s'entend, la fuite de Casanova, ayant pour guides et accompagnateurs M. le chevalier Fabris, conservateur du Palais Ducal, et le commandeur Stefani, actuellement directeur des Archives.

« A partir de la porte de l'escalier d'or, nous avions à gauche

la chambre dont parle Casanova, le cabinet du Sage à l'Ecriture, comme qui dirait le ministre de la Guerre de la Sérénissime République ; chambre un peu sombre pour un ministre parce qu'elle s'éclaire de second jour ; mais peut-être dans ces temps le ministre de la Guerre n'avait pas grand'chose à faire, et, de toutes façons, cela importe peu ; en face de nous, la fenêtre à laquelle Casanova se montra, et de laquelle il fut vu de ceux qui étaient dans la cour intérieure. A l'angle de gauche, nous trouvâmes l'accès à l'étage supérieur ; nous montâmes les deux petits escaliers que Casanova dit avoir descendus, et nous fûmes devant la porte qu'il dut briser à coups d'esponton, choisissant la partie supérieure où le bois était moins noueux. Il y fit un trou, et, monté sur des tabourets, il se laissa ensuite tomber d'une hauteur de cinq pieds ; telle est du haut en bas la hauteur, depuis la partie supérieure de la porte jusqu'au petit palier qui termine l'escalier. Nous voici dans la Chancellerie ducale qui, dans l'angle gauche, a une porte vitrée, comme l'écrit Casanova, après laquelle, par deux autres petits escaliers, qu'il dit précisément avoir descendus, on arrive au grenier juste au-dessus de la chancellerie. Mais l'aspect de ce grenier n'est plus celui du siècle passé. Comme dans les Plombs, tout ici a été changé, et les chevrons abaissés ont rendu le local plus étroit ; mais qu'ici aient été les archives de la Chancellerie, la tradition l'atteste, et le petit escalier facilitait le dépôt là-haut des vieux papiers inutiles ; et si les chevrons étaient plus haut, ces chambres pouvaient être suffisamment aérées et capables d'y laisser travailler quelque employé d'un grade inférieur, car alors les bureaux n'étaient pas royaux, et nous avons vu où se tenait le ministre de la Guerre. Une lucarne très basse du côté du rio me fit voir l'entablement ; mais par là, certainement, ne descendirent pas les fugitifs, parce que c'est trop près des Plombs et trop loin du faîte du toit. La lucarne de la descente est peut-être la dernière du côté de Saint-Marc, et doit se trouver, comme écrit notre auteur, aux deux tiers de la pente du toit, pourvu toutefois que les lucarnes aussi n'aient pas été modernisées et surtout rendues plus étroites, pour offrir une moins large embouchure à l'inconstance des vents ; mais, dans tous les cas, elles n'ont point changé de place. Nous aurions voulu poursuivre dans la direction de l'église, pour reconnaître les deux

autres chambres et la lucarne ; mais une grille de fer, dont il manquait en ce moment la clef, nous obligea à nous arrêter. Un autre pourra vérifier si, du point où nous sommes arrêtés, il y a au delà deux chambres, ou, au moins, avant les remaniements faits plusieurs années après, la possibilité de deux autres locaux avec, dans le fond, une fenêtre sur les coupoles de Saint-Marc. Les jugeant à l'œil, il m'a semblé que l'espace était suffisant. De toute façon, la majeure partie des indications casanoviennes, après cette inspection des lieux, s'accorde avec la vérité. »

Nous nous contenterons d'opposer à d'Ancona, qui semble tirer de son inspection du Palais Ducal des arguments qui le font croire à la vérité du récit de l'auteur, les objections suivantes :

1° La portion du Palais qu'il a reconnue est une région administrative, accessible aux employés du gouvernement, et, nous supposons, aussi aux citoyens de Venise qui y ont des affaires, et Casanova, à l'âge qu'il avait, 31 ans, pouvait bien y avoir pénétré déjà et en connaître les dispositions;

2° La partie la plus intéressante est précisément celle qu'il n'a pas visitée, les greniers inconnus au public. Nous aurions voulu surtout qu'il mesurât si, d'une lucarne, qui se trouve non au faîte mais aux deux tiers du toit, on peut compter une hauteur approchant 50 pieds jusqu'au plancher ;

3° Le remaniement qu'il suppose pour expliquer le changements des locaux n'est guère admissible. On peut abattre des cloisons, en reculer, déplacer des murs légers, diminuer ou agrandir des locaux dans le sens vertical, pour un but de plus grande commodité, déterminé ; — mais baisser ou élever des plafonds dans un palais comme celui de Venise ! Dans une architecture, les plans horizontaux se suivent, s'appuyant ou se continuant sur ce qu'on appelle les murs de refend, et on n'abaisse pas ni on n'élève à volonté les *plafonds* de quelques pièces séparément.

Et puisque l'abbé Fulin nous présente les mémoires avec leurs règlements des artisans qui ont refait la porte de la Chancellerie, nous ne les mettons pas en doute, puisqu'ils existent, et que certainement ces dégâts ont été faits ; mais le mémoire qu'il ne présente pas, et que nous aurions désiré, c'est celui des plombiers, qui ont dû aller sur le toit réparer

les jointures des 16 plaques de plomb du côté des prisons, dans lesquelles Casanova a enfoncé son esponton, et, du côté de Saint-Marc, des plaques qu'il a remontées, à partir du petit toit jusqu'au grand faîte, *en employant la même méthode*.

Si personne n'y est allé faire ce travail, depuis un siècle et demi que l'eau tombe dans les greniers, les planchers en doivent être dans un joli état!

Toutes ces raisons ne peuvent changer notre opinion.

Casanova a traversé ou non toutes ces pièces, dans l'ordre où il le décrit. Il avait déjà écrit sa fuite, aussitôt son arrivée à Paris, pour le cardinal de Bernis, qui la remit manuscrite à madame de Pompadour, et son histoire était dès lors déjà arrangée ainsi qu'il devait l'écrire en 1788, quand il la publia, et il n'y a certainement rien changé. A-t-il pénétré dans ces locaux, nul ne le saura; il n'a jamais violé son secret de son vivant et l'a emporté avec lui.

Non, il n'a pu se sauver par les toits *rendus plus glissants par l'humidité de la nuit*, comme il le fait remarquer; il n'a pu y faire ses manœuvres d'échelle, il n'a pu briser la porte de la Chancellerie de la façon qu'il le rapporte.

Tout a été habilement et heureusement préparé.

Pour le départ, non, le destin ne lui a rien dicté, il a tout raisonné et concerté.

De même que pour sa première tentative d'évasion (s'il l'a réellement ébauchée), il l'avait fixée à la veille de Saint Augustin, parce qu'il savait qu'il n'y aurait personne à la Bussola, par laquelle il lui faudrait passer; de même, pour le second projet, il en combine le jour, et il l'exécute, de connivence avec ses aides, non pas le jour fixé par les calculs de la cabale, où, *l'Arioste* étant consulté, il trouve 9, puis 7, puis 1, mais au jour judicieusement choisi par les associés : une époque très opportune, dans la nuit du 1er novembre, parce que le palais était vide, et qu'on y pouvait briser des portes sans être inquiété, *les Inquisiteurs d'Etat, ainsi que le secrétaire, allant, tous les ans, passer* LES TROIS PREMIERS JOURS *de novembre en quelque village de la terre ferme*.

Nous partageons l'opinon de Rossi : il s'est enfui, tout à son aise, par la porte, en y passant naturellement, d'intelli-

gence avec le gardien du lieu, et en concertant ensemble toutes les apparences d'une fuite simulée d'un autre côté.

Oui, après sa sortie du palais ducal, il est monté en gondole, avec son moine, au trajetto de San Zorzi à la Zecca, puisqu'un journal de Venise, le *Benigna*, le note comme fait divers du 1er novembre 1756.

Nous ajouterons plus : il est impossible que Casanova cite tant de noms, tant de faits personnels au jour le jour, suive tant d'intrigues de ses aventures en en donnant les détails heure par heure, sans qu'il ait tenu un *Journal*. Il a dû prendre cette habitude de bonne heure. Son gardien lui permettait d'écrire dans sa prison; il ne nous étonnerait pas qu'au lieu de son beau chapeau à plumes blanches sur la tête il soit sorti avec son petit *Journal* de prison dans sa poche.

Par cette analyse de l'évasion, qui paraîtra peut-être un peu sèche, méticuleuse, et manquer de largeur, à cause des menues discussions dans lesquelles nous sommes entré volontairement, parce qu'elles n'étaient pas inutiles à la démonstration de notre opinion, nous n'avons pas voulu expliquer par quels moyens Casanova s'est enfui, mais *par quels moyens il n'a pu s'enfuir, et qu'il prétend avoir été les siens*. Nous nous sommes servi d'arguments qui, à notre grand étonnement, n'avaient pas encore été mis au jour.

Nous n'imiterons pas l'abbé Fulin, qui, l'ayant surpris en flagrant délit de mensonge, sur un point, ne veut plus croire à aucune de ses assertions. Casanova est, non seulement un peintre, mais encore un conteur, ne l'oublions pas, et terminons par une phrase de ce conteur inimitable.

En attendant, partout où j'allais, il fallait que je fisse la narration de ma fuite des Plombs ; cela devenait une corvée presque aussi fatigante que mon évasion l'avait été, car il me fallait deux heures pour faire mon récit, lors même que je ne *brodais* sur rien.

Cet aveu charmant de l'auteur est précisément tout le récit, et il est à retenir.

DOCTEUR GUÈDE.

CONSIDÉRATIONS SUR PAUL VERLAINE

Quum infirmor, tunc potens sum.

SAINT PAUL.

La vraie éloquence se moque de l'éloquence.
La vraie morale se moque de la morale.

PASCAL.

La vérité est le fondement et la raison de la Perfection et de la Beauté.

LA ROCHEFOUCAULD.

Quelques jours avant l'inauguration du monument Verlaine, M. André Antoine, directeur de l'Odéon, dans un de ces élans généreux qui lui sont coutumiers, avisa les membres du Comité qu'il mettait gracieusement son théâtre et sa troupe à leur disposition ; et comme on le félicitait de son désintéressement, il couronna son beau geste de cette belle parole : « Du moment que l'on glorifie Verlaine, l'Odéon doit en être ! C'est un honneur que l'on ne saurait payer trop cher. » Il n'y avait pas de temps à perdre. Un programme fut vite élaboré où figuraient, avec la représentation de *les Uns et les Autres* et différents poèmes, pour la plupart de Verlaine, déclamés ou chantés, une conférence de M. Jean Richepin, voix éloquente, professionnel du dévouement, dont le concours garant du succès est acquis de droit en pareille circonstance, et le couronnement du buste du Poète. Cette cérémonie du couronnement appelait quelques vers inédits. C'est ainsi que je fus amené à écrire l'*Assomption de Paul Verlaine*. Je ne pensais pas que cette œuvre hâtive et de circonstance dût survivre à sa représentation, et si, encouragé par l'accueil indulgent du public, je me décide aujourd'hui à la faire imprimer, c'est moins pour me targuer d'un succès passager, dû peut-être à la seule valeur de mes interprètes, que pour rendre hommage à leur talent et leur manifester ma reconnaissance ; c'est encore et surtout pour saisir l'occasion de redresser certaines affirmations erronées touchant Verlaine et dégager sa mémoire de tant de légendes fumeuses où l'on cherche à l'obscurcir.

Il est entendu que sur terre l'insulte est le baptême de la gloire. Mirabeau, sans se laisser affecter « de toutes les horreurs de Messieurs les bulletinistes », disait : « Je regarde leurs injures comme les instruments de ma chevalerie. » Malheur à qui tenterait de faire une révolution sans être calomnié ! Saint-Simon écrivait : « Mon estime pour moi-même a toujours augmenté dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation. » On ne peut émerger de l'Océan de la sottise sans rencontrer l'écume. Un nom qui sort de la foule excite la fureur comme un pas insolite fait aboyer les chiens. C'est la grandeur de Verlaine qui le voue à l'outrage. Des gens incapables d'une bonne action, que dis-je? d'une bonne pensée, et qui forniquent impunément à la faveur de leur obscurité, s'exclament d'horreur à son seul nom comme pour se décerner un brevet de vertu. D'autres, feignant de croire qu'il ne valait pas mieux que son exécrable légende, le diffament sous prétexte de le disculper, lui font l'aumône d'une pitié peut-être plus insultante encore, et le portent, en s'excusant, comme de la boue à leurs vêtements. Parce qu'ils ont coudoyé Verlaine, que la misère exposait désarmé à tous les contacts, des journalistes inconscients nous infligent, à son détriment, des anecdotes d'un goût douteux (1). Ils nous tracent du Maître une image fausse, avec des traits tirés de leur propre bassesse et qui ne découvrent que l'infirmité de leur jugement. Ils ont pu approcher sans ce tremblement dont un vrai poète, Laurent Tailhade, s'avouait saisi, « ce front dévasté par le Génie et la Douleur ; cette face éclairée par un sourire d'enfant qui rappelait le visage traditionnel de Socrate avec quelque chose de magnifique et de robuste ; ce beau crâne pareil à la coupole d'un temple, ce crâne d'où tant de hautes pensées, de rythmes imprévus, s'envolèrent vers le ciel ». Verlaine ne leur est apparu qu'à travers eux-mêmes. Ils oublient qu'un pareil génie est de ceux qu'on a le devoir de comprendre et non le droit de juger. S'il fut condamné, dans les dernières années de sa vie, à traîner son désespoir de bouge en bouge, c'est à la société d'en rougir. Pour moi, je ne l'ai jamais vu que transfiguré par le flam-

(1) Il faut excepter de tant de publications regrettables *les Derniers Jours de Paul Verlaine*, de MM. Le Rouge et Cazals. C'est un livre de bonne foi orné d'une émouvante préface de Maurice Barrès, où la haute figure du maître sort indemne d'une enquête très serrée, d'investigations rigoureuses, et se dresse avec vérité.

boiement de son œuvre, auréolé de toute mon admiration fervente, et je porte ici le témoignage que ce fut une grande âme, s'il est vrai, comme La Rochefoucauld l'estime, que « les grandes âmes ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertus que les âmes communes, mais seulement celles qui ont le plus d'enthousiasme et les plus grands desseins ».

§

Donc, le 28 mai 1911, le monument de Verlaine, œuvre du sculpteur Rodo de Niederhausern, fut inauguré dans le jardin du Luxembourg. C'était par une belle matinée de dimanche, toute frissonnante de l'allégresse des carillons. Un journaliste, dernier sursaut de la rancune impuissante, avait écrit : « Il pleuvra! » Les dieux mirent leur orgueil à le confondre. Un ciel limpide et bleu couronnait les verdures. Il y avait du soleil, des fleurs, des toilettes claires, une tente de coutil rose, une estrade avec des fauteuils et des draperies rouges, frangées d'or. Il y avait, en un mot, tout le décor et l'apparat d'une cérémonie officielle, mais là s'arrêtait la ressemblance, car au lieu d'une foule de fonctionnaires et de politiciens ennuyés, pressés d'accomplir une besogne, de curieux et de badauds en quête d'une distraction banale, on n'apercevait qu'une asemblée recueillie, pénétrée de toute l'importance de son office et qui vivait l'un des moments les plus pathétiques de notre histoire littéraire. La foule des oisifs s'était portée ailleurs, sollicitée par des réjouissances dominicales à sa mesure. Ici, tous les assistants avaient conscience d'accomplir un devoir et communiaient dans un rite sacré. Je n'oublierai jamais la minute où le glissement du voile découvrit l'image du dieu. Toutes les choses se mirent à exploser d'une joie complice. Il me sembla que les poitrines respiraient plus librement, comme si nous venions d'assister à la fin d'une longue injustice et à une éclatante réparation d'honneur.

L'image de Verlaine dressée n'était pas seulement l'hommage rendu au Génie, c'était une victoire formidable remportée sur l'hypocrisie et la lâcheté du monde, sur toutes les forces de compression et de mensonge.

Nous avions attendu quinze ans pour vivre cette minute solennelle, et pendant ces quinze longues années, ce qu'il

avait fallu vaincre d'obstacles, déjouer de ruses et de perfidies sournoises, déployer d'efforts contre une armée sans cesse renaissante de sottises et de préjugés, passe l'imagination. La calomnie avait réussi à dissoudre un premier comité. Un autre s'était reconstitué (1).

Tout en estimant à leur prix la valeur de concours individuels qui nous sont venus, çà et là, et l'appui tutélaire de noms exceptionnels comme ceux de MM. Antonin Dubost, président du Sénat, Léon Bourgeois, Louis Barthou, Maurice Couyba, Camille Pelletan, dont le goût sûr ne se laisse pas enrégimenter et qui savent faire respecter l'indépendance de leur jugement, on peut dire que notre effort serait venu se briser contre l'hostilité systématique du monde officiel, en général, sans la ténacité intelligente d'Alfred Vallette. C'est lui qui fut l'âme de cette croisade d'irréguliers qui, soulevée au dernier moment contre la cuistrerie influente, emporta, d'un irrésistible élan, la victoire. C'est lui qui, ralliant tous les militants dispersés et redressant tous les courages, contribua mieux que personne à planter l'image du génie véritable en insulte aux faux dieux.

Et c'est à lui que me semblait aller le sourire du poète, tandis que se succédaient les divers orateurs venus des points les plus opposés de l'opinion.

M. Edmond Lepelletier, en sa qualité de vieux camarade de luttes de Verlaine, fut le premier à saluer son entrée dans la gloire.

M. Steeg, ministre de l'Instruction publique, empêché par un deuil national, avait tenu quand même à célébrer par lettre « la poésie inimitable de Verlaine, tant elle jaillit de source et qui attire et retient la sympathie ».

M. Charles Morice s'employa à démontrer que Verlaine « était au confluent de la tradition classique et du Génie français ».

M. Sébastien Charles-Leconte, au nom de la Société des Poètes français, exalta « le plus pur, le plus sauvage, le plus douloureux de nos aînés ».

(1) Voici les noms de ceux qui composaient ce dernier comité : Léon Bourgeois, Auguste Rodin, présidents d'honneur ; Léon Dierx, président ; Edmond Lepelletier, vice-président ; Cazals, secrétaire ; Alfred Vallette, trésorier ; Maurice Barrès, Henri Bauer, Jean Beraud, Ernest Delahaye, Louis Dumoulin, Gustave Kahn, Jacques Lévy, Robert de Montesquiou-Fezensac, Alexandre Natanson, Raoul Ponchon, Ernest Raynaud, A. Roll ; A. de Niederhausern-Rodo, sculpteur.

M. Maurice Couyba loua « le mélodiste de la vie intérieure, le bon Français, enfant de Lorraine qui écrivit :

L'amour de la Patrie est le premier amour ».

M. Albert Mockel, messager de la jeune Belgique, salua en Verlaine, né en France d'un père wallon, « le plus français des écrivains en qui la Wallonie reconnaissait sa propre sensibilité ».

La sculpturale et mélodieuse Gilda Darthy charma l'auditoire avec les beaux vers de notre cher Léon Dierx :

Poète au nom léger, flottant comme une haleine,
Au cœur toujours ouvert, en jeune émoi, Verlaine !
Qu'on admire et qu'on aime et qu'on plaint et qu'on suit.

Et après que le pathétique Joubé eut déclamé, avec feu, l'ode à Metz, la foule émue se dispersa lentement dans les vertes allées avec le cri du sable broyé sous ses pas. Et moi, seul ou presque, attardé dans ce décor des Fêtes Galantes retombé au silence, poursuivi par la voix du jet d'eau saccadé qui semblait rendre un écho de Verlaine, oppressé d'une idée intolérable, je m'écriai : « O marronniers captifs, ô feuillages prisonniers ! arbres, vases, pelouses dont la rêverie est sans cesse importunée du fracas de la ville, mensonge de forêt, nature artificielle et pourtant secourable aux rêveurs excédés, noble jardin du Luxembourg, toi qui fus témoin de la détresse du Poète, et qui l'as vu chanceler, à ton ombre, de tristesse et de douleur, toi qui l'as consolé de tes murmures, ravi de ton éclat, réconforté de tes fêtes printanières et de tes bosquets musicaux, toi qui n'as pas attendu sa mort pour lui sourire et qui abrites aujourd'hui sa gloire comme tu as jadis abrité sa misère, combien tu vaux mieux que les hommes qui l'ont méchamment repoussé et qui l'ont, jusqu'au bout, d'une façon impitoyable, méconnu et bafoué ! »

§

Hélas ! c'est l'aventure commune. Depuis le vagabond Homère jusqu'à l'exilé Hugo, la vie de ceux qui se sont employés à illustrer la pensée humaine n'est qu'une longue persécution. Rappelez-vous Ovide chassé de sa patrie, Dante proscrit, pleurant, loin de Florence, sa maison rasée et ses biens confisqués, Shakespeare se louant, pour garder les chevaux, à la porte des théâtres.

Faut-il transcrire le passage ému de *Stello* où Vigny nous montre « Le Tasse, les yeux brûlés de pleurs, couvert de haillons, dédaigné même de Montaigne — Milton aveugle jetant à un libraire son *Paradis perdu* pour dix livres sterling — Camoens recevant l'aumône à l'hôpital des mains de ce sublime esclave qui mendiait pour lui sans le quitter — Cervantès tendant la main de son lit de misère et de mort — Le Sage en cheveux blancs suivi de sa femme et de ses filles, allant demander asile, pour mourir, à un pauvre chanoine, son fils — Corneille à sa dernière maladie manquant de tout, même de bouillon — Dryden à soixante-dix ans mourant de misère et cherchant dans l'astrologie une vaine consolation aux injustices humaines — Spencer errant à pied à travers l'Irlande moins pauvre et moins désolée que lui et mourant avec *la Reine des fées* dans sa tête, *Rosalinda* dans son cœur et pas un morceau de pain sur les lèvres — Wondel, ce vieux Shakespeare de la Hollande, mort de faim à quatre-vingt-dix ans et dont le corps fut porté par quatorze poètes misérables et pieds nus — Samuel Royer, qui fut trouvé mort de froid dans un grenier — Floyer Sydenham et Rushworth chargés de chaînes comme des forçats — Malfilatre que la faim mit au tombeau — Gilbert à l'hôpital ».

Sans parler d'André Chénier décapité par la Convention pour des raisons qui eussent justifié la mort de Verlaine (grâces en soient rendues à notre République plus tolérante!), que de noms brûlent de s'ajouter à cette liste!

Hier encore!... Tenez! je me souviens! C'était par une accablante après-midi de juillet, à Marseille où venait de me jeter mon inquiétude errante. Encore mal débrouillé des fatigues de la route, je flânais, ébloui de l'azur méditerranéen, réfugié sous le toit verdoyant des platanes qui font, des allées de Meilhan et des Capucines, une oasis de fraîcheur. A l'abri des rameaux plafonnants, les fleuristes avaient disposé leurs coquets éventaires où abondait le basilic à l'odeur poivrée. Leurs petites plantations émaillaient l'ombre verte de touches vives et semblaient célébrer la fête de l'Eté. Je regardais évoluer, autour de moi, la foule bigarrée, cette foule méridionale, exubérante, au parler solide, imagé, aux gestes prompts, aux regards avides et violents : femmes du peuple nouées de fichus éclatants; élégantes parées d'ombrelles multicolores;

officiers sanglés, vernis, dorés sur tranche; matelots hâlés, à l'encolure dégagée; douaniers bleus; chasseurs d'hôtel guêtrés de cuir; portefaix déguenillés; nervis chaussés d'espadrilles ; courtiers et trafiquants aux bagues massives, foule indigène où se mêlaient les éléments comospolites d'une station maritime : nègres frisés, et lippus, juifs, musulmans en veste brodée, Arabes fripés et bibliques, Syriens et Albanais coiffés de rouge, Asiatiques bridés et camus, à la démarche indolente et blasée. Sur la double rangée des chaises et des bancs, propices aux flirts, des nourrices enrubannées allaitaient les bébés riches; des bourgeoises respectables, assistées de leur bonne, surveillaient les jeux des enfants sur le sable; des jeunes filles feignaient de s'absorber dans la lecture ou de menus ouvrages de broderie, sans rien perdre du spectacle mouvant. Les voitures de chèvres montaient et descendaient alternativement les allées, escortées de cris puérils, de rires frais, et de gauches claquements de fouet. Par les trous des arbres, on apercevait le ciel d'un bleu vaporeux et, de chaque côté, entre leurs troncs vénérables, les façades blanches surchauffées, les pavés brûlants, tout le décor de la rue incendiée. Des chiens se flairaient, amusés; des chevaux s'ébrouaient; des oiseaux chantaient aux fenêtres. Tout disait la joie de vivre. Les petits cireurs de chaussures fendaient la presse, du galop de leurs pieds nus, et se suspendaient aux passants, pour offrir leurs services. Le crissement métallique et la sonnerie des tramways, le glapissement des camelots, le bourdonnement des voix, les coups de sifflet et les bruits rauques du port lointain, tout ce qui forme la respiration d'une ville affairée et active m'enveloppait d'une chaude odeur de vie, m'engourdissait d'une torpeur heureuse, me ravissait d'une sorte d'étourdissement coloré et sonore. Je me souvenais d'une confidence d'Arthur Rimbaud : « Il n'y a que trois villes supportables au poète : Paris, Constantinople et Marseille. » Les platanes lisses et feuillus m'évoquaient le :

Ministrantemque platanum potantibus umbras

du chantre latin. Je les saluais comme un souvenir de Virgile. J'y voulais voir les confidents de ses églogues. A l'horizon, le château d'If marquait la mer où Vénus prit naissance et dont le flot baigne Naples, la Sicile et les îles grecques. Une fon-

taine au jet vibrant rendait, à mes côtés, le son d'un vers de Théocrite. C'est ce même azur qui formait le cadre de ses idylles et je reconnaissais, autour de moi, en dépit de l'accoutrement moderne, le visage des nymphes et le regard de ses bergers. Je coudoyais les héros passagers de la divine Argo et je flottais, noyé des brumes dorées du Rêve. Tout à coup, à la devanture d'un kiosque, mes yeux tombèrent machinalement sur un journal déplié. J'y appris le décès, le matin même, à l'hôpital de la Conception (celui-là même où Rimbaud avait terminé sa vie lamentable), dans l'abandon et le dénuement le plus complet, de Louis-Xavier de Ricard. Je restai comme étourdi du choc. Du coup, la splendeur des choses disparut pour faire place à l'image d'une salle lugubre, où gisait, sur la table de marbre, avec son drap tiré, dans un demi-jour sinistre et verdâtre, le cadavre du poète. Toute ma joie était fanée. L'ombre de la mort injurieuse avait éteint la lumière et fait le silence. Dans mon âme, un instant oublieuse, ivre de soleil et de bruit, la Réalité venait de réinstaller ses froides ténèbres et me rappelait brusquement l'injustice et la férocité du monde et qu'il n'y a pas de lieu d'asile pour les ministres de la Pensée et les prêtres de l'Idéal.

Louis-Xavier de Ricard méritait mieux que cette agonie stupide, cette fin ignominieuse de paria. Il avait ranimé nos esprits glacés à la flamme du Génie antique. Il avait célébré cette Hellade :

Où les Rêves de marbre étaient des Vérités.

Né riche, il avait sacrifié toutes ses ressources à l'Art. C'est grâce à son appui et à celui des siens, que s'était noué et développé le mouvement parnassien. Verlaine, en écrivant de lui « c'est un homme de caractère » avait peut-être donné l'explication de son infortune. Le monde appartient, de leur vivant, à ceux qui ont l'échine souple et la conscience légère. Il n'épargne que les indécis qui savent, à propos, renier leur dieu.

§

Et pourtant, en France, où l'on se pique d'aimer les lettres, nous nous flattons de soutenir les talents. Nous multiplions les institutions chargées de les découvrir et de les imposer à l'attention.

Il y a un ministère de l'Instruction publique, une adminis-

tration des beaux-arts, cinq académies. Il y a des sociétés littéraires, des journaux influents, des revues à fort tirage, une critique officielle organisée et puissante, des gens fortunés qui s'emploient au rôle de Mécènes, des grandes dames qui tiennent salon de lettres et organisent des thés poétiques. Quelle est l'utilité de tout cela?

Lorsque Louis XIV institua les pensions littéraires, Colbert, chargé de dresser la liste des écrivains les plus méritants, décida de faire appel au concours d'un homme de métier. On était au temps de Corneille, de Molière, de Racine, de Boileau. Ce fut Chapelain qui prévalut. L'habitude en est restée.

L'Académie française est une association brillante, pavée, comme l'Enfer, de bonnes intentions, mais elle fut, à ses débuts, une machine de guerre dressée contre le Cid et destinée à étouffer le génie naissant de Corneille et elle porte, dans son destin, le poids de cette tare originelle.

Les Sociétés diverses où l'on chôme les Muses ne manquent pas de bons esprits, mais j'ouvre Chamfort et je lis :

« Dans les assemblées, les corps, les compagnies, les écoles, les académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degré à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux. »

Comment la Médiocrité s'emploierait-elle en faveur du Génie dont les manifestations la laissent insensible quand elle n'en tire pas ombrage et qui n'a à sa disposition, pour acheter son suffrage, « ni voiture, ni bassesses », selon le mot de Fourier ?

Que dire des Salons de lettres; sinon que l'art de *savoir mettre en œuvre de médiocres qualités, y donne souvent plus de crédit que le véritable mérite.* La poésie n'y est admise que si elle se range à la mode et se conforme au goût du jour. On en fait une distraction élégante et de bon ton, et c'est parfois la coupe heureuse de la redingote qui y décide des applaudissements.

Que dire de la Presse influente? sinon que la louange y est mise aux enchères et se décerne au plus offrant et qu'en dehors de l'argent on n'y a d'égards et de considération que pour le Succès.

Que dire de la critique officielle ? sinon qu'elle se rouille

dans la contemplation exclusive du Passé et reste fermée à la vie militante et à la vraie activité intellectuelle. L'idée est toujours bonne de Stendahl qui conseille à l'écrivain de ne pas plus songer aux journalistes que le soldat ne songe aux balles, s'il veut affronter la bataille.

Que reste-t-il donc au vrai talent qui répugne à l'esprit d'intrigue, pour se faire avouer ? Il lui reste ses pairs, mais hélas ! si clairsemés et la plupart du temps si occupés ailleurs ! Il lui reste, non pas le gros public qui n'admire que sur parole et ne s'intéresse qu'aux productions à son niveau, mais une petite élite indépendante qui sort du peuple, que la diffusion de l'instruction renforce chaque jour et qui ne prend son mot d'ordre que d'elle-même.

Il lui reste, pour lutter contre l'omnipotence de la grande Presse, indifférente ou vénale, quelques publications fragiles et éphémères, des feuilles fugitives, de petites Revues où s'essaye, a ses frais, l'ardeur et l'enthousiasme de la jeunesse et où l'on crie si fort que l'on arrive quelquefois à se faire entendre.

C'est cette petite élite que chaque novateur mobilise avec lui ; c'est elle qui soutenait Verlaine contre les Fouquier, les Perrens et les Brunetière comme elle avait soutenu Hugo contre les Nisard, les Gustave Planche et les Saint-Marc de Girardin.

Certes ! c'est un fait naturel et reconnu que la foi intolérante des critiques. Toute nouveauté en Art les offusque, les déconcerte et n'est pas loin de leur apparaître, ainsi que Remy de Gourmont le remarque, comme une faute de goût. Leur ignorance leur fait craindre d'être dupes et, s'ils se hâtent de dénigrer, c'est souvent par impuissance et pour s'éviter l'embarras de juger.

Qu'on ne dise pas : « Le cas de Verlaine est exceptionnel, l'hostilité provenait de sa vie orageuse », Verlaine n'était pas seul en cause. Il était poussé à la barre de l'opinion par toute une génération qui se portait témoin de son génie. Il se présentait, escorté de poètes qui avaient nom : Germain Nouveau, Jules Laforgue, Jean Moréas, Laurent Tailhade, Albert Samain, Henri de Régnier, Louis Le Cardonnel, Francis Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Verhaeren, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Paul Fort, René Ghil ; de prosateurs qui avaient nom

Maurice Barrès, Remy de Gourmont, Paul Adam, Pierre Louys, Gustave Kahn, Charles Morice, Louis Dumur et tant d'autres dont l'énumération serait fastidieuse, et qui, célèbres ou non, n'en ont pas moins affirmé leur maîtrise et ajouté quelque chose à notre patrimoine artistique. C'était non pas le Verlaine chargé d'une odieuse légende, c'était toute une phalange de véritables artistes que l'on repoussait en bloc ; c'était tout un trésor nouveau d'enthousiasme, de musique et de rêve ; c'était tout l'espoir, tout l'avenir, toute la gloire d'un moment des lettres françaises.

J'ai nommé ceux qui s'avançaient, dorés des premiers feux du soleil levant, et que la mauvaise foi des critiques dirigeants essayait de flétrir du nom injurieux de *décadents*. Voilà ceux qui, à les entendre, déshonoraient notre littérature, tandis qu'il serait si concluant d'écrire en regard les noms — s'ils n'étaient déjà ensevelis d'un triple oubli — de ceux à qui allaient les sourires et les récompenses officielles.

Ne parlons que des morts. Tandis que la médiocrité paradait dans la faveur publique, Verlaine se traînait d'hôpital en hôpital ; Jules Laforgue s'épuisait de consomption dans une chambre garnie ; Albert Samain languissait dans un misérable emploi subalterne à l'hôtel de ville, qui suffisait à peine à le faire vivre, et Germain Nouveau, encore vivant, mais plus à plaindre que les morts, affolé de tristesse et de privations, tendait la main à la porte des églises !

§

L'aventure de Verlaine démontre une fois de plus l'incompétence, en nouveauté, de la critique officielle, valable seulement à ressasser des lieux communs, à étiqueter et à classer des choses mortes, et son impuissance à s'orienter dans la mêlée vivante des idées. Elle marque la faillite de cette critique doctrinale, à courtes vues, qui avait réussi à donner le ton pendant le plus grande partie du XIX^e^ siècle et fait naître, chez certains, de si belles espérances. Qu'elle ait flagorné, par condescendance mondaine, de piètres individualités et cédé trop souvent, dans ses jugements, à la pression des intérêts du moment et à d'égoïstes calculs, passe encore, mais qu'elle se soit obstinée, dix ans après *Sagesse*, à méconnaître Verlaine, le poète le plus essentiel, le plus représentatif de son époque,

voilà ce qui démontre suffisamment ou son aveuglement ou sa mauvaise foi. L'article de Jules Lemaître n'arrive pas à sauver l'honneur de l'Université. D'abord, M. Jules Lemaître s'en était évadé. Poète lui-même, romancier, dramaturge, il ne saurait être rangé dans la catégorie des critiques de métier. Il leur échappe et les dépasse par ses qualités d'invention, par une sensibilité créatrice que l'originalité de Paul Verlaine ne pouvait manquer d'impressionner. C'est ensuite un esprit fantaisiste, indépendant, qui, en brisant, le premier, la conspiration du silence ourdie contre l'auteur de *Sagesse*, obéissait peut-être davantage au besoin de se singulariser qu'à la nécessité de lui rendre justice. On lui a reproché d'en avoir parlé de haut, avec une indulgence affectée de grand seigneur, qui consent, un soir de bonne humeur, à s'encanailler en mauvaise compagnie. Après cet article, néanmoins, on ne pouvait plus ignorer Verlaine. On nia son génie avec fureur. On reste confondu du ton de la discussion, de la violence des polémiques même de la part de gens qui confondent l'esthétique et la morale et qui tranchent des mots comme on tranche des mœurs (1).

Il serait instructif de relire les articles consacrés à Verlaine, signés des noms les plus considérables de la Presse et de l'Institut pour se convaincre du degré de rage et d'invectives où ont pu se laisser aller des gens qui font profession d'atticisme et d'élégance.

La mort même ne les a pas désarmés. Un polémiste puissant, M. René Doumic, généralement mieux inspiré, attestait, sur la tombe encore fraîche du Pauvre Lélian, que son œuvre

(1) On se lasserait à la besogne de relever toutes les inexactitudes, toutes les erreurs imprimées touchant Verlaine. Le hasard me met entre les mains une histoire de France distribuée gratuitement par la ville de Paris aux enfants de ses écoles communales, ce qui prouve l'estime où elle est tenue en haut lieu, signée de deux noms qui font justement autorité dans notre enseignement, MM. Désiré Blanchet et Jules Pinard, tous deux agrégés d'histoire, l'un proviseur et l'autre professeur d'un lycée parisien. Encore que la littérature n'y tienne qu'une place négligeable, il est fâcheux d'y lire que Verlaine est un poète de cette école réaliste qui « se fait un jeu de parer des splendeurs du vers des sujets répugnants ». Il y figure aux côtés de François Coppée (!) et de Jean Richepin. On se hâte d'ajouter que cette école dut céder le pas à un mouvement de renaissance idéaliste. Il s'agit évidemment, bien qu'on ne le nomme pas expressément, du mouvement symboliste, dont M. Edmond Rostand doit être bien étonné de se voir proclamé le chef. L'auteur applaudi de *la Princesse lointaine* et de tant d'œuvres délicieuses a évidemment respiré l'air de son temps. Il ne s'embarrasse ni d'un ternaire ni d'une rime libertine, mais il a déjà assez de titres à notre reconnaissance pour ne pas se montrer empressé à se débarrasser de celui-là.

n'était qu'un ramassis de jurons, de calembours, d'ordures, de non-sens, et soulignait « l'égale platitude du personnage et de ses écrits ».

M. Perrens, professeur au collège de France, membre de l'Institut, fut choisi et salarié par l'Etat pour faire aux élèves maîtres de l'école normale supérieure primaire, un cours de littérature française. M. Perrens avait l'ambition de s'attaquer aux auteurs contemporains. Ses leçons furent au nombre de treize. Il les a recueillies dans un livre précieux en ce sens qu'il nous permet de saisir sur le vif la méthode de travail de l'un des maîtres de notre enseignement national, et, si j'ose ainsi parler, de sa mécanique cérébrale (1).

M. Perrens, de qui l'on eût été en droit d'exiger, étant données ses prétentions de modernisme, du flair, de l'initiative et de l'indépendance, commence par déclarer, dans sa préface, « qu'il n'estime dans ce qu'il pense que ce que d'autres ont pensé comme lui ». Il ajoute : « J'ai donc cru devoir mesurer assez étroitement la place à celles de mes appréciations qui pourraient paraître peu conformes à l'opinion commune. »

Il entend avoir sa marque.

Sa marque c'est le dénigrement, mais il dénigre avec une puérilité qui désarme. Il s'arrête à de petits détails. Ce qu'il trouve à dire de plus original sur Hugo c'est qu'il ne descendait nullement de Georges Hugo, capitaine aux gardes du duc de Lorraine, mais qu'il était le petit-fils d'un charpentier de Nancy. Son œuvre est une pomme gâtée. On voudrait la lui faire manger tout entière. Ça le gêne. Il s'écrie : « Digérer le pourri ou l'immonde peut-il donc passer pour une supériorité? » Il reproche à Lamartine d'avoir anobli son nom roturier d'Alamartine. C'est partout le même parti-pris de restreindre, d'amoindrir, de rabaisser. Il est heureux d'établir qu'Alfred de Musset, qui se donnait pour un fils des croisés, n'était que le fils du bourgeois Musset-Pathay. Il lui reproche « de s'être mis à boire comme un plébéien et de puiser l'ivresse à n'importe quel flacon ». Au bout d'un certain temps, affirme-t-il, avec une risible assurance, « il n'écrivait plus que dix vers par

(1) Voulez-vous un autre exemple de la mentalité du critique professionnel? On vient d'élever un monument funéraire à Brunetière. A ce propos M. Ernest-Charles lui consacre dans un quotidien un article où il dit en substance : Brunetière ne savait pas au juste ce qu'il voulait, mais il le voulait fortement, et il trouve à le louer là-dessus. On conviendra qu'il aurait pu asseoir plus solidement son éloge.

jour. Et pour cette pauvre production il buvait une bouteille d'eau-de-vie. »

Il appelle l'auteur de Joseph Delorme un carabin romantique, épris de curiosités malsaines et macabres, et il dit des *Fleurs du Mal* que c'est l'esthétique de la dépravation.

Etonnez-vous, après cela, qu'il ait écrit de Verlaine : « Paul Verlaine a été mon élève en rhétorique au lycée Bonaparte (auj. Condorcet) au dernier rang d'une classe qui en comptait soixante-dix. Je ne me serais jamais douté qu'il pût y avoir quelque chose dans cette tête hideuse qui faisait penser à un crimmel abruti et qui ne s'est transformée avec l'âge que pour ressembler à celle des loqueteux et des mendiants. »

M. Perrens nous donne là un bel exemple de finesse et s'il est vrai, comme dit Buffon, que le style c'est l'homme, on peut juger à son vernis du degré de sa culture. Voilà celui qui était officiellement chargé de régler le goût de ses contemporains et sur qui se reposaient les pouvoirs publics.

Verlaine eût-il écrit les pires sottises, eût-il commis les vers les plus plats du monde, qu'il ne justifierait pas cette explosion de haine, ce débordement d'injures.

Ne voyons-nous pas personnellement ces mêmes critiques couvrir de fleurs de médiocres écrivains et s'extasier sur de méchants vers? Ils ne se sont pas identifiés de telle sorte avec la perfection qu'une faute de goût puisse les atteindre et les blesser comme une injure personnelle. Est-ce la verdeur de certains propos qui les indispose chez Verlaine? Mais outre qu'elle ne se trouve que dans des poèmes arriérés et négligeables, la pratique des auteurs grecs et latins, qui « dans leurs mots bravent l'honnêteté », et qu'ils sont chargés de commenter à la jeunesse, devrait les sortir d'étonnement et les incliner à l'indulgence. Est-ce la hardiesse de certains aveux ? Mais faut-il rappeler à ces catholiques militants que la confession qui se faisait à l'origine, à haute voix, devant tous, est une institution de l'Eglise ? Ignorent-ils la parole de saint Augustin : « C'est réparer sa faute que d'avoir la force de l'avouer ! » et que l'Evangile conseille de faire sa part à la faiblesse humaine ?

Et pourquoi, lorsqu'on se mêle de juger un auteur, tenir compte seulement de ses tares et de ses défaillances au lieu de s'attaquer à la partie saine et durable de son œuvre ? Quel

démon pousse ces professionnels du dénigrement à écarter les fleurs pour courir droit à l'ordure? On ne juge point Homère sur la Batrachomyomachie ni Corneille sur Agésilas.

Je veux les combattre avec leurs propres armes :

Qu'ils relisent ce que Sainte-Beuve écrivait de la critique impuissante ; ce que Villemain écrivait de la critique injuste.

C'est encore un des leurs, Cousin, qui leur crie :

Comprendre et démontrer qu'une chose n'est pas belle, plaisir médiocre, tache ingrate ; mais discerner une belle chose, s'en pénétrer, la mettre en évidence et faire partager à d'autres son sentiment, jouissance exquise, tâche généreuse. L'admiration est au-dessus de la petite critique sceptique et impuissante. Elle est l'arme de la grande critique, de la critique féconde ; elle est, pour ainsi dire, la partie divine du goût.

Mais comment discerner le Beau si l'on n'en porte l'image en soi? C'est cette nécessité d'être soi-même artiste pour juger d'un ouvrage, qui condamne le critique professionnel, lequel « entre, le plus souvent, dans l'empire des lettres, en proscrit pressé de venger sa honte ».

Le Beau se devine avant de se reconnaître. Avant que le jugement n'intervienne, une voix secrète avertit de la valeur d'un tour de phrase ou d'un poème, mais avertit les seuls capables de l'entendre. Les censeurs de métier sont devant la Beauté comme un médecin armé du scalpel devant un cadavre. La Beauté se manifeste aux poètes, comme aux amants, par un éclair de sympathie foudroyant.

Mais, au fait, si les critiques normaliens oubliaient, dans leur zèle amer, qu'il faut « traiter les choses de l'esprit avec l'esprit et non avec le sang, la bile et les humeurs », si toute la gent officielle s'entendait pour barrer la route à Verlaine et le vouer à l'exécration et à l'oubli pire encore, ça n'est peut-être pas seulement par impuissance de le comprendre, ce n'est peut-être pas parce que sa grandeur leur était invisible, au sens de Pascal, qui déclare que « la grandeur de l'esprit est invisible aux rois, aux capitaines, à tous les grands de chair », c'est plus vraisemblablement parce qu'ils sentaient qu'entre eux et Verlaine une partie formidable se jouait où leur influence, leurs privilèges et leur honneur étaient en jeu ; c'est que ces gardiens et représentants d'un monde de conventions, d'un art artificiel, d'un idéal convenu, sentaient d'instinct, dans

l'art de Verlaine, basé sur l'expérience et la nature, une menace et un danger. Ils en mesuraient toute la force révolutionnaire et la puissance d'ébranlement. Tous ceux qui vivent de routine, d'oppression et de mensonge (ô Stello !) étaient amenés à considérer comme un ennemi cet apôtre de l'émancipation et de la tolérance, libéré des préjugés de l'école et de la rhétorique ; cet aventurier sublime, parti à la recherche de la Vérité et de l'Amour,

Loin de la vie aux platitudes résignée!

§

Et puisque la Sottise n'a pas désarmé, puis qu'hier encore un anonyme osait écrire dans un quotidien répandu : « Verlaine est un poète de décomposition sociale » (oui, si c'est à la façon de saint Paul et de Jean-Jacques Rousseau), exposons aux lecteurs de bonne foi que tant d'acharnement pourrait troubler, les raisons que nous avons de le défendre et de l'aimer.

C'est une erreur de croire qu'après trois mille ans de littérature il ne reste rien à dire. La pensée humaine a des limites, c'est entendu. L'Homme a fait depuis longtemps le tour des idées dont il est capable, mais que sont les idées sans le tour particulier qui les exprime ? Les idées ressemblent aux pièces de monnaie qui s'effacent à l'usage. Il faut qu'elles soient de temps en temps refondues et marquées d'une effigie nouvelle. C'est le Génie qui leur donne cours et les frappe à son coin. Et qu'est-ce qu'une idée, séparée du sentiment qui la fait naître? Ne voyons-nous pas la même idée partie du Christ aboutir indifféremment à saint Vincent de Paul et à Torquemada?

Pour que le Poète ait prise sur son époque il faut qu'il en reflète les aspirations, les tendances ; il faut en outre, pour que son œuvre durable soit à l'épreuve du temps, qu'elle porte une part de vérité fondamentale et qu'elle ait rejoint un courant de vie universelle.

Il y a des poètes qui « placent leur fortune en viager », comme on l'a dit de Voiture, et se bornent à l'amusement de leurs contemporains. La mode les porte. Ils règnent une heure et disparaissent sans retour. Il y en a d'autres qui restent

méconnus parce qu'ils devancent les âges et, selon la belle expression de Vielé-Griffin, « vivent l'avenir ».

Verlaine fut le poète de son époque. Bien que discuté et combattu, il vécut assez pour entendre les premières rumeurs de la gloire. Il fut sacré par la jeunesse le Prince des Poètes de son temps, mais il est aussi, et nous allons voir pourquoi, l'un de ceux dont le geste se dresse et fait signe au Futur.

Lorsqu'il apparut à la vie littéraire (1864), il trouva une génération désabusée par trop de déceptions. Il était de bon ton de se désintéresser de la vie publique, de la vie agissante, et de se réfugier dans une sorte d'aristocratie dédaigneuse, d'indifférence hautaine. La Pensée n'était pas libre. Hugo, le père, était exilé, Baudelaire condamné. Théophile Gautier, étourdissant poète de cour, se reposait des agitations romantiques en cultivant, avec splendeur, l'Art de parler pour ne rien dire, et ce n'est pas les *Odes funambulesques* de Théodore de Banville qui pouvaient éveiller les susceptibilités du Pouvoir.

Les derniers promus dans l'admiration des jeunes étaient, en prose, les Goncourt issus de Flaubert, en poésie, Leconte de l'Isle, issu d'Alfred de Vigny. C'étaient des théoriciens de l'art pour l'art qui se piquaient de travailler à froid et de rester en dehors de leur œuvre. C'étaient des impassibles. Ici et là, on constatait le même détachement volontaire, le même effroi de toute spontanéité, de tout ravissement, de tout enthousiasme, le même pessimisme morne et désespéré, mais tandis que les Goncourt, qui demandaient à l'observation ce que l'intuition seule est en état de donner, s'appliquaient au décor moderne, Leconte de l'Isle, pour mieux marquer son dégoût du monde, s'enfouissait sous la poussière des âges, devenait contemporain de Cakia Mouny et n'aspirait plus qu'au nirvana. Il ne laissait rien paraître de ses sentiments intimes. Il criait à la foule exécrée :

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées

Et les jeunes docilement suivaient. François Coppée, dont la sensibilité larmoyante s'accommodera plus tard du fait-divers, écrivait *le Passant*, qui est une invite au renoncement. La courtisane Sylvia, émue de la beauté adolescente de Zanetto, se fait violence et comprime ses désirs. Verlaine subit d'abord

l'influence ambiante. Il se mit un masque indou et se vantait de composer des « vers émus très froidement », mais déjà sa nature frémissante rongeait son frein et se cabrait sous le joug. Un besoin d'expansion, d'affranchissement, d'aveux le mettait mal à l'aise dans ce milieu compassé. La littérature était devenue un salon fermé où l'on étouffait. Brusquement (le mot est de Rachilde) Verlaine ouvrit la fenêtre et par ce bienfaisant courant d'air, chargé des bruits du dehors, nous remit en contact avec la vie.

§

On entrait dans une période singulière, période de tâtonnements, d'essais divers, d'efforts contradictoires. Les découvertes de la science, l'essor industriel, après les secousses politiques, achevaient de bouleverser le monde, y déchaînaient une crise de nouveauté et de changement. Chaque jour rompait une attache avec le Passé. Tous les principes arrêtés étaient remis en discussion. Un flot de civilisation montait trop vite aux cerveaux étourdis, autorisait toutes les expériences, justifiait toutes les audaces, encourageait toutes les ambitions.

La génération de Paul Verlaine vécut le désarroi d'un stage de transition. Elle en subit le malaise. Elle en offrit le caractère versatile et changeant. Elevée au bruit des flonflons d'Offenbach et d'Hervé, elle connut son apogée avec l'effervescence boulangiste, le fort Chabrol, les marmites explosives et, ballottée de la dictature à l'anarchie, salua du même espoir éphémère Ravachol et le général Boulanger. Ce fut une génération curieuse, artiste, raffinée, mais instable, et qui, sollicitée d'influences diverses, se débattait désespérément, dans la débâcle générale, à la recherche d'une certitude et roulait, désemparée, de Darwin à Hégel, de Taine à Nietzsche, de Ruskin à Tolstoï, et de Renan à Karl Marx, sans réussir à se fixer.

Verlaine est la voix de cette génération « d'esprit charnel et de chair triste ». Il en reflète l'agitation vaine, l'incohérence et l'impuissance effrénée. Il en résumait la nostalgie accablé l'inquiétude oisive et désenchantée à certaines heures :

> Je suis l'empire à la fin de la décadence
> Qui regarde passer les grands barbares blancs.

tandis que le « grand soir » projetait à l'horizon ses tragiques fusées, annonciatrices de la Révolution future.

Verlaine, toutefois, a réagi sur son époque par son exaltation mystique, par un fonds d'inaltérable bonne humeur, de bon sens clair, par une sorte d'endurance joyeuse qui survivait à ses crises d'abattement. Il aimait la vie et en absorbait avidement toute la réalité passionnée. Déjà, il débordait sur l'avenir. Il enthousiasma la jeunesse lettrée non seulement par ses vers, mais par son opuscule des *Poètes maudits*, qui eut un retentissement considérable et qui ouvrait les sources d'une inspiration neuve.

Par *Poètes maudits*, il faut entendre poètes absolus, écrivant sans aucune préoccupation du goût public et, partant, poètes incompris. Au reste, cette épithète de maudits, qui sent son romantisme, impliquait l'idée, reprise d'Alfred de Vigny, que le Génie est un don fatal.

Verlaine, dans cet opuscule, rappelait ou révélait à notre admiration des Génies oubliés ou méconnus auxquels, ambitieux de partager leur glorieuse infortune, il se mêlait sous le pseudonyme de Pauvre Lélian.

C'est d'abord Tristan Corbière, cynique ingénu, écho formidable de l'Océan, qui, le premier, s'est dégagé de tout le fatras, de tout le faux bagage poétique et qui brandit, avec une fringance héroïque, l'idée éblouissante et nue; c'est ensuite Stéphane Mallarmé, musicien du silence, voix sibylline qui enseignait d'évoquer les choses sans les nommer et qui douait d'ineffable et de mystère des poèmes aux résonnances lointaines; c'est Arthur Rimbaud, virtuose de l'audition colorée, promoteur du vers libre, alchimiste du verbe, visionnaire apocalyptique, qui distillait l'élixir de la sensation et qui ramassait toute la force de sa pensée pour la décharger dans une étincelle fulminante; c'est enfin Villiers de l'Isle Adam, mage, sorcier, théurgiste, pilier du monde ésotérique, chevaucheur de chimères, créateur de symboles, esprit paradoxal et sarcastique, qui s'employait à réduire en formules algébriques les spéculations du Rêve le plus éthéré.

Tous ces poètes de tendances diverses avaient pour point commun un idéalisme farouche, l'exaltation de la personnalité, la recherche de la sensation rare, du mot inédit, de l'image neuve, le souci de la perfection, le mépris de la routine et des conventions prosodiques.

J'oublie à dessein Marceline Desbordes-Valmore, qui détone

un peu dans ce milieu crispé et qui ne se recommande que par ses élans de sacrifice, sa nuance grise, et la sincérité de ses effusions.

On peut considérer l'opuscule de Verlaine comme le premier manifeste du symbolisme. Il devint le mot d'ordre de la jeunesse. Il fut le signal de l'insurrection littéraire qui entendait, à la fin du siècle dernier, rendre la force à notre lyrisme épuisé. Il n'y eut point de novation tentée, de réforme proposée dont *les Poètes Maudits* n'aient fourni la matière et l'aliment. Ce sont eux qui, pour la génération nouvelle, illuminaient, comme le dit Paul Claudel, « tous les chemins de l'Art, de la Religion et de la Vie ».

§

L'évolution économique se marquait surtout dans le prodigieux développement des villes, accéléré par la désertion brusque des campagnes. L'Athènes et la Rome antiques n'étaient que de simples bourgades à côté de la monstrueuse agglomération des capitales modernes. Qu'étaient-ce même que la Rome chrétienne, la Venise des Doges, la Florence des Médicis, qu'étaient-ce enfin pour tout dire que le Londres, le Paris, le Berlin d'il y a soixante ans en comparaison du Londres, du Paris, du Berlin actuels et de ces colossales et fumantes cités américaines New-York, Boston, Chicago, dont la poussée effrénée inquiète et stupéfie ? La vie complètement transformée y complique la sensibilité, y surexcite les nerfs, y multiplie les vibrations de l'Etre. Un lit nouveau s'y creuse aux intérêts et aux passions. Tout s'y brouille, mœurs, races, langages, coutumes, climats. Tout y est fiévreux, convulsif, haletant. La houille y crée un ciel factice. L'électricité y remplace le jour, ébranle la matière elle-même d'une trépidation sourde et continue. Tous les âges et toutes les latitudes se reflètent au goût singulier des constructions, s'entassent sous les plafonds des musées, débordent, pêle-mêle, aux glaces attractives des magasins ardents. Sur ces trottoirs populeux, dans l'enchevêtrement des rues interminables, quel mouvement précipité de la vie ! quelle intensité de sensations éphémères ! Tantôt ce sont les boulevards bariolés, féerie chatoyante où afflue toute la richesse du monde, les théâtres aux vestibules flamboyants ; les grands hôtels, les cafés ruisselants de dorures, de bijoux, de musique et de fleurs ; tantôt

les halles grouillantes aux voûtes sonores, les gares tumultueuses soulevées d'un bruit d'orages, tantôt les faubourgs en proie aux camelots criards,

aux rires sanglotés dans le fracas des roues,

et tantôt encore les ruelles sinistres et puantes où vit, entassée à l'ombre des abattoirs et des casernes, une lamentable pourriture humaine.

Ce mélange de faste et de misère ; ce conflit de la douleur et de la joie ; cette bataille quotidienne des appétits et des convoitises ; cette activité dévorante ; cet engrenage irrésistible où l'homme court enserré, pressé, piétiné, broyé, tout cela dégage une force de contraste, un pathétique puissant, une beauté neuve que les siècles précédents n'ont pas connus.

C'est Baudelaire qui, le premier en France, influencé d'Edgard Poe, a tenté d'exprimer la poésie des foules. Verlaine, à son tour, s'en est inspiré. Tous deux ont vécu, plongés dans l'enfer des villes, en ont respiré avec ivresse l'atmosphère corrosive, en ont exploré les bas-fonds et savouré, jusqu'à l'épuisement, la folie sensuelle, mais avec quelle nature dissemblable ! Baudelaire, sec, amer, sardonique, cherche dans le remords l'aiguillon du plaisir et l'exaspération de la jouissance; Verlaine, au contraire, naïf, débonnaire, confiant, se cogne aux réalités par étourderie, cède au mal par faiblesse et ne tire de ses chutes qu'un repentir sincère et de bonnes résolutions. Ecoutons-le :

Né l'enfant des grandes villes
Et des révoltes serviles,
J'ai là tout cherché, trouvé,
De tout appétit rêvé (1).

Il ne se hasarde qu'avec précaution parmi leurs boueuses splendeurs :

Où partout ricane la voix
La voix tentatrice des foules.

Il s'y sent à l'étroit, écrasé par le poids des choses. Ces visages de pierre ont un air qui l'impressionne. Il a des notations d'un réalisme saisissant :

Le gaz flambe et nage et les enseignes sont vermeilles
Et les maisons dans leur ratatinement terrible
Epouvantent comme un sénat de petites vieilles.

(1) Verlaine, *Œuvres complètes*. (Messein éditeur.)

Il manifeste d'abord une rancune méfiante à la grande ville, dont l'influence dessèche et déprime :

La grande ville, un tas criard de pierres blanches
Où rage le soleil comme en pays conquis.

Il sait que là :

Tous les vices ont leur tanière, les exquis
Et les hideux, dans ce désert de pierres blanches.

Il y sent :

Toujours le remuement de la chose coupable.

Et c'est avec une secrète appréhension qu'il évite les carrefours crépitants et les artères congestionnées. Il se réfugie aux allées d'ombre, aux ruelles étroites et solitaires, aux quais déserts, mais là encore chuchotent les voix tentatrices.

Voici la masse noire d'un hôpital. Il y aspire toute la détresse humaine :

La tristesse, la langueur du corps humain
M'attendrissent, me fléchissent, m'apitoient.
Ah! surtout quand des sommeils noirs le foudroient
Quand des draps zèbrent la peau, foulent la main!

Voici, à la lueur tremblante des réverbères, la prison endormie où tourne le pas régulier de la sentinelle.

Quels rêves épouvantés,
Vous grands murs blancs!
Que de sanglots répercutés,
Fous ou dolents!

Il voit tout cela avec les yeux du pauvre et du vagabond qui tremble, environné de méfiance et de soupçons, et qu'intimide la double silhouette des agents, image de la loi implacable, brusquement détachée de l'ombre et surgie au tournant de la rue. Le poids trop lourd de sa douleur le pousse à s'étourdir. Il connaît alors les nuits rouges de luxure et d'alcool, aux tragédies sanglantes, sous les plafonds bas et enfumés des bouges ; il connaît le cauchemar du retour de ces expéditions nocturnes, parmi le bruit obsédant des cahots maraîchers ; le fantôme vengeur dressé dans le brouillard ou sur l'horizon crépusculaire des toits :

Avec les yeux d'une tête de mort,
Que la lune encore décharne,

Tout mon passé, disons tout mon remords,
Ricane à travers la lucarne !

Avec la voix d'un vieillard très cassé,
Comme l'on n'en voit qu'au théâtre,
Tout mon remords, disons tout mon passé,
Fredonne un tralala folâtre.

Avec les doigts d'un pendu déjà vert,
Le drôle agace une guitare,
Et danse, sur l'avenir grand ouvert,
D'un air d'élasticité rare....

Et il connaît aussi l'état d'épuisement qui suit les déperditions nerveuses, les vapeurs, les langueurs, ces tristesses sans cause, et tous les phénomènes de la neurasthénie moderne.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville
. . . . . .
C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

Nul mieux que lui n'a traduit le marasme qui naît d'une activité surmenée, d'une tension excessive des nerfs, de l'abus de la vie et de ses excitants.

Dans cette poésie, apothéose de la sensation fugitive, Verlaine est arrivé à fixer l'insaisissable, à noter les frissons les plus subtils, les frémissements les plus imperceptibles de l'âme. C'est un éclair qui illumine, en les traversant, les profondeurs de l'inconscient. Son vers s'attaque aux nerfs et vous prend aux moelles. On en reçoit une commotion physique.

§

Ces villes où la pierre dévore les arbres et confisque le ciel éveille au cœur de l'homme prisonnier la nostalgie des champs. Mme de Staël écrivait : « Je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la première fois la baie de Naples et je ferais cent lieues pour converser avec un homme d'esprit. » Cela nous choque, tant l'exil des paysages nous les a rendus sacrés. La causerie est un art perdu. Nous n'avons plus le loisir de nous y attarder, mais un beau site que nos aïeux s'accordaient à qualifier *d'affreux* dès qu'il ne répondait plus à l'esthétique de Versailles, nous émeut profondément. C'est de nos jours, seule-

ment, que l'on s'est avisé que la nature pouvait suffire à remplir un tableau. Les peintres ne l'avaient considérée jusque-là que comme un accessoire de la figure humaine. Rousseau n'avait réussi à développer chez ses contemporains que le goût des bergeries à rubans et de l'idylle poudrée. Nous nous extasions, aujourd'hui, devant l'image d'un tas de foin et d'un simple plant de choux.

Cette religion de la nature se marque dans le soin dont l'ouvrière entoure le réséda ou la giroflée de sa fenêtre. Une fleur n'est plus seulement une couleur, un parfum, c'est la relique d'une splendeur abolie, c'est la messagère d'un paradis perdu. Nous aspirons, dans nos chambres obscures secouées des voitures, aux routes verdoyantes, aux pacifiantes solitudes. Nous ne pouvons entendre sans émotion :

la bagarre
Des machines qu'on chauffe et des trains ajustés.

Nous nous grisons d'un souvenir d'air libre :

O ces wagons qui vont dévaler dans la plaine !

Et la plaine s'évoque avec ses lointains bleus de rêve et ses grands peupliers, dorés de lumière.

Ses qualités de paysagiste ont ancré Verlaine dans nos cœurs. Corot n'a rien de comparable à ces vers, d'un flou délicieux, d'un fondant exquis, que vous savez :

La lune blanche
Luit dans les bois...

et de ces autres :

Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin !...

qui chantent également dans toutes les mémoires et qui, mouillés de rosée, imprégnés de matinale fraîcheur, portent l'ivresse de la Nature,

Aux yeux qui n'ont jamais rien vu que de Montmartre !

C'est d'un art simplifié qui est la traduction directe des mouvements spontanés de l'âme et qui fait songer aux refrains anonymes jaillis de la conscience populaire. Les lèvres fredonnent naturellement, comme elles respirent :

J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille !...

et tant d'autres ariettes qui semblent couler de source et où toute l'habileté de l'écrivain s'emploie à se dissimuler, à masquer ses artifices de négligence et à rejoindre laborieusement le Simple et le Naturel. C'est ainsi que Verlaine, à force d'Art, s'évadait de la littérature qu'il affectait de mépriser.

Et cette forme brève, cursive, ce poème qui se ramasse en pointe, est encore l'une des caractéristiques de notre époque. La fièvre des affaires, l'âpreté de la lutte pour la vie ne nous laisse plus le temps de lire. Il faut aller vite. On court à l'essentiel. Verlaine couve sa phrase. Il corrige sa facilité naturelle d'une difficulté acquise. Il cristallise toute sa richesse en un seul diamant. C'est ce que l'ignorance appelle dédaigneusement le souffle court, l'impuissance, alors que c'est le but suprême et comme la fleur de l'Art.

§

La vie des villes, avec l'échange incessant des idées, nous fait l'âme cosmopolite. Les gares mettent l'univers à nos portes. Les mœurs, les lois, les coutumes se confrontent et font apparaître tout ce qu'elles ont de provisoire, de fragile et d'arbitraire. On sort insensiblement des erreurs, des superstitions, des préjugés. L'individu a tendance à rejeter tout ce qui gêne sa libre expansion et réclame ce que nos moralistes modernes appellent « sa part de bonheur ». Chacun se la crée à sa façon. Verlaine, avant sa conversion, s'évadait de la réalité en se composant un décor d'élégances à la Watteau. Il suffit de comparer *les Fêtes Galantes* à *la Fête chez Thérèse*, de Victor Hugo, dont elles sont manifestement inspirées, pour souligner ce que Verlaine a apporté d'émoi vibrant, de nostalgie intense, de sentiment précieux à notre Poésie. Le poème de Hugo, sauf les cinq derniers vers, où se révèle une émotion plastique, est un chaos de sonorités vides, une fresque formidable, désordonnée et froide, où les détails sont entassés avec plus de richesse que de goût. Verlaine, au contraire, exact et minutieux, ordonne ses petits poèmes avec un sentiment exquis de la nuance et des valeurs. Il y mêle sa personnalité. Il leur communique une émotion puissante qui se prolonge en échos mystérieux. Son vers déchire l'horizon et ouvre sur la vie de brusques échappées de Rêve. Ce n'est pas seulement, comme Hugo, un peintre amusé des jeux de la lumière et

du chatoiement des costumes. Il est fourmillant d'imprévu et d'au-delà. Sa manière est insidieuse. Il persuade. Il fait songer. Il perce la mélancolie des pèlerins de Cythère sous leur déguisement fantasque et joyeux :

Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur!

Sa Colombine n'est pas une simple figure masquée. C'est l'éternel féminin qui « conduit son troupeau de dupes ». Un cœur passe dans la brise. Les paysages ont une âme. Quels accents troublants et divins!

Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,
Que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne.

Le piédestal de l'Amour brisé lui

Evoque un avenir solitaire et fatal

tant il portait le pressentiment de sa destinée, lui qui avait déjà poussé ce cri d'angoisse, tout jeune, en s'éveillant à la vie consciente :

Mon âme pour d'affreux naufrages appareille

et rien n'est plus douloureux que cette clairvoyance d'un désastre fatal en même temps que rien ne prouve davantage l'irresponsabilité de la créature, jouet d'une force ennemie et mystérieuse.

§

Et la commisération humaine est aussi le fruit de la vie enchevêtrée des villes. L'homme n'y a plus le loisir de s'isoler de son semblable. Il ne peut faire un geste sans se heurter à un autre geste, sans palper une chair, une joie, une souffrance. Sa vie s'enfle et s'accélère de toutes les vies ambiantes. Un courant d'humanité le pénètre. Il se sent mêlé aux passants comme un fil à la trame. Il prend conscience de ses devoirs de solidarité.

C'est ici que Verlaine puise une inspiration altruiste qui l'élève au rang des grands poètes de l'humanité et le rend classique, c'est-à-dire contemporain de tous les âges. Il émeut par le spectacle de la fragilité humaine. Il instruit par sa propre expérience :

J'étais, je suis né pour plaire aux nobles âmes,
Pour les consoler un peu d'un monde impur,

Cimier d'or chanteur et tunique de flammes,
Moi le chevalier qui saigne sur azur!

Toute sa vie fut un débat douloureux, un formidable effort pour se délivrer de la matière et surmonter son pitoyable destin,

Lève un peu ton âme
De ce monde infâme.

Son œuvre aboutit à cette affirmation de Pascal : « Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité. »

Elle renforce le sentiment de Vauvenargues « que la clémence vaut mieux que la justice ».

Elle proclame hautement :

Ce qu'il faut à tout prix qui règne et qui demeure
Ce n'est pas la méchanceté, c'est la Bonté!

Verlaine pardonne à ses ennemis

Si je me sens puni, c'est que je le dois être.
Ni l'homme ni la femme ici ne sont pour rien.

Il décharge son époque devant le tribunal de la Postérité

Et pourquoi si j'ai contristé
Ton vœu têtu,
Société,
Me choierais-tu ?

N'est-ce point là la preuve de sa divine nature ? Le malheur le purifiait au lieu de l'aigrir et n'a réussi à faire de lui ni un réfractaire ni un révolté. Rappelez-vous ce poème admirable où, après avoir énuméré toutes les voix des passions mauvaises qui conseillent l'homme, il les ramasse d'un geste impérieux pour les jeter et les fondre au brasier de sa ferveur ;

Ah! les voix mourez donc! mourantes que vous êtes,
Mourez parmi la voix terrible de l'Amour.

Il dit encore :

Je suis la douceur qui redresse
J'aime tous et n'accuse aucun

et toute sa vie il resta préoccupé d'un problème qui attend encore sa solution et sur lequel il n'est pas inutile d'insister.

§

Dans un passage d'*Une Saison en enfer*, Arthur Rimbaud, se

substituant aux foules et revivant en esprit la marche de la civilisation disait :

Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. Et je l'ai trouvée amère et je l'ai injuriée.

Je me suis enfui. O sorcières ! O misère ! O haine ! C'est à vous que mon trésor a été confié.

Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce.

Or tout dernièrement j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.

La charité est cette clef !

Ces lignes symbolisent le drame qui se joue au fond de toute conscience. Elles marquent le conflit de notre destinée. Un double idéal nous sollicite. Nous sommes à la fois les héritiers de la Grèce qui a déifié l'homme et de la Judée qui l'a crucifié. Ces deux petits peuples ont débordé sur le monde et s'en disputent l'empire avec une insatiable ardeur. Tous deux nous ont façonné l'âme et nous ont exaltés, l'un avec l'idée de Beauté, l'autre avec l'idée de Justice ; mais leur action inconciliable et parallèle a provoqué le divorce de l'intelligence et du sentiment et déchaîne sur l'humanité la plus formidable crise qui soit. Ni ici, ni là, nous ne trouvons à nous satisfaire. La Grèce nous confine dans un sentiment de jouissance égoïste. La Judée, d'autre part, a créé le Péché. La créature, trop longtemps comprimée, aspire à reprendre possession d'elle-même, à se défaire de ses liens, à s'ôter le bâillon de la bouche, et à s'évanouir librement au soleil. Elle ne veut plus se mutiler. Elle sent que le libre jeu de ses instincts est une condition de plénitude et de bonheur. Elle court les lèvres tendues et voudrait absorber toute la volupté du monde ; mais la Judée, mère du christianisme, veille et corrompt d'amertume chaque caresse à mesure. Elle a noué les sens d'infamie et fait suivre tout plaisir d'un remords. Malgré nous, le sentiment de la responsabilité, le goût de l'infini nous pénètre d'inquiétude. Les sources de la vie sont empoisonnées. Il y a des moments où l'on est tenté d'approuver l'exclamation de Whitman : « J'aime les animaux. Ils ne passent point leur vie à examiner leurs

devoirs envers Dieu ni à pleurer sur leurs péchés. » Et puisque nous n'avons plus la Foi qui porte au sacrifice ni l'innocence qui permet de goûter en paix les joies de la terre, comment trouver une insouciance neuve et nous ouvrir une route inédite au bonheur? Quelle force pourra désormais concilier l'Instinct et le Devoir? Dans *Crimen Amoris*, Verlaine s'était avoué incapable de trouver une solution. Il avait formulé ce vœu de joindre les sept péchés aux trois vertus théologales. Il montre le plus beau des Satans immolant l'enfer et se sacrifiant dans un brasier à l'*Amour universel*. Le ciel, ajoute-t-il tristement, n'a pas agréé le sacrifice mais une voix soudain lui murmure : « C'est parce que votre amour est encore de l'égoïsme. Elargissez-le en charité et vous aurez la clé du problème ! »

La Charité est cette clé.

C'est la clé du festin ancien, du bonheur que nous avons perdu. La conséquence serait de substituer aux cultes abolis la religion de l'homme, de dire avec Whitmann :

Toi ! Toi ! l'homme idéal,
Juste, puissant, beau, satisfait, aimant,
De corps complet et d'esprit élargi,
Que ce soit, toi, mon dieu !

Voilà la tâche hardie proposée à nos efforts et comment il serait possible de clarifier et transfigurer toutes les voix de l'instinct.

Derrière ces manifestations vagues, encore imprécises, d'une pensée émancipatrice, se tient une forme voilée dont on ne distingue pas le visage, mais qui sera la poésie de demain et qui implore comme Eurydice l'Orphée qui la tirera du royaume des ombres.

Verlaine est le précurseur le plus émouvant du poète libérateur que notre inquiétude pressent et qui doit, faisant disparaître le contraste actuel des idées et des mœurs, établir un ordre moral où puisse s'adapter notre sensibilité; du poète humain dont l'édifice aura pour assises cette vérité énoncée par Bacon : « On ne commande à la nature qu'en lui obéissant (1); » du poète absolu qui, recueillant tous nos efforts, et venu à l'heure favorable, en sera l'épanouissement logique. Verlaine était

(1) C'est cette vérité que consacraient les religions supérieures, celles de l'Egypte et de l'Inde, en accueillant la forme animale dans leurs temples.

digne d'être ce poète. Mais la perfection n'est possible qu'à ceux qui naissent dans une période accomplie. Il se ressent de l'heure confuse et provisoire qu'il a traversée. Prisonnier de son siècle, il n'a pas eu la bonne fortune d'en rompre tous les liens. Pourtant il passa sa vie à le combattre et à se combattre lui-même, mais il lui manque ce qui manque à tous : l'équilibre, la certitude. Pénétré de la nécessité d'aboutir à une formule définitive et de son impuissance à y parvenir, il se demandait avec angoisse :

Qu'est-ce que je fais en ce monde?
Suis-je né trop tôt ou trop tard?

Ce qui marque bien que la force de son instinct l'acheminait à la vérité à travers un inévitable circuit d'erreurs, c'es qu'il reconnut finalement à rebours de son art poétique imprécis que :

L'art tout d'abord doit être et paraître sincère
Et CLAIR ABSOLUMENT, c'est la loi nécessaire !

Il salua, le premier, le coup de clairon de l'école romane dont la mission fut de rétablir, avant tout, la vigueur saine de l'expression. Au reste, les pires outrances ont leur raison d'être. Le goût seul et la modération sont impuissants à faire les grands changements utiles en littérature. Le progrès naît des agitations calmées et des opinions refroidies. Les excès de Verlaine ne nous font pas oublier la valeur de son apport. Que son Génie, pressé par la misère et la nécessité de produire, se soit survécu en improvisations incertaines, cela n'empêche pas les cimes de son œuvre d'étinceler en plein azur !

Ses négligences importent peu.

Ce qui demeure, c'est la qualité de son cœur et le feu de son enthousiasme :

Qu'un éclair de beauté, de vertu, de vaillance
Luise, il s'y précipite, il y vole, il s'élance...

Ce qui demeure, c'est la noblesse de son effort et la grandeur de son sacrifice. Il peut s'écrier, comme le prophète Walt Whitman :

« *Voyez ! ce ne sont pas des sermons que j'offre ni une petite vérité, quand je donne, c'est moi-même que je donne* (1). »

(1) WALT WHITMAN, *Feuilles d'herbe*, traduction de Léon Bazalgette (Mercure de France).

Il aimait à citer ce mot de Beethoven : « Je ne reconnais qu'une supériorité, c'est la bonté. » Il nous conseille d'écouter la voix du sentimeut plus clairvoyant que l'intelligence qui n'a pas su nous expliquer notre Destinée.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue!

Et il nous donne cet avertissement dont nous pouvons faire notre viatique :

Allez! rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste!

Dans un temps de férocité, d'intransigeance égoïste, de concurrence sauvage, de rosserie, d'étranglement mutuel, de lutte acharnée pour la vie, Verlaine s'appuyait sur l'esprit de charité et de sacrifice. A ce vagabond pitoyable, sans feu ni lieu, familier des hôpitaux et des geôles, dont l'ombre vacillait aux palissades des terrains vagues et sur les pavés des ruelles sordides; à ce réprouvé qui traînait, sous les huées et les rires, ses vêtements fanés et sa jambe malade, il a suffi de quelques paroles simples pour jeter les rieurs au désarroi à la confusion et pour s'égaler, en splendeur, dans l'imagination des foules, aux rois assis sur leur trône, aux chefs victorieux emportés dans un tourbillon éblouissant d'épées nues, aux patriarches illuminés du flamboiement des cathédrales. Il s'est taillé, dans le domaine des esprits, un empire si vaste qu'aucun conquérant, avec les plus formidables réserves d'hommes et d'artillerie, n'y saurait prétendre. C'est qu'une vertu divine respirait en lui ; c'est qu'il possédait cette puissance surnaturelle des apôtres qui prêchaient, pieds nus, leur dieu crucifié, aux voleurs et aux prostituées dans les bas-fonds crapuleux des villes, parmi les immondices des ports ; c'est qu'il persuadait, comme eux, le monde endurci avec le spectacle de ses larmes et de sa vraie douleur, c'est qu'il avait la simplicité et la foi des martyrs dont les blessures étaient les conquêtes et qui n'avaient qu'à montrer leur corps mutilé pour culbuter les armées, renverser les villes, ruer à bas les trônes, et réaliser cette parole de l'Ecriture :« Dieu a choisi ce qui est faible pour détruire ce qui est puissant. » Toute sa force est dans la sincérité de son âme et de sa chair mises à nu.

§

Et que les clameurs indignées cessent en considérant que si Verlaine fut, comme toutes les créatures, un composé de bien et de mal, c'est, en définitive, chez lui le bien qui l'emporte en partage. Son plus grand crime aux yeux de certains fut d'être pauvre, et de se plaire en compagnie d'âmes simples et rudes. Ce n'est pas dans les salons, ni dans les antichambres, où tout se rapetisse à la mesure des gens, que s'acquièrent les fortes pensées et les émotions généreuses. Le Génie pousse à l'air libre. Il lui faut vivre et dormir avec la Terre, secouer la poussière des formules et des systèmes et se dégager du fantôme des livres. La Vérité ne descend que dans les âmes purgées de la sottise et de la vanité du monde. Rappelons-nous la parole de Whitman : « Les philosophies et les religions peuvent se comporter fort bien dans les salles de conférences et cependant ne rien signifier du tout devant les vastes nuages, en face du paysage et des eaux courantes. »

Nous entrons dans une ère nouvelle où les mots acquièrent un autre sens, où nous n'avons que faire de regarder avec les yeux des morts. L'idéal n'est plus de s'adapter à des conventions puériles, mais de se mettre en harmonie avec les lois naturelles. Saint-Simon, l'un des créateurs de la pensée moderne, avertissait les fidèles « que ce n'est plus à d'insignifiantes vertus, telles que la chasteté et la continence, qu'ils reconnaîtront ceux que Dieu a appelés à le représenter sur terre, mais au plus haut degré de talent ». Le héros, de nos jours, n'a pas à s'embarrasser de ce que Maurice Barrès appelle justement « un fâcheux formalisme moral, excellent pour l'ordinaire des vies, mais qu'ont toujours secoué les minorités agissantes et les véritables individus ». Certes, c'est un orgueil pour l'homme de surmonter l'instinct qui le condamne à « chercher sa joie dans son ordure », mais l'amoralité n'avilit que les êtres communs. L'homme supérieur, préoccupé d'assurer les voies de l'avenir, remarque encore Saint-Simon, « parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduit nécessairement à la plus haute vertu ».

Et quand bien même !

Gœthe disait aux poètes de son temps, à qui l'on reprochait d'être antipatriotes et de vouloir abolir les frontières :

Laissez votre génie se déployer sans entraves. Que la barrière des préjugés et des factions ne borne pas votre vue. Vous serez assez patriotes quand vous aurez répandu dans votre pays le goût du beau et du bien !

Ne pourrait-on pas dire, en variante :

— Que pèsent nos petites vertus, égoïstes et stériles, d'abstinence et de renoncement, auprès de cette vertu féconde qui s'emploie à augmenter la somme des jouissances nobles et élevées, à accroître le domaine du ravissement et du rêve et

A bâtir un asile au désespoir humain ?

Verlaine, en revivifiant notre poésie aux sources de la Nature, en écartant les draperies conventionnelles pour atteindre à l'homme même, en nous ramenant à la tolérance, à la connaissance plus réelle du cœur humain, à la tendresse spontanée et instinctive, a fait œuvre de bienfaiteur public. Quelle vertu plus digne de louanges que la sienne? Toute son œuvre est un cantique à la Beauté et une prière à l'avenir. Le rôle du poète, qui est d'ennoblir la vie et de hâter l'avènement d'une ère de justice et de bonheur, est assez grand pour qu'on ne lui marchande pas quelques privilèges dont le moindre serait l'indulgence pour des écarts qui ne blessent que lui-même et dont l'hérédité seule est responsable. Rappelons aux irréductibles qui ne cueillent qu'avec précaution la fleur de la Pensée du pauvre Lélianque la rose aussi a ses piquants, sans cesser pour cela d'être la parure des grâces et la gloire de nos jardins, mais surtout enjoignons-leur d'être pitoyables aux mânes du poète et de laisser à ses os, à son pauvre corps criblé des orages de la vie, le repos qu'il nous réclame du fond de la terre.

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien...
O la triste histoire !

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau :
Silence ! silence !

ERNEST RAYNAUD.

POÈMES ÉLÉGIAQUES

I

Voici des mois, des ans bientôt, que je vous vois
Et bien que plus d'un soir nos regards et nos voix
Se soient croisés parmi la délicate brume
Des parfums agités et des tasses qui fument,
C'est la première fois, ce soir, que je vous vois.

C'est la première fois que j'entends vos paroles,
Les mêmes qui cent fois m'ont frôlé de leur vol,
C'est la première fois qu'en vous nommant frémit
Ma bouche habituée à vous nommer, amie,
Entre des compliments et de vaines paroles.

D'autres yeux que les miens vous désirent en moi
Et ce sang enflammé qui bat mon sein étroit
N'est pas le mien non plus : à moins que je n'existe
Que depuis que l'Amour et ses flambeaux m'assistent
Et que tout le passé ne soit qu'un songe en moi.

J'ai beau vous comparer avec celle d'hier :
Je reconnais trop bien l'image familière
Qui ajoutait déjà tant de grâce à ma vie,
Sans que ni vous ni moi l'eussions jamais appris
Si la mort nous avait séparés dès hier.

Quel voile m'aveuglait, m'assourdissait? Quel dieu
L'a fait tomber soudain de devant mes deux yeux,
De devant mes pensées une à une conquises,
Une à une ravies par la belle surprise
De vous appartenir autant et plus qu'à Dieu ?

O lent dévoilement des charmes et du cœur,
Il est là des secrets qui frappent de stupeur
L'amant nouveau, blessé d'un mal dont il s'éprend;
Et cet ardent mystère en le désespérant
Lui rend presque divin le trouble de son cœur.

II

Tais-toi, désir, ce soir est le soir de l'amour ;
Parlez-moi, mon amie, et qu'importe le sens
Des mots ? Il me suffit que ma voix vous encense
Et que la vôtre aussi me pénètre et m'entoure
D'effluves, car ce soir est le soir de l'amour.

Ou bien nous nous tairons, et ce banal orchestre
Exotique, pour nous continuant les phrases,
Nous redira le mal sublime qui m'embrase
Et qui vient de si loin, des paradis terrestres,
Vers nous, ce couple seul auprès d'un mol orchestre.

Ces longs havanes blonds, ce thé, ces bagatelles,
Ces tsiganes, quel charme ils ont ce soir, mon ange!
Il y a entre nous une présence étrange
Qui fait de tous ces riens un moment immortel ;
Avec du thé, des fleurs, des sons, des bagatelles.

Vous avez prononcé le triste mot : partir.
Eh quoi! nous séparer quand je commence à peine
A boire dans vos yeux la pure joie humaine!
Le silence s'est fait : sentez comme il déchire
Cette perfection, le triste mot : partir!

Alors, vous me montrez pour calmer mon angoisse,
La fumée du « khédive » et celle du cigare
S'emmêlant en un seul nuage d'un bleu rare :
« Si deux âmes ainsi, me dites-vous, s'enlacent,
« Elles peuvent braver la distance et l'angoisse. »

Eh bien! Ce soir grisant de douceur et de roses,
Qu'il soit le dernier soir avant la grande épreuve
De l'absence. Et mon âme obéissante et veuve
Essaiera d'imiter la sagesse des choses
Pour vous mériter mieux au prochain soir de roses.

III

Quand votre vue hier comblait tous mes désirs,
Un frisson me glaçait dont je pensais mourir
A chaque battement de vos longs cils ombreux.
Pourtant si quelque fée, voulant faire un heureux,
Se fût enquise alors de mon plus cher désir :

« Ah! mourir de ce mal! Je n'ai point d'autre vœu,
« Eussé-je répondu, et ne renaître un peu
« Que pour mieux succomber à ce malaise rare! »
J'appris à n'aimer rien où vous n'eussiez de part;
Dès lors que vous manquez, je ne sais plus de vœu.

Vous, à qui vous connut, source de tout plaisir,
Pourquoi vous ai-je vue si vous deviez partir?
Gloire, trésors, pays, que m'importe à présent,
Et les chevaux anglais fragiles et luisants,
Mon orgueil autrefois et mon jeune plaisir?

Ah! Dégoût! L'air n'est vif que par vous respiré,
Les perles n'ont de prix que pour vous en parer,
Les parcs, pour vous mener sur leurs pelouses molles,
L'odeur, l'émail des fleurs, pour toucher leur corolle
En vous disant : voici, prenez et respirez;

Tandis que, loin de vous, le ciel voilé de pleurs
Languit sur des objets vidés de leur saveur
Qui s'offrent tous flétris à mes sens repliés.
Et la fraîcheur du puits, ses eaux l'ont oubliée,
Si j'en veux rafraîchir mes yeux gonflés de pleurs.

Seule parfois m'égaie et met sa force en moi
L'image du retour tout sonore de joie,
De grelots, de serments, image trois fois vaine
D'un bonheur si complet qu'elle s'endure à peine...
Que le jour serait clair qui vous rendrait à moi !

IV

Puisque le jour se meurt, fuyant mon triste lit
Pour la trentième fois j'irai par les champs sombres
Vers la nuit qui descend avec ses mains emplies
De tous les souvenirs qu'on ressasse dans l'ombre.

Je t'implore, ô Sommeil, toi qui, le soir venu,
Ramènes dans les bras de chaque misérable
Ce qu'il cherche ici-bas ou ce qu'il a perdu
Et fais vivre à ses yeux mainte image adorable.

La pleine lune dont nos adieux s'éclairaient
A décrû et rempli de nouveau ses contours.
De l'absente, moi seul, recomposant les traits
Je m'épuise, j'appelle et je veille toujours.

Sans trêve cette fois je pousserai mes pas
Jusqu'à tomber à demi mort sous les étoiles.
Et peut-être qu'enfin, Sommeil, tu paraîtras
Portant les rêves d'or au long pli de tes voiles.

Prends-moi, endors le mal dont je suis dévoré,
Mais permets que je voie encor dans ton empire
Le visage enchanteur que ma veille recrée
Et que jusqu'à la fin je puisse ainsi dormir.

Elle seule, je veux que m'éveille l'Amie.
Comme entrerait en scène à la place d'un mime,
Le vrai héros, qu'elle entre et parle et me sourie :
La vie me semblera mon rêve qui s'anime.

V

Puisque je vous retrouve aussi charmante et libre
Et puisque mes regards sur vos regards s'appuient,
Le monde, ô mon amie, reprend son équilibre
Et de nouveau j'entends le chœur astral des nuits.

Que bénis soient le ciel et notre double exil
Puisque je vous retrouve, et dans des lieux si doux!
Cette ombre, ces forêts et ces vallons tranquilles,
Mieux que l'âpre cité, me pressent contre vous.

Près de vous vient mourir l'essaim morose et traître
Des pensées qui font place à l'ivresse étonnée
D'être deux enfants seuls parmi le soir champêtre
Et d'écouter en soi les clarines sonner.

Car en nos cœurs pareils à ceux des premiers âges
Revit la grandeur simple et le rythme émouvant
Des pâtres qui vivaient de miel et de laitage
Et confiaient leur âme harmonieuse au vent.

Entre deux longs baisers jetant ma voix dans l'air.
Je célèbre à mon tour le vieux bonheur humain
Puisqu'à nouveau ce soir vos grands regards m'éclairent
Et puisque dans mes mains se nichent vos deux mains.

MAURICE DE NOISAY.

LE « RONSARD » DE VICTOR HUGO

Habent sua fata libelli.
Epigraphe mise par Sainte-Beuve au titre de son édition des *Œuvres choisies de Pierre Ronsard*, 1828.

Si jamais livre eut sa destinée, c'est bien celui-là ; — destinée glorieuse entre toutes, puisque, grâce au beau travail qu'il inspira à Sainte-Beuve, ce *Ronsard* fut une manière de trait d'union entre l'école poétique de 1550 et celle de 1830.

Longtemps après, parlant de ce livre dans une nouvelle édition du *Tableau historique et critique de la poésie française et du Théâtre français au* XVI^e^ *siècle*, Sainte-Beuve disait :

Quand un navigateur antique avait fini sa course, il tirait le vaisseau sur le rivage et le dédiait à la divinité du lieu, à Neptune sauveur ; et chez Théocrite, nous voyons Daphnis dédier à Pan ses chalumeaux, sa houlette et la besace où il avait coutume de porter des pommes. C'est ainsi qu'en 1828, mon choix de Ronsard terminé, j'avais dit adieu au vieux poète, et le bel exemplaire in-folio sur lequel avaient été pris les extraits était resté déposé aux mains de Victor Hugo, à qui je le dédiai par cette épigraphe : *Au plus grand inventeur de rythmes lyriques qu'ait eu la poésie française depuis Ronsard.* — Or, cet exemplaire à grandes marges était bientôt devenu une sorte d'*album* où chaque poète de 1828 et des années qui suivirent laissait en passant quelque marque de souvenir. Mais voilà qu'un écrivain de nos amis, et qui dit être de nos confidents, publiant deux gros volumes sur le *Travail intellectuel* en France au XIX^e^ siècle, a jugé ce fait capital digne de mention. Jusque-là tout est bien, et de telles mentions chatouillent, mais l'honorable écrivain, en général très occupé de trouver partout le christianisme, s'est avisé, par inadvertance, de transformer le *Ronsard* en une *Bible* dont les poètes de la moderne Pléiade auraient fait leur *album*. Oh! pour le coup, ceci est trop fort, et il importe de se mettre à tout hasard en garde contre ceux qui seraient tentés de crier à l'impiété, bien à meilleur droit qu'on ne fit contre le fameux bouc de Jodelle. Que la postérité le sache donc et ne l'oublie pas : cette prétendue Bible in-f°, enregistrée par M. Amédée Duquesnel, était simplement le *Ronsard* émérite. Il renferme, il enserre, hélas ! bien des noms qui ne sont plus que là, rapprochés et réunis ; *hic jacent*.

Que Sainte-Beuve me permette de rectifier à mon tour une petite erreur qu'il n'aurait certainement pas commise, s'il avait eu ce *Ronsard* sous la main, ou même si plus d'un quart de siècle ne s'était écoulé entre sa dédicace à Victor Hugo et la rédaction de ces lignes mélancoliques. Le texte autographe de son *ex dono* n'était point : « *Au plus grand inventeur de rythmes lyriques qu'ait eu la poésie française depuis Ronsard* », mais bien : « *Au plus grand inventeur lyrique que la poésie française ait eu depuis Ronsard le très humble commentateur de Ronsard.* — S.-B. »

Ce n'est pas tout à fait la même chose, et la seconde rédaction ne vaut pas la première, bien que celle-ci ne me satisfasse pas entièrement, elle non plus. Je ne suis pas, en effet, de l'avis de Sainte-Beuve en ce qui concerne le don d'invention d'Hugo. S'il est vrai que Ronsard fut le plus grand inventeur de rythmes lyriques de la poésie française, j'estime qu'en 1828, date du *Tableau*, Victor Hugo était à cet égard bien au-dessous de lui, et même qu'il ne mérite pas, au sens exact du mot, le nom d'inventeur. Rénovateur serait plus juste, car en somme il n'a guère fait que rénover.

Ouvrons les *Odes et Ballades*, le *Cromwell* et *les Orientales*, qui seuls tombent, de par leur date, sous l'application de l'épigraphe de Sainte-Beuve. Que voyons-nous ? Nous voyons que, dans la facture de ses vers les plus heureux et jusque dans le choix de ses rythmes les plus réussis, Victor Hugo s'inspire des exemples de Ronsard et de Joachim du Bellay, comme il s'inspirait hier de ceux d'André Chénier et de Lamartine (1).

C'est Ronsard qui inventa la strophe de dix vers dont Hugo, après Malherbe, Lebrun, Rousseau et tous les lyriques, a fait un si grand usage. C'est également lui qui inventa le rythme de la *Complainte à Duperrier*, que nous retrouvons dans *Canaris*, et celui de la stance de six vers, dont le troisième et le sixième rimant ensemble — après deux rimes plates — n'ont que six pieds, comme dans *Mazeppa*.

C'est Joachim du Bellay qui fut l'inventeur de la strophe de six vers, chère à Remi Belleau, que Victor Hugo adopta

(1) Il est clair, en effet, que, sans parler du fond, Lamartine, avec son *Epître familière* et ses *Préludes*, a exercé une influence réelle sur les pièces postérieures à l'année 1823, où Victor Hugo jongle avec les rimes répétées.

pour son autre orientale de *Sara la baigneuse*, et Sainte-Beuve pour la pièce de *Joseph Delorme* intitulée *la Rime*. De même que c'est André Chénier qui nous apporta le rythme de *la Jeune Captive* qu'adorait Lamartine et que Victor Hugo utilisa dans *Moïse sur le Nil* et dans *le Feu du ciel*.

A partir de 1827, comme Sainte-Beuve en fait la remarque, la césure, sous la plume de Victor Hugo, devient obéissante et mobile ; mais elle a beau suivre le mouvement de la pensée et les réflexions du sens et du sentiment, elle se fait toujours sentir au sixième pied, comme dans les vers de la Pléiade. Et il en sera de même dans tous les recueils de l'âge mûr et de la vieillesse du grand poète (1).

Cette césure mobile fut la marque de fabrique du Cénacle de *Joseph Delorme* et comme la cocarde du bataillon sacré.

L'hexamètre, disait alors Victor Hugo, — car évidemment ces vers que je cueille dans *Toute la Lyre* (t. I, p. 271) sont de l'époque de *Cromwell*.

L'hexamètre, pourvu qu'en rompant la césure,
Il montre la pensée et montre la mesure,
Vole et marche ; il se tord, il rampe, il est debout.
Le vers coupé contient tous les tons, il dit tout.
C'est ce qui fait qu'Horace est si charmant à lire.
Son doigt souple à la fois touche à toute la lyre.

Le libre enjambement acheva d'apparenter l'alexandrin de Victor Hugo et de ses disciples à celui de la Pléiade, retrempé et rajeuni à la fin du dix-huitième par André Chénier. Encore l'alexandrin de Victor Hugo, tout en marchant et volant, est-il moins hardi et moins coupé que celui d'André, parce que le poète de *la jeune captive* est plus grec que latin. Ainsi, con-

(1) Même quand son hexamètre est partagé en trois tronçons égaux de quatre pieds, Victor Hugo s'arrange toujours de manière à ce que le premier mot du deuxième tronçon forme à l'œil, sinon à l'oreille le sixième pied de son vers. Exemple :

Faut-il jouir ? faut-il | pleurer ? ceux qu'on rencontre...
Marchands de grec, marchands | de latin, cuistres, dogues !
Tu courtisais ta belle | esclave quelquefois...
Mon bien-aimé, mon bien | aimé, mon bien-aimé.

Il y a mieux. Dans *les Quatre Vents de l'esprit* (t. I, p. 244), Victor Hugo a trouvé le moyen — pour marquer quand même le repos au sixième vers — de partager un mot entre deux interlocuteurs :

GALLUS
Inaccessible, inex...
GUNICH
Pugnable. Et vulnérable

trairement à Chénier, Victor Hugo n'enjambe presque jamais (1) d'une strophe sur l'autre, de quoi je ne saurais le blâmer, le dernier vers de la strophe étant, à mes yeux comme aux siens, une sorte de borne fixe que la pensée et l'expression ne doivent pas dépasser.

Mais si Victor Hugo n'a guère inventé de rythmes nouveaux, il a doté la langue poétique d'un nombre prodigieux, infini, d'images et de rimes nouvelles. Il est même sans rival à cet égard. Pourquoi faut-il que, dans la facture du vers, il laisse voir que son principal effort a toujours porté sur la richesse de la rime? Car cela saute aux yeux et, d'ailleurs, il n'en faisait pas mystère.

Il écrivait à David, d'Angers, le 15 janvier 1827, à propos des vers que lui avait envoyés son fils.

Si ses dix-huit ans accordaient quelque droit de conseil à mes vingt-cinq (car j'y touche ,je n'aurais à lui présenter que des recommendations purement matérielles. Je lui dirais d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime, cette seule grâce de notre vers, et surtout de s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière. Il peut changer de rythme aussi souvent qu'il le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est selon moi le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style et plus de valeur à l'ensemble de la composition. Au reste je ne lui donne ceci ni comme des lois, ni comme des règles, mais comme le résultat d'études bonnes ou mauvaises sur le génie de notre poésie lyrique (2).

A quoi Sainte-Beuve répondait indirectement et de façon judicieuse, quand, après avoir entendu la lecture de *Cromwell*, il mandait à Victor Hugo :

Vous tenez avec grande raison à une rime riche. Souvent il n'existe pas, entre les mots qui riment richement avec la fin du premier vers et le sens de ce vers, de rapport naturel, rationnel, philosophique. Que faites-vous alors,sans doute à votre insu ? Vous proposez à votre imagination l'espèce de problème suivant : trouver une métaphore qui lie au figuré le mot qui rime bien avec le sens de la pensée. De

(1) Je dis « presque », parce qu'après avoir critiqué dans *le Conservateur littéraire* cette sorte d'enjambement, il ne tarda pas à y recourir lui-même, quoique avec prudence et dans des cas exceptionnels. Voir notamment, dans les *Odes et Ballades*, l'ode intitulée *Rêves*, et, dans *les Feuilles d'Automne*, *la Prière pour tous* (avant-dernière strophe).

(2) *Corresp. de Victor Hugo*.

là un surcroît de métaphores qui ne se seraient pas présentées naturellement à l'imagination, mais que celle-ci produit par provocation, et comme l'appel du coup de cloche de la première rime; de là grande source de beautés soutenues et inattendues. C'est de la sorte, j'en suis sûr, que vous avez trouvé la *corde à potence* (1), mais de là aussi quelquefois de brusques et étranges figures qui auraient besoin d'être adoucies et fondues (2).

Sainte-Beuve aurait pu ajouter, car évidemment il savait à quoi s'en tenir, que ces rimes riches s'obtiennent ordinairement à coups de dictionnaire de rimes, et qu'elles donnent souvent au vers quelque chose de laborieux, de cherché qui contrarie l'inspiration et sent un peu trop l'art pour l'art. Lamartine disait que ce qui est cherché n'est pas trouvé (3). Il avait cent fois raison, et c'est dans ce sens qu'on a pu dire de lui et de Victor Hugo : « L'un cherche et l'autre trouve. »

Mais en voilà assez sur la métrique d'Hugo (4) ; revenons au *Ronsard*, cause de cette digression technique.

C'est un magnifique in-folio, doré sur tranches, à grandes marges, et relié en parchemin, qui me rappelle celui que José-Maria de Heredia avait acheté sur les quais pour quelques sous, du temps qu'on y faisait encore des découvertes, et qu'il montrait avec orgueil à tous les amis de la Pléiade. Mais l'exemplaire du poète des *Trophées* était moins beau que celui du poète de *Joseph Delorme*, et surtout moins rare. Sainte-Beuve l'avait payé un peu plus cher à un libraire ami des vieux livres. Il avait appartenu jadis à Hubert de Monmor qui, le premier, occupa jusqu'à sa mort, survenue en 1679, le 40e fauteuil de l'Académie française, et il porte ses armes dorées sur les plats de la reliure en parchemin. En voici le titre :

Les
ŒUVRES
DE PIERRE
DE RONSARD

(1) TRICK : Cromwell des cavaliers punit donc la jactance !
Il a plus d'une corde, amis, à sa potence.
(*Cromwell*, acte IV, scène IX.)

(2) Lettre du 13 février 1827.

(3) *Mémoires inédits*, p. 95.

(4) Ceux qui voudraient étudier à fond la technique de « l'alexandrin chez Victor Hugo », pourront consulter la thèse de doctorat que M. Auguste Rochette a publiée naguère sous ce titre, à la librairie Hachette, en 1 vol. grand in-8° de 600 pages !!!

Gentilhomme
Vandosmois
Reveues et augmentées :
à Paris
CHEZ NICOLAS BUON
au mont Saint-Hilaire à
l'enseigne Saint Claude
avec privilège du Roy.
M. DC. IX.

Ce titre se détache, au milieu d'une belle planche frontispice, gravée par L. Gaultier, représentant un motif architectural de quatre colonnes jumelées de style ionique, dont le socle est orné des statues de Mars et de Vénus, et dont le fronton est surmonté du buste lauré de Ronsard que couronnent deux ancêtres, sans doute Pindare et Anacréon.

Le volume, imprimé en caractères italiques, n'a pas moins de 1216 pages, encadrées d'un filet rouge, non compris 8 feuillets liminaires, 10 pages de table, 2 pages pour l'ode pindarique de Garnier en mémoire de feu de Ronsard, et 132 pages d'un supplément intitulé : *Recueil des Sonnets, Odes, Hymnes, Elégies, Fragments et autres pièces retranchées aux éditions précédentes des œuvres de P. de Ronsard, gentilhomme vandosmois, avec quelques autres non imprimées ci-devant, suivi d'une épître au lecteur par laquelle succinctement l'auteur respond à ses calomniateurs.*

Après la dédicace du Roy suivie de vers latins de Turnèbe, de Joachim du Bellay et de Dorat, dédiés à Ronsard, on lit ce sonnet de Joachim :

Comme un torrent qui s'enfle et renouvelle
Par le dégoust des hauts sommets chenus.
Froissant et ponts et rivages cognus,
Se fait (hautain) une trace nouvelle :
Tes vers, Ronsard, qui par source immortelle,
Du double mont sont en France venus,
Courent (hardis) par sentiers incognus
De mesme audace et de carrière telle.
Heureuses sont tes nymphes vagabondes,
Gastine saincte, et heureuses tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vandosmois !
Ici le luth qui n'aguère sur Loire
Souloit respondre au mouvoir de mes doigts,
Sacre le pris de sa plus grande gloire.

Au-dessous de ces vers se trouve le portrait de Muret, qui commenta le premier livre des *Amours*. Puis vient (page XII) le médaillon de Ronsard, en empereur romain, regardant celui de Cassandre, avec le beau sonnet de Cl. Garnier qui suit :

Voici les deus Amans qui renomment la France,
De même qu'ils étoient en leurs plus jeunes ans :
Voici l'objet divin d'un si riche Printans
Où les Dieus avoient mis leur plus chere influance.
« Mais quoy, rien n'est durable, il faut que toute essence
« Eprouve l'infortune et l'injure du Tans :
Ils ont fini leur course, et leurs rays éclatans
Ont vû tomber leur gloire au son de l'oubliance.
Leur gloire, ha ! qu'ay-je dit, tant que les jours seront
Et tant que par la nuit les Astres flamberont
Elle aura par la Muze une éternelle vie.
« Le tans met comme il veut les Empires à bas,
« Illion n'est plus rien, sa grandeur est finie,
« Mais le sçavoir d'Homere a veinqù le trépas. »

On conçoit que Victor Hugo ait été fier de ce *Ronsard*, surtout avec la dédicace de Sainte-Beuve qui, par ses articles du *Globe* et son *Tableau de la poésie au seizième siècle*, avait pris la figure et l'importance d'un véritable Aristarque. Il avait d'autant plus droit d'en être fier que tout le Cénacle lui trouvait des ressemblances avec le chef de la Pléiade, et que, sans le savoir, il lui ressemblait aussi, non seulement par la mission qu'il s'était attribuée, par les dons et par le génie, mais encore par le caractère. Or, le caractère chez Ronsard n'était pas, tant s'en faut, à la hauteur du talent. Non content d'être le premier entre ses émules (*primus inter pares*), il était jaloux de leur gloire et faisait tout pour l'effacer. Si par devant il les flattait et les couvrait de fleurs, par derrière il s'appliquait à les desservir, retirant publiquement à qui avait cessé de lui plaire la dédicace de telle épître célèbre pour l'octroyer à quelque nouveau courtisan, ménageant ceux qu'il redoutait de leur vivant pour les accabler une fois morts, et laissant dire ou faisant dire par ses joueurs de flûte que tout l'honneur de l'invention de l'ode horatienne et le principal mérite de la *Deffence et illustration de la langue françoise* lui revenaient sans conteste, quand l'une et l'autre appartenaient à Peletier du Mans et à Joachim du Bellay.

Sous ces traits de caractère assez vilains, il est facile de reconnaître Hugo jeune et surtout vieux.

Et donc il avait eu soin de mettre ce précieux *Ronsard* bien en évidence, sur une table de la chambre au lys d'or, ainsi nommée de la fleur d'or qu'il avait conquise aux Jeux Floraux de Toulouse (1), afin que chaque visiteur pût le feuilleter en l'attendant, et admirer les vers autographes dont l'avaient enrichi les principaux amis de la maison.

Lui-même, pour leur donner l'exemple, avait pris la peine d'y écrire, à la page 7 des feuillets liminaires, ces deux strophes de six vers chacune, datées du 4 novembre 1828, *fête du Roi:*

Souvent, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie,
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie ;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit ;
Et l'heure vainement me frappe de son aile,
Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit.

Souvent alors, j'ai cru que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon âme :
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné ;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne ;
Que le ciel pour moi seul était illuminé (2).

Et tout de suite, au verso de cette page, par droit de naissance autant que par droit de dilection, car « l'oncle de Normandie », comme l'appelait Mme Victor Hugo, était un peu comme chez lui, rue Notre-Dame-des-Champs, Ulric Guttinguer avait transcrit ces vers désespérés :

L'ARBRE MORT
à Victor Hugo

Oui, le bois est bien triste aux longs jours de l'hiver ;
Mais tous ces arbres noirs refleuriront encore,
Et que vienne ce temps où le ciel découvert,
Quittant son manteau gris, de l'azur se décore,
La sève embaumera sous le feuillage vert.

(1) Pour son ode sur *le Rétablissement de la statue de Henri IV.*

(2) Victor Hugo, en recueillant cette petite pièce dans *les Feuilles d'automne*, où les strophes commencent par le mot « parfois » au lieu de « souvent », l'a datée de novembre 1829, sans doute pour ne pas rappeler qu'il l'avait faite le jour de la fête du roi. C'était son habitude d'antidater ou de postdater ses poésies, quand il avait quelque intérêt à le faire. Or, l'interdiction de *Marion de Lorme* et tout ce qui s'en était suivi avait singulièrement refroidi Victor Hugo à l'égard des Tuileries.

Oui, sauvés de la bise et des froides tempêtes,
Ces arbres, de la vie ont retrouvé les fêtes,
Hors un seul quelquefois que ne peut ranimer
Ni rayon du matin, ni soleil, ni rosée ;
Par quelque affreux amour telle une âme épuisée,
Tel un cœur très aimant qui ne peut plus aimer.

Et cet arbre longtemps restera noir et sombre
Sur le sol où l'on a tant aimé sous son ombre ;
Car on l'espère encore, et, l'œil sur ses rameaux,
On se flatte longtemps qu'ils renaîtront plus beaux.
Mais en vain ! certains froids ici-bas nous flétrissent,
Dont l'arbre ni le cœur jamais ne se guérissent ;
On reconnaît la mort après un long combat,
Et le vent le renverse, ou la hache l'abat.

Alors, tout sera dit, si ce n'est qu'une femme
Portant quelque coupable amour au fond de l'âme,
Emue et tendre, un jour en ce lieu passera,
Puis, le front tout à coup abaissé, pleurera :
Et, pensive, arrêtant sa démarche plus lente,
Vers quelque vague objet tendra sa main tremblante,
Et jetant un regard sur le sol éclairci,
Avec un long soupir dira : C'était ici !

Puis, essuyant ses yeux, et poursuivant sa course,
Elle ira consolée à quelque belle source,
Non loin de là, rêvant un nouvel avenir ;
Car de quelque bonheur que le passé nous lie,
Si tendre qu'elle soit, quelle femme n'oublie !

Ami, je suis cet arbre, et triste, et sombre, et noir,
Dont la sève en courant par le froid fut saisie,
Que vous vous lasserez d'arroser quelque soir,
Que ne peuvent sauver ni chimères d'espoir,
Ni rayons d'amitié, ni fleurs de poésie !

ULRIC GUTTINGUER.

Paris, 22 mai 1829.

Mais les événements devaient démentir ces sombres pronostics, et, tout mort qu'il était en 1829, l'arbre de Guttinguer avait encore de longs et d'heureux jours à vivre.

Continuons à feuilleter notre *Ronsard*.

A la page 1, où commencent les *Amours* du poète, voici des vers de Louis Boulanger, le peintre du Cénacle, qui, ma foi, ne sont pas trop mal tournés et pourraient nous aider à comprendre le mot de Sainte-Beuve, que Boulanger était le poète des peintres. Je ne connais d'ailleurs pas d'autres vers de lui.

Non, je ne reçus point d'en haut ce don céleste
Qui fait, lorsque tout meurt et s'efface, que reste
Debout l'œuvre immortelle, et que dans l'avenir
La gloire de l'auteur resplendit aussi belle
Qu'aux grands jours où sa ville, en fête solennelle,
Promenait ses tableaux que l'on allait bénir.

Pourtant ces Florentins, ces élus du génie
Que ta muse à mes yeux présente comme en vie,
Souvent de leur lumière ils viennent m'inonder,
Et quelquefois, hélas! aux élans de mon âme
J'ai cru, pauvre insensé, qu'un rayon de leur flamme,
Pénétrant dans son ombre, allait la féconder.

Page 3, sous la date du 5 juillet 1829, voici un sonnet d'Ernest Fouinet intitulé : *A deux Heureux*. Il fut célèbre en son temps et fit une certaine réputation à Fouinet, qui en profita pour cultiver le roman et fournir des articles à tous les magazines romantiques, depuis les *Annales* jusqu'au livre des *Cent-et-un*. Aujourd'hui, il n'est plus guère connu que des bibliophiles et des curieux qui se souviennent du témoignage empressé que lui rendit Victor Hugo dans les notes des *Orientales*. Fouinet faisait partie de la société asiatique, et, comme tel, avait traduit quelques jolis contes de l'Orient dont Hugo tira parti dans ce livre. Sainte-Beuve l'appréciait beaucoup et lui a dédié l'admirable pièce des *Consolations* qui a pour épigraphe cette phrase des *Confessions* de saint Augustin : *Nondum amabam, et amare amabam, quærebam quid amarem, amans, amare*, et qui débute par ce beau vers :

Naître, vivre et mourir dans la même maison.

Voici donc le sonnet *A deux heureux* :

Dans la création tout est harmonieux
Comme l'ordre éternel d'où jaillissent les mondes.
Sur de tendres yeux bleus tombent des tresses blondes ;
De vastes rayons d'or voilent l'azur des cieux.

Les champs de la Provence aux soleils radieux,
Sont pour les jeux, le rire et les joyeuses rondes.
Les forêts de Bretagne, obscurités profondes,
Sont pour l'isolement aux rêves soucieux.

Une femme penchée embrassant une harpe,
Déployant mollement son bras comme une écharpe,
C'est un groupe suave, une harmonie encor!

Mais la beauté, la grâce alliée au génie,

La colombe de l'aigle accompagnant l'essor,
C'est l'accord le plus beau, c'est là votre harmonie.

Deux pages plus loin, page 5, voici une longue pièce d'Alexandre Dumas, car il était aussi prolixe en vers qu'en prose, et quand il était parti, la plume à la main, il ne s'arrêtait plus (1). On sait qu'Alexandre Dumas fut brouillé longtemps avec Victor Hugo. Mais, en 1829 (et les vers qui suivent sont datés du 17 août), ils étaient une paire d'amis, et dans les fêtes carillonnées, j'entends après quelque retentissante lecture, comme celle de *Marion de Lorme* ou d'*Hernani*, pour mieux marquer son enthousiasme, Alexandre prenait Victor dans ses bras et l'élevait au-dessus de la foule qui l'acclamait comme un roi.

Les vers suivants furent inspirés à Dumas par l'interdiction de *Marion de Lorme* et le refus de Victor Hugo d'accepter du gouvernement, à titre d'indemnité, une augmentation de pension :

Ils ont dit : « L'œuvre du génie
Est au monde un flambeau qui luit ;
Que sa lumière soit bannie,
Et tout rentrera dans la nuit. »
Puis de leurs haleines funèbres
Ils ont épaissi les ténèbres.
Mais tout effort fut impuissant
Contre la flamme vacillante
Que Dieu mit, légère et brillante,
Au front du poète en naissant.

Alors ils sont venus à tes pieds, ô poète,
Consumant quelques grains de leur bannal (*sic*) encens.
Humbles, verser de l'or et traîner des présens.
Comme si les accens que ta bouche répète
Se pouvaient calculer à ceux des courtisans.

Eux qui parlent aux rois, à toi parlant au monde,
Ils sont venus offrir de te payer le prix
De ces veilles de feu qui brûlent les esprits ;
Et toi, tu leur as dit, dans ta pitié profonde :
« Loin de moi, malheureux ! qui n'avez pas compris.

Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je,
Dans ma fierté qui vous surprend !
Car l'homme libre est un prodige

(1) Dumas avait commencé par faire des poésies de circonstance. En 1825, il avait composé une *Elégie sur la mort du général Foy* et, en 1826, un *Dithyrambe sur Canaris*, au profit des Grecs.

Que l'homme libre seul comprend
Quand l'aigle, d'une haute cime
Vers le ciel, dans son vol sublime,
Remonte, à la foudre pareil,
S'il veut des routes inconnues,
Ce n'est point pour se perdre aux nues,
C'est pour s'approcher du soleil.

Le soleil du poète — écoutez — c'est la gloire :
Son chant, comme un fruit d'or, mûrit à ses rayons.
Et quand ce chant est fort et mûr d'émotions,
Il le laisse tomber dans les mains de l'histoire
Comme un mets superflu qu'il jette aux nations.
Et lui, pendant ce temps, dans sa force et sa joie,
Oublieux de l'orage et sûr qu'il est au port,
Au roulis de la vague il se berce et s'endort,
Dédaigneux des écueils qu'il heurte sur sa voie,
Car il tient dans sa main et sa vie et sa mort.

Or voilà ce qu'est le poète :
Libre, puissant, insoucieux,
Echo terrestre qui répète
Quelques notes du chant des cieux,
Qui plane sur ce gouffre immonde
Que le Seigneur nomma le monde,
Fange d'exil que nous aimons,
Ainsi qu'en s'égarant un ange
Vient planer sur l'abîme étrange
Où se tourmentent les démons... »

J'arrête ici la citation, car il y a encore quarante-huit vers de cette volée, et le *Ronsard* en contient d'autres qui sont impatients de voir le jour.

Justement à la page 453, j'en aperçois quatre de la fine écriture de Lamartine. L'illustre poète ne s'est pas mis en frais ; il est vrai qu'il était toujours pressé et que lorsqu'il venait, de loin en loin, à Paris, il ne pouvait suffire aux invitations qu'il recevait de tous côtés : c'est au point que David d'Angers avait remarqué qu'il ne s'asseyait jamais comme les autres. Pourtant, en 1829, il fit un assez long séjour à Paris, et sur les instances de Victor Hugo, qui l'admirait comme un grand frère, il consentit à dire, un soir, chez lui, devant une assistance d'élite, une de ses plus belles *Harmonies*, que Gosselin était sur le point d'éditer. C'est même là qu'il apparut à David d'Angers tel qu'il l'a représenté dans l'incomparable buste en marbre qui appartient aujourd'hui à M. Chéramy : « Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en sil-

houette, sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et parfois on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres (1).» Quelle était donc cette *Harmonie* qui le soulevait ainsi de terre ? C'était *le Souvenir d'enfance* ou *la Vie cachée*, qu'il a dédiée à son ancien camarade de collège Guichard de Bienassis. Rien de plus lyrique, en effet, et qui sente mieux l'inspiration. Ecoutez plutôt ces vers du début :

Quand la voix du passé résonnait dans son âme,
Les regards d'Ossian étincelaient de flamme,
Le vol de sa pensée agitait ses cheveux,
Sa harpe frémissait dans ses genoux nerveux,
Et ses accents, pareils au murmure des ondes,
Coulaient à flots pressés de ses lèvres fécondes,
Comme un torrent d'hiver qu'on ne peut contenir ;
Le vieillard n'était plus que voix et souvenir.
O puissance de l'âme ! ô jeunesse éternelle
Qu'une douce mémoire en nos seins renouvelle !

Sur ma lyre, Ossian, je ne vois pas encor,
Flotter mes cheveux blancs parmi ces cordes d'or,
Mon cœur est tiède encor des feux de ta jeunesse,
Je n'ai pas tes longs jours, j'ai déjà ta tristesse ;
Je parcours comme toi le champ de mes regrets !
Adorant comme toi les monts et les forêts,
J'aime à m'asseoir aux bords des torrents de l'automne,
Sur le rocher battu par le flot monotone,
A suivre dans les airs la nue et l'aquilon,
A leur prêter des traits, un corps, une âme, un nom,
Et, d'êtres adorés m'en formant les images,
A dire aussi : « Mon âme est avec les nuages. »

Le lendemain de cette lecture, à la prière de Mme Victor Hugo, qui tenait à en perpétuer le souvenir, Lamartine écrivait sur le *Ronsard* de la chambre au lys d'or les quatre derniers vers de cette *Harmonie* :

Dieu ne mesure pas nos sorts à l'étendue :
La goutte de rosée à l'herbe suspendue
Y réfléchit un ciel aussi vaste, aussi pur,
Que l'immense Océan dans ses plaines d'azur !

Quelques jours après, entre deux répétitions de son *Othello* — qui avait failli le brouiller avec l'auteur d'*Hernani*, — Alfred de Vigny transcrivait, à son tour, sur la page 513 de ce royal album, dix-sept vers de son poème d'*Eloa*, comme pour

(1) *David d'Angers*, par Henry Jouin, t. I, p. 199.

attester que le nuage qui s'était élevé entre eux n'avait pas altéré la sérénité de son âme.

Et Fontaney, qui devait mourir si jeune après avoir donné de si belles promesses, confiait à la page 775 ce sonnet amoureusement ciselé, dernier écho de la dispute de *Marion de Lorme* :

A VICTOR HUGO

Sur un trône, plus haut encor, viens te placer.
Tu l'avais dit, ton sceptre, ô Victor, c'est ta lyre.
Les insensés, pourtant, quel était leur délire !
Avaient cru que son poids te dût sitôt lasser.

Quoi ! sur ton char de gloire en te voyant passer,
Par cet appât vulgaire ils pensaient te séduire,
Et que, dans ton chemin, cet or qu'ils faisaient luire,
Comme un prix de tes chants, tu l'irais ramasser ?

Majesté du génie, à toi le diadème
Radieux, éternel ; tu l'as conquis toi-même,
Et tu sais le porter, et tu ne le vends pas !
Qu'ils tremblent de fouler ces domaines de l'âme,
Tes royaumes, volcans assoupis, dont la flamme
A ta voix, en Etnas, jaillirait sous leurs pas.

Je passe sur les quelques vers dont Mme Tastu illustra la page 753 et j'arrive à ceux de Sainte-Beuve. Car vous pensez bien que le critique ne se contenta pas de l'épigraphe de son *Ronsard*, toute flatteuse qu'elle fût pour Victor Hugo. Il voulait, lui aussi, payer son tribut poétique au jeune chef dont il était alors l'ami intime. Et quelque temps avant de prendre rang parmi les poètes du Cénacle avec *Joseph Delorme*, il adressait à Victor Hugo ce sonnet qui figure sur le *Ronsard* à la page 132 des Poèmes :

Votre génie est grand, ami, votre penser,
Monte, comme Elisée, au char vivant d'Elie ;
Nous sommes devant vous comme un roseau qui plie.
Votre souffle en passant pourrait nous renverser.

Mais vous prenez bien garde, ami, de nous blesser ;
Noble et tendre, jamais votre amitié n'oublie
Qu'un rien froisse souvent les cœurs et les délie ;
Votre main sait chercher la nôtre et la presser

Comme un guerrier de fer, un vaillant homme d'armes...
S'il rencontre, gisant, un nourrisson en larmes,
Il le met dans son casque et le porte en chemin,

Et de son gantelet le touche avec caresses :
La nourrice serait moins habile aux tendresses,
La mère n'aurait pas une si douce main.

Ce n'est pas tout. Sainte-Beuve voulut que ce *Ronsard* eût l'étrenne de la pièce dédiée à Mme Victor Hugo qui est en tête des *Consolations :*

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été !
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé (1) !

Et, de même qu'il s'ouvre sur sa dédicace, il voulut aussi qu'il se fermât sur quelques vers de lui. Et donc, au *verso* du dernier feuillet, on peut lire ces deux strophes empruntées à la pièce fameuse du *Cénacle :*

Parmi vous un génie a grandi sous l'orage
Jeune et fort ; sur son front s'est imprimé l'outrage
En éclairs radieux ;
Mais il dépose ici son sceptre et le repousse ;
Sa gloire sans rayons se fait aimable et douce
Et rit à tous les yeux.

Oh ! qu'il chante longtemps ! car son luth nous entraîne,
Nous rallie et nous guide, et nous tiendrons l'arène,
Tant qu'il retentira ;
Deux ou trois tours encore, aux sons de la trompette,
Jéricho tombera.

Et cela est signé et daté — chose curieuse et unique ! — « le Comte Joseph Delorme, avril 1829. » En sorte que l'on peut dire que le *Ronsard* de Victor Hugo est plus encore celui de Sainte-Beuve.

Sans compter que l'illustre critique a fait plus que tout le Cénacle réuni pour la gloire du vieux maître de la Pléiade. Quand il sonna le ralliement autour de son œuvre, elle était tombée dans le discrédit le plus honteux depuis deux siècles ; Malherbe, Boileau et toutes les perruques du temps s'étaient assis en rond sur la pierre du sépulcre de Ronsard pour l'empêcher de la soulever. Et cependant quelques-uns ne se gênaient pas pour voler furtivement les plus belles fleurs de son jardin. Sainte-Beuve lui-même, malgré tout son bon sens et toute sa piété, n'avait qu'une demi-confiance dans l'essai de réhabilitation qu'il risqua, en 1828, à preuve ce beau sonnet qui terminait sa notice sur Ronsard :

(1) Cette pièce figure à la Table des Poèmes, sous la date du 18 mai 1829.

A toi, Ronsard, à toi qu'un sort injurieux,
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux !

Non que jamais j'espère, au trône radieux,
D'où jadis tu régnas, replacer ta mémoire,
On ne peut de si bas remonter à la gloire,
Vulcain impunément ne tomba point des cieux.

Mais qu'un peu de piété console au moins tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur :

Qu'on dise : Il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il laissa sans la vaincre une langue rebelle,
Et plus tard de moins grands ont eu plus de bonheur.

La génération de 1830 entendit l'éloquent appel de Sainte-Beuve. Ce n'est pas la pitié qui remit Ronsard en honneur, ce fut la justice, et, depuis, tous les maîtres de la critique, épousant les idées, la manière de voir de l'auteur du *Tableau*, ont fait remonter à la Pléiade les origines de la poésie classique.

Et voilà ce qui fait du *Ronsard* de Victor Hugo un livre à part dans nos fastes littéraires.

Hélas ! après avoir suivi les pénates du grand poète dans les trois ou quatre foyers qu'il eut à Paris (1), de 1830 à 1852, il fut victime comme eux de nos dissensions civiles. A peine étaient-ils installés rue de la Tour-d'Auvergne que tous les meubles et objets mobiliers du grand poète furent mis à l'encan. Et jamais le *disjecti membra poetæ* n'eut plus de mélancolie poignante que dans ces circonstances critiques. Exposé d'abord comme tout le reste à la curiosité publique, le 7 juin 1852, le *Ronsard* de Victor Hugo fut adjugé, le lendemain ; pour une bouchée de pain (150 fr.), à M. Charles Giraud, et c'est chez ce bibliophile que, trois semaines plus tard, Jules Janin, qui n'avait pas toujours été exempt de reproches à l'égard de Victor Hugo, écrivit ces mots sur les marges de ce *Ronsard* (p. 456), au-dessous de sept lignes des *Annales* de Tacite : « A la mémoire de notre chantre Victor Hugo, exilé perpétuel, Jules Janin, 2 juillet 1852. » — Ce *perpétuel* n'avait probablement pas, dans la pensée de Janin, le sens que

(1) Savoir : rue Jean-Goujon, place Royale, rue de l'Isly et rue de la Tour-d'Auvergne.

les événements devaient lui donner, mais (à la distance qui nous sépare de ces jours néfastes) il a tout l'air d'une prophétie :

Et s'il n'en reste qu'un!

M. Charles Giraud ne garda pas longtemps sa précieuse acquisition. Comme il n'était pas assez riche pour suffire à ses goûts princiers de collectionneur, il se vit obligé, trois ans après, de se défaire de sa bibliothèque, et le *Ronsard* fut vendu de nouveau, le 14 avril 1855, pour 900 fr., soit 945 fr. avec les frais, à Maxime du Camp, qui se l'était vu disputer par le duc d'Aumale, le comte de Montalivet et Victor Cousin.

Maxime du Camp le garda jusqu'à sa mort (1894), et comme il aimait à montrer son beau trophée, un érudit de ma connaissance obtint de lui, un jour, la permission de relever toutes les inscriptions qu'il porte sur ses marges. C'est ainsi que j'ai pu, avec le secours d'un autre exemplaire de la même édition, qui figure à la Bibliothèque Nationale, sous la cote Y^e^ 4707, en donner ici une description fidèle. Car, malgré toutes mes recherches, il m'a été impossible de mettre la main sur le possesseur actuel de ce livre historique. Je sais qu'il fut vendu une troisième fois, le 27 avril 1895, à l'hôtel Drouot, par le ministère de M. Delestre, assisté de M. Porquet, libraire, avec la collection des livres rares et précieux provenant de la bibliothèque de M^me^ G. D., mais je ne saurais dire à qui, l'acquéreur n'ayant pas voulu qu'on révélât son nom.

Prenons patience ; un jour viendra certainement où ce *Ronsard* sortira de sa cachette. Ce jour-là, nous pouvons compter qu'il sera plus disputé que jamais. A moins que son dernier propriétaire, dans une pensée qui lui ferait beaucoup d'honneur, ne le lègue en mourant au Musée Victor-Hugo. C'est là qu'est la vraie place de ce glorieux témoin des grands jours du Romantisme.

LÉON SÉCHÉ.

NOTRE-DAME DES AMOURS ET SON TEMPLE

L'INTIMITÉ DE NINON DE LANCLOS

Un Anglais, Walpole, au XVIIIe siècle, baptisa Ninon de Lanclos de ce nom joli, frais et tendre : Notre Dame des Amours. Aucun autre nom ne saurait mieux lui convenir et nous le lui conservons. Il est dommage que Saint-Evremond, son ami, ne le lui ait point découvert. Elle eût été ravie de s'en parer. Quoique délicate et raffinée, elle n'était point bégueule. Elle ne rougissait nullement de son indépendance de mœurs. Elle la revendiquait. Elle avait rompu avec son sexe sous le rapport de la pruderie et même de la pudeur. Il lui plaisait d'être, ainsi qu'un homme, libérée de férule. Elle fut la première à combattre en faveur de l'égalité des devoirs et des droits et l'on peut, avec quelque apparence de raison, la donner comme la patronne du féminisme en France.

On se trompe grossièrement à ne la considérer que comme une simple courtisane. Au début de sa carrière, pauvre d'écus, elle dut accepter la protection de quelques personnages opulents. Ce furent, en général, des amants martyrs. Elle reçut leurs bienfaits comme une déesse reçoit des offrandes de fleurs et d'encens. Elle ne promit rien en échange et souvent les payeurs se contentèrent de satisfactions spirituelles.

Econome, sans la moindre avarice, elle conduisit ses affaires de telle sorte que, jeune encore, elle put à jamais chasser de son entourage les personnages qui la supposaient vénale. Dès lors, elle devint, dans le royaume, un être unique par la grâce du corps, la beauté de l'esprit et le générosié du cœur. On a essayé de l'enrégimenter parmi les sceptiques et parmi les précieuses. Elle échappait à tous les assujettissements. Il lui agréait d'être elle-même, et c'est tout. Elle fut l'image même de la politesse, de la simplicité et de la clarté françaises. Les jeunes hommes qui désirèrent briller dans le monde allèrent à son école et, mieux que dans les académies, y apprirent le

maintien honnête et la discussion courtoise. Lorsqu'elle eut abandonné son pseudonyme printanier : Ninon, et qu'elle eut repris avec son nom de fille noble : Anne de Lanclos, son blason que décore une tête de lion, les dames les plus hautes — Mme de Sévigné elle-même — hantèrent sa ruelle. Et les princes français comme les princes allemands, tout ce que le XVIIe siècle compta d'illustrations diverses, la salua jusqu'à terre.

C'est pourquoi rien ne peut nous demeurer étranger de ce qui intéresse cette merveilleuse personne. En toutes les langues des volumes furent écrits sur elle. Ils amoncellent les erreurs et les sottises. Nous ne nous proposons pas de les rectifier. Nous ne nous proposons pas davantage de tracer une biographie qui nécessiterait des développements exagérés. Nous voulons seulement spécifier de quoi se composait, en cette rue des Tournelles, qu'elle habita la plus grande partie de sa vie, son intimité, quelle fut, en un mot, la physionomie du Temple qui abrita cette divinité périssable. Différents documents, découverts par nous aux Archives nationales et dans des minutes de notaires, nous permettent de baser nos descriptions sur des faits certains.

§

Une cabale de dévotes réussit, en l'année 1656, à faire interner au couvent des Madelonnettes, puis au monastère de Lagny, Ninon de Lanclos, que l'on accusait de pervertir la jeunesse et d'offenser la Majesté royale en donnant, à proximité du Louvre, le spectacle de sa débauche. Elle habitait alors rue de Richelieu. Ses divers domiciles parisiens flottent entre le Marais, le faubourg Saint-Germain et le quartier Saint-Honoré. Elle naît le 10 septembre 1620, rue des Petits-Champs. Elle reçoit, en 1644, les premières pistoles qui l'aident à vivre rue des Trois-Pavillons. Puis, traversant la Seine, elle suit un autre de ses financiers rue des Saints-Pères. C'est, au sortir de Lagny, qu'elle fixe définitivement ses pénates rue des Tournelles. On a prétendu que l'hôtel choisi par elle en cette voie tortueuse et galante lui aurait été loué à vie par l'architecte Jules Hardouin Mansard, qui l'aurait bâti pour lui-même. C'est une affirmation inexacte. Elle loua cet hôtel, charmée par sa grâce discrète, vers 1658. Elle en avait appré-

cié la commodité et aussi l'élégante décoration à laquelle collaborèrent Le Brun, La Fosse et Mignard. Mais elle ne l'habita qu'à titre de logis momentané. Son vœu intime était de posséder une maison à elle, où elle pût organiser le cadre de son existence devenue respectable.

En 1669, nous la voyons déjà, dans ce but, opérer des placements d'argent qui vont se succéder au cours des années. Elle est, à ce moment, âgée de quarante-neuf ans. Sans doute imagine-t-elle que son existence ne se prolongera pas au delà des limites ordinaires de durée. Car ses placements sont faits en viager. Par contrat passé par devant Moufle et Gigault, notaires au Châtelet de Paris, elle verse à l'hôpital des Incurables une somme de 25.000 livres moyennant quoi elle recevra une pension annuelle de 2.000 livres. Un autre contrat nous la montre en affaires avec Frédéric-Charles de la Rochefoucauld, comte de Roye et sa femme Isabelle de Durasfort. Ces deux personnages, dont Primi Viscomti et Saint-Simon nous racontent les subséquentes aventures en France, en Danemarek et en Angleterre, acceptent d'elle une somme de treize mille livres en échange de laquelle ils s'engagent à lui servir une rente de 1.200 livres. Elle jouit, en outre, de 810 et de mille livres de pension viagère sur les aides et gabelles de France et sur la ville et communauté de Lyon. Au total elle dispose de 5.010 livres de revenus immédiats. Nous sommes loin, comme on le voit, des 10.000 livres certifiées par les biographes. Néanmoins, il est évident que Ninon possède, en plus de ses revenus, de l'argent liquide en assez grande quantité.

Les lettres de Saint-Evremont nous indiquent que le subtil épicurien faisait quelquefois appel à la générosité de son amie. L'inventaire des papiers, auquel nous empruntons ces détails de finance, spécifie que des emprunteurs plus obscurs obtenaient parfois de Ninon des prêts variant entre trois et cinq mille livres. Le plus souvent, le sieur Arouet, père de Voltaire, manigançait ces tractations. Il est l'homme de confiance et de bon conseil de la courtisane. C'est lui également qui s'entremet pour accommoder les intérêts de François-Louis de Mornay, sieur de la Boissière, capitaine de vaisseau, en résidence à Toulon, l'unique fils de Ninon et du marquis de Villarceaux dont nous ayons pu retrouver les traces (1).

(1) Fils reconnu par lettres royales de novembre 1690 et auquel la courtisane, par

Les placements d'argent en viager effectués par notre héroïne ne furent avantageux que pour elle, à cause de sa longévité. Les autres parties, en apposant leurs signatures aux contrats dressés par les notaires, firent des marchés de dupes. L'hôpital des Incurables, par exemple, dut, en échange de la somme globale de 25.000 livres encaissée par lui, s'astreindre à verser annuellement 2.000 livres pendant trente-six années, soit 72.000 livres. Il enregistra, en conséquence, une perte de 47.000 livres.

Mais Ninon n'avait point à prendre ces choses en considération. Sagement elle assurait la sécurité de son existence. Et lorsqu'elle fut certaine d'avoir, tous les « quartiers », un nombre d'écus susceptible de lui enlever le souci des questions matérielles, elle se préoccupa de donner à la discussion des questions morales un asile digne d'elle. Il lui déplaisait évidemment d'abandonner cette rue aux aspects familiers qui avait procuré à ses visiteurs le nom charmant « d'oiseaux des Tournelles ». Cela explique qu'elle ait longtemps attendu avant d'arrêter son logis définitif. Elle dut guetter l'occasion, qui se présenta enfin en 1678. Le 11 mars, en effet, un décret de la Chambre des Requêtes la déclarait adjudicataire de l'Hôtel qu'elle payait 116.000 livres. Les papiers ne nous disent point quel en était le possesseur précédent. Cet hôtel porte le n° 56 de l'actuelle rue des Tournelles. La décoration intérieure, écrit M. de Champeaux, en était excellente (*l'Art décoratif dans le vieux Paris*). Elle fut en partie acquise par M. Montvallat et, vers 1894, vendue par lui au Musée d'art industriel de Berlin. Ce qui en restait, et notamment un plafond représentant des *Enfants jouant avec des guirlandes*, a été recouvert, par l'ordre des propriétaires, d'une couche de badigeon.

Si bien qu'il devient malaisé d'exprimer par quel attrait cette maison, durant vingt-sept ans, attira tout ce que la société parisienne comptait d'éminent par la beauté et par l'esprit. Assurément les visiteurs se préoccupaient médiocrement du confort qui les environnait. Ils accouraient pour entendre quelque agréable symphonie, ou pour juger quelque discours académique ou tout simplement pour apprendre les bruits divers que les nouvellistes rapportaient de leurs incursions à la

acte du 10 juillet 1655, fait une donation de 6. 000 livres tournois à prendre sur sa succession après son décès.

cour, au Palais, aux promenades du Cours la Reine, des Tuileries ou de l'Arsenal. Il leur plaisait d'écouter Ninon, soit qu'avec sa maîtrise habituelle elle interprétât sur le luth les dernières compositions musicales, soit qu'elle prononçât ces belles et profondes maximes que La Rochefoucauld lui emprunta peut-être quelquefois, soit qu'elle écrasât sous l'ironie de ses bons mots le ridicule des personnages à la mode.

Cependant, la courtisane ne dédaignait nullement, en vertu de son épicurisme, l'aise matérielle et même le luxe. On est un peu étonné, en parcourant l'inventaire de sa succession, de ne rencontrer pas la moindre trace de joyaux. Avait-elle, sur la fin de sa vie, renoncé à ces futilités? On pourrait le supposer si l'on se rappelle que, pour jouir d'une indépendance équivalente à celle dont bénéficie le sexe masculin, elle s'était délibérément faite homme et avait adopté de l'homme intelligent l'indifférence en matière de colifichets. Elle se serait donc débarrassée de la bague même que lui offrit, en reconnaissance de quelques heures aimables, le marquis de Sévigné.

Comme instrument de musique, la maison est également mal montée. Nous trouvons à peine, et reléguée au garde-meubles, une « épinette avec sa boîte de noyer ». Qu'est devenu le fameux luth de la courtisane que célébra le marquis de Montplaisir en des strophes sentimentales? Ninon, lorsque ses doigts, affaiblis par l'âge, ne pincèrent plus qu'avec difficulté les cordes sonores, l'offrit-elle à son fils, le sieur de la Boissière, qui hérita, dit-on, de sa mère le merveilleux sentiment musical?

Du moins, si nous ne pouvons, faute de renseignements, préciser le sort de ces objets, nous savons que Ninon vieillie ne renonçait nullement au faste de la toilette. On nous la dépeint méticuleusement soucieuse de propreté à une époque où cette préoccupation paraît tout à fait secondaire. Aussi son linge de corps est-il de première qualité. Elle possède, à l'heure de sa mort, quinze chemises de toile blanche, garnies, au col et aux manches, de fines dentelles et principalement de Malines, quatre paires de manchettes également ornées de Malines et autres dentelles des Flandres, garnitures, cornettes, manches de nuit, camisoles identiquement embellies. Dix-huit, parmi ses mouchoirs, sont en batiste et neuf autres en grosse toile.

La richesse de ses vêtements d'intérieur indique qu'elle ne néglige pas davantage sa mise dans la solitude qu'en public.

Elle a en effet, trois bonnets piqués, un peignoir garni de vieille dentelle, des tabliers d'Angleterre, des tabliers de toilette enrichis de Malines, sept paires de manches en toile blanche ennuagées de la même dentelle. Ses robes de chambre, nombreuses et belles, en tissu des Indes et en satin traversés de rayures éclatantes ou ramagés de bouquets, sont doublées de taffetas cramoisi, noir, vert ou aurore.

Et lorsque Ninon décide d'aller à la promenade, sur son corset de satin noir, elle peut varier à l'infini la gamme colorée de ses ajustements. Jupons aux nuances exquises voisinent, dans sa garde-robe, avec jupes polychromes. Il y en a de satin, de tabis, de damas, de taffetas, de toile, à fond blanc, à rayures, à broderies, à bandes de galon d'argent, à passementerie. La courtisane possède, en outre, de magnifiques écharpes de gaze et deux manteaux, l'un de taffetas couvert de gorge de pigeon, l'autre de satin blanc à fleurs.

Elle dédaigne les vastes carrosses au ventre damasquiné. De tout temps, elle leur a préféré une chaise à porteurs. Tallemant nous en entretient. « Elle avait, dit-il, une chaise fort propre. » Cette chaise, la voici. On la place sous la porte cochère de l'Hôtel. Elle est intérieurement capitonnée de satin à raies jaunes, éclairée par trois « glaces fines » et préservée du grand jour par trois rideaux de « taffetas rayé ».

On sait que Ninon goûtait médiocrement, quoi qu'épicurienne, les plaisirs de la table. L'inventaire ne nous donne pas de lumières spéciales sur le mobilier de cette salle à manger fameuse où s'assemblaient des amitiés dévouées. Il nous énumère néanmoins l'argenterie dont elle disposait. Six flambeaux, deux aiguières, une écuelle, une salière embellissaient la table couverte d'une nappe de toile ouvrée devant laquelle on causait davantage qu'on ne mangeait. Les mets étaient servis en des bassins ovales, en des plats de diverses tailles et, quant au poisson, on le savourait en des assiettes ciselées dont la courtisane possédait une douzaine. Il est improbable que les convives fussent obligés d'utiliser leurs doigts pour saisir et ingurgiter les aliments. Cependant, dans les armoires de Ninon, le commissaire-priseur ne relève que cinq cuillers, cinq fourchettes et cinq couteaux, le tout en argent.

Un domestique relativement nombreux entourait notre héroïne aucours de sa carrière galante. Elle semble l'avoir

réduit à ses besoins stricts au fur et à mesure de sa propre diminution d'activité. En 1704, année où elle rédige son testament, quatre serviteurs seulement lui demeurent. L'un, Pierre Poron, est son valet de chambre, l'autre, Marie Poron, sœur du précédent, est sa femme de chambre. La cuisine et les dépendances sont sous la surveillance de deux femmes, Marguerite et Catherine. Ce personnel est évidemment ancien et fidèle. Cela explique qu'elle lègue à Pierre et Marie Poron, le premier dénommé par elle La Pierre, selon la coutume du temps, trois et deux mille francs, à Marguerite, deux cents francs et à Catherine soixante livres. Ces gens la soignent avec dévouement. Elle ne veut pas qu'ils la regrettent. Elle leur défend de porter son deuil. Elle les aime avec douceur et condescendance. Quant elle aura disparu de ce monde, Pierre et Marie Poron, recevront des héritiers le soin de garder la succession entre la date de l'apposition des scellés et celle de la liquidation des biens.

§

Maintenant que nous connaissons les ressources de Ninon, son luxe personnel et sa domesticité, examinons le décor de son existence. Nous avons dit que son hôtel était situé rue des Tournelles. On pénètre dans cet hôtel par une porte cochère que prolonge, jusqu'à la cour centrale, un corridor. Sur cette cour centrale ouvre la cuisine, voilée au regard du visiteur par une portière de serge verte. L'ameublement de cette cuisine est plutôt confortable qu'élégant. Il se compose d'un vaste buffet en chêne, de deux garde-manger de bois blanc, d'un saloir et de quatre chaises usagées dont deux couvertes de vieilles tapisseries. Une large cheminée s'accole à l'une des murailles, ornée, à l'extérieur de chandeliers de cuivre rouge et de l'immémorial tourne-broche à poids; à l'intérieur de grands chenets, pelles, pincettes en fer forgé et de la crémaillère où pend une chaudière de fonte. Sur des étagères reposent cafetière, réchauds, marmites, et le mortier de marbre blanc dans lequel, à l'aide d'un goupillon, on pile le sel. Et, suspendus à des clous, des ustensiles variés, en fer, en cuivre ou en étain, fontaines, passoires, broches léchefrite, gril, vivier, bassin à faire cuire les pommes, poêles à frire, à marrons, à confiture, etc., démontrent qu'en cette maison la dou-

ceur des desserts accompagne volontiers la faveur des rôtiset des sauces.

La salle à manger doit être située non loin de la cuisine, au rez-de-chaussée, et le salon également. L'Inventaire ne mentionne pas leur existence.Il nous conduit directement au premier étage de l'Hôtel, c'est-à-dire à l'appartement particulier de Ninon. Cet appartement se compose de plusieurs pièces. Deux nous sont décrites. L'une, donnant sur la cour, est une petite chambre quiète, sans faste superflu, mais non sans agrément. Les murailles en sont tendues d'une riche tapisserie flamande à verdures et, sur la cheminée, neuf sujets en fine faïence environnent une magnifique pendule signée de Théodore Denize, close en une boîte d'ébène aux garnitures de cuivre doré.Aux fenêtres pendent d'humbles rideaux de coton. Comme mobilier, une grande armoire en noyer incrustée de festons en fil d'archal, un guéridon noir, une table en noyer, un lit et trois petits tabourets en chêne sculpté que recouvre une superbe tapisserie de Bruges.Seule une chaise de commodité dépare cet ensemble harmonieux.

De cette chambre, dont le contenu, sans grande valeur, est prisé à la somme totale de 120 livres, on passe à la propre chambre de Ninon dont on admire, au prime abord, la vastitute éclairée par deux fenêtres ouvertes sur la rue des Tournelles. Il est quasi certain que cette pièce servait de salon de réception. La courtisane y a rassemblé tout ce qui peut être utilisé par elle au cours des journées et tout ce qui lui plaît à toucher ou à contempler. Est-ce la fameuse chambre jaune qui, selon une lettre que l'on dit apocryphe sans formuler d'argument valable,aurait été mise à la disposition de M^me^ de Maintenon et du marquis de Villarceaux? Nous n'osons l'affirmer, le commissaire priseur ayant omis d'indiquer, comme il le fait d'ordinaire,la couleur des draperies et tentures.

Nous ignorons de quelle étoffe sont les tapisseries, mais on peut les supposer d'étoffe flamande, car Ninon paraît marquer une prédilection aux produits de l'industrie des Flandres. En outre, les tapisseries de cette époque étaient interchangeables à volonté et nous voyons que le garde-meubles de la maison en conserve des réserves.

Aux portes et aux fenêtres sont, dans tous les cas, accrochées de belles pièces de taffetas à petits carreaux. Et il n'est

pas un pouce de muraille qui ne disparaisse sous les œuvres d'art. Trois miroirs aux glaces bisautées et aux cadres dorés se renvoient les aspects partiels de ce sanctuaire où vague un profane parfum de civette. Sur l'un des panneaux, quatre tableaux encadrés d'or resplendissent de clairs paysages. Cinq autres, sur le deuxième, représentent des fleurs épanouies en gerbes ou débordant de vases vénitiens. Sept autres, sur le troisième, offrent les portraits peints ou gravés des familiers de Ninon. On ne nous dit point quels visages sourient entre les baguettes d'or. Mais il nous est facile de suppléer à cette insuffisance de détails. Il y a évidemment là les images du duc de Châtillon, de Saint-Evremond, du maréchal d'Albret, de Villarceaux, de Christine de Suède, de Mme de la Suze et de la duchesse de Sandwich. Le quatrième panneau enfin est tout entier voilé par une peinture que l'on ne s'attendait pas à rencontrer en cet endroit. On y distingue, parmi des figurations pieuses, les silhouettes de la Vierge, de l'enfant Jésus et de l'apôtre saint Jean. La présence de cette peinture est très importante. Elle indique que, contrairement à ce que l'on prétend, Ninon, sur la fin de sa vie, retrouva, comme le disent certains chroniqueurs, les sentiments religieux de son enfance.

De même que dans la chambre précédente, en celle-ci des pièces de faïence décorent la cheminée, reflétées par un trumeau au cadre de bois doré. Des urnes, des burettes fragiles, de délicates boîtes chinoises, laquées ou ajourées, reposent sur divers guéridons. Des paravents enjolivés de fleurs peintes, ordonnent, en le divisant, l'encombrement hétéroclite du mobilier.

Car on ne vit jamais pareille agglomération de meubles et leur groupement hybride prouve, en quelque sorte, que Ninon avait joint son salon à sa chambre. En un coin gît un lit de repos ou canapé, revêtu d'une housse de taffetas à petits carreaux. Disséminées de ci de là, cinq tables de différentes dimensions, les unes en bois de cèdre, les autres en noyer, les unes conformes au style du temps, les autres compliquées, sculptées, torses, venues de la Chine, l'une d'elles garnie de dix-huit petits tiroirs où sans doute la courtisane classe son innombrable correspondance amoureuse. Des tapis turcs les préservent de toute détérioration. Et, voisinant avec ces tables, s'érigent des tablettes où la courtisane place ses livres de

chevet, les *Essais* de Montaigne, le traité *De la Sagesse*, de Charron, les opuscules de Saint-Evremond, quelques philosophes, quelques poètes. Deux bureaux, dont l'un en bois doré surmonté d'une chapelle, supportent des écritoires d'argent. Un pupitre les domine. Puis, c'est la masse compacte des fauteuils, des chaises, des tabourets, lesquels, recouverts de satin broché, de taffetas, de peluche ou de tapisserie à l'aiguille, sculptés, dorés, colorent l'amplitude souriante de la pièce.

Mais, assurément, ce qui, de cette chambre, nous intéresse le plus, c'est le lit de Ninon, le lit où tant d'allégresses se manifestèrent et dans lequel s'élimèrent, selon le mot du commissaire-priseur, les belles paires de draps découvertes par lui à l'office.

Or, ce lit présente la triple caractéristique d'être à la fois solide, moelleux et somptueux. Il est à bas piliers et en chêne. En plus d'un sommier qui assure son élasticité, il contient une paillasse et un matelas de laine, le traversin de plume et les oreillers désirables. Des couvertures de laine en font la chaleur douce, et d'autres, dont une contrepointe agrémentée de dentelle, en font le toucher agréable, et d'autres, dont une housse de taffetas rouge, en font l'aspect riant et frais. Du ciel qui le surmonte et qui est, dit l'Inventaire, « à la duchesse », descendent, amples et gracieux, de doubles rideaux en taffetas rayé à petits carreaux.

Il semble qu'ayant pénétré de la sorte jusqu'en l'intimité de Ninon, on ne trouve plus que des détails sans importance en ce qui reste à visiter de son hôtel. Pourtant notre héroïne n'a pas assemblé toute sa fortune en la pièce où resplendit son lit évocateur. Un petit cabinet voisin de cette pièce enferme encore une multitude de meubles élégants et de bibelots curieux. Il est tapissé de satin de Bruges, décoré de dix tableaux représentant des personnages et des paysages. Quarante sujets de porcelaine garnissent sa cheminée. Lit et canapés sont recouverts de satin de Bruges et de soies brochées. Des tables chinoises que rapportèrent d'Orient les flottes hollandaises, ricanent par les gueules de leurs monstres enluminés et sur un guéridon en bois d'olivier plaqué de cuivre doré, sommeille un merveilleux petit coffret d'Angleterre (1).

(1) L'inventaire mentionne aussi « soixante volumes de livres tant in-folios et

Néanmoins, si fastueuse soit-elle, cette pièce n'approche pas en magnificence de la précédente. La chambre de Ninon est en effet prisée 482 livres, tandis que celle-ci, en y comprenant les vêtements contenus dans les armoires, n'est estimée que 258 livres.

Et les estimations diminuent à mesure que l'on monte aux étages supérieurs de l'hôtel. Au second, que nous nous promenions de l'antichambre à l'office, de la garde-robe aux chambres d'amis, nous ne rencontrons guère d'objet qui vaille la faveur d'une mention. Ninon paraît avoir relégué au-dessus de son appartement particulier tout ce qui, de son mobilier, a vieilli, s'est fané, est passé de mode, tout ce qui ne l'intéresse plus. Parfois, une splendide tapisserie de Bergame, quelques tableaux poussiéreux, un buffet plaqué d'écaille, une table à échecs, un thermomètre, un baromètre attirent une attention dispersée par mille autres articles sans valeur.

Le procès-verbal d'apposition de scellés, qui parfois éclaire les obscurités de l'Inventaire, nous spécifie qu'au troisième étage sont situées les chambres des domestiques. Le relevé de leur mobilier n'a point été fait, ce mobilier leur appartenant en propre, chose probablement assez rare. Par contre, nous avons le détail de ce que l'on appelait alors le garde-meubles et qui correspond, avec une nuance cependant, à nos cabinets de débarras ou encore à nos greniers. Presque toujours ces garde-meubles, celui par exemple de l'hôtel de Rambouillet, contiennent de véritables richesses. Celui de Ninon se distingue par le disparate des choses qui y sont accumulées.

« Item, écrit le commissaire-priseur, un petit lit de sangle, un poisle à fond cuivre rouge monté sur son pied de fer, un grand et petit sceau de faïence, deux pots de faïence, quatre feuilles de paravant des Indes, une table d'écaille rapportée sur son chassy, une épinette avec sa boîte de bois de noyer, une table de bois de chesne sur laquelle elle est posée, quatre feuilles de paravant couverts de toille indienne, une porte pareille, deux de bois noircy, une table ronde de bois blanc, un bas d'armoire de bois de chesne à deux volets fermans à clef, un petit banc garny de sangle couvert d'une toille verte estimé le tout ensemble vingt-cinq livres.

in-quartos qu'in-douze, reliés tant veau que parchemin, traitant de différents sujets, prisés 40 livres ». Quel dommage qu'on ne nous ait pas donné les titres de ces ouvrages. Nous aurions eu là tout le reflet de l'esprit de Ninon.

Item une douzaine de bandes de sièges de gaze rouge à petits carreaux, un tour de lit de damas brodé d'or faux doublé de taffetas rouge, composé de deux grands rideaux et deux bonnes grâces, pentes et soubassemens de pareil estof avec son impériale, quatre grands rideaux de taffetas rouge de fenestre, prisé et estimé quatre-vingts livres.

Item deux pièces de tapisserie contenant huit aulnes ou environ de tour de verdures de Flandres avec bandes de toille, prisez et estimez cent livres.

Voici désormais dévoilé, en ce qu'il offre d'essentiel, le cadre dans lequel évolua Ninon vieillie. Il reste maintenant à peupler ce cadre, à dire quels hommes illustres, quelles femmes raffinées, depuis les duchesses jusqu'aux simples bourgeoises, occupèrent ces fauteuils, discoururent, l'hiver venu, autour de cette cheminée d'où émerge les quatre pommes de cuivre d'une grille de fonte. L'évocation de cette foule brillante et passionnée de conversation constituera le chapitre principal d'une publication prochaine.

ÉMILE MAGNE.

LES BÉRILLE

(*Suite* [1])

—

XI

— Marie-Louise, écoutez-moi une dernière fois!

— Flûte!

— Je file dès demain pour l'Egypte, si vous ne voulez pas céder au désir dont j'ai les nerfs exacerbés!... Depuis votre arrivée ici, dans ce pays merveilleux où vous me semblez plus jolie encore, je suis fou!... Marie-Louise, laissez votre geste familier, ne haussez pas les épaules et écoutez-moi!...

Au salon, Céleste répétait le rôle qu'elle devait créer à Paris dès son retour. Jacques de l'Estange avait rejoint Marie-Louise au jardin, où il l'avait vue se diriger après le déjeuner. Elle était assise dans son coin préféré, à l'ombre d'un rocher. La mer venait là mourir doucement, en robe pailletée de lumière. La jeune fille s'abandonnait à la chanson berceuse, les yeux clos, grise de tant de clarté autour d'elle, lorsque Jacques, soudain, était survenu, dans son dos. Elle percevait son émotion comme elle avait deviné, à table, son violent désir. Cette pensée, qu'elle était ainsi « voulue », la cinglait, malgré le calme apparent de son visage, le geste lassé dont elle accueillait la déclaration de l'Estange, penché sur elle. Nonchalamment, elle se retourna :

— Vous êtes malade, sans doute, mon cher monsieur... ou vous avez trop bien déjeuné!...

— Ne raillez pas, Marie-Louise! Vous savez à quel point vous m'avez affolé depuis une quinzaine!

La jeune fille demeurait muette, le regardait, le coin des lèvres retroussé en un demi-sourire.

Et Jacques disait cet enchantement qui se dégageait d'elle, cet attrait qu'elle répandait en effluves grisants. Quel imprévu, cette virginité consentie, avouée, revendiquée même, avec une sorte de fierté rageuse! Quelle bizarrerie, alors qu'on lisait

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 347, 348 et 349.

dans les yeux de Marie-Louise toute une nature d'amoureuse, alors qu'on pressentait sa bouche sensuelle, ses narines frémissantes à la vie! Pourquoi donc repousser ses aspirations, ses désirs? Pourquoi tenter en vain de maîtriser sa nature : un scrupule, sans doute, quelque dernier vestige d'une morale hypocrite et fossile!...

— Mais, malgré vos efforts, est-ce que vos prunelles ne trahissent pas votre volonté d'exister, votre espoir de connaître tout ce bonheur du baiser, vers quoi se tend votre être entier, dans les nuits sans sommeil!

Marie-Louise l'interrompit enfin d'une voix mordante :

— Vous vous trompez, monsieur de l'Estange, vous vous montez l'imagination! Je dors très bien, admirablement, et, sans rêve...

— Allons donc, vous mentez!... La nuit dernière, à une heure du matin, vous lisiez encore... votre d'Annunzio, sans doute : c'est du reste un très bon auteur pour une vierge comme vous.

— Vous m'avez vue, moi?

La jeune fille eut un petit frisson au souvenir de la peur qu'elle avait éprouvée, en entendant un bruit de pas sous sa fenêtre.

— Oui, et si j'avais eu ma mandoline, je vous aurais joué la sérénade de Don Juan... et la mer, les étoiles, et mon désir auraient eu raison de votre résistance farouche, de votre raillerie douloureuse.

— Pensez-vous!

— Ne vous cabrez pas, allez! et votre forme blanche serait apparue, peut-être, à ce balcon de bois...

— Vous devriez faire des vers, monsieur de l'Estange! Dieu! que cela vous irait bien!

— Non, Marie-Louise, votre ironie n'est pas de saison. Regardez-moi, écoutez...

Et la chanson de Jacques reprenait, puisant une persuasion nouvelle dans sa voix émue et charmeuse : Marie-Louise ne pensait donc jamais à la volupté des baisers, à la griserie des caresses, à la profonde ivresse que peut faire goûter un amant, dans la morsure de l'étreinte? Demain, il serait trop tard : qu'elle y songe! Les jours qui passent sans amour sont des jours perdus! Combien déjà dans son existence de

vierge stérile, en avait-elle laissé couler de ces journées inutiles et mornes?

Et les années qui viennent, et les rides... Et les hommes qui se détournent des lèvres, quand le temps d'aimer s'est enfui!...

— Pensez à cela!... Vous allez avoir vingt-huit ans... Vous paraissez exquisement jeune, je le sais... et je suis une brute, en vous rappelant l'heure ainsi... Mais je vous parle en ami, Marie-Louise, en ami sincère!...

Jacques de l'Estange se penchait sur la jeune fille, sur la nuque brune, où des frisons soyeux couraient. Il soufflait son haleine brûlante du désir qui grondait en lui, il dévorait du regard la gorge ronde qui se soulevait, les seins qu'il eût voulu pétrir de ses mains fiévreuses.

On entendait la voix de Céleste, que le vent apportait du salon, et celle de Marcel Vineuse lui donnant la réplique. La brise agitait mollement les mimosas, qui s'inclinaient, épandaient leurs parfums par le ciel. A l'assaut du porphyre, de petites vagues montaient, murmurantes. Cannes, toute blanche, resplendissait dans une apothéose de lumière calme; joyaux de verdure, les Iles semblaient dormir, inconscientes de leur beauté dans la beauté universelle des choses.

— Marie-Louise, quel homme vous traduira jamais le Baiser comme je puis vous l'offrir, dans les décors de luxe qu'il vous plaira de choisir à travers le monde? Quel mari médiocre vous donnera jamais le bonheur qu'un amant de race vous apporte, avec un désir exaspéré de toute votre résistance inutile? Vous savez bien que j'ai raison... Marie-Louise, vous fermez les yeux... Vous pleurez, Marie-Louise... Donnez-moi vos lèvres, je vous en supplie... Marie-Louise, je les veux, vos lèvres!...

Brusquement, Jacques de l'Estange attira vers lui le visage qui se dérobait.

Il contempla quelques secondes, avec une obstination sensuelle, en proie à la folie du désir, la fleur rare, la fleur sauvage de cette bouche rebelle.

— Je la veux, ta bouche... Je — la — veux!...

— Mais vous êtes fou, mon pauvre ami!...

Marie-Louise, soudain dégagée, riait aux éclats, montrait ses dents aiguës. Debout, ironique, malgré une larme qu'elle écrasait furtivement, la jeune fille le regardait, un pli d'amertume aux lèvres.

— Allez vous coucher, ça vous passera!...

Un besoin d'avilir ce mâle audacieux lui crispait le cœur, son pauvre cœur endolori. Dans sa pensée, une silhouette lointaine surgit : André!... La haute taille du médecin-major lui apparut, courbée pour le seul et merveilleux baiser dont elle gardait la saveur en son âme angoissée. Entre l'énigme de l'ami et la franchise cynique de Jacques, elle comparait, hésitante et inquiète. Elle écoutait son cœur. Sa volonté se précisa, nette, de vivre, de savoir... de savoir, enfin!... Mais une rage violente la soulevait contre ce pantin élégant dont elle allait se servir... qui sait?... Elle eût voulu le blesser dans son amour-propre, le mordre dans sa fatuité.

— Je comprends, siffla-t-elle entre ses dents serrées... Une grande famine vous précipite vers moi!... Ce n'est que tout naturel! Cette chère Céleste, tout entière à son Marcel, ne peut compter pour vous; je suis donc la seule femme possible dans ce coin perdu de l'Estérel!... Voilà huit jours que nous excursionnons dans la montagne, sans la moindre petite aventure où passerait un jupon... Si j'ai un conseil d'amie à vous donner, mon cher Monsieur, c'est de prendre le train qui va passer à cinq heures au Trayas : vous avez encore vingt minutes... Mais oui! Juste le temps de faire un bout de toilette et d'arriver à la gare... Mon Dieu! Ce n'est vraiment pas la peine de courir jusqu'en Egypte! Arrêtez-vous à Cannes ou à Nice. Pour un tarif variant entre un et cinq louis, selon l'élégance de ses dessous, une petite dame obligeante, comme il y en a beaucoup sur la côte, vous calmera... Car vous avez la fièvre, mon pauvre monsieur de l'Estange!... Allons, décidez-vous vite, et, une fois faite cette promenade hygiénique, nous redeviendrons très copains, demain, tous les deux! Pas vrai?...

Les paupières mi-fermées, laissant filtrer son regard ironique et dur, Marie-Louise le dévisageait avec une impertinence tranquille.

— Vous êtes à gifler!... Perverse et mauvaise!... Et vous vous croyez habile aussi!...

Jacques frémissait de rage contenue. Il fixa la jeune fille. Elle rougit de se sentir devinée. La voix rauque, l'Estange continuait, démasquant le calcul de Marie-Louise... Les talons de Jacques enfonçaient dans le sable de l'allée qui crissait. Le jeune homme entraîna Marie-Louise, pour lui faire regagner

la route avant d'être rejoint par Céleste et Marcel qui devaient avoir terminé leur répétition, car leur voix s'était tue. De l'Estange eût voulu écraser quelque chose, broyer cette fille moqueuse, comme il pulvérisait sous sa botte d'excursionniste les graviers de la Corniche. Un moment, il rêva de la pousser un peu, si peu, au bord de la falaise sanglante où elle se détacherait nette et blanche sur le porphyre éclaboussé de soleil. Il imagina le cri de détresse, le bruit sourd du corps roulant, déchiré par les rochers aigus, jusqu'à l'abîme bleu, jusqu'à l'eau bouillonnante qui se refermerait aussitôt sur sa proie magnifique...

— Tenez, vous me faites devenir insensé! Voilà que je songe à vous précipiter dans le gouffre, là, plutôt que de vous perdre... Et pourtant je ne veux pas vous épouser, entendez-vous, Marie-Louise! Cela, si violent que soit mon désir de votre chair, je ne le ferai pas!...

Dans la verdure, en suivant un petit sentier tout feutré d'aiguilles de pins, ils montaient... Pour ne pas tomber, Marie-Louise piquait son ombrelle dans la terre molle. Derrière eux, le saphir immense de la mer scintillait dans la lumière dansante, les rochers roux dressaient leurs silhouettes étranges, bizarrement découpées sur le ciel d'azur sombre.

Marie-Louise feignit de n'avoir pas entendu les dernières paroles de Jacques. Elle se retourna pour jouir du coup d'œil, embrassa l'horizon, le bleu d'outre-mer qui s'étalait comme un écran merveilleux sous les eucalyptus, les arbousiers, les pins, toute la flore aux parfums grisants.

— Regardez, monsieur de l'Estange, regardez!... La nature seule est belle... Elle seule vaut les admirations, les élans!... Quelle extase égalera jamais celle que me donne un tel spectacle, la féerie de ces pierres qui rutilent et de cette mer qui chante, de cette lumière dont je me sens baignée...

Marie-Louise se penchait. Ses mains se tendirent vers l'impossible bonheur d'aimer dans cette apothéose de couleur, dans tout ce décor où elle se sentait vivre harmonieusement. Un moment elle considéra Jacques. Comme pour un défi, leurs regards se croisèrent.

Il la sentit avide de toutes les jouissances, avide d'être belle, et d'être parée de belles choses, avide d'aller par le monde en cueillant les joies... toutes les joies rares, exquises, profondes,

perverses. Il la voyait verser toutes les ivresses, se montrer courtisane somptueuse, dilettante du baiser qu'il lui révélerait.

Elle songeait à l'aide précieuse qu'il lui apporterait pour réaliser ses aspirations... Vivre! vivre enfin, alors qu'il en était temps encore!

Ce mondain délicat et blasé n'était-il pas piqué par ce charme inédit, par le piment de cette virginité inattendue jointe à une âme tourmentée, inégale, insaisissable!

Jacques répétait sa phrase brutale :

— Je ne vous épouserai jamais... Ne soyez pas habile, poursuivait-il, cessons ce jeu, soyez franche: vous avez songé à me réduire en m'affolant, avouez-le. Je vous ai bien devinée depuis longtemps... Vous êtes vaincue, prenez-en votre parti. Ce que je vous offre est encore merveilleux. C'est la vie toute en beauté, dégagée des contraintes qui usent votre jeunesse en vous stérilisant. C'est le luxe que vous aimez, le baiser dont vous rêvez, l'horizon élargi! C'est tout cela que je vous apporte, Marie-Louise, en échange de votre corps... Et puis, ce n'est pas seulement cette chair qui m'aiguillonne... Mais votre intelligence aussi me fait prévoir des émois insoupçonnés... Cela est si rare, une maîtresse jolie dont la supériorité intellectuelle est évidente! C'est un joyau de prix, savez-vous? Et c'est pourquoi je vous demande de ne plus hésiter, Marie-Louise, de comprendre que votre bonheur, votre intérêt sont là, dans ces mains qui ont voulu vous prendre, et qui vous prendront, si vous acceptez, pour être demain une des reines de Paris et du monde! Un marché? Non! une alliance, c'est une alliance que je vous propose, moi, franchement, l'acceptez-vous?

Jacques, mince, nerveux, lui accrochait le bras d'une main ferme. Elle, muette et le visage fermé, écoutait sans révolte. Elle marchait de son pas souple. Dans la forêt silencieuse et sombre, ils allaient...

— Monsieur de l'Estange, me donnerez-vous six mois encore avant de venir à vous?

Marie-Louise s'était arrêtée brusquement. Elle fixait Jacques d'un regard froid, métallique, qu'il ne lui connaissait pas! Sa bouche en arc se crispait sur ses dents serrées. Ses petites mains tourmentaient le manche de l'ombrelle fichée à terre. C'était une Marie-Louise toute nouvelle qui se révélait à lui.

— Pourquoi six mois? fit-il, décontenancé.

— Cela me regarde seule, fit la jeune fille d'une voix brève... Voilà deux ans que je vous connais. Depuis que vous m'avez vue, vous avez eu envie de moi, je le sais... J'ose espérer que je serai encore désirable dans six mois... Nous sommes en avril... Voulez-vous que je vous donne rendez-vous dans ce pays en octobre? L'automne doit dérouler ici des splendeurs merveilleuses, les feuilles d'or se détachent des arbres pour former un tapis moelleux... Eh bien! mon ami, une fleur viendra glisser dans votre lit, dont vous saurez, je l'espère, apprécier les nuances multiples... Vous acceptez, monsieur de l'Estange?... Jacques, acceptez-vous?

Elle s'approchait de lui, avec un étrange sourire illuminant son fin visage où persistait une raillerie légère... Elle se rapprochait, onduleuse, inclinait sa taille mince et flexible. Dans la pâleur de son teint, ses yeux éclataient de reflets inquiétants, sa bouche saignait. Jacques percevait son parfum habituel, la violette des Alpes, avec une ivresse qui le bouleversait. Ses lèvres luisaient tant, de ses prunelles émanait tant de sensualité conquise, qu'il se pencha, glissa sa tête sur l'épaule de Marie-Louise. Elle parut s'abandonner. Puis, soudain, elle s'arracha des bras qui s'enroulaient autour d'elle pour l'attirer. Elle tendit à Jacques émue ses doigts fins.

— Rien que mes mains sur votre bouche, rien que mes mains...

Sur son visage brûlant, sur ses lèvres, il appuya la menotte qu'on lui tendait. Des baisers coururent sur le poignet délicat remontèrent vers le bras blanc deviné sous la dentelle des manches.

Doucement, elle le repoussa.

— Et maintenant, Jacques, continuait-elle, d'une voix étrangement caressante et comme lointaine, le pacte est conclu entre nous... Pourtant, je vous demande de ne pas le révéler avant l'heure que j'ai fixée...Je vous demande même de ne pas chercher à me voir jusque-là !

De l'Estange protesta d'un geste ; elle reprit :

— N'essayez pas de comprendre, ce n'est pas utile... Soumettez-vous sans discuter. D'ailleurs, pour le jouisseur que vous êtes, c'est évidemment une sensation neuve que d'abdi-

quer devant la maîtresse promise. Et je m'étonnerais fort, si vous ne goûtiez pas cette volupté...

Jacques de l'Estange frémit. Marie-Louise se montrait, tout à coup, plus raffinée encore qu'il ne l'avait soupçonné.

— Vous allez rentrer seul... Si !... Je le veux... J'ai besoin de m'abandonner ici, sans témoin, à mon rêve, à celui-là qu'il me plaît de ne pas vous dévoiler... Car vous n'espérez pas que je vous donnerai de moi plus que mon corps ?

L'Estange sourit, acquiesça de la tête... Il connaissait l'orgueil de Marie-Louise. Pourtant, il ne doutait pas qu'il dût arriver à la réduire plus tard, grâce à sa virtuosité d'amant.

— Mais Céleste.. ? objecta-t-il. Mais Marcel ? Que vont-ils me dire, si je rentre seul ? De vous savoir attardée dans la montagne, ils seront inquiets...

— Inquiète, Céleste !... exclama Marie-Louise, qui avait repris son masque familier d'ironie... Oui, inquiète de la robe que je dois lui faire, pour le dernier rôle qu'elle jouera à Nice, cette semaine...Rassurez-la : j'en ai terminé les volants hier, pendant que vous étiez à Cannes tous les trois. Elle n'a pas besoin de moi pour l'habiller, ce soir, n'est-ce pas ? Le dîner de l'hôtel, où il n'y a que des touristes, n'exige pas de toilette... Allons, laissez-moi attendre que le jour meure à travers les verdures, j'ai besoin d'être seule !...

— Mais vous n'aurez pas peur de revenir au crépuscule, par la route déserte ?

— Peur ?...

Marie-Louise éclatait de rire, et le fixant :

— Il n'y a qu'un danger à redouter... Un chemineau peut me violer, en effet... Et personne n'entendrait mes cris dans le silence, car il n'y a aucune habitation sur la route... Hein ! Avoir précieusement conservé sa virginité jusqu'à vingt-huit ans, pour se la laisser ravir par une brute grossière et sale !... Avouez que ce serait là une sensation énorme de violence et d'effroi !...

Elle riait, en disant cela. Jacques était secrètement ravi de la perversité qu'il devinait de plus en plus chez elle. Marie-Louise le poussait dans le chemin.

— J'arriverai pour le dîner, ne vous inquiétez pas !...

Alors de l'Estange s'éloigna, la laissant assise sur le tertre de verdure où elle avait étendu son manteau. Il se retournait,

pour voir encore la silhouette chère,la charlotte de dentelle d'où émergeait le visage auréolé de cheveux sombres.

Il n'était plus qu'un point sur la route, illuminée de soleil, creusée au flanc de la montagne merveilleuse, dans le porphyre sanglant... Marie-Louise, librement, pleurait. Devant l'apothéose de lumière qui se déroulait sous ses yeux à travers les arbres agités par la brise douce, agenouillée sur le rocher roux qui dominait la mer, elle pleurait. Sous le ciel, devant la vivante turquoise enchâssée dans l'améthyste, que la Méditerranée offrait à ses regards, elle pleurait, les poings crispés sur la pierre rude...

— André! André ! Je te le demanderai à genoux, ton baiser!... André!... André !... Je te verrai demain! C'est à toi que je vais la tendre, ma bouche! André, ma bouche, que tu désires en secret!...

Hallucinée, les lèvres offertes à celles qu'elle évoquait, elle s'allongea sur le manteau, livrant sa face brûlante au vent léger qui agitait les pins au-dessus d'elle.

— André!... André!...

Elle se répétait les termes du télégramme qu'André Vignolat lui avait adressé de sa dernière escale : le paquebot arriverait à Marseille vers le douze avril !... On était le dix! Elle ne pouvait plus hésiter. Dès le lendemain matin, elle partirait sur sa bicyclette légère... Elle imaginait la surprise de Céleste, le désarroi de la cabotine sans ordre, qui chercherait ses robes en hurlant après Marcel, après cette ingrate de Marie-Louise, après l'Univers entier. Elle voyait l'air stupéfait de l'Estange, à la lecture du court billet qu'elle se proposait de lui laisser avant son départ : « Dans six mois, Jacques ! »

A travers ses larmes, elle sourit à la mer, au ciel, à André dont elle évoquait la silhouette, derrière les paupières enfin closes sur son rêve : ce Rêve qu'elle voulait vivre avant de glisser sur les chemins mauvais où la jetait l'existence âpre, les hommes lâches...

— André !... André !...

Ses lèvres esquissaient des baisers que l'Infini recueillait...

. . . . . .

Sanglé dans son uniforme, le docteur Vignolat, sur le pont de *l'Orénoque*, écoutait distraitement le babillage de quelques

femmes d'officiers que le navire ramenait en France. La terre natale approchait!...

— Marie-Louise!...

André répétait le nom incrusté en son cœur, sans qu'il l'eût laissé monter à ses lèvres...

— Marie-Louise !...

... Vers la terre où elle vivait, où il allait enfin la rejoindre, l'âme d'André, impatiente, s'évadait...

XII

Poussant sa bicyclette devant elle, Marie-Louise montait dans la verdure. Une plaque émaillée, apposée par les soins du « Touring-Club », indiquait aux touristes l'existence d'un point de vue, au sommet de l'Esquilon. La route grimpait, roide ; pour faciliter l'ascension, des échelons de bois avaient été incrustés dans le sol rocailleux. Un banc s'offrait, au bas des dernières marches qu'il fallait escalader. Dans le ciel, d'un bleu implacable, le soleil flamboyait.

Essoufflée et lasse, Marie-Louise s'assit, accotant sa machine à un arbre. Les branches retombaient au-dessus de sa tête, l'abritant de la lumière aveuglante. La solitude était complète. La jeune fille avait l'impression d'être perdue dans la nature, séparée à jamais du monde, des indifférents qu'elle venait de quitter, avec un banal « au revoir ». Elle les revoyait, Céleste et Vineuse, attablés sur la terrasse, devant le café qu'ils savouraient en gourmets. Ils prélassaient tous deux leur indolente veulerie dans la chaleur qui commençait à monter, malgré la brise apportée par la mer, dont la chanson berceuse s'entendait au bas des roches, comme un murmure. Marie-Louise, en costume cycliste de toile blanche, était descendue, si jolie, si fraîche, si rayonnante de jeunesse, que Marcel s'était retourné sur elle, en blaguant :

— Si je n'étais pas amoureux de Céleste, je le deviendrais de vous, aujourd'hui, Marie-Louise ! Vous êtes merveilleuse, ce matin!... Vous avez vingt ans !... Et l'ami Jacques qui n'est pas là pour le constater!... Au fait, seriez-vous fâchés, tous les deux?...

— Ah ! pas du tout, avait répliqué la jeune fille... Nous nous sommes quittés hier soir très bon camarades, comme à

l'habitude... Mais il ne faut pas s'étonner de son brusque départ... Il n'a rien de bien surprenant, en somme...

— Pourquoi? avait interrogé Céleste; il t'en avait donc prévenue?

— Demande à Marcel s'il pourrait vivre longtemps ici, dans cette belle nature, sans meubler son lit d'une forme féminine? Voilà quinze jours que nous sommes dans un pays où les jupons n'abondent pas, que je sache, encore moins les jupes élégantes que M. de l'Estange aime tant à chiffonner. Il était fou, énervé, hier, et, ma foi, je lui ai conseillé le voyage hygiénique à Cythère... Il a trouvé probablement que j'avais raison, puisqu'il a filé ce matin, à la recherche d'une partenaire!... Nice n'est pas loin, et les grues y sont ravissantes...

Céleste avait ri — pas trop, car il ne fallait pas qu'elle détruisît l'harmonie de son visage, un peu travaillé... Vineuse trouvait cela « torsif ».

— Et vous, quand vous déciderez-vous à ce voyage? Tout le monde fait l'amour sur la Côte, le cuisinier chatouille la femme de chambre, qui pourtant est laide!... Le maître d'hôtel couche avec... non, il ne faut pas le dire, avec qui ce brave homme taquine le goujon... et j'ai surpris la laveuse de vaisselle embrassant le petit groom!... Hier, j'ai vu un vieux pêcheur culbuter une lavandière, au bas du fossé... La jument grise hennissait après un étalon qui passait... Enfin, toute la nature fornique... Seule, Marie-Louise, immarcescible, ne bronche pas, elle!...

Céleste, sans souci de son rouge et de sa poudre, cette fois, pleurait de rire!

— Prenez garde, avait ajouté Vineuse, comique de gravité. Vous êtes très jolie, aujourd'hui, Marie-Louise... Un cheminau va vous sauter dessus, tout à l'heure...

— Un chemineau ou un Jacques de l'Estange, au fond, ça se vaut!... Ce sera toujours la même chose... la fameuse petite convulsion dont vous me rebattez les oreilles...

Elle avait tourné les talons, haussé les épaules.

— Quelle horreur! s'était écriée Céleste, scandalisée.

Marcel Vineuse clignait de l'œil vers Marie-Louise, qui, très calme, disposait sa voilette de dentelle sur son canotier.

— Elle devient perverse, et sensuelle! Celui qui en aura

l'étrenne ne sera pas volé, quel que soit le prix qu'elle exigera...

— Marcel ! Te tairas-tu, polisson !

Céleste avait froncé les sourcils, agacée.

Marie-Louise souriait :

— Et si je l'offrais pour rien, ce joli corps intact... Si je l'offrais sans rien demander en échange... que l'amour, le baiser, cette caresse que vous me décrivez si délicieuse !...

Ses yeux s'étaient éclairés de lueurs changeantes.

Vineuse avait eu un sursaut. Céleste se tournait vers elle, étonnée.

— Deviens-tu folle, ou est-ce le soleil qui te tourne la tête ?

— Tu n'as pas attendu le soleil pour te donner... quand cela t'a... chanté !

Et s'élançant sur sa machine, elle décrivait une courbe dans l'allée entourant quelques rochers, d'où un jet d'eau jaillissait.

— Au revoir ! bonne promenade ! lui avait jeté Céleste en la regardant partir.

— Bonne rencontre, avait crié Vineuse.

Elle n'avait pas répondu, impatiente de s'évader, le cœur battant la chamade dans sa poitrine qui se dressait, amoureuse, sous la chemisette de mousseline. La petite veste de piqué moulait la taille ronde, et s'ouvrait sur les seins, à peine voilés par le tissu léger. De hautes bottes de daim blanc emprisonnaient les chevilles fines, le pied cambré que découvrait la jupe courte.

Elle était ravissante, elle le sentait, et la joie de la nature s'harmonisait avec la sienne, avec le bonheur immense qui gonflait sa gorge dure. Sa silhouette exquise animait la verdure qui semblait s'éveiller à son passage, la saluer d'un bonjour familier.

Dégagée enfin de toutes ses hésitations, de toutes les pudeurs apprises, elle courait, ivre, dans la lumière. Penchée sur sa bécane docile, elle filait sur la route rouge. L'Estérel flamboyait pour célébrer les noces merveilleuses de la vierge qui passait, comme un éclair blanc. Une communion parfaite s'établissait entre le ciel, la mer, la nature entière et son cœur, son être qui allait enfin obéir à la loi souveraine.

— André ! André !

Elle s'étonnait d'avoir résisté si longtemps au charme puissant qui émanait de lui, de sa haute stature et de son intelligence, qui avait gagné, enfin, la sienne!

Il allait venir, surgir là, au détour du chemin...

Sur le banc, soudain, Marie-Louise frissonna. Elle songeait à l'unique baiser dont elle allait retrouver la saveur, tout à l'heure, quand le train s'arrêterait de l'autre côté du versant qu'elle venait de gravir, à la petite gare dissimulée dans un pli du terrain.

— Bientôt!

Elle consulta sa montre, se leva. Dans le lointain un grondement sourd, ressemblant à un roulement de tonnerre, ébranlait la montagne. Le train devait rugir, sous les tunnels, dans les entrailles de l'Esterel éventré. Elle reprit sa machine, monta quelques marches. Un moment elle s'arrêta, éblouie : elle était au sommet du pic de l'Esquilon, une plate-forme, surmontée de rocs énormes envahis par une végétation luxuriante qui s'accrochait à leurs flancs, s'élançait vers le ciel, à travers les fissures. Marie-Louise joignit les mains, dans une muette admiration : elle dominait la mer, un horizon de pierreries rutilantes, une féerie de lumières, toute une débauche de couleurs éclatantes : Cannes en robe de mariée, le golfe de la Napoule creusait dans le porphyre son entonnoir de saphir, qui s'opalisait au bord, sur la plage, caressé doucement par les flots amoureux. Sainte-Marguerite arrondissait son émeraude au milieu de l'écume blonde, tandis que Saint-Honorat dressait vers le ciel les tourelles claires de son abbaye. Un petit vapeur s'essoufflait pour relier Cannes aux îles; sa voile blanche s'enflait sous la brise. Derrière lui, le ruban argenté de son sillage semblait le retenir encore à la ville.

Marie-Louise tendit ses mains frémissantes vers la mer libre, la mer qui avait amené André des terres sauvages, sauvages comme elle se sentait devenir, à cette heure, où elle allait écouter ses instincts, triomphants enfin de toutes les morales hypocrites.

Elle redescendit, les yeux fous; la route s'allongeait déserte; elle enfourcha sa bicyclette, s'élança, tourbillon fantastique, ailé, sur le roc sonore, sous les voûtes creusées dans la montagne. Des maisons surgirent aux noms de femmes et de

fleurs, au bord d'une plage minuscule; des barques enfoncées dans le sable gisaient là, les voiles pendantes, comme de grands oiseaux blessés.

Un vieux château abandonné profila son ossature poudreuse, reflétée dans l'eau qui s'en allait mourir sans force au pied de ses tourelles.

— Plus vite! plus vite!

Le train sifflait au-dessus d'elle, sur la montagne; à travers les verdures, elle voyait la fumée blanche de la locomotive jaillir en respiration bruyante, saccadée.

Elle sauta de sa machine, glissant dans un fossé pour éviter la poussière d'une automobile qu'elle entendait corner, derrière elle. La gare, maintenant, était proche. La route, redevenue déserte, déroulait son ruban, au long de la mer à peine ridée de petites vaguelettes, et si peu profonde à cet endroit qu'à travers ses eaux transparentes on en devinait le fond boisé, envahi par la végétation des fossés qui surplombaient le chemin.

Marie-Louise s'arrêta. Une émotion violente lui coupait les jambes : elle entendait le train qui entrait en gare! Elle perçut vaguement le bruit de ses portières qu'on fermait, celui du sifflet, le lourd convoi remis en marche... Des gens passèrent derrière elle, elle attendit, incapable de faire un mouvement; ses mains pendaient, froides, le long de son corps. Elle étouffait pourtant...

— Marie-Louise!

Il était là, près d'elle! Elle crut tomber; une détente nerveuse la secoua, un flot de larmes jaillit de ses yeux brûlants.

— Marie-Louise! Pourquoi pleurez-vous? Regardez-moi!... Vous tremblez!... C'est donc en larmes que je devais vous retrouver! En larmes près de moi, Marie-Louise... Répondez-moi!

Elle leva vers lui ses yeux, et André y lut une telle tendresse, un tel don de tout son être, un tel abandon, qu'il frémit... Ce bonheur formidable, il l'attendait depuis des années, il le pressentait sans pouvoir l'imaginer aussi prodigieux, aussi intense. Une émotion le secoua, le prit à la gorge, lui fit saisir les petites mains de Marie-Louise jointes vers lui, avec une telle violence que la jeune fille cria...

— Marie-Louise!

Ses prunelles éclataient d'un feu sombre dans son mâle et rude visage, hâlé par le vent du large, brûlé par le soleil torride des terres africaines... Il la serrait si fort contre lui qu'elle s'effraya :

— J'ai peur, André!... J'ai peur...

Sa voix tremblait.

— Tu as peur, là, ma petite, tu as peur dans mes bras...

Il desserrait l'étreinte, berçait la jeune fille contre son cœur.

La solitude, autour d'eux, s'étendait, complaisante.

— Avoir peur, là, ma chérie, à l'abri !...

Sa voix était infiniment douce.

— C'est le port, reprenait-il, tu sais... le port... où les barques attendent, paisibles, en sûreté... C'est le refuge, ne crains rien, rien de moi... Viens dans la lumière, viens... raconte-moi... C'est donc vrai que tu m'aimes ?

Marie-Louise l'écoutait, sans comprendre très bien la valeur des mots qu'il prononçait. Pour elle, c'était une musique exquise, prolongeant l'autre, le murmure de la mer, celui du vent dans le feuillage, le chant des oiseaux dans le ciel, et celui de son cœur aussi...

Tout se mêlait, se confondait dans une telle harmonie qu'elle se sentait défaillir de tant de bonheur.

Elle s'accrocha au bras d'André, qui se tut. Il s'emplit les yeux de toute la beauté parfaite qui était en elle, dans la grâce de ses petits pieds mutins et de ses mains fines, transparentes, des mains qui disparaissaient, menues et confiantes dans les siennes. Elle se donnait ; ses yeux, ses lèvres qui se tendaient, ses hanches voluptueuses, tout son corps s'offrait avec la promesse de ses seins ronds. Tout en elle sollicitait l'amour d'André, d'André qu'elle choisissait comme initiateur, consciente de sa valeur morale et attirée aussi par la puissance d'une beauté mâle, égale à sa belle féminité.

Oh ! l'admirable couple qu'ils formaient ainsi, dans la solitude de ce pays merveilleux, avec la mer, brodant ses arabesques au bord du rivage verdoyant, tandis que l'Esterel, derrière eux, se dressait, sombre et rouge, sous le soleil !

Attendre, songeait André, en regardant Marie-Louise, attendre encore et quand même ; malgré l'ardeur qui montait en lui, qui l'aurait fait la violer là, en sauvage, contre cette borne

en un retroussis brutal de jupes... Attendre, pour goûter l'ivresse merveilleuse de la vierge qui allait se donner, entendre son râle, avec le cri de volupté qu'il voulait sans égal... Attendre !...

— Et maintenant, Marie-Louise, qu'allons-nous faire ?

André l'interrogeait du regard, elle hésita : fallait-il lui dire tout de suite, qu'elle faisait abnégation de toute idée d'avenir, en se donnant sans conditions !

— Marie-Louise, oui, vous avez eu raison de ne pas prononcer les paroles banales du retour ! En avais-je assez peur des mots que vous alliez me dire, peut-être, dans la pudeur de votre âme ! Je ne songeais, moi, qu'à continuer le rêve que vous me laissiez entrevoir dans votre dernière lettre... Comme j'en aurais souffert vraiment si je vous avais entendue répéter les mots d'usage : « Bonjour, André, comment allez-vous ? Avez-vous fait bon voyage, bonne traversée... et vos bagages? » Que sais-je?... Mais non, je n'aurais pas dû craindre, douter de votre sentiment de l'heure où nous nous retrouvions amants... enfin ! car, dis? nous sommes amants, tous les deux? Dis-moi ce mot, Marie-Louise, que je te sente mienne, tout de suite, de cœur et d'âme, comme tu le seras bientôt de toute ta chair qui s'émeut là, près de moi !

André, penché sur la jeune fille, la possédait des yeux, la dévêtait, mettant à nu la pensée accrochée à la sienne, et le corps offert au sien.

— Dis-moi cela, Marie-Louise !

Elle se rapprocha encore, appuya la tête contre son épaule, murmura très bas :

— Oui, André, vous êtes mon amant... mon amant...

Ses lèvres éprouvaient un frémissement au passage du mot qui la ravissait et l'effrayait aussi.

— Mieux encore, répète-le-moi... je veux l'entendre mieux...

— Mon amant, tu es mon amant...

André tressaillit sous la caresse du « tu » qu'il attendait de sa voix musicale comme un baiser.

— Alors, Marie-Louise ?

Elle comprit l'interrogation, se décida brusquement à y répondre :

— Alors, vous allez faire de moi ce que vous voudrez... Le temps de votre congé en France. Après ? Il n'y aura pas d'a-

près avec moi... Je ne suis pas de celles qui s'imposent... mais de celles qui se donnent sans conditions...

Il la regarda, bouleversé... Non, jamais, dans ses rêves les plus audacieux, il n'avait imaginé un tel don... aussi complet, aussi absolu de la part de cette vierge orgueilleuse, qu'il allait prendre en tremblant, à genoux, comme un dévôt, et qui ne lui demandait rien, en échange de l'offrande merveilleuse qu'elle apportait avec son baiser...

Marie-Louise, très calme, à présent, continuait :

— Pour tout de suite, voilà : nous allons filer sur Cannes ; vous avez votre machine? oui, alors ça va bien ; en une heure, nous y serons. Comme il fait encore chaud, nous attendrons le coucher du soleil pour partir ; je vais mettre ma bicyclette en consigne avec la vôtre.

— Donnez, Marie-Louise, dit André doucement.

Il attira la bécane, qui reposait dans le fossé, traversa la route.

Pensive, la jeune fille le regardait. Sa haute silhouette projetait une ombre fantastique sur le sol éclaboussé de soleil.

— Ainsi donc, songea-t-elle, il va devenir le maître de ma destinée !...

Le visage railleur de Jacques de l'Estange passa devant elle... Elle se rappela les paroles de la veille, sa promesse de revenir ici, dans six mois, à l'automne, pour vivre près de lui l'existence luxueuse qu'il lui offrait, l'amour à travers le monde dans tous les décors de beauté et d'élégance qu'il lui plairait de choisir.

Pourrait-elle jamais, après avoir été marquée par le merveilleux amant qu'elle pressentait chez André, s'amoindrir près de ce pantin ?

Une ombre envahit son joli visage. André revenait.

— A quoi pensiez-vous, Marie-Louise ?

— A Jacques de l'Estange, dont je vous ai parlé bien souvent dans mes lettres.

Elle avait dit cela d'un ton net et bref.

André tressaillit, ne comprenant plus... Ses sourcils se joignirent.

— C'est une plaisanterie, Marie-Louise? Pourquoi ce nom, entre nous ? Je sais que vous avez parfois l'ironie mauvaise.

Vous allez me dire que vous faites des comparaisons entre ce monsieur, fort élégant, il paraît, et le provincial dont je dois avoir la tournure avec mon complet qui date... et mes chaussures qui ne sont pas du dernier cri, sans doute... Avouez, Marie-Louise ? Vous allez avoir honte de moi, dans Cannes somptueuse ? Il faut me pardonner, Marie-Louise, je n'ai pas eu le temps encore de passer chez mon tailleur... et dame, dans la brousse, on ne se met pas en frais de toilette...

Il était touchant d'humilité, lui, le beau gars, le beau major, comme l'appelait la petite Rose, — la belle brute, selon Léone, qui ne lui pardonnait pas d'avoir résisté à son charme... la belle brute qui n'avait pas besoin de vêtements élégants pour faire retourner toutes les jeunes filles de Saint-Maur !...

— Marie-Louise, si nous restions ici quelques jours, au lieu d'aller à Cannes, trop mondaine ?...

La jeune fille sourit, amusée de ses craintes enfantines.

— Si, il faut que nous soyons dans la ville ce soir : je veux envoyer une dépêche à Céleste, pour la prévenir qu'elle ne m'attende plus... plus jamais... Vous ne réfléchissez pas, André, que j'ai quitté mon amie, tout à l'heure, comme pour aller en promenade... Je ne lui dois aucun compte de ma conduite, mais je ne puis lui laisser supposer qu'il m'est arrivé quelque malheur... Je ne veux pas lui télégraphier de Théoule, car elle pourrait y venir par curiosité ; je veux encore moins y rester : Jacques de l'Estange et Marcel Vineuse s'y promènent en bécane à chaque instant de liberté. D'autre part, je veux prévenir maman qu'elle ne se préoccupe pas de moi, quoi qu'on lui dise... Car Céleste ne sera pas longue à l'avertir de ma fuite... Quand nous avons passé à Cannes, pour arriver au Trayas, j'ai laissé une valise à l'hôtel où nous étions descendus... Vous voyez que j'ai tout prévu, tout,... même l'indignation, molle, heureusement, de maman... Je veux vivre ! Je veux ma part de bonheur... Et je viens vous la demander à vous, car vous seul pouvez me la donner aussi grande, aussi complète, aussi prodigieuse que je l'ai rêvée depuis ma toute petite enfance !...

Ils marchaient côte à côte sur la route ; elle rythmait son pas souple sur celui d'André.

Ils arrivaient en vue du vieux château. Le chemin tournait,

suivant la mer pour traverser Théoule, dont la plage minuscule s'ornait de quelques cabines de baigneurs isolés dans ce coin de nature...

— Descendons par là, dit Marie-Louise.

Elle désignait un sentier longeant une muraille en ruines. L'endroit était délicieusement frais ; l'eau y chantait.

Ils passèrent un ancien pont-levis, qu'on ne relevait plus jamais. La côte formait une déchirure peu profonde ; la mer venait y mourir doucement, en jasant sur les rochers. La solitude était complète. Les vieux murs branlants formaient écran derrière le couple baigné d'une lumière douce, qui tintait d'opale les flots à peine crêpelés de mousse blonde.

— Venez là, André, je vais vous dire...

Marie-Louise désignait un banc de pierre, verdi par le temps un banc où les châtelains d'autrefois, en habits brodés, s'étaient assis, sans doute.

Côte à côte, tous les deux, ils se prirent les mains.

— Comprenez-vous, André, ma part de bonheur, je la veux !... Je ne suis plus une petite fille : j'ai vingt-huit ans, je suis responsable de mes actes... Demain, il serait trop tard : je suis à l'heure où la femme se donne consciemment, et j'ai la chance de n'avoir pas de passé... d'avoir pu conserver mon corps intact à travers toute la boue qui m'a frôlée pourtant, dans ce monde du théâtre, si près de l'autre, de la galanterie... Oh ! oui ; j'ai eu la nausée souvent ! Il a fallu le souvenir de mon père, le vôtre, André, pour me maintenir au-dessus du cloaque où je me serais peut-être enlisée, par l'accoutumance... Et j'aime la vie, André... oh, mais je l'aime avec une intensité que ne révèle pas mon visage, sur lequel je pose un masque d'indifférence, par pudeur... Je ne veux pas que les passants, que les médiocres, que les impurs profanent ma petite âme ardente, dont je vais vous donner le premier émoi, avec l'autre, André, avec l'émoi de mon corps qui veut de l'amour, des baisers !...

Le jeune homme, devant cette floraison qu'il ne soupçonnait pas si puissante, demeurait ébloui, ivre, il bégaya :

— Tes lèvres, Marie-Louise !....

Elle se renversait en arrière, se dérobant encore, voulant achever sa révélation, toute la révélation de sa mentalité consciente... Elle reprenait, la voix ardente :

— Oh! Oui! Je veux des baisers par tout mon corps ! Si vous saviez, ami, ce que j'ai souffert ici, dans cette nature admirable... ce que j'ai souffert de ma solitude, de refermer mes bras sur le vide, alors que je rêvais de la poitrine forte pour y appuyer ma tête!... Que de baisers j'ai envoyés aux étoiles, mes complices des longues nuits de veille, quand tout dormait autour de moi!... Oh! Vous ne savez pas, André, le martyre de notre corps tendu vers la révélation que des mots maladroits nous ont, en partie, fait pressentir!... Vous ne savez pas l'angoisse de cette lutte, entre toutes nos pudeurs, et ces instincts, qu'on maîtrise, par orgueil de soi, mais qu'on ne supprime pas!... Oh! ce désir des mâles qui rôdaient autour de moi, ce désir dont je ne paraissais pas m'émouvoir, et qui me tenaillait la chair, pourtant!... Ce désir, dont je ne voulais pas être profanée, parce que je ne suis pas une femelle... parce que mon âme réclame sa part dans la communion que je pressens merveilleuse!... Jacques de l'Estange, hier, m'offrait l'amour...

André trembla. Marie-Louise le calma d'un regard :

— Il m'offrait l'amour, le baiser, plutôt... et l'existence luxueuse et nomade qui plairait assez à mon âme inquiète...

Elle plongeait ses yeux dans ceux d'André, essayant de deviner l'émotion qu'allaient lui donner ces paroles imprévues. Sur le visage hâlé et rude, elle ne put rien voir... Elle continua :

— J'ai accepté... Jacques de l'Estange avait mille fois raison : j'étais morte dans la vie; les heures passaient vides, incolores... Mais vous alliez venir, André! vous alliez venir pour six mois en France!... Alors, comme je vous ai toujours aimé, sans le savoir, comme je crois que vous m'avez toujours voulue, sans oser me le dire, comme j'aime votre âme... je veux, avant de glisser dans cet inconnu où la vie me pousse, me donner à l'amant à qui, petite fille, j'ai rêvé... Car je rêvais de toi, André, quand j'avais encore ma tresse dans le dos, et que tes mains tenaient, solidement, Rose, notre poupée blonde, au-dessus de la Marne, où nous allions en confiance, près de toi... Tu ne sais pas, André!... Tu ne sais pas...

Elle se penchait vers lui. Il sentit son souffle frais sur sa bouche.

— Alors, avant de m'élancer dans cet enfer élégant, je veux ton baiser, tes caresses... Je veux que tu me le traduises, toi, ce geste dont j'ai peur avec les autres... Tu vois, il n'y a pas d' « après »... Je ne veux pas embarrasser ta vie, ni t'infliger une responsabilité que je prends seule... C'est mon cœur, rien que lui, qui s'arrête près du tien.

Elle pleurait, défaillante, sur la poitrine d'André.

Il eut envie de lui crier ce qui lui montait à la gorge, depuis qu'il venait d'entendre l'épouvantable confession. A quelle profanation songeait-elle, quand il sentait en lui la joie formidable, la joie surhumaine, la joie *définitive!*...

Il se maîtrisa encore, voulant lui distiller le bonheur goutte à goutte....

— Je suis ta chose, André...Fais de moi ce que tu voudras...

— Tais-toi... tais-toi!...

...Il buvait sa vie, tandis qu'autour d'eux la vie s'affirmait puissante, dans l'universel rut des êtres et des choses, s'étreignant à travers l'espace !...

XIII

Tout Granville, ce matin-là, était sur les quais : *l'Ondine* allait lever l'ancre. Les habitués du casino, les joueurs de tennis, les baigneurs élégants, les bourgeois avec leurs familles se pressaient sur la promenade du Midi. De vieux matelots aux joues rasées, des gamins loqueteux, demi-nus, contemplaient le yacht dont la cheminée se dressait toute blanche sous le vernis frais, au-dessus de l'eau. Il se balançait gracieux et coquet comme un joyau d'ivoire précieusement ciselé. A sa proue, des corps de femmes aux longues ailes de libellules étaient sculptés, semant des roses dont les guirlandes s'incrustaient aux flancs du navire.

Une tente de coutil égayait de sa note vive le pont soigneusement lavé.

Des marins en jersey rouge achevaient la toilette du pimpant bateau, astiquaient les cuivres qui rutilaient. Comme une jolie femme parée pour une fête, *l'Ondine* était prête à partir...

Ses flancs frémirent, elle siffla, crachant un mince filet de fumée par sa cheminée, s'inclina, eut l'air d'essayer ses ailes,

avant de s'envoler. Ses voiles blanches claquèrent à la brise qui se levait avec la marée. Doucement elle glissa. Les flots, en se refermant, semblaient caresser les images sculptées.

Les spectateurs, sur le port, regardaient curieusement le bateau dont les passagères, depuis trois jours, défrayaient, par leur élégance, la chronique locale...

Sous la tente, on devinait les trois silhouettes entrevues une heure, au Casino et sur la route de Donville, dans l'auto trop rapide!...

L'oiseau blanc ne fut bientôt plus, sur la mer, qu'un point qui s'évanouit tout à fait à l'horizon des meilleures lorgnettes...

..... Sur le pont, maintenant, allongées dans leur rocking-chair, Rose, Léone, Jenny se laissaient bercer, engourdies par le bien-être des choses autour d'elles : le ciel, l'eau chantante, le bateau qui filait sans heurt sur une mer alanguie, tout contribuait à créer une atmosphère heureuse dans laquelle les trois sœurs s'épanouissaient.

Rose, gaînée dans l'azur, semblait une étrange figurine, née de la fantaisie d'un artiste. Des bijoux précieux cerclaient ses bras minces, brillaient sur sa gorge délicate, avivaient son teint pâle.

Le charme de Léone avait grandi, ses yeux avaient plus d'éclat, ses joues étaient plus roses. Sa robe moulait un corps fait pour la volupté. Au creux des seins, très ronds, une croix d'or brillait sur sa peau lumineuse.

Jenny n'avait pas le luxe de ses sœurs pour la parer... Sa robe de flanelle tout unie disait la simplicité de son âme, invariablement fidèle à son idéal de bonheur calme et doux.

Sur le pont de *l'Ondine* filant dans la lumière, Léone et Rose, grisées par le soleil, disaient des mots sans suite, pour le plaisir d'entendre leurs voix musicales chanter avec celles des vaguelettes qui venaient s'écraser, éparpillées, sur les flancs sculptés du fragile vaisseau.

— Je voudrais cinématographier notre vie, Léone, afin que plus tard...

— Non, non... le souvenir seul... Oh! Rose! C'est bon d'être libres, de pouvoir tout!...

— Non!... Les heures passent! rien ne peut les retenir!...

— Nous serons dans cinq minutes à Chausey.

Jenny, qui ne suivait pas le rêve de ses sœurs, mais entendit la dernière phrase de Rose, ajoutait :

— Nous allons opérer un débarquement sensationnel ! Tous les naturels de l'île vont accourir, éblouis !... Marie-Louise haussera les épaules, selon son habitude...

— C'est sûr... Elle aura sa voix métallique pour taxer de cabotinage notre façon de voyager !

— En beauté, en représentation... mais oui !

Rose s'animait :

— Ne sommes-nous pas devenues toutes les deux les prêtresses modernes que nous voulions être !

Jenny s'accouda, rêveuse, sur le bastingage de *l'Ondine*, qui courait, ailée, poussée par le vent, vif, maintenant, sur une mer d'émeraude opalisée. La jeune fille songeait à l'autre navire, formidable, celui-là, qui allait l'emporter, dans une quinzaine, avec Gaston Dévrilès !... Comme Marie-Louise, comme Céline, elle se détacherait, à son tour, de la famille... s'en irait au bras d'un homme, sans prévenir le maire, elle non plus ! Elle n'aurait pas demandé mieux, pourtant ! Mais il y a l'oncle... l'oncle terrible, dont Gaston dépend. L'oncle qui a élevé le petit orphelin pauvre et qui oppose son veto : ce mariage ne lui plaît pas... Alors ils s'uniront tout de même, secrètement encore, mais pour de bon, cette fois... et ils s'en iront très loin gagner leur vie tous les deux !... Non, elle ne ressemble pas à Céline, cette femelle amoureuse, à Rose et Léone, deux courtisanes conscientes de leur rôle, cabotines de toutes les minutes... Et Marie-Louise, près de qui elle a grandi pourtant, presque jumelle par l'âge, les habitudes communes, lui semble lointaine, étrangère, en marche vers une destinée qui lui fait un peu peur... André ! Marie-Louise !... Comme il est difficile de savoir ce qu'il y a entre deux êtres ! Est-ce l'amour qui les a réunis ? L'Amour ?

Leur amour est-il le même que celui qui l'a toujours jointe à ce doux, à ce tendre Gaston : l'affection du petit camarade l'a toujours laissée calme, sans un trouble, sans rien de ce qu'elle perçoit dans l'attrait violent que ses sœurs exercent autour d'elle...

Non, elle ne ressemble à aucune. Elle est la brave petite compagne qui chemine, soumise et douce, près de son mari.

— Jenny, à quoi penses-tu ?

— A rien!

— Si!... Tu rêves!... Jenny, n'auras-tu aucun regret!

— Jenny! avoue-le bien franchement : tu fais des comparaisons, tu envies notre sort en comparant le tien!

— Oh! non! alors!

L'exclamation a été lancée si spontanément que les deux sœurs, froissées, se sont levées ensemble prêtes à se défendre contre la pitié un peu méprisante qu'elles lisent sur le visage de Jenny.

— Pourquoi nous juges-tu sans savoir ?

— Je ne vous juge pas... Je dis seulement qu'il ne me plairait pas de vivre comme vous le faites !...

— Non, cela ne pourrait pas te convenir, en effet! Tu es née pour être la femme d'un seul homme. Je crois même que tu seras heureuse, comme le sont les peuples qui n'ont pas d'histoire : obscurément...

Léone étirait ses bras nus dans les manches flottantes ; ses yeux approuvaient Rose qui parlait, grave et droite, sur le pont. Petite idole peinte, Rose semblait réciter un poème...

— Etre la femme d'un seul homme!... Monopoliser, au profit d'un seul, tout ce que je sens en moi, d'ardeur de vivre!...

Rose contemplait ses cheveux d'or, ses seins menus.

— Et tu ne sais pas, dit Léone, en refermant sur sa gorge découverte un long vêtement sanglant qui la fit ressembler à une fleur monstrueuse, tu ne sais pas quelle ivresse prodigieuse monte en nous, quand nous sentons les mâles les plus victorieux désarmés devant nous, vaincus, à genoux, mendiant nos baisers de toutes leurs larmes et de tout leur or...

— Quelle revanche !

— Oh! Rose! Te souviens-tu quels dégoûts il a fallu surmonter pour en arriver où nous sommes !

— Tais-toi!

Elles se regardèrent ; presque tragiques, face à face, leurs âmes jumelles évoquant les rancœurs communes...

Rose continuait âprement :

— Crois-tu que nous n'avons pas essuyé toute la tartuferie des hommes qui discutent et marchandent le prix de toutes les voluptés!... Néophytes, initiées à un culte infernal, nous avons subi, stoïquement, le stupre vil, la goujaterie... Tout

ce qu'il y a d'immonde et de bas, dans l'humanité, nous l'avons atteint et satisfait !...

— Non, tu ne sais pas...

— Etre une épouse vertueuse ! quelle duperie ! Le plus impeccable des maris vient vers nous pour se délasser de son « attitude » conjugale...

Léone et Rose se tenaient les mains, remuant des souvenirs. Puis, comme un matelot, déférent, venait prendre des ordres, elles sourirent, calmées.

Le présent était lumineux ; l'heure douce.

— Ma petite Jenny !

Elles babillaient de nouveau, éblouissantes de verve, charmeuses sans effort, sereines aussi, certaines de ne pas se tromper, d'être dans la bonne voie...

— Il n'y a rien, entends-tu, Jenny, hors le rut, qui domine l'univers !

Rose levait un doigt prophétique.

— Les poètes, par pudeur, disent l'Amour !

Et Léone éclata de rire.

— Le rut, simplement, continua Rose, le masque soudain durci, les yeux sombres. Il vit même aux confins du monde, crée les chefs-d'œuvre, engendre le crime, écrit l'histoire ! C'est pour conquérir de l'or, c'est-à-dire le sourire d'une femme, sa beauté, qu'on se bat, qu'on pille, qu'on tue... A la vérité, nous menons le monde sans qu'il le sache ! Le poète vient près de nous chercher l'inspiration ; le savant se repose à nos futilités ; le soldat, avant d'affronter le feu, vient nous demander la suprême joie... la dernière peut-être... Vainqueur, c'est à nous qu'il apporte les trophées... Ah ! Jenny !... Jenny !... Je rends grâces au ciel de m'avoir faite femme !

Rose, si menue dans le fourreau d'azur, joignit ses mains.

Extasiée par sa propre éloquence, elle semblait, à l'avant du bateau, une Divinité païenne ; son corps fluet, penché vers l'immensité, continuait les formes sculptées, que les vagues étreignaient, montant sans relâche à l'assaut du fin coursier.

... Granville, nid d'aigle et de vautour, perché au bord du goufre, disparaissait peu à peu... A gauche, le Mont Saint-Michel surgit, érigeant vers le ciel son monument de foi et d'espérance, d'amour persistant à travers les siècles.

Des mouettes grises volaient, curieuses, autour du minus-

cule vaisseau qui filait, éperonnant le flot. Les Iles émergèrent ceinturées de granit. Les rochers, étrangement découpés, paraissaient défendre le mystère qui planait autour d'elles. Une brume bleue flottait comme une écharpe précieuse qui recouvrirait un trésor.

L'Ondine glissait lentement, à travers un dédale de rocs, cherchant un mouillage, s'immobilisait enfin. Elle siffla. Du rivage, des barques furent poussées qui ramèrent vers l'oiseau merveilleux. Au long de ses flancs, la passerelle fut amenée.

Les trois sœurs, dans leurs longs manteaux blanc, rouge noir, descendirent, cueillies par de rudes gars, timides devant tant de beauté. *L'Ondine*, balancée par le flot qui continuait à monter, parut abandonnée; ses marins rouges, dans les cordages, carguaient les voiles, l'amputant de ses ailes.

A travers les rochers postés en sentinelles immobiles, la petite barque, avec ses trois Grâces, louvoyait... Deux gaillards aux jambes nues la guidaient vers l'île sauvage, déserte, heureuse, où Marie-Louise et André cachaient leur bonheur...

Le couple habitait l'unique maison de l'île : une bâtisse fruste, construite par un misanthrope qui l'avait occupée un an, avant de s'embarquer pour une éternelle croisière.

Des pêcheurs forment la seule population de cette chaîne d'îlots; ils nichent en des cabanes accotées aux rochers, de compagnie avec les goëlands. Une auberge ouvre ses volets pendant la saison chaude.

Quelques artistes, séduits par la beauté sauvage de l'île où la nature règne en souveraine, s'y attardent parfois.

...Depuis quatre mois, Marie-Louise vivait là près d'André, buvant le bonheur farouchement. Septembre allait venir... octobre bientôt; c'était en novembre que le major devait repartir...

Marie-Louise, amoureusement liée à son bras, attendait sur le rivage les trois ondines...

A l'horizon de sa lorgnette, André les avait vues venir exactement comme il l'avait prévu : les petites courtisanes allaient débarquer en beauté de leur navire élégant! Il les imaginait mignonnes idoles d'un temple drainant dans leur sillage l'or

et l'encens... Il riait, heureux et calme. Un bonheur solide gonflait son torse puissant.

Des lettres de Jacques de l'Estange arrivaient à Marie-Louise par l'inconscient canal de madame Bérille. Avec de grands cris de passion, il lui rappelait sa promesse...

Pourrait-elle la tenir? Pasticher près de ce pantin ce geste d'amour qu'André, patiemment, délicatement, lui avait traduit?

A mesure que se rapprochait le terme au bout duquel le médecin rejoindrait son poste, Marie-Louise sentait monter l'angoise en elle.

Dans quel trou d'ombre allait-elle choir quand il ne serait plus là! Lui serait-il possible de ne plus le voir, de ne plus l'entendre, de ne plus avoir son bras pour s'appuyer, lourde, contre lui, sentir cette force dominer sa faiblesse?...

— Hé bien! Marie-Louise! A quoi penses-tu ce matin? Te voilà toute mélancolique et tes sœurs vont te croire malheureuse, imaginer que je te séquestre, jalousement, dans l'île sauvage. Veux-tu repartir avec elles?

— André!

Un reproche frémissait dans la voix de Marie-Louise. André feignit de ne pas l'entendre.

— Tu es peut-être un peu lasse, ma petite amie, de cette grande solitude autour de nous? Des relations te réclament; tu es habituée au monde.

Il se penchait sur la jeune fille, lisait son âme à travers ses jolis yeux implorants. Depuis leur arrivée dans l'Ile, aucun projet n'avait été formé entre eux... André avait accepté le don qu'elle faisait d'elle, sans lui dévoiler la joie définitive qu'elle lui avait apportée enfin! Il voulait lui révéler le bonheur petit à petit, comme il lui avait versé l'ivresse des baisers. Il savait bien ce qui assombrissait son visage, ce qui gonflait sa poitrine, la faisait se cacher dans ses bras, s'y blottir frileusement... Elle avait peur, peur du noir, peur de la vie sans amour... Son amour à lui, écartant toutes les pierres du chemin, avait épanoui enfin sa chair, sa belle chair saine, qui réclamait franchement sa part de bonheur. Comme ce serait bon, maintenant, de lui dire... oui, tout de suite, avant même que les jolies cabotines de l'amour ne soient arrivées...

Dans leurs manteaux, rouge, blanc, noir, on les aperce-

vait, au fond de la barque, qui louvoyait à travers les rochers roux. Les rudes gaillards, tout à l'heure, allaient se mettre à l'eau, cuisses nues, et porter jusqu'au rivage les passagères qui agitaient leurs mouchoirs.

— Marie-Louise!...

La jeune fille tressaillit, remuée par l'accent d'infinie tendresse avec lequel André avait prononcé son nom.

— Marie-Louise!...

Elle levait vers lui des yeux d'adoration. Il pâlissait sous son hâle... il riait...

— Marie-Louise, encore deux mois à passer ici, et nous pourrons nous marier à la mairie de Granville... tu sais, la vieille mairie que nous avons visitée, et que tu trouves si jolie... Marie-Louise, tu pleures?...

...Doucement, sur son épaule, elle pleurait...

— Ma femme!...

... Les petites prêtresses de l'Amour, s'échappant des bras qui les apportaient sur le rivage, surprirent les amants enlacés, bouche à bouche, les yeux noyés de larmes...

Jenny, dans la barque échouée, attendait son tour d'être emportée. Elle arriva enfin, souriante et calme, pour voir Rose et Léone qui tamponnaient, de leur mouchoir, le visage de Marie-Louise, secouée par une crise de rire traversée de larmes...

— Qu'est-ce qu'il y a?...

— Rien, rien... Ils se sont aimés un peu trop, voilà tout!..

Et Rose, l'air détaché, se baissa pour ramasser son voile d'azur, qu'elle noua vivement sur sa nuque, contre la brûlure du soleil. Ses yeux rencontrèrent ceux de Léone, qu'une émotion embuait...

Elles s'étreignirent les mains, furtivement, se prirent le bras, s'écartèrent du couple, que Jenny, sereine, côtoyait...

PAULINE VALMY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre

XIV

Cannes.

Mon cher ami, Diogène me dit que c'est l'usage entre civilisés de se faire force compliments hypocrites quand arrivent les derniers jours de l'année, mais cette coutume ne me convient pas pour plusieurs raisons: La première est que je connais les saisons, mais non pas les années qui ont déjà tombé sur ma tête en nombre tel que je devrais en être enseveli. Tantôt il fait chaud, tantôt il fait froid. Les saisons alternent et ne s'accumulent pas. La seconde, la troisième et les autres sont que j'ai un dégoût profond des hommes et que je ne veux plus leur ressembler en rien. Je m'en vais, je retourne aux vieux bois sacrés et au hasard des routes. J'ai retenu mon passage sur une nef qui regagne le pays de Théocrite, veuve des citrons qu'elle apporta. Diogène m'a représenté que sans doute je serais très malade, aussi que je ferais peut-être naufrage, mais je crois que c'est pour m'effrayer, et d'ailleurs j'aime mieux me livrer à tous les périls que de risquer de devenir à la fin un homme pareil à ce que vous êtes. Je m'en vais, je m'en vais ! Rien ne me retiendra.

Je fuis un mal affreux, qui diminue mes forces, qui brise mes jambes, qui pourrait faire blanchir mon poil. Diogène, qui en est atteint comme moi, moins peut-être, le supporte gaillardement, se moque de moi et me jure que c'est le lot commun des hommes et qu'il faut apprendre à vivre avec lui. J'en eus déjà une crise, dont je vous fis part, je crois, mais, cette fois, c'est intolérable. C'est l'ennui. Tout me semble inutile, je n'ai aucun désir et la vie est pour moi sans goût. Diogène me dit que cette crise passera comme la première, mais elle est beaucoup plus forte et j'y succombe. Je sens que seule la solitude peut me guérir et il faut que je mette à la chercher la dernière énergie qui me reste encore.

Cydalise m'a décidément oublié. Cela m'a fait du chagrin, et voilà déjà un mauvais sentiment et dont j'ai honte. Diogène le trouvait honorable, mais je ne suis pas (heureusement) construit comme vous et elle me fait horreur, l'idée qu'une femme aurait pu me ré-

duire en esclavage au point de me rendre son oubli douloureux. Le pis, c'est qu'il y a une partie de moi-même qui pense comme Diogène. Il est allé faire un tour à Toulon. Elle n'est revenue à aucun moment. Elle n'a pas écrit. Enfin il a su par une de ses camarades qu'elle n'était jamais allée à Turin ; elle ajoutait que nous aurions peut-être de ses nouvelles un jour ou l'autre. Je n'en veux plus avoir. Que m'importe ! Je voudrais ne jamais plus connaître que des femmes sans nom, comme celle que je ramassai dans les jardins de Monte-Carlo. Il ne faut pas qu'un être sorte de sa nature. Celles-là me conviennent, qui viennent menées par le hasard, et qui passent.

Je m'en vais ! Il y a tout de même une consolation dans ces syllabes que je répète souvent et qui me mesurent mes derniers jours parmi les hommes. Diogène ne cherche pas beaucoup à me retenir. Il voit mon abattement et a renoncé à le vaincre. D'ailleurs je crois qu'il a la nostalgie de sa vie libidineuse ; le voyage de Toulon a réveillé ses souvenirs. Je le regretterai peut-être. Il n'ignore rien des mœurs des femmes de son pays et moi, qui en ignore presque tout, j'aimais ses discours amers et pourtant plein de jovialité :

« — Tu nous reviendras, Satyros, quand la solitude, ou plutôt la barbarie, aura retrempé ton cœur. Tu as encore bien des expériences à faire parmi nous, je veux dire parmi les femmes qui aiment l'amour et c'est toutes, si on compte celles qui le fuient parce qu'elles croient en avoir peur. Tu n'as connu que celles qui se jettent à la tête des hommes, mais il y a celles qu'il faut conquérir. C'est l'infini, Satyros. C'est notre infini à nous et généralement notre tombeau. Nous y descendons en rêvant encore à l'énigme de leur sourire dont nul ne saura jamais s'il est une propriété naturelle ou une condescendance de leur visage. Tu ne peux pas comprendre cela, je le crains, Satyros, mais, ces femmes-là, on les aime en proportion de ce que l'on doute de leur amour, dont on n'est jamais sûr. Elles ne sont jamais tout à fait conquises, et c'est ce qui donne tant de prix à leurs moindres faveurs. C'est un monde bien différent. Tu n'en as point la moindre idée, Satyros. Tu en es resté à Phryné, chez laquelle on avait toujours accès, précédé d'un sac d'or...

— L'or, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ou d'une belle réputation faunesque.

— A la bonne heure !

— Je ne dis pas que ce dernier mérite, qui est le tien, ne puisse encore t'ouvrir quelques cœurs où l'orgueil n'a pas tué la curiosité, mais il faut aussi pour cela une qualité de diplomatie qui ne t'appartient pas encore.

— Cela m'ennuie d'avance !

— Tu ne peux pas savoir. Ah ! Satyros, malgré ta petite aventure avec Cydalise, tu es d'une belle ignorance sentimentale. Que d'é-

chelons tu as encore à monter, ou peut-être à descendre, pour être au niveau de la belle humanité délicate !

— A descendre, Diogène, à descendre. Mais je ne désire plus ressembler aux hommes. Je désire m'en aller.

— Tu le diras aussi quand tu seras tout seul avec tes frères les arbres et les ombres fuyantes de tes désirs. Patience ! Tu reviendras. Et pour cela il faut partir. La nostalgie est le commencement de la vie spirituelle. L'ennui est la noblesse de l'âme.

— J'aurais plutôt cru que ce fût la joie.

— Non, une âme joyeuse ne sera jamais tout à fait distinguée. Si tu fais des cabrioles, au moins que cela soit avec mélancolie. Regarde-moi bien. L'infini commence à poindre dans tes yeux. Satyros, je crois découvrir en toi un Faune chrétien à son aurore.

— Je sens obscurément, Diogène, que tu me railles. N'importe, je te regretterai peut-être.

— Je l'espère bien. Mais je ne te raille pas. Je constate qu'une certaine tristesse t'a touché le cœur. Si tu restais tu serais bientôt malheureux avec délices. En effet, cet état ne convient pas à un dieu. C'est bon pour nous. C'est bon pour moi qui n'ai plus que ce moyen de vivre les dernières années de ma pauvre vie. Elle m'échappe et je ne la retiens qu'en feignant l'indifférence, car il y a une ironie dans les choses et elles aiment la malice de la contradiction. Mais moi je sais que j'ai encore de l'amour pour elles et que cet amour est inutile. Alors tu vois ce qui se passe en moi ?

— Je ne le vois nullement, mon cher Diogène, malgré toute mon application, mais je désire que tu sois heureux et qu'Erèbe te soit favorable.

— C'est entendu. Adieu. Je retourne à ma turpitude.

Ah ! je ne comprendrai jamais les hommes ! Mais mon bateau à citrons part demain au lever du jour et je dois aller coucher à bord. Je ne sais si j'aurai encore l'occasion ni même le désir de vous écrire.

Votre ami,

ANTIPHILOS, *satyre*.
REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Hélène Picard : *Nous n'irons plus au bois*, Ed. Sansot, 3 fr. 50. — Robert Randau : *Autour des feux dans la brousse* ; E. Sansot, 3 fr. 50. — Daniel Thaly : *Chansons de Mer et d'Outre-Mer* ; Editions de « la Phalange », 1 fr. 50. — Jean Bouscatel : *Les Heures mortes* ; E. Sansot, 3 fr. 50.

Nous n'irons plus au bois. Le livre de Mme Hélène Picard porte en épigraphe : *C'est un beau rêve, ah ! laissez-moi dormir*, paroles empruntées à une romance que chantait sa mère, et ses sou-

venirs d'enfance sont bien ceux d'une petite-fille grandissant dans la campagne ariégeoise, aux marches espagnoles, mais ceux aussi d'une maman charmante qui lui ouvrait les yeux sur un monde à la fois réel et chimérique, peuplé des personnages de Walter Scott et des héros des contes de fée, et qui jouait romantiquement la musique de Chopin et qui lui faisait lire, dans les magazines et dans *le Journal des jeunes personnes*, des vers de Jules de Rességuier et d'Elisa Mercœur. Dès son enfance, une voix, la voix maternelle, sans contrainte lui répéta : « Tu seras poète », et elle accepta le don terrible et magnifique que d'autres eussent maudit :

Ah! prends ce don, enfant ! il est comme l'orage
Qui promet dans l'éclair tout le secret du feu.
Il est comme le large et paisible feuillage,
Qui promet en s'ouvrant une face de dieu.

Sa marque est sur ton front. Elle est sainte ; elle est Une,
Mais qui te l'y posa, nul ne peut le savoir.
Est-ce l'éclat mourant de la dernière lune,
La colombe au vol blanc ? l'hirondelle au vol noir?

Est-ce ta mère pure ? Est-ce ton ange grave ?
Mais qu'importe ! Va vivre... et de tout ton émoi.
Va vivre... Et cependant, mon enfant, souviens-toi...
Du pays montagnard, du sapin et du gave.

Et toujours en effet elle revoit le domaine où elle grandit ; elle ressuscite les arbres des anciens printemps ; elle hume de loin l'odeur de la galette et du pain noir, et dans la métairie proche de la grande maison des maîtres, elle regarde, le soir, rentrer les moutons et les bœufs. Les sensations d'autrefois sont demeurées fraîches et vivaces ; les sentiments sont peut-être plus transfigurés, parce que, dès lors, elle était habituée au rêve qui transforme les êtres et les rapports des êtres ; si elle aima, d'un amour puéril et déjà passionné, un voisin de quatorze ans qu'elle compare à Werther, c'est sans doute parce qu'elle avait entendu sa mère dire :

Cet enfant est ce soir aussi beau qu'un Lawrence.

Mais la vive douleur qu'elle eut quand ce prince de féerie conta à la noiraude Octavie, fille du cantonnier, les mêmes contes qu'à elle-même n'était pas imaginaire, et par delà les années elle en a gardé rancune, et par delà les années elle reproche à sa rivale enfantine d'avoir été sournoise, grossière et sauvage :

Une animale ardeur excitait, aiguisait,
Ton rire paysan, ô fille paysanne !
Et Robert, n'osant pas te dire qu'il t'aimait,
Se mit à te conter l'histoire de Peau d'âne.

Mais elle se consolait presque en pensant que jamais la rustaude ne pénétrerait dans le beau domaine où elle vivait, elle l'enfant rêveuse au profil délicat, penchée sur un livre et qui savait déjà

..... qu'aimer c'est soupirer toujours.

Leconte de Lisle, quand il écrivit *l'Illusion suprême*, composa l'un des plus beaux poèmes du souvenir qu'aient entendus les hommes ; en quelques pages, c'est toute une existence, toute la nature et toute la passion ; on ne saurait demander à Mme Hélène Picard cette puissante concision ni ce poignant accent de regret et de désir ; à son ordinaire elle se laisse aller à quelque diffusion ; elle ne sait pas toujours choisir entre les images, et entre les mots qui s'offrent à elle, et ainsi le meilleur et le moins bon se rencontrent dans son œuvre nouvelle comme dans les précédentes ; mais qui serait assez cruel pour lui reprocher trop d'abondance et assez pédant pour lui demander le sacrifice d'une strophe ou d'une page ?

Autour des feux dans la brousse. Voilà bien longtemps déjà que le même titre s'inscrivait sur une mince plaquette à couverture rouge qui nous apportait d'Algérie le nom inconnu de M. Robert Randau. M. Gustave Kahn et quelques autres remarquèrent dès lors l'originalité à la fois barbare et savante du nouveau venu ; et les romans hermétiques qu'il écrivit ensuite en collaboration avec Mme Saclia Lévi et ses romans de haute couleur sur les mœurs algériennes et la vie de la brousse ne démentirent point de si heureux débuts. La mince plaquette d'autrefois est devenue un livre ; mais après tant d'années, après tant de routes, de fleuves, de montagnes et de soleils, M. Robert Randau a gardé intactes ses qualités de visionnaire ; il est de ces « gas de brousse » dont il parle dans sa préface et pour qui « l'énorme grouillement de la nature tropicale est éperon à intellect », et il apparaît bien tel qu'il se vit un soir de fête sauvage :

La gaîté du vieux chef devenait nébuleuse,
Il rugissait de joie en ordonnant les danses
Des filles qui fumaient des pipes vaniteuses.
Mes noirs, à contre temps, entrechoquaient leurs lances,
Battaient des mains ou vomissaient la bière bue.
La brousse nous lançait d'ineffables murmures,
Le vent qui nous léchait puait la moisissure ;
Les terres fermentaient sous la lourdeur des nues,
Les féticheurs avaient ordonné les grand'boire
Sacrés et les griots braillaient louange et gloire !
Etalés sur du fumier chaud, les yeux humides,
Les enfants en buvant croquaient des chrysalides
D'insectes et clamaient qu'ils étaient papillons.
Les guerriers m'estimaient tel qu'eux être de force,

Le chef me souriait dans son hamac d'écorce
Et je souffrais de demeurer en Cendrillon,
Le cœur chu dans la cendre où l'horizon s'empêtre,
Sans joie à voir en moi tant d'aspects qui vont naître.
Je voudrais être chef ou guerrier impassible
Et m'enivrer de vie en trépignant mes danses,
Et vidant les tonneaux au travers de ma panse
Tuer tous mes faucons à courre l'invisible.

Lisez les plus truculents de ces poèmes : *les Alfatiers*, *la Chanson des mangeurs d'hommes*, *le Désir des pêcheurs du fleuve*, *le Pirate d'Alger;* les rythmes en sont saccadés et brutaux, les phrases lourdes de néologismes et de vocables rares ; et c'est toujours ce même contraste de raffinement et de barbarie juxtaposés, ce phénomène étrange d'une épopée de pirates, de nègres et de bêtes fauves composée par un lettré qui a lu — et il s'en souvient — Rabelais et Flaubert, Baudelaire et Rimbaud, et qui n'ignore rien des prophètes et des cabalistes.

Chansons de Mer et d'Outre-Mer. Ce n'est pas par la force, comme ceux de M. Robert Randau, que se recommandent les vers de M. Daniel Thaly, mais par un charme un peu mièvre et langoureux, soit qu'appareillant pour les Antilles il se souvienne en mer des paysages de l'Ile de France et du Languedoc, du Luxembourg et de Fontainebleau ou des nuits d'hiver parisiennes, soit qu'il évoque pour ses amis de France les formes souples des martiniquaises et des dominicaines et de la petite créole à qui il donna une belle robe à grands ramages qui la faisait ressembler

A une fleur de balisier sauvage.

Mais les plus magnifiques paysages lui sont presque indifférents ; que lui importent les montagnes violentes

Couvertes de fleurs de pourpre et d'or
Et bruissantes d'ailes magiques.

Que lui importent les clairs ciels de la mystérieuse île de la Dominique : vaines merveilles, Eden inutile, si l'Amour en est absent :

Et c'est pourquoi je préfère
A cette heure
Aux paysages exubérants
De la plus verte des Antilles
La douceur d'avril ou d'octobre
Dans un pays
Où le soir bleu
A pris la couleur languissante
Des crépuscules de vos yeux.

C'est ainsi qu'eût chanté Parny, si les vers libres eussent été inventés de son temps ; ce sont des grâces un peu menues ; il semble que M. Daniel Thaly ait ramené toutes choses aux proportions du petit monde des insectes qu'il peignit en de courts poèmes ingénieux ; mais, à tout prendre, la cétoine et la libellule ne sont-elles pas aussi splendidement vêtues que la Salomé de Gustave Moreau et que la Reine de Saba ?

Les Heures mortes. Heures d'amour, heures d'ombre pour le jeune homme qu'est M. Jean Bouscatel, ce sont déjà des *Heures mortes ;* mais il se flatte qu'elles ne périront pas tout entières puisqu'il en a dit aussi bien qu'il le pouvait la joie et la tristesse. Il avait cru, lui millième, que l'amour durerait aussi longtemps que la vie et dans une *Prière profane* avait demandé à son dieu renié

> **La grâce de mourir tous deux le même jour,**
> **Quand on est un beau couple ineffable qui s'aime.**

Les mains se sont dénouées, les lèvres se sont déprises et de tout cela il ne reste qu'une grande amertume et un grand vide : mais la souffrance non plus n'est point éternelle et M. Jean Bouscatel a pu se donner à lui-même le conseil que lui murmura Marco Polo pour se garder du découragement :

> Orne de souvenirs toute mélancolie.

Conseil prématuré : il pourra se le redire quand l'ombre des jours aura monté autour de lui et qu'il aura vraiment éprouvé des joies et des tristesses plus aiguës et plus personnelles.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Sylvain Bonmariage : *Le Cœur et la vie*, E. Figuière. — Maurice Renard : *Le Péril bleu*, L. Michaud, 3.5o. — T. Combe : *La Maltournée*, Perrin, 3.5o. — Paul-Louis Garnier : *Amanda, belle de nuit*, Ollendorff, 3.5o. — Séverin-Mars : *Le Marchand de désespoirs*, L. Michaud, 3.5o. — Louis Courthion : *Le Jeune Suisse*, Attinger (Neuchâtel), 3.5o. — Charles Petit : *L'Anneau de Jade*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Maurice Marcil : *Mytilème, île d'amour*, Mericant, 3.5o. — L. de Kerguy : *De la coupe aux lèvres*, Figuière, 3.5o. — Adhémar de Montgon : *Une neurasthénique*, Daragon, 3.5o. — Yvette Prost : *Catherine Aubier*, A. Collin, 3.5o. — Andrée Bearn : *Jean Darette*, E. Figuière, 2 fr. — Charles Foley : *Le petit Décaméron*, Tallandier, 3.5o. — Charles Legras : *La Grande attente*, Juven, 3.5o. — J. Ageorges : *Contes du moulin brûlé*, Librairie universelle, 2 fr

Le Cœur et la vie, par Sylvain Bonmariage. Je ne suis pas de ceux qui ne font rien et j'adore me tromper. Voici un auteur dont le joli nom semble indiquer un jeune homme de tout repos, un heureux de ce monde probablement riche ou noble comme un héros de légende, un enfant dont le berceau belge fut environné de fées protectrices et qui cousine avec le roi, je veux dire avec Francis de

Croisset, successeur d'Arthur Meyer. Eh bien ! ce Monsieur-là met, paraît-il, le feu aux poudres B. de la littérature, se bat trois fois par semaine, passe pour un perturbateur, un bretteur, un séducteur, voire même un détrousseur de feuilles publiques. A peine son livre était-il sur ma table que je recevais un avis imprimé m'avertissant charitablement de prendre garde à la lecture et me déclarant que le « petit Sylvain était un plagiaire, prière d'insérer, d'avance merci. G. M. Bernard ». Je demeure éberluée, ahurie, confondue entre deux personnages que je ne connais pas, mais dont l'un me fait l'effet d'ignorer absolument les usages de la plus ingénue des courtoisies, et j'ai envie d'insérer l'autre, la seconde prière, qui émane de l'auteur justement froissé de ces procédés pneumatiques. Moi je mets la courtoisie au-dessus de toute espèce de préjugés littéraires, je crois même que je préfère une faute d'orthographe à une faute d'éducation. On devrait toujours être assez bon gentilhomme pour ne pas savoir signer certaines choses. Donc la parole est à M. Sylvain Bonmariage.

Madame,

Vous avez bien voulu me montrer la circulaire qu'*à mon insu* M. Jean-Marc Bernard a adressée à la critique, mettant en regard un texte de moi et un texte de lui, l'un et l'autre d'une longueur de quinze lignes à peu près. L'article de M. Jean-Marc Bernard est de 1910. Or, mon roman, y compris la préface, avait paru, presque tout entier, fragmentairement, dans les revues belges *le Thyrse*, *la Fédération artistique*, *la Belgique artistique et littéraire*, en 1908 et 1909. Il fut donné à cette époque en lecture chez Fasquelle, où il séjourna jusqu'en octobre 1911.

Donc si quelqu'un a plagié l'autre, de M. J.-M. Bernard ou de moi-même, c'est bel et bien M. Jean-Marc Bernard.

Je dédaigne l'insulte qu'il me fait, n'ayant jamais défendu mon honneur que contre des adversaires qui en valent la peine et dont la probité n'est pas suspecte, et je ne sais encore quelles suites judiciaires je donnerai à la circulaire diffamatoire qu'à mon insu, je le répète, M. J.-M. Bernard a adressée à la critique.

Je vous prie de trouver ici, Madame, l'hommage de mon respect charmé,

SYLVAIN BONMARIAGE.

Maintenant, vous voyez la belle situation qui nous est faite à nous, les pauvres diables de lecteurs, déjà surmenés, si nous devons ajouter l'enquête judiciaire à la critique ! Je contemple tristement cet avis imprimé de Jean-Marc Bernard, péremptoire et fulminant comme une affiche électorale de la dernière heure, et je relis la lettre de Sylvain Bonmariage, non moins déterminante, quoique plus polie, sinon moins circulaire, car elle a déjà paru, puis je me demande de quelle manière je pourrais bien m'y prendre pour empêcher ces deux Messieurs d'entrecroiser leur plume. Quand je cherche à m'éclairer au *Mercure de France* on m'affirme que le Jean-Marc Ber-

nard est fort intelligent, et quand je m'adresse à M. Sylvain Bonmariage, il m'annonce qu'il se bat le lendemain avec mon excellent ami Laurent Tailhade. Il est certain que le royaume des lettres est profondément troublé, les gens les mieux nés pour s'entendre s'assourdissent d'injures et la poésie n'adoucit pas les mœurs. Alors mieux vaut revenir à mes jolis moutons jaunes frisés de noir ou blancs tachés de roux qui sont les livres à lire, j'allais dire à tondre! *Le Cœur et la Vie*, c'est l'histoire du bon jeune homme de tout repos, riche et tendre parce que douillet, dissimulant soigneusement les qualités ou les aspirations naturelles de son âme, car on ne peut pas demeurer simple quand on est jeune, ce serait trop compliqué. Il y a la famille, la manière dont on noue sa cravate, la couleur des jupes qui passent, celle du temps, surtout la direction de la fumée du cigare de la mélancolie, y compris les roses d'automne, dames en qui l'on met ses éternelles complaisances. Je pense que l'auteur n'a plagié personne, mais qu'il doit descendre d'un de ses ancêtres en jeunesse insolente : Jean de Tinan. Il traite les femmes assez durement et trouve « leur compagnie insupportable pour qui aime son indépendance » : je suis absolument de son avis et je me hâte d'ajouter que Sylvain Bonmariage ne m'a rien dérobé en littérature. Le plagiat pourrait se définir ainsi : deux Messieurs du même avis sont de la même école, seulement dès qu'ils cessent de s'approuver ou de s'admirer mutuellement, ils deviennent deux plagiaires. C'est très curieux ! Et vous êtes encore heureux, chers lecteurs, que je ne vous jette pas à la tête toutes les fortes quilles du jeu bien connu : Shakespeare, La Fontaine, Maeterlinck, Jules Bois... pour ne pas les nommer !

Au moment où je corrige mes épreuves, je reçois la lettre suivante de M. Jean-Marc Bernard :

Le 6 janvier 1911.

Madame,

Je suis en possession de différentes coupures de journaux relatives à la lettre de M. Sylvain Bonmariage.

Dans *Comœdia* du 3 janvier, on peut lire ces lignes extraites de la lettre à vous adressée : « Or, mon roman, y compris la préface, avait paru *tout entier* dans les revues belges *le Thyrse*, *la Fédération artistique*, *la Revue des Romans*, *la Belgique artistique et littéraire*, *les Visages de la Vie*, en 1908 et 1909. »

Par contre, d'après *le Gil-Blas*, *l'Intransigeant* et *Paris-Journal* du 4 courant, M. Bonmariage vous aurait écrit : « Or, mon roman, compris la préface, avait paru *presque tout entier* dans les revues belges, etc... » C qui n'est plus du tout la même chose.

D'ailleurs je suis persuadé, Madame, que M. Bonmariage, dont la véracité doit être sans doute égale à la probité, n'a pas manqué de placer sous vos yeux la revue belge où parurent, antérieurement aux miennes, les

quelques lignes en question (1). Je souhaite, pour ma justification complète, que cette revue belge ne soit pas un périodique semblable, par exemple, à *l'Occident*, qui vient, en décembre 1911, de publier son fascicule d'octobre 1910.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

JEAN-MARC BERNARD.

Le Péril bleu, par Maurice Renard. Or, je vous le dis en vérité : l'avenir est à ceux qui feront du beau roman d'aventure parce que tous les systèmes psychologiques connus ne valent pas l'inconnu, le mystère, la possibilité de l'absurde. Bien conduit, le roman d'aventure scientifique mène à tout et peut-être à la psychologie. Seulement, au lieu de mirer son moi dans le moi du voisin ou de la voisine, on le verse dans l'infini et l'on s'aperçoit que c'est au fond peu de chose. Si nous ne connaissons même pas notre planète, qui n'est en somme qu'une faible quantité de limon, comment aurions-nous la prétention d'analyser une âme, notre âme ou celle de notre compagnon de route, puisque l'âme ça n'existe pas, au moins en principe scientifique ? Nous imaginons les prétendus mouvements de l'âme ou les motifs prétendus de nos battements de cœur, je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'imaginer encore plus raisonnablement un autre monde, une société nouvelle superposée à la nôtre et peut-être plus barbare, ou plus naïve que nous tout en ne différant pas beaucoup d'intelligence mécanique. Maurice Renard voit la Terre comme le fond de l'eau et d'en haut, à la surface de l'éther possible, c'est-à-dire dans l'impossible élément où l'on ne peut respirer, des êtres se meuvent et ont des idées de pêcheurs à la ligne. Ils collectionnent des produits sous-éthériens en les plaçant dans les conditions de leur vie ordinaire, c'est-à-dire dans des aquariums d'air respirable. On n'aperçoit jamais les mystérieux scaphandriers, heureusement, car ils sont tellement en dehors de toutes nos conceptions humaines que nous en aurions encore plus peur. Je ne peux ni ne veux vous indiquer toutes les surprises que vous réserve la lecture du *Péril bleu*; c'est à la fois de l'inquiétude et du rêve, du phénomène réel et de la catastrophe imprévue. A coup sûr, c'est le charme d'un récit où l'on nous mène du prouvé à l'inexplicable sans effort, comme dans un calcul où la littérature parfaitement claire tiendrait lieu d'algèbre et serait aussi rigoureusement logique. Or, je vous le répète, en vérité, l'avenir est à ceux qui feront du beau roman d'aventure, du roman qui s'occupera d'une autre humanité, car l'humanité de la terre c'est un peu trop, décidément, le fond de l'eau, la vase...

La Maltournée, par T. Combe. Il est intéressant, ce conte

(1) M. Sylvain Bonmariage n'avait pas cette revue sous la main, mais il a dû écrire immédiatement en Belgique pour se la procurer.

railleur de l'ambition d'une héritière, et il est vivant comme une série d'images prises sur nature. Le vieux Maistru, riche cultivateur en haillons qui se fait arrêter sur ses propres terres pour vagabondage, est un type vraiment très curieux, et une veuve obligée de revenir mourir à heure fixe chez elle pour conserver ses droits à l'héritage semble un portrait... du temps de Louis-Philippe, de maîtresse bourgeoise honorant le souvenir d'un grand bourgeois fantasque. La petite note tendre est représentée par une vaillante jeune fille qui ne craint pas de soigner la maladie contagieuse de son fiancé.

Amanda belle de nuit, par Paul-Louis Garnier. Il suffit de plonger une femme dans une grande misère morale pour faire ressortir ses petites qualités d'ingénue. Rien n'est plus touchant que la vie de cette pauvre fille, simple, bonne, portant en elle une poésie qui s'ignore, l'amour du soleil, des fleurs, des chansons, aussi des aventures lointaines qui se racontent au coin du feu entre deux verres de douceurs, des grandes rixes pour la propriété sexuelle et, par-dessus tout, la prédilection pour la paresse, la joyeuse paresse qui permet le rêve, la somnolence et l'idiotie finale de la vie de famille. Certes, Amanda est une honnête créature et même son histoire est un honnête roman, j'allais dire un beau poème.

Le Marchand de désespoirs, par Séverin-Mars. C'est un sadisme délicat et fort habilement orfévré. Je n'y découvre aucune morale, sinon que les pleurs et grincements de dents des grands deuils sont toujours de la comédie, tandis que les chagrins intimes n'ont presque pas le droit de s'exprimer. Cela donne mal à la tête comme le cauchemar d'une nuit d'indigestion et, pareil au cauchemar, quand c'est fini d'une manière, ça recommence de l'autre. L'auteur, dans une courte préface, déclare qu'il a eu, étant jeune, l'orgueil de faire de la littérature. Mon dieu, tout le monde, dans les lettres, n'en peut pas dire autant.

Le jeune Suisse, par Louis Courthion. Mœurs curieuses de paysans valaisans et propos savoureux tout parfumés de leur goût de terroir. Ces enragés qui font la guerre de villages à villages pour une unité sociale et parlent de Mazzini, le fondateur de la jeune Europe, sont fort intéressants. Au moins se passionnent-ils pour autre chose que pour le prix de leurs fromages. Passe au travers de la fumée des combats une idylle que veut troubler inutilement un docte chanoine ; mais tout se termine par le mariage de la veuve, toujours fidèle, avec son premier amoureux, le fils Plambuit, le solide garçon qui désire manger à sa faim.

L'Anneau de jade, par Charles Pettit. Ce roman chinois est-il si chinois que ça ? Nous y retrouvons le vieux barbon qui veut se faire aimer de la fille trop jeune et trop rouée pour lui. Le philosophe usurpateur du titre de sage est naturellement trompé par un

petit marmiton et tout s'achève par un massacre dont profite largement un troupeau de porcs. Il y a de jolies sentences, des phrases d'ingéniosités genre tour d'ivoire bistourné; mais si ça ne se passait pas en Chine, ça serait tout aussi personnages de paravent.

Mytilène, par Maurice Mareil. Il paraît que c'est un long cri d'amour. L'auteur ne voudrait pas permettre l'analyse d'un cri d'amour, je suppose ? Il y a des images tout à fait suggestives, autant en peinture qu'en littérature. Un livre comme ça, c'est vraiment trop bon marché à trois francs cinquante.

De la coupe aux lèvres, par L. de Kerguy. Une jeune mariée, très jalouse du passé de son mari, ne peut pas pardonner certaines peccadilles de la vie de garçon et retarde d'une année le lever de sa lune de miel. Il est vrai qu'elle pimente la banalité du mariage en commençant par l'instance en divorce, une manière comme une autre de conjurer le mauvais sort.

Une neurasthénique, par Adhémar de Montgon. Une jeune personne hantée par la peur de la mort violente et qui finit par s'empoisonner de désespoir d'avoir été trahie. On nous explique en première page qu'il s'agit d'une âme errante déjà chassée d'un corps vivant au temps de Théodora Augusta, impératrice de Byzance. Naturellement cela nous empêche de le croire. Il aurait peut-être mieux valu ne nous le dire qu'à la fin. Il faut toujours sauver les apparences.

Catherine Aubier, par Yvette Prost. Histoire d'une paysanne savante qui sacrifie à son père tout le résultat de son instruction. Mais la philosophie, suprême science, enseigne toujours qu'il convient de cultiver son jardin sans s'occuper du reste, vaine littérature.

Jean Darette, par Andrée Béarn. Une passion à la fois naïve, familiale et incestueuse, découverte tout à coup par une petite fille dont l'imagination radieuse est ternie pour longtemps, « jusqu'au jour où, prise à son tour, elle apprendra l'amour et sa fatalité ».

Le Petit décaméron, par Charles Foley. De jolies histoires qui scandalisent par leur paradoxale vertu.

La Grande attente, par Charles Legros. Ou le besoin vraiment très réel qu'on a d'employer une armée à autre chose qu'à fourbir des armes inutiles. Si encore les armées futures pouvaient servir à nous défendre contre nos ennemis intérieurs, les apaches, que la police est décidément incapable d'arrêter !

Contes du moulin brûlé, par Joseph Ageorges. L'histoire du *grand artiste* est amusante et un peu amère. Vers la fin, des préfaces variées qui sont originales... ne serait-ce que d'être placées après le livre.

RACHILDE.

LITTERATURE

Gérard de Nerval (1830-1855), avec une introduction et des notes, par Jules Marsan, 1 vol. in-18, 3. 50, « Mercure de France ». — Louis Dumur : *Les Enfants et la Religion*, 1 plaq. in-16, 0.50, « Mercure de France ». — *Œuvres choisies de Stendhal. Extraits et Notice*, par M. Roustan, 1 vol. in-12, 3.50, Delagrave. — *La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Ecrivains : Stendhal*, par Alphonse Séché; — *Voltaire*, par Jules Bertaud; — *A. de Musset*, par Maurice Allem, 3 vol. in-16, 2.25, Michaud. — *Le Jardin des Caresses, traduit de l'arabe*, par Franz Toussaint. 1, vol in-18, H. Piazza. — Willy à l'école.

M. Jules Marsan vient de réunir en un volume la *Correspondance* de Gérard de Nerval, et l'existence romantique et chimérique du poète des *Chimères* se déroule devant nous, écrite par l'auteur lui-même en un style simple et qui ne cherche pas l'effet : « Lorsque chacun cherchait les tournures excentriques et les couleurs violentes, écrira Théophile Gautier, et se fût volontiers peint de vert et de rouge comme un Ioway partant pour la guerre, des plumes d'aigle sur la tête, des colliers de griffes d'ours au bas du col, des scalps, ou plutôt des perruques de classiques à la ceinture, pour avoir l'air plus étrange et plus formidable, lui se plaisait dans les gammes tendres, les pâleurs délicates et les gris de perle chers à l'école française de l'autre siècle. » Comme les romantiques, observe M. Marsan, Gérard de Nerval aima les voyages, mais il fut peut-être le seul qui voyagea sans arrière-pensée littéraire, sans souci de la copie à fournir. C'est pour son plaisir, et davantage encore pour se guérir de ses obsessions et de ses hantises, qu'il s'exile. Dès ses premières inquiétudes, « c'est la série des voyages, ce besoin d'oublier, au loin, sous des ciels nouveaux. Et en effet, l'oubli n'est pas long à venir. Les tristesses ne résistent pas à quelques jours de vie errante, en pleine liberté, à l'aventure. » Il erra sur la terre comme en un parc, s'arrêtant où il lui convenait pour contempler un paysage, observer une ville comme on regarde une fourmilière agitée. Mais on dirait aussi qu'il cherche dans ces voyages l'atmosphère la plus propice à sa vie. Ou bien est-ce une faculté invraisemblable d'adaptation ? « Dans tous les pays, tour à tour, remarque M. Marsan, on le croirait près de se fixer à jamais. Il faut le voir au Caire, en costume arabe, la tête rasée, le machlab sur les épaules, le gilet rouge et la culotte bleue, seigneur et maître, assez empêtré de la petite Zeinah. Quelques mois plus tard, dans les montagnes du Liban, il est tout entier à l'étude de la religion druse ; peu s'en faut qu'il n'épouse la fille du cheik Seïd Escherazy... » Cette hantise de ciels nouveaux fut toujours, chez Gérard de Nerval, consécutive à des crises de ce qu'on a appelé sa folie : « Ce que c'est que de changer de latitude ! disait-il lui-même. En Allemagne nul ne songe à me trouver fou. » Et, lors de sa première crise, il écrivait à A. Weill : « ... J'ai eu, comme vous savez, une courte maladie, terminée depuis cinq à

six jours, je suis en pleine convalescence... » Sur l'original de cette lettre, se trouve une longue note manuscrite de Weill, que M. Marsan épingle ici :

Gérard de Nerval m'ayant prié d'aller le voir, j'y allai. On me fit entrer dans une pièce grillée, au milieu de la cour qu'on ferma derrière moi. Gérard me reçut cordialement en me disant qu'il avait une fièvre extatique, qu'on l'avait envoyé dans cette maison pour le calmer. Au bout de quelque temps, après avoir regardé les ongles de ma main, il me dit : « Tu sais que je connais la science occulte des mains, je vois que tu descends comme moi de bien haut, mais pour en être sûr il faut que je voie tes pieds. Déchausse-les, ôte tes bas et je dirai d'où tu descends. » — Ne voulant pas le contrarier, connaissant son mal, je me prêtai de bonne grâce à son caprice. J'ôtai mes bottes et mes chaussettes, il inspecta religieusement les ongles et les doigts de mon pied ; cela fait, au vu de la femme, la concierge qui suivait avec attention nos manèges : « Je vais te montrer les miens. Moi je descends de Napoléon, je suis fils de Joseph, frère de l'Empereur, qui a reçu ma mère à Dantzig ; tu descends d'Isaïe, tu en as tous les signes. » Je ne répondis pas. J'avais hâte de m'en aller ou plutôt j'acceptai les prophéties de mon malheureux ami, sous bénéfice d'inventaire. Quel fut mon étonnement de voir la concierge me refuser d'ouvrir la grille. Je ne sais, dit-elle, qui de vous deux est le plus fou. On vous a probablement envoyé ici pour que je vous garde malgré vous. Et Gérard de rire de tout son corps. « Ils n'en font pas d'autres, s'écria-t-il. C'est ainsi qu'ils m'ont fait entrer ici. » — J'avais beau protester, jurer, menacer, cogner la grille, plus je me démenais, plus la femme était sûre de ma folie. Force me fut d'attendre le médecin, qui vint fort heureusement, une demi-heure après, me délivrer et me faire ouvrir la porte, sans toutefois être tout à fait convaincu de la santé de ma raison.

A aucun moment, à vrai dire, ajoute M. Marsan, il n'a semblé que la raison de Gérard de Nerval « fût définitivement perdue. Après chaque atteinte du mal, ce sont quelques mois, au moins, de répit, pendant lesquels on croirait à une guérison complète ». Et les années qui suivirent cette première crise furent les années les plus actives de sa vie : celles des grands travaux et des grands voyages. Une fois encore, en 1854, il fallut l'enfermer ; mais le Dr Blanche, devant une intervention officielle de la Société des gens de lettres, fut obligé de relâcher le malade, qui avait écrit une supplique très sage. Il ne devait quitter la maison de Passy que pour aller à la mort. Une lettre qu'il écrivait deux jours, avant sa libération nous montre combien la résistance du Dr Blanche était justifiée. Il écrivait, en effet, au docteur : « ... Si vous avez pour vous le G*** O***, je vous dirai que je m'appelle le *frère terrible*, je serais même la *sœur terrible* au besoin. Appartenant en secret à *l'Ordre des Nopces*, qui est d'Allemagne, mon rang me permet de jouer cartes sur table... Dites-le à vos chefs, car... etc. »

§

Dans ce petit livre, **les Enfants et la Religion**, M. Louis Dumur pose nettement la question de l'utilité ou de l'inutilité de la religion pour les enfants. Il la croit nuisible. Il répond ainsi, avec une parfaite logique et une dialectique savante, aux objections que souleva son humoristique roman *l'École du Dimanche*, où — c'est l'auteur qui résume lui-même son œuvre — : « il s'agit de l'action pernicieuse que peut exercer, que doit presque nécessairement exercer sur une âme normale d'enfant la doctrine malsaine du protestantisme orthodoxe, ou plutôt — car mon analyse va bien au delà du protestantisme, — toute espèce d'éducation religieuse. Victime du désordre intellectuel et moral causé par l'enseignement biblique qui lui est inculqué, mon petit héros se voit heureusement sauvé par l'intervention d'un libre penseur charitable qui, avec le bon sens, lui rend la sérénité de l'esprit et la joie de vivre. » M. Dumur estime avec raison qu'on n'a pas le droit de troubler l'enfant, dont le cerveau est encore en formation, de problèmes au-dessus de sa portée et en dehors de la vie. Pourquoi l'entretenir, dès son plus jeune âge, de « choses plus mystérieuses que les plus abstruses métaphysiques, de considérations aussi incertaines que profondes sur la destinée de l'homme, sur son essence spirituelle, sur sa dépendance à l'égard d'une entité supérieure plus ou moins définie, sur les fondements d'une morale et d'une distinction du bien et du mal ? »

Ici, quoique M. Dumur étende son jugement et sa critique sur toute espèce d'éducation religieuse, il faudrait peut-être dire que l'éducation catholique n'est pas aussi terrible que la protestante. On n'y demande pas aux enfants de comprendre avec leur raison ces étranges métaphysiques ; on leur dit que c'est absurde, mais qu'il faut y croire comme on croit au système de Copernic. C'est une sorte de mythologie, bien inférieure à la mythologie grecque, mais qui ne trouble pas beaucoup plus l'existence réelle. Nous n'avons pas, en France, ces Écoles du Dimanche, qui sont de véritables cours de théologie, et les enfants, dès leur première communion, sont, en général, libérés de tout enseignement religieux. La religion catholique est toute extérieure et ne pénètre guère les âmes. Les mythes de la religion font partie de notre tradition, et ils finiront par n'être plus que des légendes. A ce propos, M. Salomon Reinach écrit à M. Louis Dumur : « Je crois qu'il faut parler des religions aux enfants, comme on leur parle des revenants, pour éviter qu'ils en entendent parler seulement par des imbéciles. Je viens de voir à Bruxelles un homme très distingué qui, élevant sa fille sans religion, lui a raconté, pour la première fois, la semaine dernière, ce qu'on croyait *autrefois* touchant le Paradis et l'Enfer ; elle a été prise d'un fou rire. Si une servante lui avait

conté cela le soir, elle se serait cachée dans ses draps en tremblant ! »

Et c'est la meilleure réponse que l'on puisse faire à cette grave question des enfants et de la Religion.

§

Les pages choisies, comme les traductions, sont souvent des trahisons : elles nous révèlent moins l'auteur choisi que l'auteur du choix. Mais quel lecteur, s'il a vraiment des tendances stendhaliennes, après avoir lu ces fragments de *la Chartreuse de Parme* ou de la *Vie de Henri Brulard*, ne voudra lire ces œuvres en entier? C'est à la fois le mérite et l'excuse de ces **Œuvres choisies de Stendhal** que nous donne aujourd'hui M. Roustan, avec une étude sur Henri Beyle, un peu confuse, très admirative du Maître ou du dieu, mais qui n'a certes pas la clarté et la précision stendhaliennes. M. Roustan y note les influences de Stendhal sur la littérature actuelle, et il me semble bien qu'il ne les a pas toutes aperçues. Et, s'il écrit : « Quand le nietzschéisme a conquis de nombreux adeptes, on a vite remarqué qu'il n'était qu'une simple transcription allemande du beylisme », on se dit que c'est tout de même un peu trop simple et que tout *Zarathoustra* n'est pas dans *le Rouge et le Noir*. Mais les hommes ont besoin de notions simplifiées, et celle-là les satisfera, je pense. »

A côté de ce livre, il faut placer celui-ci, de la collection : *la Vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains* **Stendhal**, par M. Alphonse Séché. On y trouvera, à côté d'une vie de Stendhal, résumée d'après son propre journal, et d'autres documents variés, une série de portraits et d'estampes se rapportant à l'amant de Métilde. Huit portraits de Stendhal aux divers âges de sa vie, dont « La Belle Stendhal 1827 », assiette découverte par M. Paupe, qui en a communiqué une reproduction au biographe. Stendhal y est représenté en redingote romantique, un chapeau tromblon à la main, à sa main baguée d'une énorme pierre, et un parapluie sous le bras.

Dans cette même collection, je signalerai encore un **Voltaire**, par M. Jules Bertaut, et un **A. de Musset**, par M. Maurice Allem. Ces ouvrages se recommandent toujours par leur abondante documentation iconographique.

§

Le Jardin des Caresses, traduit de l'arabe par M. Franz Toussaint, est un des livres de poésie des plus délicats et des plus sensuels que j'aie lus depuis longtemps. On songe aux *Chansons de Bilitis*, et il n'eût fallu qu'une proclamation enthousiaste d'un Coppée, ou l'amusante méprise d'un savant allemand discutant de l'authenticité d'un verset, pour que ce recueil atteigne peut-être au

succès. Voyez de quel mystère ces poésies sont enveloppées : « Ecrites en Espagne, au x^e siècle, par un Arabe inconnu, elles viennent d'être découvertes à Tombouctou, dans les archives de l'ancienne Université de Sankoré. » Et vraiment cette poésie, momie qui a si longtemps dormi dans ses aromates, a tout le parfum d'une femme jeune et vivante :

Défi. — J'ai poli ton corps de tant de caresses qu'il ressemble maintenant à la pierre sacrée d'El Djouf, que tant de lèvres ont usée.

Le soleil peut s'éteindre et la lune tomber, il m'éclairera d'une lumière éblouissante.

Sur l'Amour. — Ne laisse pas dormir le faucon que tu apprivoises.

Ne lance pas ton cheval au galop sans l'avoir fait trotter.

Ne fais brouter ton méhari qu'à la lisière des oasis.

Et ne dis jamais à une femme que tu l'aimes.

Le Serpent. — Elle était assise sur mes genoux. J'avais glissé ma main sous sa robe, et d'une voix indifférente je parlais des troupeaux, des chiens agiles, des pâturages.

Les jambes étaient lisses et fermes. Enfin, elle parut s'apercevoir que je la caressais.

— Il y a un serpent sous ma robe ! dit-elle en riant.

— Justement, lui ai-je répondu, je le cherche.

§

Willy à l'école. — M. Henry Gauthier-Villars, indigné du paradoxe un peu trop péremptoire de M. Claudel : « Non seulement le latin ne sert de rien, mais encore il nuit à la connaissance de la langue française », me prie de communiquer aux lecteurs du *Mercure* cette réfutation :

Tout d'abord, rassurons l'auteur : les malheureux qui savent le latin ne se croient pas obligés, comme il se l'imagine, d'écrire « inférieur que », pour peu qu'ils aient lu, dans Salluste, *inferior alicui*.

Il se trompe également quand il déclare : « Si M. Faguet veut dire en latin qu'il préfère le vin à l'eau, il n'emploiera pas le mot qui correspond, dans la forme, à préférer. » Et pourquoi pas, puisque Cicéron écrivait : *Salutem reipublicæ suis commodis præferre?*

M. Claudel regrette que l'expression « ne laisser pas de » devienne de plus en plus rare et croit que si ce gallicisme « dont se servaient nos pères » tombe en désuétude, c'est par l'effet de la version latine. Comment cela se pourrait-il, puisque « nos pères » faisaient beaucoup plus de latin que nous? Un peu de logique ne messiérait pas.

Dans son énumération des dangers que présente la version latine « pour la conservation de la langue française », l'adversaire de M. Faguet déplore qu'en traduisant du latin l'élève n'ait jamais l'occasion de placer certains gallicismes comme « entrer dans les sentiments de quelqu'un ». Rappelons-lui l'expression de Quintilien : *Intrare in affectum alicujus*, et espérons qu'elle calmera ses craintes.

Jamais, dit-il encore, « jamais la traduction littérale du latin ne donnera lieu à l'écolier d'employer un idiotisme ». Allons donc !

J'ouvre un dictionnaire français, au mot *Faire*. Je lis : « faire de l'argent, faire son entrée, faire de la dépense, faire du feu, faire mention, faire une pause, faire peur, faire des progrès, faire rire, faire une sortie, faire la vendange, faire du vent, faire voile ». Tous ces idiotismes français, tous, trouvent des équivalents en latin : *pecuniam facere, introitum facere, pavorem facere, pausam facere, risum facere, vela facere, ventulum facere*, etc., etc. J'en citerais des milliers !

Prenez les gallicismes les plus usuels, les plus familiers : « Un homme de rien qui a coutume de dormir sur les deux oreilles. » Cela se traduit en mot à mot : *Homo nihili* (je crois bien que l'expression est dans Cicéron) *hoc moris habet in aurem utramque dormire...*

Et ceci prouve une fois de plus que : « ad pœnitendum properat, cito qui judicat. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Edouard Driault : *Napoléon et l'Europe : Austerlitz, la fin du Saint-Empire. 1804-1806*. Alcan, 7.50. — Robert Boubée : *Camille Jordan en Alsace et à Weimar*, Plon-Nourrit, 3.50. — Princesse Louise de Saxe : *Histoire de ma vie*, Juven, 3.50.

Les travaux de M. Edouard Driault sur « Napoléon et l'Europe », travaux comportant déjà quatre volumes, en y comprenant celui-ci, **Austerlitz, la fin du Saint-Empire**, s'annoncent décidément comme une contre-partie (j'allais dire une réfutation) de la grande œuvre synthétique d'Albert Sorel. Quelque opinion que l'on ait (et nous allons revenir là-dessus), ils méritent considération. Laissons M. Driault exposer lui-même la genèse de ces travaux :

Voici (dit-il) (1) comment j'y suis venu : en écrivant *la Question d'Orient*, il y a une douzaine d'années, j'avais noté le rôle capital qu'y avait joué Napoléon en arrêtant la poussée russe sur Constantinople. J'ai voulu rechercher les raisons de cette politique et en préciser les causes : l'histoire de *la Politique orientale de Napoléon* (*1806-1808*) (2) m'a obligé à constater que les ambitions impériales de Napoléon étaient de nature à embrasser tout le domaine méditerranéen, et que, par conséquent, l'Italie et Rome y avaient dû tenir la première place : je me suis confirmé dans cette impression en écrivant *Napoléon en Italie* (*1800-1812*). Enfin il m'a paru qu'il y avait quelque chose d'arbitraire et qu'il pouvait y avoir quelque risque d'interprétation forcée à découper l'œuvre extérieure par morceaux...et j'ai donc rêvé de reconstituer la *pensée de Napoléon* en matière de politique extérieure. (De là deux autres volumes : *la Politique extérieure du premier Consul* (3), et enfin celui-ci.)

(1) Dans une notice des *Annales révolutionnaires* de juillet-septembre 1911. Dans le même numéro, une esquisse d'ensemble du même auteur : *Napoléon et l'Europe*.
(2) *Mercure de France* de juillet 1904.
(3) *Mercure de France* du 1er octobre 1910.

Remarquons ce point de départ : la Question d'Orient. La nouvelle synthèse napoléonienne tentée par M. Driault a été entreprise à cette occasion. Cette occasion était-elle si importante que d'entraîner pareille série d'études? Peut-être, car, dans l'Orient d'alors, il y avait le tsar Alexandre. Il ne faut pas, d'ailleurs, prêter à M. Driault, à propos de l'importance de la question d'Orient dans l'histoire napoléonienne, des intentions plus que de raison systématiques. Remarquons seulement que son œuvre pourra se ressentir d'avoir commencé par être faite de pièces et de morceaux, le premier de ces morceaux, l'Orient, étant, à vrai dire, énorme. Je songe à la progression tout unie suivie par Sorel, laquelle est celle même de la triple France, monarchique, révolutionnaire, impériale.

C'est peut-être d'avoir débuté, un peu en l'air, somme toute, par une vue partielle de la politique de Napoléon (Question d'Orient), d'avoir commencé par là et non par... le commencement, seule manière de bien saisir, à son origine même, le sens général, que M. Driault a eu dès d'abord une conception incomplète, assez abstraite et péjorative, du caractère de Napoléon; conception à moitié juste seulement, car s'il est permis de rapporter bien des choses à l'ambition immense du grand homme, il ne l'est plus d'isoler cette ambition elle-même, par une vue trop unilatérale à son sujet, du puissant déterminisme historique, vague de fond venue du sein des siècles, qui la porta, qui la poussa.

On connaît les vues de la synthèse de Sorel : identité profonde de la politique extérieure de l'Ancien Régime, du Comité du Salut Public, et de l'Empire, voilà pour les causes générales; nécessité d'une lutte permanente contre l'Angleterre et la Russie, son alliée (traité du 11 avril 1805), lesquelles entraînent l'Autriche, puis la Prusse, voilà pour les causes immédiates. En admettant que ce résumé nécessairement rudimentaire, et plus que rudimentaire, donne quelque idée exacte des vues d'ensemble de Sorel (1), ce n'est pas nous qui dirons que ces vues d'ensemble doivent échapper à toute critique. Dans l'intérêt même de ces idées, nous accueillerons volontiers tout ouvrage qui cherche à les corriger de ce qu'elles peuvent avoir de trop systématique. Mais un fait subsiste : Sorel a vraiment écrit l'histoire *européenne* de la Révolution; et ceci, aussi bien dans les derniers tomes, où Napoléon devient le principal acteur, que dans les premiers tomes, où il n'est pas encore question de lui. Aucune solution de continuité. Nous ne pensons pas qu'il y en ait eu davantage dans la réalité même.

Cette solution de continuité, résolument marquée, est, au contraire, le tout de l'ouvrage de M. Driault, la nouveauté qu'il apporte,

(1) Voir là-dessus *Mercure de France* de février 1904 et du 1er avril 1905.

et c'est bien ce qui nous empêche de l'accueillir sans de sérieuses réserves, dont nous voudrions exposer les principales.

Solution de continuité : c'est-à-dire que, pour M. Driault, les conquêtes de Napoléon sont, dès après le Consulat (et même pendant, à partir d'un certain moment), une affaire d'ambition personnelle, et non plus, — fût-ce dans une mesure relative, — la suite des conquêtes de la Révolution, elles-mêmes inspirées du droit public de l'Ancien Régime, fondé purement sur la Force.

J'indiquerai tout de suite un point où, selon moi, la contradiction inhérente à cette vue est flagrante.

M. Driault et les historiens de son opinion (qui est le libéralisme) acceptent assez volontiers l'œuvre du Consulat jusqu'à la rupture de la Paix d'Amiens. Cette œuvre ne provoquait pas encore l'Europe. « Après la paix d'Amiens, a écrit dans ce sens M. Etienne Lamy, les dernières populations qui manquaient encore à notre unité n'avaient pas été prises de force par nos armes, elles s'étaient données à nos libertés. Un groupe de cinquante millions d'hommes s'offrait à l'hégémonie du premier Consul ; avec cette force immense, il pouvait affermir et défendre la société nouvelle. » Nos libéraux admettent cette politique comme distincte de la politique impériale de conquête. Que Bonaparte s'en fût tenu-là, et il eût eu leur suffrage. Or, — et là gît la contradiction qu'on peut leur signaler, — ils ne voient pas une chose. Laquelle ? C'est que l'hégémonie consulaire, selon eux infiniment moins provocatrice à l'égard de l'Europe que l'hégémonie impériale, et selon eux encore très différente de celle-ci par on ne sait quel libéralisme pacifique, c'est que cette hégémonie consulaire, disons-nous, était en réalité tout aussi intolérable à l'Europe, qui déjà y trouvait tous les *casus belli* prétendûment suscités par l'Empire seul. Ces peuples, qui s'étaient donnés à nos libertés, et non pas encore à nos armes, l'Europe ne prétendait-elle pas nous en ôter l'appui ? L'Europe, affirme M. Driault, ne nous contestait nullement nos frontières naturelles (? nos anciennes limites, plutôt). Mais à condition de les bloquer, en tous cas. L'Angleterre, la Russie, l'Autriche ne voulaient point d'espace autour de nous ; point de républiques limitrophes sœurs en Hollande, Suisse, Italie, etc. (1). On le vit bien, lors de la 2e coalition, après Campo-Formio, et lors de la 3e, après Amiens. L'Empire n'était pas encore fait, que je sache, ou il commençait à peine (et au début de la 2e coalition le Consulat n'était même pas fait), et cependant la même offensive se manifestait du côté de l'Europe. Si Napoléon s'en fût tenu à l'œuvre extérieure du Consulat, il n'en eût pas moins éprouvé l'hostilité des puissances.

(1) Nous avons développé ce point de vue dans une précédente chronique, à propos du livre de M. Driault sur *la Politique extérieure du Premier Consul*. Voir *Mercure de France* du 1er octobre 1910.

Il est donc assez vain de regretter cette œuvre au nom du libéralisme et de la modération.

Etudiant la formation de la troisième coalition, M. Driault trouve l'occasion de compléter sa thèse de l'ambition impériale de Napoléon, considérée comme le grand facteur des guerres, par une nouvelle thèse : celle de l'impossibilité d'une coalition en Europe. M. Driault écrit même « Europe » entre guillemets, comme si ce mot, à son sens, ne représentait qu'une abstraction. « On a beaucoup parlé, dans les livres, dit-il, d'une coalition permanente de l'Europe contre la Révolution et Napoléon. Y eut-il jamais, pendant ces vingt-trois années de guerre, une coalition vraie de l'Europe contre la France? Y avait-il une « Europe »? Y a-t-il aujourd'hui une Europe? « Certes, ici encore, on peut ne pas prendre absolument au pied de la lettre, — autant que les vraisemblances de la vie même le suggèrent et y autorisent, — le système un peu tendu de Sorel quant aux « Vues permanentes » du Continent. Mais M. Driault n'exagère-t-il pas en sens inverse ? Les puissances ne furent pas toujours d'accord, il est vrai ; et les tiraillements, les querelles qui marquèrent, à l'heure du règlement définitif des comptes, les premières séances du Congrès de Vienne et faillirent déchaîner de nouvelles guerres, dataient de fort longtemps, de toujours. Encore est-il que, lorsque l'on a mentionné la retraite de Valmy, la défaite de Zurich et l'inertie de l'Autriche après Eylau, l'on a fait tout le compte des plus graves revers et inconvénients effectifs nés, en vingt ans de guerres, de ces méfiances. C'est quelque chose, certes : ce n'est pas suffisant pour faire accepter d'emblée le point de vue de M. Driault. — D'autre part, ayant analysé la convention anglo-russe du 11 avril 1805, qui fut l'instrument principal de la troisième coalition et le prototype de tous les autres traités, M. Driault, découvrant surtout, quant à lui, dans ce document, « la trace de difficultés qui persistent entre l'Angleterre et la Russie », s'écrie plaisamment : « Voilà la formidable machine de guerre dressée contre Napoléon. » Et là-dessus il critique l'argumentation consacrée par Sorel à ce même traité, argumentation où il s'étonne de voir reproduits « tout ensemble les articles mêmes et quelques phrases des Instructions secrètes de Czartoryiski à Novosiltsof, qui ne s'y rapportent nullement. » Nullement ? L'on peut penser, au contraire, que la convention anglo-russe ne prend tout son sens que rapprochée des instructions exposées précédemment par Novosiltsof à Pitt. Nous ne pouvons ici entrer dans des détails. Mais Sorel nous paraît parfaitement caractériser la portée de ces instructions lorsqu'il dit : « Elles forment le dessous permanent de la politique russe dans la nouvelle période de guerres qui va s'ouvrir; faute de bien les connaître, on s'expose à prendre pour des consentements au fait accompli des compromis qui sont tout super-

ficiels et éphémères, et à donner le caractère de traités définitifs à des actes qui ne sont que de simples suspensions d'armes. » Et encore : « elles montrent », les instructions, « que l'objet réel de l'Alliance était de faire rentrer la France dans ses anciennes limites. » M. Driault a moins que Sorel pénétré dans le jeu diplomatique de cette époque. C'est peut-être pour cela qu'un instrument comme la convention du 11 avril 1805 ne lui apparaît pas comme une machine de guerre tellement formidable. Non qu'il ne perçoive pas les finesses, les machiavélismes dissimulés dans les tractations de l'Europe : mais il a une tendance à les interpréter, — dans le sens anti-napoléonien, comme Sorel ? Point ! Toujours dans le sens de la zizanie européenne.

Il faut louer, dans la dernière partie, intitulée « l'Héritage du Saint-Empire » (1806), la manière dont M. Driault expose comment le vainqueur d'Austerlitz, Napoléon, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, « organisa l'Italie et l'Allemagne dans son Empire révolutionnaire », et les conséquences de ceci. C'était, sous l'effort du Démiurge, la renaissance de la vieille Europe ! Autrement dit, la propagation des idées de la Révolution, selon le libéral M. Driault. Mais alors, Napoléon aurait bien fait de passer le Rhin ? A vrai dire, c'est toute l'histoire de France qui le passa avec lui, et, après la Révolution, elle ne pouvait point ne pas le passer. On peut ou non le regretter pour l'avenir de la France, cet avenir qui est aujourd'hui le présent que nous savons ! Mais chercher la solution de continuité, comme nous disions en commençant, où la France se serait, du moins dès le début, séparée en ceci de Napoléon (1), c'est chercher, dans l'histoire de la Révolution et de l'Empire, l'impossible.

§

Camille Jordan est de ces hommes, dont Benjamin Constant fut le type, qui ne trouvèrent par leur place, — n'ayant pas su ni surtout voulu la trouver, — sous Napoléon. Ces opposants eurent beaucoup plus d'esprit que ceux du temps du second Napoléon, remarquons-le en passant. L'esprit de Camille Jordan n'allait point, du reste, sans candeur, une candeur qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. En 1819, rédigeant un manifeste aux électeurs, il les engageait à « voir les choses d'en haut ». L'ouvrage de M. Robert Boubée suit **Camille Jordan en Alsace et à Weimar.** Ce voyage et ce séjour se placent entre fructidor 1797, où Jordan fut obligé de quitter la France pour échapper à la déportation, et l'année 1800, date

(1) A partir d'un certain moment, l'opinion désira vivement la paix, et la crut possible. Elle ignorait les profondes difficultés de la situation, l'éclat de l'Empire faisant illusion. Et c'est encore ce que Sorel a bien montré.

de sa rentrée, de sa rentrée intempestive pour lui sous le rapport politique. Cette période allemande fut décisive pour sa vie morale et intellectuelle. C'est alors qu'en Alsace d'abord, où il avait des attaches, son caractère lui donna, auprès des femmes, ce rôle de directeur qu'il garda sa vie durant ; et qu'à Weimar, où il devint le confident de Mme de Schardt (belle-sœur de la célèbre Charlotte de Gœthe), et le familier du fameux cercle qui vit l'auteur de *Faust*, Schiller, Kotzebue, Wieland, Klopstock, Humboldt, son libéralisme déiste se renforça de métaphysique politique. C'était un idéologue, exquis, certes, mais un idéologue, qui s'en revint, pour son dam, vers la réaliste France du Consulat. Il fit la petite bouche, cet éternel délicat, dans un écrit qui parut lors du vote sur le Consulat à vie, sous ce titre : *Vrai sens du vote national*. Une abondante correspondance d'Allemagne suivit Jordan en France. M. Robert Boubée donne ces Lettres, et il faut l'en remercier, car elles sont des plus intéressantes : les Allemandes qui les écrivirent étaient des personnes extrêmement distinguées, et de la meilleure tradition intellectuelle de leur pays, des Allemandes d'avant Iéna et d'avant le Tugend-Bund. Bon Camille Jordan ! Un homme d'esprit et de cœur, profondément *aimable*, mais si scrupuleux, si raffiné, si « petite bouche », en un mot. Sous la Restauration, en bonne place parmi les vainqueurs, il ne renonça pas à l'habitude de la faire, la petite bouche, et se brouilla avec ses plus vieux amis, pour l'amour excessif du libéralisme, du libéralisme anglais. Benjamin Constant, plus sec, était plus pratique, bien qu'il ne le fût déjà pas beaucoup. Somme toute, ce sont de bien curieuses gens, et l'on doit savoir gré à M. Robert Boubée de nous avoir menés devant un des plus caractéristiques portraits de la galerie.

Aux historiographes qui auraient la curiosité de raconter l'aventure de la princesse Louise de Saxe, on peut recommander cette autobiographie, **Histoire de ma vie**, mais sans les engager à faire très grand fonds sur cet écrit, authentique d'ailleurs, ce qui est déjà beaucoup, et se substituant avantageusement, comme tel, à certaines apocryphes « Confessions d'une Princesse ». Le livre me semble un peu vide. Une suite d'anecdotes futiles, d'observations ennuyées sur le monde de la Cour et sur le grand monde, avec, entre les lignes et dans les lignes, le frémissement d'une rancune qui se satisfait, ce peut être quelque chose pour nous faire comprendre la position où se trouve réduite la femme du roi de Saxe : mais quand on se dit combien cette position est extraordinaire, on trouve que c'est insuffisant. D'autre part, on a beau être une Bourbon-Habsbourg, lorsque, pour expliquer son caractère aux prises avec les dégoûts, on invoque la fierté de Louis XIV, j'entre en méfiance. C'est factice, c'est léger. Et c'est cette légèreté-là que je retrouve dans

toute cette autobiographie. Un mot vrai, cependant, et presque profond : « Toute violence a toujours eu sur les Habsbourg un effet désastreux. » Si là-dessus la pauvre femme fut réellement menacée d'internement, on pouvait, en effet, s'attendre à tout, et au reste.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Le débat entre associationistes et bergsoniens. — Joseph Baruzi : *La Volonté de Métamorphose*, 1 vol. in-18, 3. 50, B. Grasset. — Pierre Couissin : *De la Philosophie à la Religion*, Lille. — H. Hœffding : *La Pensée humaine*, 1 vol. in-8, 7 50, Alcan. — Memento.

La Psychologie rentrerait-elle décidément dans ces sciences que Fourier appelait « sciences incertaines » et qui semblent condamnées à discuter éternellement sur leur objet et sur leur méthode? — Tout récemment le Dr G. Le Bon constatait la pauvreté des résultats de la psychologie classique. De son côté, W. James allait naguère jusqu'à dire que les livres de psychologie contiennent uniquement « une enfilade de faits grossièrement observés, avec quelques discussions querelleuses et bavardes de théories ».

Faut-il appliquer ce jugement dédaigneux au débat qui divise **associationistes et bergsoniens?** — Ce qui est sûr, c'est que ce débat remet tout en question dans la science psychologique. D'après les associationistes, la psychologie est une science analogue à la chimie. Il y a un atomisme mental comme il y a un atomisme chimique. En psychologie de même qu'en chimie, le simple précède le composé. D'après les Bergsoniens, c'est le composé qui précède le simple ; c'est le tout qui se pose avant les parties. L'âme précède ses états et les traverse tous de sa vie indéfinissable. Les associationistes sont discontinuistes et finitistes ; les bergsoniens tiennent pour l'indéfini et le continu dans le monde mental. Ils opposent aux arêtes vives de la psychologie associationiste les fuyances de la vie intérieure. — Arrêtons là ce parallèle. Il suffit à montrer l'incompatibilité des deux points de vue. Mais lequel choisir? Le point de vue bergsonien ne satisfait pas les esprits scientifiques. En effet, l'âme des bergsoniens défie l'analyse ; elle est objet d'intuition, non de science. La psychologie bergsonienne semble se réduire à une série de thèmes poétiques sur le παντα ρέει appliqué à la vie intérieure, sur la compénétration des états psychiques, sur l'omni-présence, l'illimitation, la polyfécondité, le rayonnement en tous sens de la force psychique qui anime chacun de nous et qui n'est peut-être qu'un courant émané d'une énergie psychique plus vaste. Tout cela, au dire des associationistes, constitue une sorte d'impressionnisme métaphysique et esthétique, et rien de plus. — D'autre part, les bergsoniens repro-

chent aux associationistes de fragmenter artificiellement la vie de l'âme.

Les associationistes répondent qu'en cela ils ne font que se conformer aux principes généraux de l'explication scientifique et que leur méthode s'identifie avec la méthode cartésienne des idées claires et distinctes en dehors de laquelle il n'est point de salut pour la science. Mais d'après les bergsoniens, c'est précisément dans le fait d'appliquer cette méthode à la vie de l'âme que réside le πρῶτον Ψεῦδος de l'associationisme, le cercle vicieux dans lequel tourne la doctrine. Le débat semble insoluble. On n'en sortira qu'en remarquant que le choix d'une psychologie ne tient pas au fond à des raisons logiques et méthodologiques. Ici comme partout, le choix est surtout affaire de physiologie intime, de secrètes préférences sentimentales. Les tendres, les délicats, les idéalistes, les natures poétiques, les « belles âmes » éprises de spiritualité fine et fluide; et aussi les âmes inquiètes, ombrageuses, romantiques, mystiques, les âmes carlyliennes qui répugnent à « ces manipulations mécaniques mensongèrement appelées sciences » (1) ; les âmes shakespeariennes qui aiment à se mouvoir dans l'indéterminé et l'inachevé, dans les crépuscules vaporeux, dans les paysages de rêve à la Maeterlinck, tous ceux qui disent avec le vieillard d'*Intérieur :* « Prenez garde, on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes », tous ceux-là iront d'instinct à la psychologie bergsonienne. Par contre, les durs, les impassibles, les stoïques, ceux en qui domine le goût des formes arrêtées, des mécanismes rigides et d'un certain fatalisme géométrique à la Spinoza, s'accommoderont plutôt de l'optique associationiste.

C'est au premier type de sensibilité philosophique que paraît se rattacher M. J. Baruzi. Une polyphonie animique toute bergsonienne résonne à travers son beau livre : **La Volonté de Métamorphose**. Les variations métaphysiques que l'auteur exécute au cours de cette trilogie : *La Décadence des Songes; la Passion et la Forme* ; *la Présence de l'Univers*, s'enroulent autour de trois ou quatre leimotivs bergsoniens auxquels se mêle ou se superpose un leitmotiv spectaculaire inspiré de la philosophie de M. J. de Gaultier. C'est l'idée d'un univers traversé par un désir d'abdiquer son unité infinie et de devenir pour soi-même un spectacle. De là, dans chaque simulacre périssable par où l'univers se divulgue à lui-même, une soif indéfectible de connaissance et de surprise, « un acharnement à continuer à vivre afin que dans l'univers une variété de reflets qui sans nous n'eût point tressailli se puisse compliquer plus somptueuse ou plus exacte... Tant que ce sentiment subsiste en nous, nul déchirement ne nous décidera de nous détruire. Un Hamlet ne se peut

(1) Carlyle, *Sartor resartus*.

pas tuer parce que chez lui la part ornementale et comme physique du temps est seule blessée. L'autre demeure intacte. Et lui-même, tandis qu'il vacille, en surprend de plus près l'essence. Il discerne que cette part est toute métaphysique... ». La philosophie de M. J. Baruzi est ainsi une curieuse combinaison de l'intuitionnisme de M. Bergson et de l'idéalisme spectaculaire de M. J. de Gaultier. Mais une irréductible sensation de vie s'y exprime en la magie d'un style qui traduit dans ses mouvantes formules quelque chose du foisonnement profond, de l'opulence indéterminée de la vie.

§

Métaphysique et poésie chez M. Baruzi, le Bergsonisme devient religion chez M. P. Couissin. M. Baruzi nous révélait en nous la présence de l'Univers. M. P. Couissin y découvre la présence de Dieu. Tandis que, selon M. Baruzi, la durée métaphysique qui se construit perpétuellement en nous est le mode d'existence essentiel d'une volonté de Métamorphose indifférente aux fins religieuses et morales et attentive seulement à persévérer dans l'être et dans la connaissance en sculptant perpétuellement des formes nouvelles qui par leur richesse et leur intensité expriment un défi à toute destruction, chez M. P. Couissin, la notion bergsonienne de durée intemporelle s'identifie avec l'intuition de Dieu : « Réalité supérieure qui nous est plus intérieure que nous-mêmes. » C'est cette communication mystique que l'auteur décrit dans son opuscule : **De la Philosophie à la Religion**. Mais, d'après lui, une intuition toute individuelle de Dieu comporte des déviations et des erreurs que l'individu évitera en s'insérant dans une Société destinée à organiser l'expérience religieuse. « La plénitude de la vie religieuse se trouve alors dans le Catholicisme où la religiosité qui vibre dans l'âme de chacun se multiplie par la solidarité et se manifeste dans une forme collective... » — On voit combien sont variées les applications du Bergsonisme. Cette philosophie, comme autrefois celle de Hegel, avec laquelle elle présente plus d'une affinité, comporterait une aile droite (intuitionnisme religieux et moral) et une aile gauche (intuitionnisme individualiste, esthétique, amoral; dynamisme du moi se créant par une incessante aspiration, par un vertigineux élan vers l'avenir). En ce sens, il n'est pas jusqu'au futurisme qui ne se relierait, si l'on voulait, au bergsonisme.

§

M. H. Hœffding, dans **la Pensée humaine**, critique à la fois l'associationisme et le bergsonisme. « L'idée de l'ancienne école anglaise qui comprenait les données immédiates de la vie de l'âme d'une manière atomistique, c'est-à-dire comme si elles consistaient en une masse d'éléments indépendants les uns des autres, n'est pas

justifiée. Dans le domaine psychique aussi bien que dans le domaine physique, ce n'est que la réflexion qui amène à la conception d'atomes, conception inspirée par le besoin de rendre les différences aussi marquées que possible, pour que leur liaison soit en retour aussi claire et visible que possible. L'unité dont la réflexion est le témoignage et qu'elle cherche elle-même à produire devient alors incompréhensible... » — « Mais, ajoute l'auteur, on n'a pas plus de raison de vouloir, comme W. James et M. Bergson l'ont essayé de nos jours, représenter la vie involontaire comme étant en opposition radicale avec la réflexion et ses opérations. Alors cette vie serait indescriptible et incompréhensible et ce serait une énigme insoluble de penser comment on peut avoir connaissance de la donnée immédiate dans laquelle cependant la réflexion puise constamment. » D'après M. Hœffding, il n'y a pas opposition véritable entre la conscience immédiate et la conscience réfléchie. Les données immédiates de la conscience recèlent déjà en puissance la réflexion. Car, « de l'aveu de W. James et de M. Bergson, il existe dans la donnée immédiate des différences et de la connexité, des qualités et de la continuité... Nous touchons ici justement la possibilité intérieure de la naissance de la réflexion. Tout le poids n'en doit pas reposer sur les causes extérieures (besoin pratique, mécanisme de la langue et technique de la science). L'opposition de la continuité et de la multiplicité qualitative, de la liaison et des divers éléments, donne la raison de l'éveil de la réflexion. Dans cette opposition se trouve la possibilité d'un arrêt du courant involontaire, arrêt auquel la réflexion discursive peut porter remède par des définitions claires et précises.» Dialectique ingénieuse et qui rappelle un peu celle par laquelle Platon, dans le *Théétète*, s'efforce de faire sortir la réflexion des contradictions mêmes de la sensation. En somme, M. Hœffding cherche à concilier la donnée immédiate et la réflexion, l'intuitionnisme et l'intellectualisme. Il va sans dire qu'une pareille conciliation laisse subsister pas mal de difficultés. La question revient toujours : Laquelle sera tenue pour véridique, de la donnée immédiate, ou de la réflexion ? Du point de vue de la conscience immédiate, la réflexion est un mode de connaissance secondaire et sujet à caution, en tant qu'elle conduit à une simplification arbitraire, à une falsification et à une pétrification du réel. D'autre part, du point de vue de la réflexion abstraite, la pensée spontanée n'est pas objet de connaissance véritable ; elle n'est qu'une matière indéfinie, confuse et étrangère à l'intelligence. Bien plus, d'aucuns entrevoient en elle un arrière-fonds d'inconscience, un fonds ténébreux et inquiétant d'où peuvent sortir à tout instant des puissances ennemies de la Raison. Et c'est ce qui a lieu en effet. La psychologie contemporaine n'a-t-elle pas reconnu en nous, à côté de la logique intellectuelle, une logique affective et passionnelle qui

procède, selon nous, de tout autres lois que sa rivale et qui est souvent capable de la tenir en échec? L'esprit est ainsi une « maison divisée ». C'en est fait dès lors de l'unité de la pensée et de l'hégémonie de la Raison. Il faut que les intellectualistes en fassent leur deuil.

Memento. — J'aurais à parler maintenant d'une série d'ouvrages qui ont trait à l'histoire de la philosophie. Passons-les brièvement en revue, en suivant l'ordre des temps auxquels ils se rapportent.

Voici d'abord un livre sur la plus antique philosophie du monde aryen. Dans *le Modernisme Bouddhiste et le Bouddhisme du Bouddha* (1 vol. in-8, 5 fr., Alcan), Mme Alexandra David se propose de restituer d'après les sources directes l'enseignement du Bouddha. Elle écarte l'interprétation pessimiste du Bouddhisme et aussi l'interprétation ascétique.

Elle nous montre dans le Bouddhisme une doctrine d'une haute intellectualité, une méthode de libre recherche et de délivrance de l'illusion par l'intelligence et le savoir. Différenciant le Bouddhisme du Christianisme, elle considère le premier comme plus intellectuel, plus aristocratique ; le second comme plus populaire, avec son appel à la charité : « aimez-vous les uns les autres. » — Selon nous, cette différence est assez secondaire. Au fond il y a un trait essentiel commun au Christianisme et au Bouddhisme. C'est l'idée de renoncement. C'est l'idée qui fait le fond de Pascal : ne pas s'attacher aux biens de ce monde, parce que fugitifs, « impermanents », comme dit le Bouddha, et s'attacher à cela seul qui est éternel, car cela seul ne trompe pas. Le malheur est que les choses « impermanentes » soient les seules réelles. Si l'absolu, si Dieu ne trompe pas, c'est qu'il n'a jamais existé. Le mieux est de se résigner à l'impermanence des choses et de les aimer quand même. Aimer ce qui ne peut mourir, quelle illusion ! L'idée de la mortalité de l'être aimé rend l'étreinte plus passionnée.

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Le sentiment exprimé par le poète est plus vrai que celui qui fait le fond du Bouddhisme et du Christianisme.

Au cours de son intéressant livre, l'auteur nous apprend qu'il existe un modernisme bouddhiste très actif en Orient et même en Occident. Mais on peut se demander si Mme Alexandra David ne modernise pas elle-même un peu trop le Bouddhisme quand elle nous dit que le Bouddhisme est un système dans lequel entre une bonne dose de renanisme et quand elle parle des tendances « largement individualistes et laïques » du Bouddha.

Avec *le Fils du Silence*, de M. Han Ryner (1 vol. in-18, 3.50, Figuière), le décor change. Ce ne sont plus les bords du Gange et ce Parc des Gazelles, dont le nom est une grâce et une poésie ; ce sont les rivages méditerranéens ; c'est Samos et les îles grecques ; Eleusis, et l'Egypte, et Babylone. Et c'est la vertigineuse odyssée métaphysique accomplie par le « Fils du Silence », qui n'est autre que le jeune Pythagore. Et c'est, au cours de ce périple idéologique, le défilé des temples et des sanctuaires, l'évocation des mystères et des mystagogies, les processions de mystes et les cérémonies d'initiation, les hiérogamies et les hiérophanies ; c'est tout le pandémonium des divinités grecques, égyptiennes, syriaques. Et c'est la rencontre avec les

sages, les devins, les magiciens, les charlatans de la sagesse, Phérécyde, Epiménide, Zarathoustra.

Cependant, « le Fils du Silence » grandit en science et en sagesse. Bientôt il va parler et révéler au monde la doctrine nouvelle, ébauche de science géniale sillonnée d'éclairs mystiques. — Mais ce qui nous séduit le plus dans « le Fils du Silence », c'est qu'il est, avant tout, comme le Christ du *Cinquième Evangile*, le Fils de la pensée de M. Han Ryner. C'est, ici comme là, sous des symboles différents, le même Mépris de la Loi, le même appel au sentiment intérieur, la même invitation adressée à tout homme d'être à lui-même sa règle et sa loi.

Un tel enseignement ne serait pas du goût de M. J.-M. Lahy, qui précisément reproche à la morale de Jésus d'être trop individualiste et pas assez sociale. Le livre de M. Lahy : *la Morale de Jésus* (Alcan, 1 vol. in-18, 2 fr. 50) s'inspire des tendances de l'école de M. Durkheim. La société est le véritable principe de la morale. M. Lahy résume ainsi son jugement sur la morale du Christ : « Jésus attribua la puissance extérieure à l'homme et qui l'exalte a une force divine. Son erreur portait non sur l'existence de cette force que la science a placée dans la société, mais sur le symbole à l'aide duquel il la représentait. » Le livre de M. Lahy est une bonne étude historique des origines de la morale de Jésus ; mais gâtée dans ses conclusions par la superstition sociologique.

Ce qui m'intéresse dans le petit livre de M. M. Louis sur *Philon le Juif* (Bloud), c'est plutôt la description du milieu philosophique judéo-alexandrin que l'exposé des doctrines hyperphysiques de cet abstracteur de quintessence. Et même, pour le dire en passant, ce m'est un sujet d'étonnement de voir tant de critiques et d'érudits s'abattre sur la maigre pâture que leur offre ce juif à la plume intempérante. Cela atteste peut-être la persistance de l'instinct spiritualiste et aussi le manque de sensibilité gustative d'érudits qui s'accommodent de toute pitance idéologique. Enfin, des goûts il ne faut discuter et, puisqu'il est de mode de philoniser, philonisons.

Dans son important travail sur *Roscelin philosophe et théologien* (Alcan, 4 fr.), M. F. Picavet dissipe la légende qui représente Roscelin comme un hérétique nominaliste et reconstitue le milieu philosophique dans lequel a évolué ce théologien. — Ne quittons pas le Moyen-Age sans signaler la très belle édition des œuvres complètes du dominicain mystique *Jean Tauler* qu'a entreprise M. E. Pierre Noel (Tralin). Cette édition comprendra 8 tomes dont 4 sont déjà parus.

Je regrette de ne pouvoir que signaler en passant deux excellents opuscules de la maison Bloud : le *John Locke* de M. Jean Didier et le *Benoit Spinoza* de M. Philippe Borrell.

A ceux qui s'intéressent au problème de l'action des idées sur les faits, le beau livre de M. M. Roustan : *Les Philosophes et la société française au XVIII^e siècle* offre une occasion unique d'étudier ce problème non pas *in abstracto* et *sub specie æternitatis*, mais dans la réalité historique et dans une période privilégiée où, plus qu'en aucune autre, les idées se mêlèrent à la vie générale.

C'est également ce problème de l'action des idées sur les faits que soulève le savant livre de M. Jules Delvaille : *Histoire de l'idée du Progrès jusqu'à la fin du XVIII^e siècle* (1 vol. in-8, 12 fr., Alcan). M. Delvaille

est un intellectualiste et, comme tel, il croit à la puissance des idées. Il faut s'entendre là-dessus. Une idée qui ne s'adresse qu'à l'esprit n'a aucune action. L'idée de science et de progrès scientifique n'aurait guère eu d'action par elle-même sur les masses dont les besoins cérébraux sont très faibles et dont la curiosité scientifique est très limitée. Mais à l'idée de science et de progrès scientifique se sont adjoints des éléments étrangers. Au XVIII^e^ siècle, la science était synonyme d'athéisme et athéisme était synonyme d'émancipation des servitudes anciennes, d'avènement d'un ordre social nouveau, d'une conquête du bien-être, d'une revanche de la chair, matée par le christianisme, contre l'esprit ascétique. En d'autres termes l'idée de science et de progrès scientifique s'est trouvée associée au XVIII^e^ siècle à des idées de liberté individuelle, de revendication de droits individuels et de jouissances individuelles à des idées de révolte et de révolution. Elle a été synonyme de délivrance et de vie. C'est par là qu'elle a été puissante sur les masses. On peut ajouter que l'association qui s'est établie alors entre l'idée de science et l'idée de libération individuelle et de révolte contre les pouvoirs établis n'a rien de permanent ni de nécessaire.

Arrivant à la philosophie du XVIII^e^ siècle, je mentionnerai brièvement un intéressant livre de V. Bucaille sur la *Jeunesse de Montalembert* (Gabalda et Cie, 1 fr. 50) ; un exposé clair et méthodique de la philosophie de *Renouvier* par M. P. Archambault (Bloud); un livre de J.M. Baldwin sur *le Darwinisme dans les sciences morales* (Alcan, 2 fr. 50). L'auteur revient sur cette idée que le principe darwinien de la lutte pour la vie n'exclut pas l'altruisme. A côté de la lutte pour la vie entre individus qui, si elle existait seule, justifierait un individualisme féroce, il y a la lutte entre groupes qui suppose entre les membres de ces groupes une disposition à coopérer et à se dévouer à l'intérêt commun. Tout cela est bel et bon, mais n'empêche pas l'individu de garder son quant à soi au sein des groupes dont il fait partie et de s'insurger ouvertement ou sourdement contre la volonté du groupe quand il se sent par trop lésé ou opprimé par cette dernière.

Voici, à présent, sur Auguste Comte et le Positivisme, un lot d'ouvrages critiques qui présente ce trait piquant d'offrir aux lecteurs le choix entre ces trois attitudes : le panégyrique exalté (M. A. Dubuisson dans *Positivisme intégral* », librairie ancienne et moderne) — l'éreintement en règle (M. Paul Dupuy dans *le Positivisme d'Auguste Comte* ; Alcan) ; — enfin la solution mixte ou éclectique qui consiste à glorifier certaines parties de l'œuvre et certains aspects de l'homme, tout en repoussant les autres ou les rejetant dans l'ombre (Dr Grasset, dans : *Un demi-fou de génie ; Auguste Comte*). — Le premier de ces ouvrages est banal. Le second est spirituel et plein de verve. L'auteur y relève avec une rosserie amusante les bévues scientifiques, philosophiques et autres du grand homme qu'il s'agit de déboulonner. — Il y a là évidemment excès de dénigrement. Toutefois, l'œuvre de Comte a été surfaite. Sa politique en particulier est plutôt monocorde. Répéter sur tous les tons qu'il faut sacrifier l'individualité à la sociabilité constitue après tout un mince titre à l'immortalité. Pour terminer cette longue série d'ouvrages, je mentionnerai d'un mot l'excellent *William James*, de M. E. Boutroux, exposé lumineux, vivant, ému, des doctrines du célèbre philosophe américain.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

M. Ostrogorski : *La Démocratie et les partis politiques*. Calmann-Lévy. 6 fr.— Maurice Hauriou : *Les Idées de M. Duguit*, Privats, Toulouse.—Fernand Dubief : *La Question du vagabondage*. Fasquelle, 3 fr. 50. — Daniel Bellet : *Le Chômage et son remède*. Alcan, 3 fr. 50.—Henri Poincaré : *Les Sciences et les humanités*. A. Fayard. 1 fr.— François-Guillaume de Maigret : *Le Carnet d'un vieux maître*, B. Grasset. 3 fr. 50. — Memento.

C'est un ouvrage tout à fait remarquable que **la Démocratie et les partis politiques**, de M. Ostrogorski, et si je n'en rends compte qu'à la seconde édition, c'est uniquement parce que la première n'avait pas été envoyée au *Mercure*. L'auteur a été frappé de ce fait qu'en Angleterre et aux Etats-Unis, surtout, le régime démocratique, en dehors duquel on ne conçoit guère nos sociétés contemporaines, se trouve vicié à fond par l'ingérence des grands partis politiques permanents : « Aux types de bassesse que le genre humain a produits, de Caïn à Tartufe, le siècle de la démocratie en a ajouté un nouveau, le politicien, et ce n'est point le moins vil. L'âme d'Arlequin du politicien est cousue de mille petitesses, un seul trait fait leur unité, la lâcheté. » C'est de ce mal que M. Ostrogorski voudrait nous guérir et l'on lira avec fruit la discussion de tous les remèdes qu'il examine : susbtitution aux partis permanents de ligues temporaires et à but spécial, préférence donnée partout aux gens compétants sur les charlatans, abandon de la théorie dangereuse de Jean-Jacques sur la volonté générale du peuple, recours à la représentation proportionnelle, au vote préférentiel, au referendum, à un filtrage des candidats, remplacement de la responsabilité collective du cabinet par les responsabilités individuelles des ministres, tous ces articles d'ailleurs subordonnés à un changement préalable de l'âme de l'électeur : qu'il ne cherche plus à former de partis permanents, ni par eux à conquérir le pouvoir dans un but de satisfaction personnelle et qu'au contraire il s'imprègne d'esprit public.

Tout ceci, ainsi que son aveu mélancolique, que, même bien administrés, ces nombreux remèdes n'empêcheraient pas l'homme ordinaire d'être un médiocre animal politique, rend l'auteur sympathique ; il n'a, en vérité, rien de ce qu'il flagelle si justement chez les charlatans du scrutin. Ce que nous pouvons seulement regretter, c'est qu'il se soit absorbé dans l'étude du politicianisme anglo-saxon au lieu d'étudier aussi notre politicianisme à nous, qui est fort différent; nous n'avons pas en France la lutte de partis permanents à victoires alternantes, mais la domination prolongée depuis plus de trente ans d'un parti soucieux de conserver l'assiette au beurre, ce qui vaut mieux d'un côté et pis de l'autre. Quant à la guérison du virus politicien, je ne vois qu'un remède radical, dont ne parle d'ailleurs pas M. Ostrogorski, le remplacement du scrutin par le tirage au sort dans des

catégories préalablement fixées pour la désignation des représentants aux divers degrés du corps civique ; il est certain que du coup toutes les brigues et intrigues électorales sont frappées à mort, et que, d'autre part, toutes les opinions, même les moins numériquement, puissantes, qui peuvent d'ailleurs être les plus légitimes, ont chance de s'exprimer. Quant aux moyens moins radicaux, j'en ajouterai deux à ceux qu'indique le savant auteur et dont je ne conteste pas le mérite : le premier serait la séparation du pouvoir politique et du pouvoir administratif; d'un côté le président du cabinet et ses amis, ministres sans portefeuilles, responsables solidairement devant le Parlement ; de l'autre, les ministres à portefeuilles, responsables de leur administration devant le cabinet; le second serait la retraite du cabinet à date fixe, chaque 31 décembre, par exemple, et à toute autre date la nécessité pour cette retraite d'un vote de défiance à la majorité des deux tiers. Je crois qu'avec ces innovations très simples, très faciles à établir, très conformes à tous nos principes modernes, la lèpre politicienne serait guérie.

§

M. Ostrogorski n'est pas un isolé dans sa partie, et depuis que le Droit public a été inscrit dans les programmes, un assez grand nombre de professeurs de droit se consacrent à son étude, mais ce qui prouve bien qu'on ne décrète pas la science à coups de programmes, la plupart de leurs travaux sont d'un caractère professionnel et presque bureaucratique qui leur ôte tout intérêt général. Etant donné, par exemple, qu'un d'entre eux, M. Duguit, sortant heureusement de ce fond banal, a exposé des théories très hardies dans le sens antigouvernemental pour ne pas dire anarchiste, il est très surprenant, M. Hauriou le fait remarquer dans un travail sur **les Idées de M. Duguit**, que ces théories n'aient jamais été prises à partie directement, ni réfutées, ni même discutées systématiquement. Comme il l'ajoute : « Voilà qui donne une piètre idée de la vitalité de la science du Droit public en France ; un pareil silence dans une affaire d'une pareille importance dénonce lamentablement l'état inorganique dans lequel elle se trouve et qui provient, à n'en pas douter, de notre excessive centralisation universitaire. » Avant ainsi de discuter les idées de son collègue, le savant doyen de Toulouse lui donne en partie raison. Il n'est donc pas suspect de mauvais vouloir s'il finit par lui donner tort. M. Duguit, comme beaucoup d'anarchistes, se trouve amené (qui fait l'ange fait la bête) à conclure à un socialisme effréné : la solution mixte, pour plus bourgeoise qu'elle soit, est autrement sage, et M. Hauriou montre très bien que le monisme et le déterminisme unilinéaire, qui sont déjà très hypothétiques en philosophie et en science, sont inadmissibles en matière sociale, laquelle vit, Tarde

l'a montré, de contingences : une fois compris ce caractère composite de la sociologie, on échappe au Charybde socialiste et au Scylla anarchiste, et l'on passe, souriant comme le sage Ulysse conduit par la Sagesse même, entre ces deux sots écueils.

§

La **Question du vagabondage** valait la peine d'être posée devant le public et on ne peut que louer M. Fernand Dubief, président de la Commission parlementaire qui s'en occupe, de l'avoir traitée en un volume portatif, car pour les populations rurales la question n'est que trop posée et depuis trop longtemps ! On évalue à 400.000 individus le nombre des trimardeurs, coquillards et cheminéaux de tout acabit qui mettent nos paysans en coupe réglée de miches, lard salé et gros sous. Quand on a affaire à un criminel pur, le vagabondage accroît redoutablement sa nocivité ; le tueur de petits bergers, Vacher, n'a pu rester si longtemps introuvable que parce qu'il était roulant de mœurs, faisant trente kilomètres la nuit même de son crime ; qui aurait pu le soupçonner, alors surtout qu'il avait de bons papiers et un livret élogieux de sergent-major de réserve ? De là la nécessité d'une surveillance vigilante et d'une répression rigoureuse dès qu'on se trouve en face d'un vagabond refusant l'assistance par le travail, celle-ci d'ailleurs n'étant pas organisée que sur le papier, comme aujourd'hui. Si notre corps préfectoral était composé d'administrateurs, et non de courtiers électoraux, le mal serait vite enrayé : on cite un préfet du Pas-de-Calais qui en quelques années avait complètement purgé son département de cette engeance ; les trimardeurs avaient rayé Arras de l'horaire d'étapes qu'ils tiennent soigneusement à jour. Inutile d'ajouter que M. Dubief, en bon politicien, se garde bien d'indiquer ce moyen, qui pourrait détourner les préfets de leur petite ratatouille électorale et qu'il le remplace par les couplets obligatoires sur l'œuvre parfaite de la troisième grande république ; toutefois, comme il est obligé d'avouer « que le cheminéau a disparu de la Belgique », il devrait en conclure que, sur ce point au moins, notre sacro-sainte république aurait un peu à apprendre des monarchies voisines.

§

Plus importante encore est la question du chômage que M. Daniel Bellet, le secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique, étudie avec l'autorité que consacre ce titre, dans un volume substantiel : **le Chômage et son remède**. On peut dire que, s'il n'y avait pas de chômage, il n'y aurait pas de question sociale, car d'une part ne croupiraient dans la misère que ceux qui ne veulent pas travailler, et d'autre part, les patrons courant après les ouvriers, les salaires de ceux-ci seraient aussi élevés que possible. Mais il y a du chômage, et

la question est de savoir pourquoi. Si c'est à cause d'une mauvaise distribution des industries, les bourses du travail que préconise l'auteur (de vraies bourses du travail, et non les officines politiciennes que nous connaissons sous ce nom) pourraient remédier au mal : si c'est à cause d'une surproduction, le problème est plus délicat, il faudrait alors des sortes de Hauts Conseils internationaux qui seraient pour la répartition des industries ce que les Bourses du travail sont pour les placements d'ouvriers ; ces Hauts Conseils indiqueraient les industries engorgées et les courants commerciaux développables. Mais tous ces organes, conseils, bourses, bureaux de placement, devraient être libres, et libres également les caisses d'assurance contre le chômage. Si l'Etat veut se charger de ce risque, il court à la ruine ; comme le dit justement M. Paul Leroy-Beaulieu dans la préface de ce livre, l'assurance est toujours onéreuse et quand elle vise trop de risques elle engendre une charge dépassant de beaucoup le montant de ces risques ; sans compter que toute assurance d'Etat aggrave la bureaucratie, le parasitisme et le servilisme général. Mais comme la cuisine des primes et des indemnités serait un excellent moyen de tenir en main des centaines de milliers d'électeurs, il est probable que nous ne couperons pas à l'assurance gouvernementale.

La *Ligue pour la culture française*, présidée par M. Jean Richepin et vivifiée par MM. Alfred de Tarde et Henri Massis, et qui vient de faire paraître le premier n° d'un *Bulletin* fort bien composé, publie d'autre part, sous forme de tract à gros tirage, de M. Henri Poincaré : **Les Sciences et les humanités**, d'une largeur et hauteur d'esprit vraiment incomparables : « Le savant ne doit pas s'attarder à réaliser des fins pratiques : il les obtiendra sans doute, mais il faut qu'il les obtienne par surcroît. La science qui n'aurait en vue que les applications ne serait plus la science, elle ne serait plus que la cuisine. Il n'y a pas d'autre science que la science désintéressée. » J'aime à croire que la Contre-Ligue des sorbonicoles et primaires supérieurs ne s'inscrira pas en faux contre ceci. Au surplus il me semble qu'entre les deux Ligues il y a beaucoup de malentendus et surtout des malentendus de partis. Cet étonnant Bouglé, qui trouve, en un style plus étonnant encore, que la Ligue de M. Jean Richepin pue à plein nez le réactionnaire, ne se doute sans doute pas que c'est lui et ses amis qui infectent nauséeusement la politiquaillerie. Le jour où tous ces relents se seront dissipés, tout le monde se trouvera d'accord, car l'érudition d'histoire littéraire a sa place légitime à la Sorbonne, et nous autres écrivains préférerons toujours le plus sec des Lansons au plus fleuri des Paul Albert. Il semble d'ailleurs qu'on revienne peu à peu à des idées plus sages sur l'éducation ; le grand mouvement d'idées provoqué par Edmond Demolins et continué par M. Georges Bertier, qui lui a succédé à l'Ecole des Roches et qui

publie une forte intéressante revue sous ce titre justement l'*Education*, a jeté des semences qui lèveront. Un livre comme celui de M. F.-G. de Maigret, **le Carnet d'un vieux maître**, montre quel louable progrès se fait dans les idées, et une enquête que va publier la *Revue des Français* mettra, je crois, en lumière les motifs d'espérer qu'il y a lieu de tirer de l'étude de la génération montante, celle qui est encore au collège. Le danger, ici comme ailleurs, comme partout, vient de nos bons quinze-mille. Sans eux d'ailleurs y aurait-il une question éducationnelle ?

Memento. — C. Bouglé : *La Sociologie de Proudhon*. A. Colin. 3.50. On écrit peut-être un peu beaucoup sur Proudhon, mais vraiment il le mérite. Il y a dans Proudhon autre chose que des systèmes et des syllogismes, il y a un homme ! Aussi un penseur. L'originalité de celui-ci, M. Bouglé la met bien en lumière ; Proudhon forcé par la Raison de relever tout ce qu'il avait détruit par le raisonnement, quelle leçon ! C'est, au fond, l'histoire de presque chacun de nous ; mais le fâcheux, c'est que l'histoire est toujours à recommencer, ces leçons-là ne servent à personne. — Albert Lafontaine : *Charles Fourier*, Bloud, 0.60. Cet autre jurassien a provoqué une littérature aussi touffue : la plaquette que je cite piquera, j'espère, bien des curiosités. Ah ! la série de la culture des poires composée de 32 groupes ! Voilà qui enfonce pas mal *Das Kapital !* — Michel Bakounine : *Œuvres*, tome V, Stock, 3.50 Reproduction d'articles divers qui me semblent dénués d'intérêt. — Jean Herluison : *Maurice Barrès et le problème de l'ordre*, Lib. nat., 0.75. Barrès, bien qu'« ennemi des lois », lui aussi, est autrement intéressant que tous ces fakirs de Russie qu'on a voulu nous faire avaler. — L. Laberthonière : *Positivisme et catholicisme*, Bloud, 3.50. Le sous-titre, « à propos de *l'Action française* », montre qu'il ne s'agit pas, et c'est fâcheux, d'une étude désintéressée de ces deux grandes forces ; c'est une simple et longue (430 pages !) polémique contre le père jésuite Pedro Descoqs, lequel laisse assez naïvement, en effet, le chat échapper du sac, tout le temps. Ceux qui ne comprennent pas pourquoi les Français, y compris d'ailleurs ces MM. de *l'Action française*, sont si intraitablement anticléricaux, n'ont qu'à lire ce jésuite au nom biscornu. Pedro Descoqs ! faut-y que son orgueil soit profonde !... — Louis-N. Roux : *Pour le Séparatisme, manifeste du parti nationaliste breton*. Chez M. Lemercier d'Erm, 26, rue des Ecoles, 1 fr. Ne nous frappons pas ! Tant que les séparatistes habiteront rue des Ecoles, la séparation ne sera pas faite. Et puis, si c'était sérieux, mon excellent ami Yvea Berthon aurait signé le manifeste. S'il ne l'a pas signé, lui, l'Archidruide, c'est que ça ne doit pas être sérieux. — A. Sève : *Notions d'Enseignement pacifiste*, Giard-Brière, 1 fr. Le livre est précédé d'une lettre-préface de M. Ferdinand Buisson. J'en suggère une autre à l'auteur qui choisit si bien son heure pour son prêche, c'est une des « nouvelles contradictions » de Charles Régismanset : « Le peuple qui, au moment précis où un voisin grossier l'insulte et le prend à la gorge, affirme son pacifisme, ce peuple-là ne relève que de la trique. » Cette préface eût été plus courte, plus claire, et

mieux que le livre aurait convaincu le lecteur que, comme l'assure l'auteur, le pacifisme n'est pas l'affaiblissement du patriotisme.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

L'Art d'enfiler des perles. — *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, publication de l'Institut Ethnographique International, Leroux éditeur. — A. van Gennep : *Etudes d'Ethnographie Algérienne*, ib. — Rev. J. Roscoe: *The Baganda; an account of their native customs and beliefs*, Londres, Macmillan, 525 pages, photos et plans, 15 shillings. — C. W. Hobley : *Ethnology of Akamba and other east african tribes;* Cambridge archœological and ethnological séries, Cambridge University Press, 172 pages, photos, carte, 7 sh. 6. — A. C. Hollis : *The Nandi, their language and folklore*, Oxford, Clarendon Press, Frowde, 328 pages, photos, dessins, carte, 16 shillings. — C. W. J. Orr : *The making of Northern Nigeria*, Londres, Macmillan, cartes, 8 sh. 6. — Abdullah Maasur (G. Wyman Bury) : *The Land of Uz*, Londres, Macmillan, 354 pages, photos, carte, 8 sh. 6.

Des amis ayant donné à mes filles de grandes boîtes de **perles**, je dus, comme de juste, indiquer des modèles et me rappelant les chefs-d'œuvre des Indiens de l'Amérique du Nord, surtout leurs wampums si richement ornés, puis les jolis rubans de perles des Huichol de l'Amérique centrale, des nègres bantous et des Indonésiens, je cherchai les modèles demandés dans mes monographies ethnographiques. Je trouvai en abondance dessins au trait, zincs et phototypies ; mais quelle ne fut pas ma surprise de constater que, dans l'intéressant volume de miss Owen sur les Indiens Musquakie, par exemple, il y avait bien des descriptions détaillées d'objets en perles, mais pas un mot sur la technique. La plupart des monographies consultées se contentaient de signaler, soit que les perles étaient comme tissées en manière d'étoffe, soit enfilées à mesure qu'on tressait une sorte de filet, soit cousues sur peau, étoffe, etc.

J'ai fini par trouver dans le *Handbook of American Indians*, édité par le Bureau of Ethnology de Washington, au mot *beadwork*, un dessin schématique, mais sans indications explicatives dans le texte ; tant bien que mal, j'ai réussi à restituer cette technique et à confectionner un petit morceau d'étoffe en perles, à dessin géométrique, de 15 cm. carrés environ. Par ce temps d'étrennes, peut-être d'autres parents seront-ils contents d'enseigner à leurs enfants cette technique, dont il n'est pas parlé dans les brochures couramment en distribution.

On fait une véritable étoffe de perles, dont la chaîne est constituée par des fils parallèles mis à plat, par exemple au nombre de 25 ; dans les deux fils extérieurs on passe d'abord une ligne de perles identiques. Puis on tend le tout, en écartant à peu près les fils à la distance d'une perle. On peut tendre la chaîne sur un métier à broder ordinaire. On prend ensuite un long fil, où on enfile successivement les perles, alternativement sur et sous un fil de chaîne, et quand

on est arrivé de l'autre côté, on passe dans l'une des perles en bordure et on enfile sur la même rangée, en ayant soin de passer sur les fils qui étaient dessus et sous les fils qui étaient dessous. Arrivé de l'autre côté, on passe dans une perle de bordure, et on commence la seconde rangée. C'est exactement le procédé de tissage des étoffes au petit métier debout, encore employé par un grand nombre de populations demi-civilisées, avec cette différence que la navette est remplacé par une aiguille fine et qu'entre chaque point il y a une perle. Le résultat final vaut la peine qu'on a prise.

Par contre, je n'ai pas réussi la technique du filet, bien qu'on m'ait donné un collier de Bornéo ; mais je préfère ne pas le défaire. Peut-être, en employant un métier à dentelles primitif, arriverait-on au résultat voulu. En tout cas, aucun de ces ouvrages de demi-civilisés ne ressemble à ce qu'on peut trouver dans les grands magasins ; ces techniques sont à la fois trop compliquées et trop irrégulières pour pouvoir donner lieu à une production en grand à l'aide de machines. Il en est de même, par exemple, de la technique, déjà connue à l'époque lacustre, du tissage aux cartons. Pour n'en pas perdre l'habitude, je poserai une question à mes lecteurs : existe-t-il dans des localités de France une production d'ouvrages en perles (autres que pour les objets funéraires, mais sous forme de colliers, bracelets, etc.) d'aspect primitif ou comme travail à domicile ?

§

Nos connaissances en matière d'ethnographie africaine s'enrichissent depuis quelques mois rapidement. La **Revue d'Ethnographie** a publié, en 1910 et 1911, plusieurs grands articles monographiques étendus : sur les populations de la Sanga (de M. Bruel), sur les Pygmées (du Dr Ouzilleau), sur les Lobi (de M. Charles), sur les Bobodé (M. Paul Guébhard) et dans mes **Etudes d'Ethnographie Algérienne** (102 pages, 52 fig., XI pl.) j'ai exposé le résultat partiel d'une exploration de six semaines dans la région de Tlemcen et en Grande Kabylie ; j'ai étudié en détail les soufflets des orfèvres et des forgerons ; les poteries kabyles, faites à la main, cuites à l'air libre et ornées d'un décor peint rectilinéaire qui apparente directement ces poteries à celles de Chypre et de la Palestine protohistoriques (1500 à 2500 av. J.-C.) ; le tissage aux cartons ; les marques de propriété et les tatouages ; les couvertures de Tlemcen, les nattes des Beni Snous, les étoffes kabyles ornées de décors si curieux, etc. Notre Afrique du Nord est une mine ethnographique bien moins exploitée encore que je ne croyais et de tous côtés abondent les sujets de recherches réellement intéressantes. Espérons que le nouveau Gouverneur général aura à cœur d'aider dans les enquêtes qu'ils ont commencées dans ce sens les savants consciencieux que

sont MM. Bel (de Tlemcen) et Ricard (d'Alger), qui m'annoncent l'achèvement d'une monographie sur les industries de la laine dans l'Afrique du Nord.

§

En Grande-Bretagne aussi ont été publiées d'excellentes monographies. Celle du rév. Roscoe sur les **Baganda** est le résultat de vingt-cinq ans d'enquête sur place et a été dirigée par les conseils de J.-G. Frazer. Aussi la vie religieuse et sociale des Baganda (nègres bantous de l'Ouganda) y est-elle décrite avec la plus grande minutie au lieu que la civilisation matérielle est un peu sacrifiée. Certes, l'on aurait désiré plus de renseignements sur les techniques. Mais pour ce qui concerne les rites et cérémonies diverses, si compliquées chez les nègres, de la naissance, de l'initiation, du mariage, des funérailles, du couronnement du roi et du culte qu'on lui rend, le livre du rév. Roscoe est une mine admirable. Le fait curieux, c'est que plusieurs cérémonies, pratiques et croyances baganda correspondent directement à des faits de même ordre de l'Egypte ancienne. Par exemple, les croyances et rites se rapportant au cordon ombilical des rois baganda viennent de suggérer à des égyptologues une interprétation nouvelle de certaines pyramides, où l'on n'a pas trouvé de cadavre, mais seulement, ensevelis avec un luxe extraordinaire de précautions, des cordons ombilicaux de pharaons.

Les livres de Hobley sur les **Akamba** et de Hollis sur les **Nandi** de l'Afrique Orientale anglaise fournissent eux aussi des renseignements nouveaux en masse : les auteurs, moins au courant des théories hiérographiques, se sont, par contre, intéressés avant tout aux arts et industries indigènes, ont reproduit avec soin les objets usuels et noté toutes sortes de petits détails de la vie quotidienne, qui ont pour nous cet intérêt, les Akamba et les Nandi étant jusqu'ici connus seulement de nom, de compléter nos cartes de répartition des faits ethnographiques. Des illustrations excellentes et le fait que les réponses des indigènes sont données dans la langue originale font de ces deux volumes des instruments de travail de premier ordre.

L'ouvrage de M. Orr, **la Formation de la Nigérie septentrionale**, est davantage destiné aux fonctionnaires coloniaux et au grand public. L'auteur, qui a occupé dans cette colonie une position officielle, a ténu à rappeler les difficultés auxquelles se heurta le gouvernement anglais jusqu'à une occupation et une pacification complètes ; il indique les possibilités économiques de cette vaste région, si riche et pourtant trop dédaignée du public anglais ; quelques pages sont consacrées aux populations locales et à leur psychologie.

Le **Pays d'Uz**, c'est le hinterland d'Aden, qu'on croyait plat, désertique et inhabité : Abdullah Mansur, fonctionnaire anglais, a été le premier à l'explorer et à lier amitié avec de nombreuses tribus dont on ne soupçonnait même pas l'existence parce qu'elles vivent à l'abri de leurs montagnes abruptes, riches en coteaux fertiles et en pâturages. L'auteur est allé ensuite très loin dans des parties encore inexplorées du désert arabique méridional. De sorte que son livre, où l'on trouve quelques descriptions de traits de mœurs et d'excellentes photos, marquera une date dans la littérature géographique et ethnographique. A signaler les curieuses fortifications des petites villes de ces régions, et qui sont, les unes byzantines, les autres himyarites.

Le jour où on pourra fouiller systématiquement en ces régions, nous éprouverons, je crois, bien des surprises.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Nouvelle Revue : Feu le cardinal Mathieu demande au Pape le droit pour les prêtres d'exercer des professions et de se marier. — *Les Guêpes :* M. Fagus, sur l'œuvre de M. Willy. — *La Nouvelle Revue Française :* fragments d'un poème de M. O. W. Milosz. — *Revue indépendante :* M. Paul Fort, d'après M. Alexandre Mercereau. — Memento.

Il est infiniment grave de faire parler les défunts, — autrement dit : de publier les papiers qu'ils ont laissés et n'avaient pas cru devoir remettre, de leur propre initiative, à l'imprimeur. Je le soutiens avec d'autant plus de fermeté que progresse, de jour en jour, le monceau de publications posthumes dont revues et librairies sont submergées.

Quand Baudelaire a gémi :

Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs...

il ne prévoyait que l'oubli des vivants à leur égard. Certains cultes sont d'une dangereuse indiscrétion.

Voici qu'un mémoire du cardinal Mathieu, adressé au Pape en 1904, est imprimé tout au long dans **la Nouvelle Revue** (15 décembre) par les soins de M. Pierre Harispe. Les éditeurs de ce document — qu'ils intitulent *la condition du prêtre à notre époque* — savent évidemment quelle responsabilité ils ont assumée. Et si je crois pouvoir prétendre qu'un prélat écrivant au pontife l'a fait d'une manière qu'il eût altérée pour soumettre la même question à l'examen de la société laïque, j'exprime là une réserve que, sans doute, M. Pierre Harispe a examinée et combattue par de puisssantes raisons, avant d'apporter la « copie » du cardinal Mathieu au directeur de *la Nouvelle Revue*.

Le cardinal Mathieu montre un bon sens pratique indiscutable,

dans ses avis au Saint Père. Parlant de l'Eglise, en France, il écrit :

Or, elle a à combattre aujourd'hui la misère qui attaque la vie matérielle du prêtre, le scepticisme qui attente à sa vie morale, la dépopulation, et tous les désordres qui tendent à détruire la famille. Les lois saintes du mariage sont plus violées que celles du sacerdoce.

Au prêtre sans ressources, il faut permettre l'exercice de carrières nobles qui cadrent avec ses fonctions sacrées, des carrières qui, tout en lui créant des ressources nouvelles, grandiront son influence sur les peuples, et absorberont son activité intellectuelle dans l'exercice d'une charité plus grande et d'une foi plus sincère et plus active.

Les trois carrières qui sauvegarderaient à la fois sa dignité, qui lui rendraient ou développeraient son influence sur le peuple sont : la carrière **médicale, celle du barreau et celle du vétérinaire.**

Le prêtre-médecin — pourvu qu'il guérît le corps, — aurait une influence quasi-souveraine, par l'alliance réalisée en lui des deux pouvoirs les plus actifs sur la faiblesse misérable des masses.

Ah ! Très Saint-Père, permettez à vos prêtres l'étude et l'exercice de la science médicale, et vous rendrez l'autorité de la science bienfaisante que l'impiété cherche à leur ravir. Et qu'on ne vous dise pas qu'il y a parfois indécence pour le prêtre à traiter certaines maladies. La théologie enseigne et ordonne qu'il intervienne dans les circonstances plus scabreuses et délicates de l'enfantement, si parfois il manquait de médecin ou de sage-femme. Du reste, il est des cas où il pourrait se récuser, et faire appel à l'intervention de l'un de ses confrères. Néanmoins, il est des infirmités cachées dont la connaissance et les soins l'inciteraient plus à la vertu qu'aux défaillances. Les maladies dites honteuses ne sont pas de nature à porter à la débauche, bien au contraire. Et quelle porte ouverte aux humiliations de l'âme et à son retour au bien, que les soins donnés dans dans ces occasions qui humilient. Il n'y a plus de secret pour cet autre Jésus, car au médecin qui voit tout, on révèle avec plus de franchise les fautes les plus intimes de son âme.

Il est un fait constant, et que les médecins eux-mêmes reconnaissent, c'est que la familiarité et le traitement des organes que nous sommes habitués à considérer comme cachés, voire honteux, en donne plutôt le dégoût ; *assueta vilescunt*. Nul n'est moins porté au plaisir de la chair que celui qui en connaît les infirmités repoussantes et les conséquences terribles. Ce sont ces excès de pruderie, ces réserves trop absolues, ces modesties répugnantes qui vont jusqu'à méconnaître les mortifications et les morales ablutions de l'hygiène, qui provoquent toutes les convoitises et tous les désordres. On n'est tenté de voir d'une vue malsaine que ce dont on se prive d'une manière trop absolue. On n'est tenté de porter ses mains à certains organes que quand, par excès de réserve, on les laisse ronger par la vermine. L'hygiène du corps, de tout le corps, est plus morale que la modestie coupable qui provoque à toutes les lubricités : *anima sana in corpore sano*. L'exercice de la médecine, même dans ce qu'elle a de plus scabreux pour la faiblesse humaine, est donc de nature à inspirer plus de vertu que de vice.

C'est le jansénisme infâme du dernier siècle qui a jeté le trouble dans la morale chrétienne, la confusion et la honte dans les actes et les organes sacrés, et non pas honteux, de la génération et de la paternité : c'est une injure à Dieu créateur et ordonnateur de tout ce que nous sommes.

Plaidant contre le célibat du prêtre catholique, le cardinal Mathieu rappelle que « le célibat est d'institution païenne ». Il précise : « Je ne dis pas la chasteté. » Le distinguo est subtil, et, par cela, il est fort aimable. « C'est Rome païenne qui avait institué les vestales... C'est le despotisme de l'empire romain qui avait institué le célibat de toute une catégorie de citoyens... », dénonce le cardinal. Son expression est robuste :

Un homme sans famille est un déraciné dont on vient plus facilement à bout. Rien ne le tient à la vie. C'est un eunuque moral dont les services semblent plus sûrs et plus désintéressés. Qu'on ne puisse pas dire que la Papauté a voulu renouveler, pour s'assurer plus sûrement sa main-mise sur les consciences, cette servitude et cette catégorie de citoyens qui ont perdu les droits de l'homme, en faisant, des lévites, des eunuques du sanctuaire.

Votre Sainteté n'ignore pas les désordres que cet état de choses a engendrés dans le clergé régulier et séculier. Il lui suffit de consulter les annales de l'histoire de l'Eglise et les archives même du Vatican, pour s'en convaincre. Il lui suffit de lire les Pères de l'Eglise qui ont déploré les désordres contre nature du clergé à travers tous les siècles. Il lui suffit d'interroger sa conscience même de prêtre et de confesseur. Qu'on ne puisse pas dire que dans l'Eglise de Dieu, tous les crimes contre la loi divine obtiennent le pardon et que, seule, une loi humaine est sans tolérance ; que tous les désordres contre nature y sont tolérés et que, seul, l'ordre naturel et divin du mariage n'y trouve ni remise, ni absolution. Mettez fin, Très Saint Père, à cet antagonisme entre Dieu et son œuvre, entre sa loi et la Vôtre. Qu'on ne s'obstine pas à Rome dans un absolutisme que démentent les actes eux-mêmes de ceux qui en proclamaient la sainte austérité. Les papes et les pontifes les plus dissolus ont été les plus sévères dans leurs décrets contre le mariage des prêtres, comme s'ils voulaient couvrir la corruption de leurs mœurs des chastes rigueurs de leurs encycliques et de leurs lettres pastorales. Tant il est vrai que les saints sont indulgents, et les libertins implacables et injustes.

J'ose affirmer que c'étaient là des propos confidentiels. La divulgation de ceux-ci n'eût peut-être point plu au cardinal Mathieu, à cause de l'arme qu'ils peuvent devenir au service des adversaires du cléricalisme catholique :

Le prêtre est absous de tous les crimes, même contre nature, excepté du mariage selon l'ordre de la nature.

La loi humaine, en apparence du moins, l'emporte ici sur la loi divine. Le prêtre est absous quand il forfait aux lois contre nature et divines, mais nul confesseur ne peut l'absoudre s'il forfait à la loi ecclésiastique et humaine du célibat.

C'est là une contradiction qui choque les esprits les moins prévenus et les scandalise. Sans doute, c'est en vertu d'un engagement solennel qu'il a pris aux pieds des autels le jour de son sous-diaconat, qu'il ne peut être absous avant d'être relevé. Mais comment un engagement d'homme peut-il prévaloir sur la loi divine ?

Eh! quoi, Très Saint Père, le prêtre peut être absous dans le concubinage, l'adultère, la sodomie, dans toutes les fautes contre nature, et par conquent contre Dieu, et il ne peut être absous dans le mariage, c'est-à-dire dans l'acte le plus conforme aux lois divines et humaines.

N'est-ce pas là une pratique qui heurte et révolte le bon sens autant que la morale ? Nous ne parlons, Très Saint Père, qu'au point de vue des observations superficielles que le moraliste et le chrétien peuvent faire et qui les scandalisent.

C'est pourquoi, humblement prosterné auprès de Votre Sainteté, nous la supplions d'étendre la loi du pardon au mariage du prêtre, de donner à tout confesseur le droit de l'absoudre et de le relever à ses propres yeux, afin que, purifié et fort de ses droits, il continue à servir l'Eglise comme chrétien et père de famille.

Puisqu'au tribunal de la pénitence le confesseur peut l'absoudre du concubinage, de l'adultère et de la sodomie, qu'il puisse aussi le relever et le marier, sans recourir à toutes ces formalités administratives et à toutes les lenteurs de la Sacrée Pénitencerie.

Pourquoi n'utiliserait-on pas, dans l'Eglise même, les forces vives et apostoliques des prêtres engagés dans le mariage ?

M. Pierre Harispe, en éditant ce mémoire, a découvert une source de controverses.

§

Les Guêpes, cette mince et piquante revue — qui a pour matricule le n° 445 d'un article du Code, — consacre son fascicule de novembre à M. Willy. Un hommage de MM. Maurice de Noisay et Jean-Marc Bernard, un chant royal de M. J.-Ch. E. Rey, « pour consoler Willy de la mort de Maugis », une page émue de Mme Raymonde Delaunois, un article de M. Fagus, d'autres de MM. Henri Martineau, Raoul Monier, Henri Clouard et des citations choisies de Tinan, Lucien Jean, de MM. Eugène Marsan, Louis Thomas, F. de Miomandre, E. Sicard, composent ce numéro des *Guêpes*.

M. Fagus écrit :

Ce sont précisément de tels mérites qui l'ont fait traiter (M. Willy) avec un feint dédain, ou un mépris hypocrite, selon un renouvellement de la même manœuvre intéressée qui réussit naguère à l'égard de ces deux admirables représentants de l'honnêteté et du génie français : Jean Lorrain, Alfred Jarry.

Une autre tactique plus adroitement perfide, qui consiste à l'accuser d'être seulement le signataire des livres portant son nom, nous invite à évoquer un souvenir personnel. Il nous arriva de collaborer à une ou deux *Lettres de l'Ouvreuse*. Ayant écouté avec attention le concert d'où nous rap-

portâmes une analyse scrupuleuse... que Willy se borna à truffer de traits d'esprit... Oui ; mais, voilà : ce qui n'était que le compte rendu de n'importe quel dilettante exercé et soigneux, ce judicieux truffage l'avait doué du je ne sais quoi d'inimitable qui caractérise les *Lettres de l'Ouvreuse*. Ç'avait été du Quiconque, ce devenait du Willy.

§

Il faudrait citer in extenso le poème que M. O. W. Milosz donne à **la Nouvelle Revue française** (1er décembre) : *le Consolateur*. Puisse ce fragment inspirer le goût de lire cette belle œuvre, aux amateurs de poésie :

Lorsque je pense à Vous, *à Vous*, ô ma vieillesse,
Cher souvenir menteur d'un bonheur inconnu,
Beau septembre du cœur, amoureuse sagesse,
Fantôme pardonnant d'un passé vide et nu,
Lorsque je pense à Vous, grande amie, ô vieillesse,

L'ombre d'un étranger qui ressemble à ma vie
Me conte à sa façon l'histoire de mon cœur
Et je prête, boudeur, une oreille ravie
Aux légendes sans fin de ce tendre flatteur,
De ce cher étranger qui ressemble à ma vie.

. . . . . .

Que me contez-vous là d'une voix de mirage,
Faibles lèvres d'écho de mon jeune flatteur ?
Est-ce donc là ma vie, est-ce là mon visage ?
C'est trop pur, trop brillant pour ce nocturne cœur.
Que me contes-tu là, chaste voix de mirage ?

Mais le cruel charmeur ne daigne pas m'entendre.
Quand je lui dis : tu mens, ce cœur n'a pas aimé.
Il répond à mon cri par un rire si tendre
Qu'il semble que s'effeuille en nymphéa de mai
La bouche du charmeur qui ne veut pas m'entendre.

. . . . . .

« Contemple avec amour ces flottantes collines,
Ces épaves du soir sur l'océan des jours ;
Dormeur environné d'apparences câlines,
Laisse de ton destin s'effacer les contours
Avec le doux profil des lointaines collines.

. . . . . .

Ce que nous pressentons, il ne faut pas le dire ;
Nos frères et nos sœurs ne le comprendraient pas.
Gardons-nous de mêler à leur danse, à leur rire,
L'écho surnaturel des accents de Là-Bas...
Ce que nous pressentons, il ne faut pas le dire. »

Il se tait et confie à la vague apaisée
De mon sein le sommeil de sa tête d'enfant,
Léger comme ces vents qu'à travers leur rosée
Baisent les jeunes fleurs. Sur mon sein maintenant
Il dort comme le ciel sur la vague apaisée.

§

De la chronique de M. Alexandre Mercereau — *Revue indépendante* (décembre) — « la Littérature », ces très justes lignes sur l'œuvre et l'inspiration de M. Paul Fort :

Certes, ce n'est pas par hasard que je place en première ligne Paul Fort. Pour celui-là entre tous nous revendiquerions le titre de Chantre populaire, si cela voulait dire ce que cela devrait vouloir dire : voix la plus humaine et la plus harmonieuse, voix comprise de tous et émouvant tout le monde, voix qui se forme dans toutes les poitrines, éclate sur toutes les lèvres, fleurit tous les yeux, éclaire tous les fronts.

Lire, relire ces douze volumes de *Ballades Françaises* qui sont comme autant de multiples aspects de notre vie à chacun, c'est ressusciter en nous un monde de sensations riantes, même sous quelques larmes, aimables et enjouées, même s'il s'y mêle quatre grains de mélancolie.

. . . . . .

Il va sans dire qu'au long des chemins, il s'arrête cent fois, et non point essoufflé, pour reprendre haleine, mais bien pour dépenser un peu de sa débordante force. Ici, il module un chant que n'aurait pas désavoué l'auteur sublime des *Méditations*, et là, de la pointe de son « style », il grave une fantaisie à la manière de Callot, de Rembrandt ou de Gaspard de la Nuit, se frotte à Rabelais ou à Shakespeare.

Voilà bien des noms et de bien grands noms évoqués pour un seul homme sans doute. Loin de moi d'établir la généalogie littéraire de Paul Fort d'aussi fantasque façon. La vérité est que Paul Fort reste Paul Fort d'un bout à l'autre et qu'ainsi il est incomparable. Personnel, il se développe en tout sens sans se démentir.

. . . . . .

Paul Fort tend devant nous un écran merveilleux sur lequel vient se refléter toute son âme tour à tour tourmentée et sereine, quelquefois grave, le plus souvent souriante, amoureuse et indifférente, mais toujours vagabonde, flexible, souple, charmante, harmonieuse, et c'est par elle que nous avons conscience du monde. Sa poésie est tellement sincère et vraie, tellement dépouillée d'artifice et de rhétorique, tellement selon l'heure, ou le cri ou le chant du poète, que nous la sentons toujours comme une confidence, comme une confidence musicale et parfumée, confidence si vivante et si simple, qu'il nous semble vraiment que c'est nous qui nous confessons, qui confessons nos impresssions devant ce monde et nos sentiments devant la vie. Elle est si vivante et si simple que nous nous étonnons de ne pas l'entendre murmurée par toutes les lèvres, les plus naïves et les plus raffinées, de la montagne à la forêt, de la plaine à la mer, qu'il a toutes chantées, mêlée aux plus populaires des chansons que nous a léguées le passé.

Que cela ne soit pas, faut-il déduire que la phrase du poète est hermétique ? Ses mots parlent à tous les cœurs !

Sa technique est-elle rébarbative ? Sa formule trop arrêtée ?

Jamais auteur ne se préoccupa si peu de ces mots vides de sens, sur lesquels dissertent sans relâche ceux qui n'ont point d'instruments où jouer : vers réguliers, libres, libérés.

M. Alexandre Mercereau a cent fois raison de présenter Paul Fort, en première ligne, à l'admiration de « ses » et de « nos » cadets. Le poète des *Ballades Françaises* est un maître, dans toute la force de ce terme, parce que son lyrisme — qui est un riche enseignement — est inimitable. Un maître, à proprement dire, doit susciter des personnalités sans imposer sa discipline. Paul Fort, c'est la liberté même dans le vaste univers poétique.

§

Memento. — *La Plume* (1er et 15 décembre) reparaît. Ses nouveaux éditeurs disent : « On a parlé de la *résurrection* de la Plume ; c'est *réveil* qu'il faut dire... » Ils admettent néanmoins que l'on crie : « La Plume est morte, vive la Plume ! » Oui, qu'elle vive... quand ce ne serait que pour introniser le descendant de Naundorff, ou s'y essayer. Déjà, vous apprendrez beaucoup sous l'autorité de M. Robinet de Clery, et au cours d'une étude désormais « à suivre » : « Les d'Orléans et les Montpensier, traîtres à la France. »

Cependant, *la Plume* est littéraire, de par la collaboration de MM. G. Marlow, L. Bazalgette, E. Guérinon, R. Christian-Frogé, etc.

La Revue hebdomadaire (16 décembre). — M. Charles Géniaux : « Trente ans de protectorat tunisien. » — Mme de Rongen-Grosoff : « Notes d'une sœur de la Croix-Rouge. »

La Nouvelle Revue française (1er décembre). — M. André Gide : « Propositions. » — M. Paul Claudel : « L'Annonce faite à Marie. »

La Revue du Midi (15 décembre). — M. C. Pitollet : « Jules Canonge et Ernest Roussel : un épisode de la vie littéraire nîmoise au siècle dernier. » — M. Marcel Fabre : « Le Cimetière de Picpus. »

Les Pages Modernes (décembre). — « L'Evolution chinoise », par M. J. d'Estray. — « Les Conditions actuelles de la critique », par M. G. Truc.

La Grande Revue (10 décembre). — M. Emile Verhaeren : « Poésies. » — « Le plan de la Révolution Chinoise » d'après le « Comité central de l'Union Chinoise ». — « Badinguet », par M. P. Mantoux.

La Revue (15 décembre). — « La Jeune poésie en France », par M. Charles Dumas.

La Revue du Mois (10 décembre). — « Les poudres B », par M. L.-J. Simon. — L'« Egoïsme de M. Le Dantec », par M. G. Batault. — L'Armée coloniale nouvelle », par M. Abel La Hille.

Revue du Temps présent (2 décembre). — « La Critique et les débuts de Musset », par M. Ed. Leterrier.

Revue bleue (16 décembre). — M. G. Bonet-Maury : « Les Sanctions morales de l'histoire. » — « Maurice Maeterlinck », par M. L. Maury.

La Revue de Paris (15 décembre). — Dr Barthez : « La Famille impériale

à Saint-Cloud et à Biarritz. » — « Strasbourg », par Mme M. de Noailles. — « Mystères Egyptiens », par M. Alex Moret.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Amour-passion et phtisie (*Chronique médicale*, 15 décembre 1911). — Stendhal au Palais-Royal (*Le Gaulois*, 2 janvier 1912).

Il y a quelques mois, ici même, le Dr Voivenel étudiait le rôle des maladies, entre autres de la phtisie, dans l'inspiration littéraire, et il montrait l'exaltation délicate qu'y puisèrent tant de poètes et d'artistes : de Mozart à Millevoye, de Chopin à Albert Samain. Dans la **Chronique médicale**, le Dr Laignel-Lavastine se demande si la phtisie ne joue pas un grand rôle dans la genèse et dans l'évolution de l'amour-passion. Ces deux questions se tiennent, car il n'est guère d'art ni de poésie sans l'amour, qui lui donne sa forme la plus humaine. Le Dr Laignel-Lavastine a déjà publié une bien intéressante psychologie des tuberculeux et il n'y revient que pour étudier quelques amours célèbres qui nous furent révélées en ces derniers temps, en particulier celui de Maurice de Guérin et de la baronne de Maistre. Leurs relations ont été exposées par M. Abel Lefranc, qui dit à ce propos : « Cet amour prendra un jour, quand il sera démêlé, une place à part parmi les passions mémorables de l'époque romantique...Dans une nature aussi vibrante, il est probable que cette passion fut la première cause des ravages qui se traduisirent par sa grande maladie de 1837. » C'est bien possible, quoique au premier examen on soit surpris qu'une maladie qui est physique puisse être engendrée par une cause morale. Mais si on a un peu réfléchi sur les fameux « rapports du physique et du moral » qui préoccupaient Cabanis, on est naturellement arrivé à cette conclusion que le moral est physique, lui aussi, et les retentissements de l'un sur l'autre n'ont plus rien qui surprenne. Etre, phtisie, amour, génie, tout cela c'est de la physique, quelles que soient leurs manifestations. Ceci fera comprendre la partie de l'étude du Dr Laignel-Lavastine, dont je cite la dernière page :

Eugénie, en son cœur si tendre et si aimant, avait deviné le martyre de son frère.

Je te crois malheureux dans ton bonheur apparent et que *c'est la cause de la maladie*. La plupart des maux viennent de l'âme.

Je n'ai entendu que des regards mécontents... Jalousie! Oui, c'est cela qui s'est mis entre Caro et ta sœur qui t'aime.

Et par crainte d'être une cause de discorde dans ce ménage *si uni*, elle s'enfuit aux Coques, chez Mme de Maistre...

La passion sans issue, la solitude du cœur et les coups d'épingle d'une

vie domestique indigne de Maurice nourrirent la phtisie chez ce sentimental.

Prédisposé par son tempérament et son caractère, de la famille des Watteau, des Novalis et des Samain, qui succombèrent comme lui, il fut entraîné dans la tuberculose par la tristesse lassée de son cœur trop de fois meurtri, de Rayssac en 1831, au Val d'Arguenon, en 1834, et aux Coques, en 1837.

Ces deux passions de phtisiques, Mme Charles et Maurice de Guérin, permettent trois hypothèses :

1° La phtisie attise la passion;

2° La passion entraîne la phtisie;

3° L'une et l'autre sont fonction du même terrain, tempérament languide et caractère sentimental.

La première hypothèse paraît expliquer le cas de Mme Charles, dont la passion amoureuse ne fut qu'un des symptômes de son excitation morbide. Les deux autres semblent s'appliquer à Maurice de Guérin.

Il était, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, sentimental de caractère et délicat de tempérament, à la fois prédisposé à la passion et à la phtisie. Son amour profond et malheureux pour Mme de Maistre ne fit sans doute que précipiter la courbe de sa vie déjà déterminée dans son organisme.

Il vaut mieux, d'ailleurs, en pareille matière, indiquer des possibilités qu'affirmer des rapports, car nous ignorons trop des différences passionnelles des artistes et du vulgaire, des phtisiques et des bien portants, pour conclure avec certitude que telle passion chez un tuberculeux artiste est plus liée à sa maladie qu'à la valeur de son âme.

Le mot d'Eugénie : « La plupart des maux viennent de l'âme », ne me choque nullement. L'âme n'est-elle pas physique, comme le corps dont elle est la conséquence et l'expression suprême?

§

A propos du Palais-Royal, redevenu un vague sujet de conversation, où règne maintenant un silence « énorme » troublé seulement l'été par des cris d'enfants et par les musiques militaires, M. Jean-Louis Vaudoyer évoque dans **Le Gaulois** quelques-unes des ombres illustres qui reviennent peut-être hanter ces galeries fantomales, Camille Desmoulins, Bonaparte, Benjamin Constant, Stendhal.

Voici Stendhal, qui s'appelait alors Henry Beyl :

Dans une chronique centenaire, consacrée au Palais-Royal, on peut lire ceci : « Un des cafés les plus brillants fut celui que le glacier Corazza fonda dans la galerie de Montpensier. Les Chabot, les Pauly, les Collot d'Herbois, les membres les plus exaltés de la Commune et de la Convention y avaient tenu leurs assises et préparé leurs coups. »

Eh bien, ce café, qui apportait encore, avec deux ou trois autres établissements de ce genre, un semblant d'animation au vieux jardin, vient de

fermer ses portes. Depuis longtemps, nul élégant ne s'y risquait plus, mais, le samedi, des familles de petits bourgeois y donnaient des repas de noces, quelques provinciaux, de rares étrangers y venaient aussi, sur le conseil de personnes très lointaines et très âgées. Ces suprêmes clients n'ont pas suffi pour épargner à ce café-restaurant la décadence et la ruine. Voici qu'il disparaît, et sa fin empire encore l'agonie lamentable de ce Palais-Royal, qui fut l'endroit le plus animé, non seulement de Paris, mais de l'Europe, et qui en est sans doute, aujourd'hui, le plus mort et le plus déserté.

Sous les charmilles nues, le long des parterres d'où les jardiniers viennent d'arracher les fleurs fanées de l'automne, au bord du bassin rond sur lequel on ne voit plus ni cygnes, ni flottilles, le seul promeneur heureux est le mélancolique gourmand du passé.

Pour l'imagination la moins habile à évoquer les ombres, sur les chaises de ces allées solitaires, que de présences, quelle compagnie ! A l'occasion de la mort de ce café aux devantures désormais closes, qu'on nous permette de relater ici quelques-unes des rencontres que nous fîmes, selon les heures, dans ce jardin, sous ces galeries. Ces fantômes illustres ou pittoresques, dans ce décor qui fut un des plus permanents de notre histoire, ne sont maintenant que des marionnettes de poussière et de cendre, mais que la mémoire anime, et que respecte l'oubli.

C'est dans ce café Corazza même que nous commencerons notre pèlerinage. Un portier complaisant nous ouvre l'accès aux salles vides. Il fait là une humidité pénétrante dans laquelle baignent de mauvais relents. Mais l'odeur des repas bon marché qu'on distribuait depuis vingt années dans cet endroit déchu n'a pas su détruire un parfum délicat et démodé, conservé ici par le temps, embaumeur soigneux. Ce parfum, c'est celui dont usait, pour ses coquetteries de jeune homme, Henri Beyle, le futur Stendhal, dandy débutant, et dont on est tenté de sourire d'abord, si l'on n'a pas rencontré aussitôt un regard plein de malice et d'attention.

C'était en 1805. Beyle, qui avait vingt-deux ans, courtisait l'actrice Mélanie Guilbert, qu'il appelait Louason. N'est-ce point le 22 pluviôse de cette année-là qu'il vint dans le café où nous le cherchons aujourd'hui ? On peut le supposer. Il portait « un habit neuf, bronze cannelle, de drap léger ». Il se sentait plein d'une « sensibilité tamisée ». C'est sans doute en sortant de chez Corazza qu'il se rendit chez Dugazon, où il apprenait à jouer la comédie. Mlle Louason y arriva « comme il disait Philinte ». Elle, à son tour, joua Monime. Puis, ils revinrent ensemble par la rue des Fossés-Montmartre et celle des Petits-Champs; elle regarda et admira une robe brodée, des bonnets. Rien de plus. Devant chez elle, il la quitta, et rentra, désolé de sa « nigauderie », dont, aussitôt, sur son cahier, il chercha avec sang-froid jusqu'aux plus minces raisons.

Devant ce même café où il était venu s'asseoir, amoureux clairvoyant et timide, il repassa, en 1830, déjà lourd, vers la cinquantaine. C'était un matin, vers dix heures et demie. Pendant neuf ans, il avait été chaque jour rejoindre son ami Mareste, dans le café de Rouen, ici, au Palais-Royal. Mais, le 3 janvier, Mareste nia à Beyle « je ne sais quel fait antibourbonien », et Beyle « se détermina au pénible sacrifice de changer de café ». Il choisit le café Lemblin, le fameux café libéral, également situé au Palais-

Royal. Pour aller de l'un à l'autre, il suivit probablement cette galerie et hésita peut-être à entrer dans cette salle. N'est-ce pas lui que voilà, passant derrière les glaces : corpulent, un peu vulgaire, serré dans une redingote trop juste ; dans le collier de barbe, les joues sont grasses, les lèvres riantes ; les yeux brillent sous les paupières plissées. Ce n'est plus le garçon tourmenté qui récitait *le Misanthrope*. Stendhal a fait la guerre, voyagé. En Italie, il a aimé des villes, des tableaux et des femmes. Il a écrit des livres. L'an prochain, il publiera *le Rouge et le Noir*. En cette année 1830, il fait à Mme Azur une cour heureuse. Cette Mme Azur portait des robes de velours noir et de cachemire rouge, et vivait dans une chambre tapissée de noir; elle s'engoua des tables tournantes. Stendhal assure qu'elle était « la Française a moins poupée qu'il eût rencontrée ».

. DE BURY.

LES THÉATRES

Bouffes-Parisiennes : *La Revue des X*, revue à spectacle en 28 tableaux, de MM. XXX... (24 novembre). — Théatre Antoine : *L'Eternel mari*, pièce en 4 actes, de MM. Alfred Savoir et Nozière, d'après le roman de Dostoïevsky (8 décembre). — Vaudeville : *Les Sauterelles*, pièce en 4 actes et 5 tableaux de M. Emile Fabre (13 décembre). — Bêtises. — Une devinette sur le Louvre. M. Letellier et la Joconde. — Autre mot. — Memento.

Il ne faut pas dire du mal des revues. Elles ont leur agrément. De la musique légère, faite d'airs connus, des couplets malicieux sur des gens notoires, le doigt mis sur les ridicules à la mode, la satire amusée des événements de l'année, de l'esprit, de l'entrain, beaucoup de gaieté dans beaucoup de méchanceté,— ou de malice, si vous préférez un mot moins fort. Cela repose des grandes machines littéraires, des pièces à thèses, des pièces morales, des pièces lyriques, tout ce théâtre à phrases et sans vie aucune. Il me semble toutefois que les revues d'aujourd'hui ne ressemblent pas aux revues d'autrefois. Elles me semblent même ne pas les valoir, moins drôles, moins piquantes. Probablement, l'esprit a suivi le courant des choses. Il est devenu cher. On en a moins facilement. Il est vrai qu'on n'a jamais vu d'époque plus bête que la nôtre. L'esprit effarouche. On n'ose plus en montrer. Il fut un temps où l'on savait se venger d'un bon mot par un autre bon mot, rendre épigramme pour épigramme, et c'eût été passer pour sot que de se taire en s'enfermant dans une bouderie chagrine. Aujourd'hui c'est manquer de savoir-vivre que d'avoir quelque causticité, et un bon mot est devenu une offense, presque une injure. Les gens veulent bien l'entendre, s'en amuser, mais timidement, en cachette, sans s'en rendre en rien complices, et encore moins le publier. Et vous faites la plus petite épigramme, vous commettez le moindre propos un peu railleur sur quelque personnage en vue, critique de journal ou muse de salon, que l'intéressé se drape dans sa dignité froissée et que toute la galerie vous suspecte de ressentiment personnel ou de basse vengeance. Il faut plaindre une

époque de ne pas mieux comprendre l'esprit, de l'aimer si peu et de le supporter si mal. Car l'esprit est tout, et il manque l'essentiel où il n'apparaît pas. Un bon mot, mais ce peut être tout, un bon mot! Ce peut être la poésie, l'émotion, le rire, le tragique, la douleur, la bonté, l'amour, toute l'expérience de la vie, tout un caractère, toute une philosophie. Que ne donnerait-on pas pour un bon mot, pour une anecdote bien tracée, qui peignent, qui marquent, qui touchent juste? Ouvrez Chamfort. Ouvrez Rivarol. Rappelez-vous Voltaire. Souvenez-vous de certains mots de Henri Heine. Vraiment, n'y a-t-il pas là, dans leur moindre saillie, autrement de matière que dans bien des livres pompeux, célèbres et admirés? Certes, il est beau d'être intelligent, mais l'intelligence, sans l'esprit, n'est qu'une chose pesante, pédante et prétentieuse. L'esprit, c'est la clairvoyance, la légèreté, le sens de la relativité, le don de l'observation, la pénétration profonde des sentiments et des idées. C'est le jeu, l'intuition rapide, là où l'intelligence cherche et ne fait qu'un lent travail. Que d'hommes intelligents j'ai vus se montrer sots par manque d'esprit! Savoir rire, — le rire n'est pas toujours la gaieté, — savoir se moquer, des autres et de soi-même, c'est le don suprême, c'est la marque de la liberté, c'est savoir s'élever au-dessus de la vie et la railler. Je me le dis souvent, quand je regarde la vie d'aujourd'hui : vraiment, nous manquons d'un Voltaire pour nous peindre, et le moindre Chamfort, le moindre Rivarol feraient mieux notre affaire que tous les grands auteurs vieux ou jeunes, tous si parfaitement dénués d'esprit, dont on nous rebat les oreilles. Mais je prêche dans le désert. On n'a plus le goût de l'esprit, et j'aurai tout au plus trois lecteurs pour être de mon avis.

Tout ce qui précède est d'ailleurs un bien grand couplet relativement à mon sujet. L'esprit qu'on est accoutumé à trouver dans les revues n'est pas si élevé. C'est un esprit facile, un esprit de circonstance, un esprit pour faire rire, sans plus. Mais n'est-ce pas déjà quelque chose? On peut seulement regretter, en ce qui concerne **La Revue des X** — qui sont MM. de Caillavet, Romain Coolus, Francis de Croisset, Albert Guinon, Max Maurey et Jacques Richepin, — qu'on l'y ait autant mesuré. Il faut dire aussi que l'abus de la mise en scène s'est introduit dans ces sortes de pièces comme dans tout notre théâtre. Des décors, des danses, des tableaux vivants, des apothéoses. On transforme ainsi en spectacle pour les yeux ce qui devrait être avant tout une suite de scènes satiriques. Les amateurs de jolies femmes et de scènes plastiques y trouvent peut-être leur compte. Mais les gens comme moi, qui aiment à entendre dire du bien de leur prochain, sont un peu déçus. Il est vrai que cette mise en scène est vraiment somptueuse. Il y a notamment, à la fin d'un tableau, une très belle farandole, véritable trouvaille d'art, ce n'est pas trop dire, qui

mériterait à elle seule de faire le succès de la pièce. Il est vrai aussi que les scènes de revue, si elles sont peu nombreuses, sont assez réussies. Une seule fait tache, celle du *Tambour d'Arcole*, dialogue entre le tambour et un monsieur pacifiste. Plaignons l'auteur qui l'a commise. On ne saurait aller plus loin dans la bêtise patriotique. Mais les autres scènes sont amusantes. On y voit MM. d'Annunzio, Max Dearly, Gunsbourg, les Membres du Comité de la Comédie Française, etc. Je signalerai surtout celle sur M. Nozière. Les critiques en ont beaucoup parlé, de cette scène, mais sans en rien dire. Jalousie, sans doute ? Moi, je suis un meilleur confrère. J'ai noté, pour les reproduire ici, ces couplets où M. Nozière est si justement apprécié. Cela fera plaisir à quelques lecteurs, et peut-être aussi à M. Nozière lui-même, que sa modestie — il nous l'a confié dans un feuilleton, — a empêché d'aller les entendre.

M. Nozière est en scène avec Mlle Régina Badet. Tous deux chantent :

REGINA

Je profane et dénature
Nos plus illustres auteurs,

NOZIÈRE

Rien n'est plus doux, je vous jure,
Quand on est adaptateur.

REGINA

Combien d'œuvres immortelles
Qu'avec sa plume ingénue
Il rendit tell'ment plus belles
Qu'on n'les a pas reconnues. } *bis*

NOZIÈRE

De notr'cher art dramatique
Je suis deux fois l'serviteur,

REGINA

Redoutable comm'critique,
Mais sans danger comme auteur.

NOZIÈRE

Je collabor' je dois l'dire
Pour mes pièc's, c'est entendu,
Mais ça s'voit rien qu'à les lire,
Je fais seul mes compt's-rendus. } *bis*

NOZIÈRE

De mes pièc's, à l'ordinaire,
Le public n'est pas curieux,

RÉGINA

N'y a qu'Monsieur d'Clermont-Tonnerre
Qui les prenne au sérieux.

NOZIÈRE

Devant des gens en visite,
Qui regrett't d'être venus,
Il me fait jouer deux fois d'suite,
C'est le plus grand succès qu'j'ai eu ! } *bis*

Le Théâtre Antoine a joué une pièce de MM. Savoir et Nozière : **l'Eternel mari**, tirée d'un roman de Dostoiewsky. Les auteurs, — on m'assure que je pourrais dire M. Savoir tout seul, — ont assez modifié le sujet qui leur était offert, dans les scènes comme dans les personnages. Ils ont même inventé tout un acte et apporté un dénouement qui ne ressemble en rien au dénouement du livre. J'ai déjà dit ce que je pense de ces procédés en usage en matière d'adaptation théâtrale et qu'il me paraît difficile d'approuver. Laissons même de côté le respect dû à une œuvre, et cela d'autant plus que l'auteur n'est plus là pour donner son avis. Je viens pour entendre du Dostoiewsky. J'ai le droit de me plaindre qu'on l'ait mêlé d'autre chose. Après cela, je dois reconnaître que les parties ajoutées le sont avec un grand talent. On y sent une grande connaissance du caractère d'écrivain de Dostoiewsky et du ton, de la matière de son œuvre. Moi qui n'ai pas lu le roman, je n'avais rien vu, dans la pièce, des morceaux ajoutés. M. Gémier s'est montré, dans *l'Eternel mari*, une fois de plus, un comédien extraordinaire, le mot n'a rien de trop, et à côté de lui, M. Capellani a montré beaucoup de talent. Cette pièce, d'un profond intérêt, d'un comique dur, contenu, douloureux, et dont la première a été donnée le 8 décembre, a quitté l'affiche le 22 décembre. C'est-à-dire quinze représentations. Cela fait l'éloge du public. Les bonnes pièces, les belles œuvres, les véritables créations d'écrivains, et jouées par de vrais artistes, ne l'intéressent pas. Il lui faut du Flers et Caillavet et les mannequins parlants de la Comédie-Française.

L'Eternel mari était suivi d'un petit acte de M. Edmond Guiraud : **Moïse.** Comment peut-on écrire une chose aussi bête ?

M. Emile Fabre a fait jouer au Vaudeville une pièce : **Les Sauterelles**, qui est une satire fort intéressante des mœurs de l'administration française dans nos colonies. C'est une pièce sérieuse, et si elle est comique par endroits, ce comique n'est pas gai. M. Fabre nous transporte dans une contrée de l'Extrême-Orient sur laquelle la France a établi son protectorat et nous voyons comment se comportent les divers fonctionnaires qu'elle y a envoyés, depuis le gouverneur jusqu'au dernier petit secrétaire. Rivalités, incohérence, mœurs suspectes, abrutissement par l'opium, gabegies et exactions, les postes les plus difficiles occupés par des favoris de ministres, la veille encore rédacteurs à cent cinquante francs par mois dans des journaux radicaux, tout y est. Le gouvernement de la République vient d'auto-

riser un emprunt de 250 millions que paieront naturellement les indigènes au moyen de nouveaux impôts. Le conseil de la colonie s'assemble pour délibérer sur l'emploi de cet emprunt. Tous les fonctionnaires sont d'abord d'avis qu'il importe au prestige de la France de faire construire un superbe palais au Gouverneur. Moyen, surtout, de faire leur cour à celui-ci. Le Procureur de la République réclame ensuite pour la construction d'un Palais de justice, d'un bagne, de prisons, et l'établissement de toute une police, indispensables, selon lui, pour faire sentir aux indigènes les bienfaits de la civilisation française. Après lui, le Directeur des travaux publics réclame pour la construction de ports, de routes, de canaux, dont sera chargée une société industrielle qui lui en saura gré. Tous les fonctionnaires réclament ainsi pour leur partie, si bien que l'emprunt est à peine suffisant pour les satisfaire tous. L'un d'eux, pourtant, honnête homme et qui n'a pas encore parlé, demande timidement ce que deviennent dans tout cela les besoins des indigènes. Somme toute, ces 250 millions, ce sont eux qui les paieront. On va à cet effet les imposer durement, faire peser sur eux de nouvelles charges. Il conviendrait peut-être de faire quelque chose pour eux. Proposition qui provoque chez tous ses collègues une réelle stupéfaction, que l'un deux résume dans cette réponse, unanimement applaudie : « Je me demande à quoi on peut mieux employer cet emprunt qu'à assurer le bien-être des fonctionnaires qui ont tout quitté pour venir vivre ici? » A côté de ces beautés de l'administration, M. Emile Fabre nous montre un peu des beautés du parti militaire. Un chef de clan a soulevé la rebellion des indigènes. Il s'agit de le capturer pour que se calme l'effervescence. Le général commandant les forces françaises reçoit du gouverneur l'ordre de marcher à sa poursuite, de s'emparer de lui et de l'exécuter. C'est chose bientôt accomplie. Mais quelque temps après, nouvelle révolte, et l'on découvre que le même chef est à la tête des rebelles. Le gouverneur s'informe. Il apprend que ce chef qu'on croyait mort vit toujours, et qu'on n'a mis la main que sur son frère. Il fait revenir le général et lui donne l'ordre d'en finir, pour une bonne fois, avec l'encombrant chef indigène. Mais le général se redresse. Il n'a pu se tromper. « J'ai été fait, dit-il en se frappant la poitrine, grand-officier de la Légion d'honneur pour avoir capturé et fait exécuter... (ici un nom chinois que je n'ai pas retenu). Je ne reviendrai pas là-dessus. » Et je ne vous donne que quelques traits. Dans ce genre, il y en a bien d'autres, comme celui de cet interprète qui, chargé de faire un discours aux indigènes pour calmer leur mécontentement, avoue ne pas savoir leur langue, ce qui fait dire à un fonctionnaire, avec indignation : « Aussi, on n'a pas idée de cela. Voilà trois ans que nous sommes ici et ces sauvages ne savent pas encore le français! » Finalement,

tous ces fonctionnaires prennent si bien à cœur les intérêts des indigènes, jusqu'à destituer l'empereur en fonction pour le remplacer par un jeune prince plus facile à dominer, que le pays se révolte, et que tous ces messieurs, le palais du gouverneur cerné et à demi incendié, n'échappent que par miracle à la récompense qui leur serait due et qu'on regrette — c'est l'impression profonde que laisse la pièce, — de leur voir éviter. Naturellement, il se trouve des gens à qui l'optimisme fait un mol oreiller, pour dire que *les Sauterelles* sont du théâtre, que des faits comme ceux montrés par M. Fabre sont exagérés, ou qu'ils remontent à une époque ancienne, et que maintenant tout est parfait dans la meilleure des administrations coloniales. Comme si une récente affaire algérienne ne nous renseignait pas encore sur ce point. Un monsieur que j'ai rencontré et à qui je parlais de la leçon contenue dans *les Sauterelles*, qu'il n'avait pas vues, m'a aussi répété à plusieurs reprises : « C'est facile, c'est facile, c'est facile... » Je n'ai jamais pu en tirer autre chose. Facile, facile... Il m'agaçait un peu. J'avais envie de lui répondre : « Et votre sœur, est-elle facile ? »

Le Vaudeville devrait bien, de temps en temps, changer ses artistes. C'est un peu fatigant de voir toujours les mêmes.

Cela fait toujours plaisir de lire des bêtises. *Le Petit bleu* nous a offert récemment celles-ci :

> Il paraît que les théâtres où l'on espérait réaliser de splendides recettes grâce à des revues un peu trop suggestives commencent, au contraire, à connaître les mauvaises soirées et que le caissier ne « s'y frotte pas les mains ». C'est à la fois très consolant et très naturel. C'est, en effet, une erreur de croire que le public parisien est assoiffé de scandale.

On ne voit pas bien ce que vient faire ici le mot scandale. L'auteur de ce couplet est un étranger, probablement. Il emploie les mots au petit bonheur. Quel scandale y a-t-il, en effet, à montrer sur une scène de jolies femmes, même très peu habillées, et quel scandale y a-t-il à aller les voir ? Commettons-nous un scandale quand nous prenons plaisir à regarder notre maîtresse, ou notre femme, quand elle est gracieuse et qu'elle sait dédaigner l'excessive pudeur, dans le costume, ou presque, de notre mère Eve ? L'écrivain du *Petit bleu* est probablement de ces messieurs qui font l'amour en se voilant le visage, avec des dames soigneusement enveloppées dans des chemises-sacs où se trouve ménagée l'ouverture strictement nécessaire? Ce comique devrait leur suffire.

Il paraît qu'il court en ce moment quelques devinettes sur le Musée du Louvre. On m'a raconté notamment celle-ci, que je vous répéterai :

Un marin, un hibou et un canard vont visiter le Louvre. Quelles sont leurs impressions à chacun ?

Voici : Le marin trouve ça chic. Le hibou trouve ça chouette. Il n'y a que le canard qui ne soit pas content : il lui a fallu laisser sa canne au vestiaire.

Est-ce drôle ?

Mais il n'y a pas que les plaisanteries. Il y a aussi les choses vraies, sérieuses. Ce sont les plus amusantes, naturellement. Celle-ci, par exemple. Le jour où l'œuvre du Vinci disparut du Louvre, un rédacteur du *Journal* accourut en donner la nouvelle à son directeur : « Monsieur, on a volé la Joconde ! — Où ça ? » demanda M. Letellier.

Nous sommes à l'époque où les gens de lettres déposent leurs ouvrages à l'Institut, en vue d'obtenir un des nombreux prix académiques qui sont décernés chaque année. Romanciers, historiens, critiques littéraires, poètes, tous se remuent. Quelqu'un disait dernièrement, devant moi, à un de ces postulants occupé à préparer son envoi : « On commence par un prix, on finit par un fauteuil. » Le postulant souriait, avec une modestie feinte et heureuse. Mon ami ajouta : « Puis on espère un habit, et l'on n'a qu'une veste. »

Memento. — Comédie-Royale : *Bonne Maison*, pièce en un acte, de M. Pierre Montrel. *Le Pavillon*, comédie en 3 actes, de MM. André Sylvane et Mouezy-Eon. *Léonie est en avance* ou *le Mal joli*, pièce en un acte, de M. Georges Feydeau (9 décembre). — Grand Guignol : *le Bon droit*, pièce en un acte, de MM. Spitzer et Géraldy. *Hioung Pé Ling*, pièce en deux tableaux, de M. Ch. Garin. *Une Femme charmante*, pièce en un acte, de M. André Mycho. *L'homme qui a vu le diable*, drame en 3 tableaux, de M. Gaston Leroux. *La Chambre à côté*, pièce en un acte, de M. Dieudonné (17 décembre). — Capucines : *En douceur !* revue en 2 actes, de M. Hugues Delorme. *La Petite Pensionnaire*, comédie en une acte, de M. Georges Nanteuil et Léon Miral. *Le Secrétaire*, pièce en un acte, de M. Pierre Landelle (20 décembre). — Comédie-française : *Les Cloches de Port-Royal*, poème de Mlle Jeanne Dortzal, musique de M. Marcel Estève (22 décembre). — Odéon : *Madame Dandin*, comédie en un acte, en vers, de M. J.-L. Croze (22 décembre). — Gymnase : *Un bon petit diable*, petite féerie en 3 actes, en vers, d'après le roman de Mme de Ségur, par Mme Rosemonde Gérard et M. Maurice Rostand (22 décembre). — Comédie-Française : *Gribouille*, comédie en un acte, en vers, de MM. Pau Souchon et André Avèze (23 décembre).

MAURICE BOISSARD.

ART

Rétrospective Eugène Boudin (Bernheim jeune). — 1re exposition rétrospective des peintres et lithographes (Devambez). — Aquarelles et Dessins (Druet). — Exposition Georges Rouault (Druet). — Exposition Asselin (Blot). — Exposition Aghion (Bernheim jeune). — Le Musée Rodin.

Une rétrospective d'**Eugène Boudin** met sous nos yeux des

notations rapides, précieuses, un peu de toutes dates, commodes non pour se remémorer tout l'effort glorieux du peintre, mais pour s'évoquer quelques désirs de son œuvre, quelques-unes de ses curiosités favorites. Eparses hors toute la durée de sa vie, elles font songer à des étés nombreux occupés à regarder le mouvement des baigneurs, et à des automnes de gros temps où les barques de pêche en danger prennent pour l'artiste comme un intérêt dramatique. Avec les seuls moyens du dessin en 1846 Boudin fait voir, dans son *Naufrage d'un brick*, toute l'horreur de la mer secouée, le drame de l'évasion difficile hors sa colère, des chaloupes, l'effritement du gréement, au-dessus de la coque qui sombre, et ce dessin de petites proportions est une merveille. D'autres dessins donnent à Boudin des étendues de plaines et de collines autour d'un moulin, la vision d'un large terroir gras et puissant. Les êtres y apparaissent aussi avec une singulière beauté, aussi bien les pêcheurs de mouvements lents, de lignes simples, de repos tassés, que les Parisiennes venues bavarder un beau jour de soleil pour fournir au peintre une de ces éclatantes symphonies de fanfreluches en face du large qu'il a su noter avec tant de brillante diversité. Il eut de délicieuses pages dans cette série, avec le papillotement enrubanné de la mode Second Empire. Et tous ces groupes assis vibrent, s'égaient d'un caquet, vivent réellement. Ce sont là dessins de maître. Quelques ébauches à l'huile rappellent le peintre de ciels et d'eaux que fut Boudin, notations cursives et complètes, traits et taches qui n'offrent pas ce bel émail qui s'épand sur les peintures achevées de Boudin, ce savoureux émail complexe qui apparente son faire à celui de Jongkind.

Autre rétrospective : celle des **peintres lithographes**, chez Devambez. Le catalogue dit 1re exposition des peintres lithographes, ce qui défend de trouver cette exposition maigre et incomplète. Telle quelle, laissant voir ses Delacroix, ses Daumier, ses Isabey, ses Hervier, ses Chassériau, elle plaît, elle remet en valeur de belles planches de Gavarni, pages de journal bien choisies, où toute la vigueur de l'artiste, sa belle nervosité, son sens de Paris, le plus aigu qui fût, s'affirment.

Les noirs sont superbes et le faire de première qualité, mais surtout à revoir ces dessins si complets, où la moindre lorette couchée sur un divan apparaît plus féline, plus vivante, aussi esthétique que les figures des dessins d'Ingres, on perçoit combien tous les modernistes qui précédèrent ou inaugurèrent l'impressionnisme doivent à Gavarni, non seulement pour ses types féminins, mais aussi pour les silhouettes de Messieurs en pardessus et chapeau de haute forme. Que les Goncourt eurent raison de voir en Gavarni le successeur des grands maîtres anecdotiers, des peintres de mœurs du XVIIIe siècle ; on s'explique même qu'après avoir revu tant de pages où une si belle distinction

s'unit à une telle vérité, les Goncourt trouvèrent exagérée la montée de paysans partager leur avis, on en découvre les raisons. Gavarni semble de beaucoup le plus curieux des annalistes de la Parisienne qui mirent du très grand art dans la petite presse illustrée, du milieu du XIX^e^.

Les lithographies de Delacroix renforcent l'admiration due au plus extraordinaire des peintres français, et surtout cette mort d'Ophélie, si simple et si intensément poignante, où le mouvement seul d'Ophélie se détachant d'une branche d'arbuste, lentement, comme un fruit trop mûr, pour se laisser couler à l'eau meurtrière, traduit toute la désespérance et le renoncement entier à la vie.

Ce n'est pas du tout romantique; c'est tranquille comme de la vie avec une transparence de belle légende. Daumier tient naturellement sa place, Isabey aussi ; aussi Bonington, Decamps, Raffet ; mais à cette exposition rien ne surprend, et rien ne vient nous apprendre quelque chose. Ce sera sans doute pour la seconde exposition. Peut-être y verrons-nous quelques pages de ce Beaumont, qui procède de Gavarni, qui vient de Gavarni, mais fut pourtant un narrateur original et charmant de la vie des grisettes, qui commenta en mille esquisses le roman comique des dimanches de joie du Second Empire au Parc de Saint-Cloud, ou aux bords de la Marne. Il y aurait, avec Philippon, Scheffer, Bourdet, la matière d'une belle exposition rétrospective ; Traviès, fougueux, féroce, dur, qui apporta à notre caricature, et bien tirée de son essence propre quelque chose de cette jovialité féroce qu'on admire chez des Anglais, fournirait à lui seul une belle salle. Une rétrospective de Traviès, cela apprendrait quelque chose à ceux qu'intéresse l'art de l'image et qui ne peuvent directement aborder le document illustré et les collections de journaux.

§

Chez Druet une intéressante exposition de dessins des peintres modernistes que les critiques réactionnaires accusent souvent de ne point savoir dessiner. C'est à cause même de cette accusation et pour la mise en réforme de ce cliché que des expositions telles que celle-ci sont utiles. On y voit de grands nus féminins très établis de M. Francis Jourdain, de beaux dessins d'un belle ordonnance ornementale de M. Jaulmes, des pages colorées de M. Lhôte, qui, encore engangué de théories systématiques, n'en indique pas moins un précieux et vigoureux tempérament, une bonne Cour d'Assises de de Mathan, des esquisses puissantes de Desvallières, de bons dessins de Manguin, d'Othéon Friesz, de Roussel, de d'Espagnat, dont on revoit avec plaisir la maquette d'un joli décor de Fantasio, digne de la fantaisie à laquelle le peintre fut associé, une liseuse de Challié, d'un joli art, et des grands cartons de Paul Signac.

La valeur de ces compositions en noir et blanc, ports hollandais ou coins du Bosphore, est très grande. Toutes les lignes sont combinées à donner en plus de l'impression vraie une sensation de décor de fête : il y a là des pavillons et des formes de barques qui semblent contribuer à une apothéose de la nature, ce jour-là à une fête d'harmonie et de soleil ; même les adversaires du système de coloration de Paul Signac ne peuvent refuser leur assentiment aux constructions audacieuses, que ce peintre édifie dans ces robustes cartons ; quelques dessins de Valtat sont agréables ; des aquarelles de Mme Aguttes décrivent la calme beauté des lacs de haute Bavière ; ce sont là de très intéressants motifs curieusement traités. Quelques dessins de M. Piot sont empreints de sa haute maîtrise habituelle. Des chats de M. Van Dongen sont très alertes.

§

Avant que ces dessins et aquarelles ne fussent accrochés, la salle Druet contenait une partie de l'œuvre de M. **Georges Rouault.**

M. Georges Rouault est un des plus curieux, des plus inquiets, des plus ambitieux d'art vrai, des plus chercheurs, des plus pittoresques, des plus discutés et, dans le bon sens du mot, des plus discutables, parmi les peintres de l'heure présente. Il débuta par une peinture calme, émue, souvent exquise. D'anciens tableaux de lui figurent parmi ce qu'a donné de beaucoup mieux la peinture religieuse à notre temps. Très instruit de l'art italien, très pénétré de l'art romantique, Rouault a disposé dans des intérieurs d'église des saints et des vierges, esquissé des martyrs, des héroïnes, des fidèles, avec un grand art touchant. Ces tableaux donnent un ensemble intéressant et de charmants détails, on y voit des figures d'une expression vraiment attendrie. L'artiste a évolué, il ne recherche plus ces très heureuses joliesses. Il en est loin. Il regarde maintenant ses contemporains d'un œil inquiétant et haineux. Il ne les aime pas. On dirait que, découragé de n'avoir pas trouvé vraies au cours de la vie les figures séraphiques qu'il avait d'abord cherchées, il se venge, en décrivant l'espèce péjorativement. La force est incontestable de ses puissantes et sombres harmonies entrevues en pourpre sur de la nuit ; la puissance est incontestable de ses déformations où les corps humains apparaissent comme des loques frénétiquement agitées par un Juvénal pictural. L'application de ces peintures farouches à la céramique donne des effets tout nouveaux. Ce n'est pas peu que d'avoir été cet innovateur. Cet art violent et satirique est-il le dernier mot de M. Rouault? C'est un esprit fertile ; le vieil homme, l'ému, le poète d'autrefois pourrait se réveiller en lui, et ce serait une nouvelle manière bien curieuse que le retour de Rouault à l'Eden, après la traversée de l'Enfer.

§

Chez Blot, une vaste série d'aquarelles et quelques tableaux de

M. **Asselin** d'un art de paysagiste sobre, puissant, souvent exquis, des pages de nature réfléchies, des dons de justesse extraordinaire et une belle science de la construction des sites. Chez Blot aussi, des assiettes, des vases de M. **Roux-Champion**, un céramiste encore peu connu du grand public, mais qui en sera adopté quand une exposition aura fait connaître un effort vraiment distingué, sobre, élégant et harmonieux.

§

Chez Bernheim, à côté de la rétrospective des dessins de Boudin, des aquarelles et lavis de Mlle Janin **Aghion**, qui est, paraît-il, une très jeune artiste. Ce sont des déformations cursives très influencées de Van Dongen, mais non encore pourvues de l'harmonie et de la certitude que Van Dongen sait mettre au moindre croquis. Sans doute la personnalité de la jeune artiste pourra s'accroître et ses méthodes devenir moins volontaires, car, enfin, s'il y a la décoration et l'abréviation, il y a aussi la nature.

§

On veut constituer un **Musée Rodin**. rien de mieux. Tous ceux qui ont visité à Val-Fleury la vaste galerie vitrée où tout l'effort de Rodin, tâtonnements, ébauches, esquisses, chefs-d'œuvre, se trouve contenu ou rappelé désireront vivement qu'une telle collection ne s'éparpille point. Il serait très fâcheux que les sculpteurs de l'avenir n'aient point, comme moyen d'étude, cette magnifique série, cette autobiographie par l'œuvre, à consulter. Il importe toutefois que le musée Rodin ne détruise pas la présence de Rodin aux Musées ordinaires. Maintenant que le Luxembourg va devenir non plus un dépôt de quelques œuvres, mais un vaste musée, il faut qu'on puisse voir une salle Rodin au Luxembourg, comme plus tard au Louvre, de façon à ce que Rodin soit visible à sa place dans l'art après les Rude et les Barye, et avant ce qui viendra plus tard. Cette mise en place logique est d'ailleurs seule capable d'affirmer sa vraie place. Rodin lui-même est trop traditionnaliste pour ne le point désirer. Cette restriction faite, on ne peut que s'associer à l'idée d'un Musée Rodin en admettant même, à côté de l'utilité esthétique, le caractère d'hommage admiratif que comporte le vœu de ce Musée.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Œuvre de Gustave Moreau. Publiée sous le haut patronage du Musée Gustave Moreau. 60 reproductions en héliogravure des principales œuvres du Maître dans les musées et collections particulières. Introduction de M. George Desvallières. Paris, J.-E. Bulloz éditeur (in-folio, 60 planches av. notices et 8 p. d'introd.; 150 fr.).

Un de ceux qui ont le mieux parlé de l'art de **Gustave Moreau**

écrivait un jour : « La haine du siècle fait souvent les grands saints; elle engendre aussi l'œuvre exceptionnelle de certains artistes (1). » Ne semble-t-il pas grandement paradoxal d'offrir justement à l'admiration de ce siècle méprisé, aux besoins artistiques de qui suffit amplement la niaise anecdote ou la brutale « tranche de vie » de nos Salons annuels, l'œuvre de visionnaire de celui qui le renia pour vivre isolé dans sa recherche, superbement étranger à la médiocrité et à la laideur de son temps? Un accueil triomphal, il est vrai, — où le snobisme, espérons-le, eut moins de part que la ferveur d'une admiration réelle — fut fait, il y a six ans, à la belle initiative qui réunit à la galerie Georges Petit plus de deux cents toiles et aquarelles du maître : ce fut une incomparable fête de l'esprit qu'aucune, depuis, n'a fait oublier. Il est à souhaiter que le même succès soit réservé au somptueux album où la direction du Musée Gustave Moreau vient de réunir, à la gloire de son fondateur, soixante des plus belles peintures et études créées par le génie de cet artiste unique et que conservent ce musée ou les collections d'amateurs privilégiés.

Au seuil de ce temple, construit de matériaux précieux et rares, il faut relire les belles pages qui ouvrent le livre admirable (le plus beau livre de critique d'art de notre temps) que le regretté Ary Renan a consacré à son maître :

L'œuvre de Gustave Moreau est un monument d'art pur que nul n'explorera jamais sans une sorte de peur sacrée. Ce monument paraît unique et inaccessible. Il n'en existe pas un second, dans l'histoire de la peinture, où s'accusent un plan si volontaire, des formes si complexes, une si mystérieuse harmonie. Penseur, poète et peintre, Gustave Moreau l'éleva pour soi seul; il en jeta les bases sur le domaine où les arts confondus se rapprochent de l'abstraction; il y vécut haut et fier, regardant la création dans le miroir de son esprit. Mais la matière intime de l'édifice, le style des lignes, l'arabesque des décors sont plastiques au suprême degré; on y reconnaît mille éléments puisés dans la tradition éternelle; on y entend mille échos des musiques merveilleuses du passé. Il a l'air d'être situé hors de l'espace et du temps; il est sans âge, vieux comme l'humanité par ses fondements, et baigné à son faîte d'une aurore émanée d'hier.

Ary Renan, encore, a bien noté ce qui constitue le caractère particulier, l'essence même de cette œuvre, si étrangère aux étroites conceptions qui régissent la production artistique d'aujourd'hui :

Gustave Moreau ne peignit pas l'homme; il peignit la pensée et l'imagination humaines.

L'Histoire n'avait pas de grâces pour lui; la Nature ingénue ne le contentait pas; l'une et l'autre lui paraissaient limitées ou trop positives dans leurs lignes concrètes, arrêtées. La Fable fut le domaine spirituel où il se

(1) A.-M. d'Annezin [Adrien Moureau] (*Notes d'art et d'archéologie*, août 1891).

plut. Il est le peintre élu des mythes, des légendes, des sentiments symbolisés.

Le monde fabuleux des Centaures, des Néréides, des Chimères; les héros, les dieux et les déesses des vieilles mythologies; les personnages des poèmes bibliques, le Christ et la Vierge eux-mêmes, — toutes ces grandes figures, inspiratrices, au cours des siècles, des poètes et des artistes, ont été pour Gustave Moreau autant de magnifiques symboles, chargés de signification profonde, grâce auxquels il a exprimé son sentiment sur le monde et l'humanité, en des visions grandioses ou intimes, tragiques ou sereines, d'autant plus belles et expressives qu'elles sont plus irréelles. Nous sommes ici, en effet, dans le royaume de la Fantaisie et du Rêve : palais féeriques, rochers fantastiques, grottes aux mystérieuses pénombres, fleurs merveilleuses, surgissent de sa riche imagination comme le décor naturel de ses visions surhumaines. Ne lui demandez pas de s'en tenir à de simples restitutions archéologiques et, par exemple, dans la scène des Prétendants massacrés par Ulysse, de situer l'action dans cette grande habitation rustique que devait être, d'après les découvertes de Mycènes, le palais du roi d'Ithaque, à la lueur incertaine de la courte flamme jetée par les éclats de bois résineux se consumant dans des *braseros :* à ce drame grandiose où tant de sentiments s'agitent, où, comme dit Homère, « la lyre et le chant semblaient résonner encore au milieu de cette tempête de cris de rage et de douleur », il faut un décor non moins grandiose, et c'est dans l'immense salle d'un palais magnifique, aux colonnades et au pavement de marbre, que, parmi les vases et les amphores d'un festin, s'écroulent les corps nus des jeunes princes couronnés de fleurs ou de pierreries et beaux comme des dieux, sous les flèches du héros apparaissant tout au fond, dans l'embrasure de la porte de bronze, et dont Pallas-hirondelle guide la main tendant l'arc à « la corde stridente », sous le flamboiement de l'égide dressée par la déesse.

La même recherche de beauté éclatante et profonde, la même concentration suraiguë d'une pensée cherchant inlassablement à tirer des mythes tout ce qu'ils recèlent de signification, et du jeu des formes et des couleurs tout ce qu'ils comportent de vibration et de délicatesse raffinée, en y mêlant presque toujours comme l'accent mélancolique d'une âme qui a beaucoup médité sur les mystères du monde, de la vie et de la mort, parent d'un prestige semblable les autres créations choisies entre les plus caractéristiques de Gustave Moreau, réunies dans ce recueil. C'est le *Poète mort porté par un Centaure ;* le délicieux tableau des farouches *Licornes* qu'apprivoisent les vierges ; la charmante *Fée aux griffons ;* les *Sirènes* sur leur îlot solitaire où elles tentent d'attirer les nautoniers, pour distraire leur ennui ; *Prométhée* saignant sur son rocher ; la *Chimère* emportant

l'âme au plus haut de l'éther, bien au-dessus du vol des aigles; les *Muses* groupées autour de leur père Apollon; le prodigieux hymne cosmique de *Jupiter et Sémélé,* dernière œuvre du maître où se résument toutes ses recherches; les exploits d'Hercule, surtout la saisissante évocation de la rencontre avec l'Hydre : le svelte héros, sûr de la victoire, marchant, avec la sérénité d'un archange, droit au monstre énorme sifflant de ses sept dards; puis *Pasiphaé et le Taureau ; Jason et Médée ;* le *Retour des Argonautes* sur leurs galères à la proue décorée, chargées des dépouilles des terres lointaines; *Oreste et les Furies* déjà transformées en Euménides prêtes à la compassion ; la *Jeune fille thrace portant la tête d'Orphée ; Œdipe et la sphinge* accrochée, les yeux dans les yeux, à sa poitrine ; la *Mort de Sapho, Tyrtée chantant pendant le combat ; Léda* humble sous le sacre du dieu ; *Hélène sur les remparts de Troie,* dominant, candide et effrayante, l'amas des cadavres immolés à sa beauté; le *Triomphe d'Alexandre* dans une Inde pleine de mystère et de terreur, parmi les temples aux faîtes fantastiques, les lacs sacrés, les fleurs étranges; l'idyllique composition du *Poète arabe* près de la fontaine, « chantant mélancolique devant sa fiancée » ; puis l'épopée biblique et la légende chrétienne : *Jacob luttant contre l'ange; Moïse en vue de la Terre Promise; David* « comblé d'années, de victoires et de richesses, et, désabusé, inclinant un front accablé d'une inconsolable désespérance (1) », — œuvre émouvante qu'avec *Hercule et l'Hydre* nous voudrions voir entrer quelque jour au Louvre, comme deux des plus éloquents témoignages de l'art de Gustave Moreau, — les diverses *Salomé* dont Huysmans s'est fait le commentateur inoubliable : la danse, l'apparition de la tête du Précurseur, et cette troublante Salomé au jardin, songeant sous les arcades d'un bosquet de verdure, en portant son sanglant trophée ; enfin, en contraste, la Vierge surgissant de la corolle d'un grand lys, *Fleur mystique,* éclose des corps et du sang des Martyrs ; le fabuleux *Cortège des Rois Mages;* le *Christ sur le Golgotha ; Saint Sébastien; Saint Georges perçant le dragon,* bien d'autres motifs encore, tous riches d'invention neuve, d'éclat et d'harmonie, lourds d'idées qui s'enchevêtrent, thèmes magnifiques de méditations dont les paraphrases tirées des papiers de Gustave Moreau, et citées en épigraphe de ces planches, permettent de mesurer toute la profondeur.

Peinture littéraire, a-t-on objecté. — Certes, plus littéraire et plus intellectuelle que celle qui consiste à nous donner l'illustration de telles histoires sentimentales ou patriotiques ou l'image indifférente de quelque bourgeois satisfait. Mais, a noté justement M. An-

(1) A. Moureau.

dré Hallays (1), « voudrait-on interdire à un peintre d'être un poète au sens étymologique du mot, c'est-à-dire un créateur? Voudrait-on le condamner à ne jamais traiter que des scènes de la vie réelle directement choisie, ou bien, s'il fait œuvre d'imagination, à ne jamais s'écarter de certaines traditions religieuses ou poétiques ? Ce qu'il faut demander avant tout à un peintre, c'est de bien peindre. Mais si, par surcroît, il nous offre quelques jouissances intellectuelles, pourquoi nous en plaindre?» Or, qui ne sait qu'à la magnificence de l'imagination, chez Gustave Moreau, répond la beauté d'une exécution comparable à l'émail brillant et solide des maîtres du *quattrocento*, la splendeur d'un coloris d'aquarelliste rare entre tous ? Ceux qui n'auraient pas vu l'exposition de la galerie Petit en 1906 n'ont, pour s'en convaincre et compléter les impressions fournies par les admirables planches de l'album ici visé, qu'à pénétrer, rue de La Rochefoucauld, dans ce Musée Gustave Moreau, trop peu connu, fréquenté surtout des étrangers, — souvent plus avertis que nous de nos propres gloires, tandis que nous nous extasions volontiers devant de moindres célébrités exotiques, — ce musée que le maître légua à l'Etat pour permettre de « constater la somme de travail et d'efforts de l'artiste pendant sa vie », et que l'abnégation et la piété d'un ami dévoué jusque par delà la mort a permis d'ouvrir et d'offrir à notre émerveillement. Devant ces ébauches enfiévrées, ces aquarelles aux tons précieux et chatoyants, ils auront la révélation du « peintre » que fut Gustave Moreau. Et ils ressentiront aussi cette magique impression qu'a subtilement notée M. George Desvallières évoquant, dans la préface qu'il a écrite pour cet album, sa première visite à l'atelier de son maître : « Comment dire ce qui se dégageait de cet amoncellement de pensées, les fanfares qui jaillissaient du choc de ces colorations? Il volait comme des paroles mystérieuses dans l'air, et c'étaient les fleurs ailées, les fruits animés de cette flore singulière que donnent ces arabesques d'êtres humains, d'architectures et de feuillages, qui sont les paroles dont Gustave Moreau fait son discours... Je n'avais regardé ni les *Prétendants* ni les *Argonautes*, ni aucune œuvre en particulier. C'étaient elles toutes, qui, à la fois, sans domination, de façon anonyme, voilées de mon ignorance, venaient me dire à l'oreille le grand mystère qu'elles portaient, ce qu'elles représentaient : *la Vie intérieure de l'Humanité*... » L'ambition de Gustave Moreau — et c'est là sa gloire — fut, en effet, comme a dit Ary Renan, de « maintenir les droits de la peinture à exprimer le suprême des conceptions humaines ». Lui-même, d'ailleurs, dans une de ses précieuses notes (2)

(1) *La Maison de Gustave Moreau* (*Journal des Débats* du 3 février 1899).
(2) Citée par M. G. Desvallières dans la préface de cet album.

que conserve avec un soin jaloux l'ami et le confident de toute sa vie et dont sa modestie a interdit la publication, a dit en parlant de l'Art : « O noble poésie du silence vivant et passionné, bel art que celui qui, sous une enveloppe matérielle, miroir des beautés physiques, réfléchit également les grands élans de l'âme, de l'esprit, du cœur et de l'imagination, et répond à ces besoins de l'être humain de tous les temps! C'est la langue de Dieu. »

Qu'ajouter de plus à cette confession, sinon encore cette parole qui achèvera de faire apprécier la noblesse de son effort, et que nous donnerons, en terminant, comme un dernier et éloquent commentaire de son œuvre et de ce recueil : « L'ambition de l'artiste, c'est de devenir l'ami, le compagnon des tendres, des délicats, des grands amoureux, les seuls esprits qu'il est désirable de satisfaire et dans le présent et dans l'avenir. »

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. Louis Delattre : *le Parfum des Buis* (Association des Ecrivains belges, Bruxelles-Paris). — M. Auguste Vierset : *Louis Delattre* (Société belge de librairie, Bruxelles). — M. Henri Davignon : *l'Ardennaise* (Plon-Nourrit, Paris). — M. Raymond Limbosch : *Le Bois d'oliviers* (Edw. Joris, Anvers). — M. Frans Verschoren : *Yeugd* (Boogaert Junior, Krimpen-Lek) ; *Uit het Nethedal* (Meindert Boogaerdt Jun. Zeist) ; *Dompelaars* (idem). — Mme Siska Van Daelen : *Lentevoozen* (Resseler, édit. Anvers). — Le vandalisme administratif. — Nouvelles théâtrales et musicales.

M. Louis Delattre est dans une généreuse période créatrice. Il publie livre sur livre, et le dernier nous semble toujours le meilleur. L'autre jour, je vous vantais ses *Contes d'avant l'amour* et son *Pays wallon ;* voici qu'il nous donne *le Parfum des Buis*, sept contes à la louange de la vie, sept histoires que je tiens pour autant de merveilles. Celle qui ouvre le volume et qui lui donne son titre résume toute une philosophie sous la forme d'un récit poignant et pathétique s'il en fut. Une vieille dame ayant passé par une existence ultra-douloureuse la raconte à une amie religieuse, qu'elle n'avait plus revue depuis leur liaison à la pension. Quand la narratrice a conclu, la religieuse saisit les poignets de sa vieille amie, les baise à pleine bouche et retombe à genoux sur la terre grise.

« Rosalie, Rosalie, murmure-t-elle d'une voix ardente, tu as tant souffert ! Ton malheur n'a d'égal que la miséricorde de Dieu. Mais, je veux te dire, avant que tu me quittes, que si j'avais à prononcer à nouveau mes vœux d'il y a quarante ans, je dirais non... Je veux que tu saches que, s'il me fallait choisir entre ta part et la mienne, je prendrais la tienne pour remplir mon cœur ; je prendrais ta vie terrible, ta vie humaine... Tu m'as appris qu'il n'y a rien de plus beau

ni de plus grand, ni de plus saint que la vie et sa souffrance. Je t'envie d'avoir vécu, d'avoir souffert, et je te dis merci. »

Voilà qui va plus loin que les stoïques et qui me paraît bien autrement fier que la morale de Nietzsche. La vie est toujours belle. Même dans la douleur, avait-on déjà avancé. Surtout par la douleur ! proclame Delattre par la bouche de sa religieuse, presque honteuse de sa vie béate et végétative, et qui est reconnaissante à son amie des larmes que lui arrache le récit de son infortune, larmes par lesquelles elle rentre dans l'humanité, dans la vie. Par ces temps de jouissance, d'arrivisme, d'égoïsme, de confort épicurien, de veule bien-être, des livres comme ceux de Delattre sont de vrais manuels d'énergie et de noblesse. Ils nous changent de la basse littérature de nos jeunets qui se plaignent d'être incompris et qui se croient dignes de tous les bonheurs ; chacun, naturellement, à l'exclusion de ses compétiteurs dans la chasse à la fortune. Pareils livres devraient être recommandés à tous les jeunes gens, même aux tout jeunes gens. Ils remplaceraient avantageusement les anthologies, chrestomaties et autres répertoires plus ou moins réussis.

Justement M. Auguste Vierset consacre à Delattre une intéressante étude critique et biographique dans laquelle il insiste avec raison sur le charme juvénile, primesautier et agreste des livres de ce conteur, certes, exquisement wallon mais, à mon avis, mieux encore que wallon, profondément, généreusement humain comme ses derniers livres, tel *le Parfum des Buis*, le prouvent et de reste.

L'Ardennaise, de M. Henri Davignon, est un joli livre discret, de demi-teinte, mesuré, voire même un peu timoré. Il semble, en dépit de tout le talent qu'il y déploie, que des contes comme *l'Eau complice* et *Déracinée*, les deux derniers du volume, auraient pu gagner encore en accent, en passion, en intensité si M. Davignon n'entretenait le scrupule, d'ailleurs respectable, de plaire surtout à ce qu'on est convenu d'appeler la « bonne société ».

Sous ce titre *le Bois d'Oliviers*, M. Raymond Limbosch publie un volume de vers émus et fervents, auxquels l'éditeur Joris et l'imprimeur Busschman d'Anvers ont fait une toilette artistique irréprochable qui en rehausse encore le charme délicat.

Qu'il me soit permis de vous signaler, ne fût-ce qu'à titre documentaire, et à ce titre il peut en être question sous cette rubrique, une série de romans et de contes du pays de Lierre, écrits en flamand et dus à M. Frans Verschoren. Votre critique néerlandais M. Messet vous dira peut-être un jour la ferveur qu'ils rencontrent en Hollande à la suite de ceux de Buysse, Streuvels, Baekelmans et Teirlinck, ces autres excellents naturalistes flamands ; pour ma part j'en apprécie la réalité, la vie, la saveur, la justesse de l'observation, le ragoût des

conversations et des gestes, les types vraiment réussis des paysans et des ouvriers des bords de la Nèthe, c'est-à-dire d'une contrée confinant à la Campine et au Brabant. M. Verschoren excelle surtout dans la peinture des milieux d'humbles ou de miséreux. Il a plus de pittoresque que de pathétique, il est plus descriptif que narrateur et en général ses romans comme ses contes se recommandent plutôt par les détails que par l'ensemble et la composition. Ses scènes d'enfants sont peut-être encore plus délicieuses que les mêmes sujets traités par Streuvels. Je n'en veux pour preuve que l'aventure d'un premier communiant intitulée : *Doodzonde* (Péché mortel). Son roman *Dompelaars* est une navrante odyssée d'un ménage de pauvres diables, ouvriers de fabrique, gagne-petit, contrebandiers que la misère force même à se déraciner pour aller travailler dans les charbonnages de la Wallonie. C'est cruel, intensément; mais cela sue la vérité; c'est du meilleur réalisme. J'aime beaucoup aussi, dans *Uit het Nethedal*, *Maandag vieren*, qui nous montre des maçons fêtant la saint lundi et terminant par une rixe sanglante, qui fait échouer l'un d'eux à la prison, une journée trop arrosée de genièvre.

A titre de document aussi, de produits bien topiques de nos terroirs flamands, catholiques et païens, si différents des contrées protestantes et puritaines de la Hollande, je recommanderai les charmants *Lentevoozen* de Mme Siska Van Daelen, dont nombre de poèmes s'inspirent des êtres et des décors de la Campine anversoise, par exemple telle suggestive baignade de jeunes paysans dans un étang au milieu de la bruyère. Par ce livre, Mme Siska Van Daelen prend rang aux côtés des femmes poètes les plus distinguées de la littérature de langue flamande en Belgique.

Tandis que conteurs et poètes, aussi bien ceux des Flandres que ceux de Wallonie, s'efforcent de rendre autant que possible dans leurs écrits tout ce que nos terroirs présentent de cachet et d'originalité, l'œuvre de nivelage, de modernisation, d'utilitarisme se poursuit à outrance. On détruit, on banalise nos décors urbains ou ruraux les plus caractéristiques. Ce qui se fait en ce moment à Bruxelles est un véritable scandale et, à défaut des Bruxellois, décidément les plus passifs et les plus accommodants des citoyens, je m'étonne que les pavés mêmes ne se déchaussent pour se retourner contre les destructeurs forcenés de la vieille cité. A côté des démolitions systématiques auxquelles nous assistons sous prétexte de doter Bruxelles d'un métro et d'une gare centrale dont le besoin ne nous est nullement démontré, les conséquences du fameux bombardement de la capitale par le maréchal de Villeroy, sous Louis XIV, semblent presque anodines et bénignes.

Déplorable à tous les points de vue, cette entreprise devient même

criminelle. En bouleversant et en minant les terrains lacustres du bas de la ville, on risque de provoquer l'écroulement non seulement des îlots condamnés, mais des quartiers avoisinants. L'hôtel de ville, les maisons de corporations de la Grande-Place, Sainte-Gudule même seraient menacés. Le premier promoteur du projet, M. de Smet de Naeyer, reconnut un peu tard les inconvénients et le danger des plans proposés ; mais il eut la sagesse d'en préconiser de nouveaux. Mais ceux qui l'ont suivi dans sa campagne néfaste se montrent à présent plus obstinés que lui. Les travaux d'expropriation ont déjà coûté des millions, il faut donc les poursuivre! Puisque nous sommes en train de gaspiller des millions, autant sacrifier des milliards.« Il pleut, disait Gribouille, c'est donc le moment de nous jeter à l'eau au risque de nous noyer ! » Bruxelles était une jolie ville, suffisamment moderne, qui se transformait graduellement, qui s'enrichissait de quartiers nouveaux, il était inutile, voire odieux de la bouleverser de fond en comble, comme on est en train de le faire. Bientôt il n'en restera presque plus rien de caractéristique.

Les ligues d'artistes et d'esthètes s'agitent et protestent de leur mieux, mais c'est tout au plus si elles obtiennent de temps en temps gain de cause quand il s'agit d'un monument isolé menacé par quelque architecte vandale sous prétexte de restauration ou d'embellissement, comme c'est le cas pour les halles de Malines. Dans la campagne entreprise contre le cœur de Bruxelles, tant de pouvoirs et d'intérêts sont coalisés, tant de spéculateurs et de tripoteurs influents se sont attelés à cette œuvre impie, que les voix les plus sages et les plus autorisées ne parviennent même pas à se faire entendre. Mais attendons la fin.....

En fait de théâtre et de musique, constatons le succès du festival Beethoven dirigé par Otto Lohse, l'éminent musicien allemand que nous ne garderons, hélas! comme chef d'orchestre de notre opéra et de nos grands concerts, que jusqu'à la fin de l'hiver. A signaler aussi une excellente reprise d'*Obéron*, dans laquelle, à côté de M^mes^ Béral, Heldy, Bérelly, etc., etc., M. Ponzio, l'excellent baryton, bien connu des Parisiens, s'est taillé un franc succès dans le rôle périlleux de Chérasmin.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

The Collected Poems of Edmund Gosse, 5 s., Heinemann. — Maurice Muret : *Les Contemporains Etrangers, l'Enfant terrible du Théâtre Anglais, M. Bernard Shaw*, 3.5o, Fontemoing. — Lafcadio Hearn : *La Lumière vient de l'Orient*, traduit par Marc Logé, 3.5o, Mercure de France. — Joseph de Smet : *Lafcadio Hearn, l'homme et l'œuvre*, 3.5o, Mercure de France. — M^me^ W. Nicati : *Femme et Poète*,

Elizabeth Browning, 3.5o, Perrin.— Frankfort Sommerville : *A parisian Princess*. 6 s., John Long. — Memento.

Pour parler convenablement des **Collected Poems of Edmund Gosse** il faudrait leur consacrer une longue étude qui excéderait considérablement les limites de cette chronique. Mais on ne saurait laisser passer la publication de ce recueil sans en signaler l'importance à ceux qu'intéresse la littérature anglaise. Sans doute, l'éminent bibliothécaire de la Chambre des Lords est bien connu chez nous, mais à coup sûr beaucoup moins bien qu'il ne nous connaît. On sait qu'il est un savant historien des mouvements littéraires de son pays, et son *Histoire de la Littérature Anglaise*, traduite en français (Armand Colin, 1900), lui a valu un grand nombre d'admirateurs reconnaissants; on sait aussi qu'il est le critique érudit et le commentateur intelligent des littératures européennes ; c'est lui qui, le premier, hors des pays scandinaves et dès 1872, a signalé Ibsen ; et ses nombreuses études, ses *French Profiles*, consacrées aux écrivains français ont montré avec quel subtil discernement il comprend notre littérature. Ce que l'on sait moins peut-être, c'est qu'il est un poète exquis, et qu'avec Mr Austin Dobson et quelques autres, il représente un mouvement poétique qui correspond quelque peu au mouvement parnassien en France, à ce que ce mouvement a donné de meilleur.

C'est en 1895 que, pour la première fois, un recueil de vers de Mr Edmund Gosse me tomba entre les mains ; ils s'intitulait *In Russet and Silver* et contenait de ravissantes pièces. Le lendemain, au British Museum, je me fis communiquer les précédents recueils du poète : *an Viol and Flute* (1873), *King Erik* (1876), *New Poems* (1879), *Firdausi in Exile* (1885) ; ce fut une joie de découvrir de si jolis poèmes, d'une si délicate inspiration et d'une technique si directement influencée par nos formes françaises. En recevant ce volume de *Collected Poems*, je lus immédiatement la préface, deux pages charmantes qui me mirent de mauvaise humeur. Mr Gosse est trop modeste ; certes, il manifeste sa timidité avec une bonne grâce affable et souriante, cette bonne grâce qui lui gagne l'affection de tous ceux qui le connaissent, mais enfin on ne peut s'empêcher d'éprouver un certain dépit à le voir présenter son livre comme un recueil suranné, comme une exhumation dont il s'excuse presque. Et j'ai commencé à couper le livre par la fin ; tout de suite, comme un démenti à la préface, j'ai découvert un « Epilogue » vivant et vibrant, d'un admirable sentiment. La pièce précédente, dédiée à André Gide, m'a ravi davantage encore : ce sont quatre strophes éloquentes et harmonieuses en l'honneur du « Pays de France ». Car Mr Gosse a parcouru notre beau pays en tous sens ; il le connaît aussi bien qu'Onésime

Reclus : pas une sous-préfecture qu'il n'ait visitée, et on l'a pu voir dans toutes les localités qui offrent quelque raison de pittoresque historique ou naturel pour arrêter le voyageur.

On trouvera, dans ces *Collected Poems*, des exemples de la plupart des formes poétiques françaises: ballades, triolets, rondeaux, sonnets, quatorzains et même un chant royal, qui est un véritable tour de force. Tout cela démontre quelle part Mr Gosse prit, vers 1875, au mouvement qui chercha à réintroduire dans la poésie anglaise l'usage des anciennes formes françaises maniées par Charles d'Orléans, Clément Marot, Villon, et que Chaucer avait employées aux débuts de la langue littéraire anglaise. La tentative n'a pas été vaine : déjà Swinburne et Rossetti, entre autres, avaient eu recours à ces formes, et depuis, nombreux sont les poètes qui les ont adoptees en diverses occasions où elles ont paru le moyen d'expression le mieux adapté et le plus commode.

Il est curieux de constater aussi que la maîtrise de Mr Gosse fut dès le commencement parfaite. Tout de suite, sa forme fut exacte, ferme, précise. S'il ne versifie qu'à ses heures, s'il n'accueille l'inspiration que de loin en loin, c'est qu'il tient à conserver son originalité, à n'exprimer que ses modes personnels, que ses émotions intimes. Et le charme des poèmes de ce recueil vient justement de l'élévation de la pensée du poète, de son amour de la nature et de la beauté, de sa sensibilité délicate. En contemplant rétrospectivement son œuvre poétique, Mr Gosse, s'il cède à un sentiment mélancolique bien compréhensible, peut être fier de cette œuvre, de cet « achievement » ; il a chanté une très pure chanson, d'une voix qui est d'accord avec celle des grands coryphées du culte d'Apollon et des Muses.

§

On a trop écrit déjà sur Bernard Shaw ; à part quelques articles sensés, le reste était superficiel, incomplet, exagéré ; même, non sans habileté, on a essayé de lui accoler une étiquette qui aurait eu l'avantage de le poser sans discussion comme un personnage devant lequel il fallait s'incliner. Mais le tour était un peu hardi et l'étiquette n'a pas collé. Personne n'a reconnu en G. B. Shaw un « Molière anglais », car le Français ne manque pas de clairvoyance à ce point-là. Avec une belle obstination pourtant, de continuelles notes annoncent, dans la presse, que tel ou tel théâtre monte un des prétendus chefs-d'œuvre du fameux Shaw, sans qu'aucune de ces notes rappelle l'échec de *Candida*, — four si complet qu'on en a même perdu le souvenir, semble-t-il.

A ceux qui, ne pouvant juger d'après les pièces dans le texte original, voudraient être fixés sur l'exacte valeur de l'homme et de son

œuvre, nous recommandons vivement la lecture d'une belle étude critique, limpide et claire, **l'Enfant Terrible du Théâtre Anglais, M. Bernard Shaw**, dans les **Contemporains Etrangers** de M. Maurice Muret.

Dans tous ce fatras de paradoxes, de contradictions, de fantaisies et de « fumisteries » qui constitue l'œuvre de Shaw, M. Muret a su très bien démêler le fil ténu des quelques idées que l'on peut sans doute considérer sinon comme sérieuses, tout au moins comme fondamentales — et ce n'était, certes, pas facile. Pénétrant et clairvoyant, M. Muret a dévoilé la simplicité des tours de passe-passe et des pitreries auxquels se livre Mr. Shaw pour attirer l'attention sur sa personne et sur son œuvre. Nous citerons quelques jugements :

Les pièces de M. Bernard Shaw sont construites avec une parfaite désinvolture. L'auteur néglige souvent la division en actes, presque toujours la division en scènes. Les péripéties, mal amenées, mollement enchaînées, se succèdent dans un va-comme-je-te-pousse désordonné. Ni composition, ni gradation. On pourrait presque ajouter : ni action. Il ne se passe presque rien dans les pièces de M. Bernard Shaw. La diversité, l'agitation de la vie, si nécessaires au théâtre, ne brillent que par leur absence. Les drames de cet auteur ne reflètent que la diversité, l'agitation de sa pensée. Tout se borne à des discussions mises en dialogues.

Plus loin, M. Muret écrit :

Il est certain que ces pièces sont pleines d'idées et en font naître d'autres, mais on achète très cher cette jouissance toute intellectuelle : à force de réfléchir et de discuter, les personnages de M. Shaw encore une fois oublient de vivre. Ce sont des automates uniquement guidés par l'intelligence, ce ne sont pas des êtres humains. Ils sont capables d'intéresser ou de divertir des intellectuels : ils ne sauraient exciter l'enthousiasme ou seulement la curiosité d'un parterre de simples honnêtes gens. Quand M. Bernard Shaw aura cessé de scandaliser ses compatriotes, il les ennuiera mortellement. Il manque à son théâtre ce qui est l'âme de toute littérature : l'émotion et cette beauté qui naît de l'émotion, la poésie. On comprend que M. Shaw ait Shakespeare en horreur. C'est la haine de la prose pour la poésie, de la parole rampante pour la parole ailée, de Caliban pour Ariel.

Jugement sévère, mais absolument juste, et peut-être même indulgent. Du moins, faut-il reconnaître que M. Maurice Muret exprime son opinion en des termes mesurés et courtois, et que son souci d'impartialité est évident. Son opinion n'en a que plus de poids. Oui, des intellectuels prendront plaisir à lire les œuvres de Shaw, et surtout ses extraordinaires et copieuses préfaces, ses avant-propos qui valent mieux que ses propos, comme le remarque très judicieusement M. Muret. Mais il sera curieux de constater quel accueil le public français fera aux pièces qui, nous annonce-t-on, seront prochainement jouées. Le premier essai, tenté avec *Candida*, prouva très nettement

que le théâtre de Shaw n'emballait personne, même parmi les mieux disposés. Comme nous l'avons dit maintes fois, Bernard Shaw est un démolisseur, qui s'efforce de jeter à bas, en Angleterre, des préjugés anglais, des travers anglais, de combattre des ridicules anglais, des traditions et des routines anglaises ; il emploie dans ce but des moyens ingénieusement adaptés, mais ces moyens n'ont, pour les Français, aucune nouveauté et ne produisent aucun effet. M. Bernard Shaw n'est pas de force pour nous scandaliser, et, selon l'alternative indiquée par M. Maurice Muret, il est probable qu'il nous ennuiera mortellement.

§

Parmi les écrivains étrangers dont l'œuvre est appelée certainement à gagner la faveur du public français, du public le plus artiste et le plus difficile du monde, il faut compter Lafcadio Hearn. Nul mieux que lui ne s'adresse au goût français, tout autant par ses origines que par sa culture. Son œuvre, dans la traduction de Marc Logé, attire l'attention des lettrés et des artistes. *Kwaidan* et *Feuilles Eparses* ont suscité des admirations étonnées ; *Chita*, ce poignant et grandiose récit, a révélé l'auteur sous un jour inattendu, et dans les essais de psychologie japonaise, auxquels Marc Logé a donné ce joli titre : **la Lumière vient de l'Orient**, Lafcadio Hearn, avec une perspicacité remarquable, nous aide à comprendre les Japonais, cette « race énigmatique », si radicalement différente de la nôtre. De ces onze chapitres, on ne sait lequel préférer. Qui ne céderait à la séduction de ces pages admirables, traduites, semble-t-il, avec plus d'art et plus de soin que de coutume ? Dès le début, dès les premières lignes du *Songe d'un jour d'Eté*, on est transporté dans un monde si étrangement différent ! L'auteur dit sa joie de se retrouver à son aise

dans un *yukata* assis sur des nattes fraîches et moelleuses, servi par des jeunes filles aux voix douces, entouré de choses belles. Pour déjeuner on me donna des pousses de bambou et des bulbes de lotus. Un éventail qui semblait venir du ciel me fut présenté comme souvenir. Sa décoration représentait seulement une grande vague se brisant en écume sur une grève, et des oiseaux de mer s'essorant en délire vers le bleu infini.

Ravi, charmé, on poursuit cette lecture, et, avec les paysages et les gens, c'est l'âme du Japon qui se dévoile à nos yeux émerveillés.

Chacun des volumes que traduit Marc Logé est précédé d'une préface substantielle qui est un précieux commentaire de l'œuvre. Mais à qui voudrait connaître mieux le prestigieux écrivain, il faut recommander l'excellente monographie de M. Joseph de Smet, sur **Lafcadio Hearn, l'Homme et l'Œuvre**. Avec une intelligence sagace, M. de Smet a su trouver, dans les sources accessibles, et

dans l'œuvre de Hearn lui-même, principalement sa correspondance, tous les détails indispensables pour une esquisse biographique très complète. Et cette exquisse est passionnante comme un roman, car Lafcadio Hearn eut une destinée singulière qui « fut une des plus douloureuses et des plus significatives de ce temps ». Avec un jugement très sûr, M. de Smet analyse et apprécie les livres de Hearn ; ses citations, très nombreuses, et parfois très longues, sont traduites directement du texte original, et cette version est remarquablement belle. Voici la conclusion de M. de Smet :

L'immortalité est assurée à l'œuvre de Hearn dans son ensemble, mais c'est son travail au Japon qui la lui vaudra. Ce qu'il a fait là constitue une chose unique dans la littérature anglaise et dans la littérature universelle... La nature impressionnable de Hearn s'est profondément imprégnée de l'art exquis dans lequel il a si longuement vécu. Le ton inimitable de ces œuvres, leur belle simplification, leur résumé de forme, hardi et délicat, tracé comme d'un trait de pinceau, leur sobriété de coloration, leur réalisme élégant dans le détail, tout cela s'accorde à l'art du pays, aux arts plastiques bien plus qu'à l'art écrit.

Pour ce qui est de l'art écrit, c'est celui de France qui l'avait le plus influencé ; c'est à lui qu'il avait emprunté « des méthodes de travail, des doctrines esthétiques, des croyances relatives aux droits de l'artiste ». C'est parce qu'il s'apparente ainsi à l'esprit français que Lafcadio Hearn est assuré de trouver chez nous l'accueil que mérite son œuvre immortel.

§

Il existe en français divers travaux remarquables sur Elizabeth Barrett Browning, dont le plus complet est le volume de Mad. Germaine-Marie Merlette : *la Vie et l'œuvre d'Elizabeth Browning* (Armand Colin, 1905). Le volume récent de madame W. Nicati : **Femme et Poète, Elizabeth Browning**, ne fera pas double emploi. La personne du poète permet des commentaires innombrables et son œuvre se prête à des interprétations très diverses. Le livre de madame Nicati a le mérite d'être sobre et clair et l'intéressante figure d'Elizabeth Browning s'y détache en un portrait exact, précis et séduisant. En outre, l'auteur a eu l'excellente idée de traduire un bon nombre des plus longs et des plus importants poèmes très judicieusement choisis dans l'œuvre de la poétesse. On y trouve, entre autres, en entier, *le Cantique d'Amour*, avec le texte original.

§

Lorsqu'un étranger s'aventure à situer le décor de son roman en France et à prendre des personnages français, il commet généralement de divertissantes balourdises, si approfondie que soit sa connaissance des mœurs et des habitudes francaises. Toutefois, on ne

saurait adresser ce reproche à Mr Frankfort Sommerville, qui a voulu, dans **A Parisian Princess**, dépeindre certains aspects de la vie parisienne dans ce qu'elle a de brillant et de factice à la fois. Il a remarquablement réussi. L'histoire de son héroïne est mouvementée et captivante du commencement à la fin, les personnages secondaires, actrices, clubmen et autres boulevardiers, sont esquissés de très amusante façon, avec un tact et une légèreté de touche, par lesquels l'auteur évite les fautes de goût et les erreurs de fait. C'est là un livre qui amusera les compatriotes de Mr Sommerville.

Memento. — Aux personnes qui, lisant l'anglais, sont embarrassées dans le choix d'une revue anglaise à laquelle s'abonner, signalons que *The English Review* ne coûte plus qu'un shilling le numéro depuis le 1er janvier, sans pour cela avoir diminué son format ni le nombre de ses pages. Par les mentions que nous en avons faites au cours des derniers douze mois, on a pu se rendre compte que cette revue soutient les idées qui doivent nous être particulièrement sympathiques, et, par la liste que nous avons publiée, on a pu voir que l'élite des écrivains actuels de l'Angleterre s'est groupée autour de Mr Austin Harrison, l'habile et courageux directeur de la vaillante revue.

Le *Cornhill Magazine* donne un poème inédit de W. M. Thackeray écrit à Weimar. *The Nineteenth Century and After* offre un sommaire intéressant dans lequel il convient d'indiquer une étude sur la dépopulation des campagnes en Angleterre au XIXe siècle, par Percy M. Roxby, un article sur la solution du problème du vol des oiseaux par George L. O. Davidson, et un essai critique sur Maeterlinck par M. Ernest Dimnet. Dans *The Fortnightly Review*, Mr Raymond Blathwayt publie les très curieux résultats d'une enquête à laquelle il s'est livré sur le goût des Anglais en littérature ; à lire aussi l'article de M. T. S. Escott sur la littérature et le journalisme.

HENRY -D. DAVRAY.

LETTRES SCANDINAVES

Johan Bojer : *Liv, Vie*, Gyldendal, Kristiania et Copenhague. — Hans E. Kinck: *Den sidste Gjest, le Dernier hôte*, Aschehoug, Kristiania. — Hans E. Kinck : *En Pennekngt, Un valet de plume*, Aschehoug, Kristiania. — Jonas Lie : *Le Galérien*, traduction, La Renaissance du Livre, Paris. — Bjœrnstjerne Bjœrnson : *Les Ames en peine*, traduction, La Renaissance du livre, Paris. — Memento.

L'activité économique est actuellement très grande en Norvège. On y est entreprenant, hardi, on ne se laisse pas beaucoup distraire par la discussion des idées générales, et la « grande » littérature est peut-être un peu délaissée, le niveau des pièces qui ont le plus de succès dans les théâtres n'est peut-être pas très élevé, mais on agit, on mène une vie saine, on cultive les sports, les affaires marchent bien, la santé est bonne et l'on est satisfait. Or, si le public norvégien semble plutôt se détourner de la littérature, les écrivains ne parais-

sent guère, de leur côté, préoccupés d'observer le public et de fixer dans des livres son portrait actuel. Je crois bien que le nouveau roman de M. Johan Bojer, **Vie**, est le premier livre inspiré par cette ardeur au travail et cette joie de dépenser sa force qui caractérisent les Norvégiens d'aujourd'hui.

Cet ouvrage n'a rien, pourtant, d'un roman social. Il n'y est pas question de commerce et d'industrie. Un seul personnage est un grand négociant et il n'est fait allusion à ses combinaisons qu'une ou deux fois, en passant, juste assez pour nous suggérer les qualités de décision, de sang-froid, d'énergie, qu'il est supposé posséder à un rare degré. Le milieu actuel de la bourgeoisie norvégienne, plus précisément de la bourgeoisie de Kristiania, sert uniquement de cadre psychologique à l'histoire que M. Johan Bojer a voulu nous conter, et c'est avec un art délicat qu'il nous a fait sentir, sans nous parler d'affaires, la raison d'être profonde de cette vie extérieure et sportive, et de la disposition des gens à l'action et à l'espérance. Voilà donc un milieu où l'on danse et on forme hardiment des projets grandioses, où l'on joue au tennis et on travaille. Jeunes et vieux, un général en retraite, un architecte dont les études sont à peine achevées, voient le présent en beau, l'avenir plus brillant encore, et se flattent d'y contribuer. Dans tout le livre circule une atmosphère vivifiante.

Mais cette atmosphère n'est pas également bonne pour tous. Astrid Riis en sera la victime. C'est une belle jeune fille faite pour jouir de cette plénitude de vie heureuse et active. Mais chez son père aigri et égoïste, vieux capitaine autoritaire et jaloux, elle mène une existence misérable. La pension est insuffisante et elle travaille la plus grande partie de la journée, puis elle fait le ménage et la cuisine, et elle tient compagnie à l'officier chagrin. Pour sortir, donner un peu d'air à sa jeunesse, elle est forcée d'inventer des histoires, elle prend l'habitude du mensonge. L'ennui, la solitude sont mauvais. Elle se lie avec la famille du général auquel son père attribue les déceptions de sa carrière militaire, le général a un fils, et, entre ce fils, Reidar Bang, et la jeune fille, s'établit une sorte d'intime hostilité. Reidar, en effet, ne veut pas se marier, et soupçonne sa sœur d'attirer Astrid pour le convertir au mariage, et Astrid, de son côté, ne peut songer à épouser le fils de celui que son père considère comme un ennemi. Sûrement le vieux capitaine ne pourrait supporter ce coup.

Aussi Astrid se renferme dans sa solitude. Elle ne voit plus que son ancien professeur Holth. Elle ne s'aperçoit pas qu'il devient amoureux d'elle. Il est, pour elle, une distraction nécessaire qu'elle accepte sans y penser, et même en pensant à autre chose. Et c'est ainsi qu'un soir, presque sans s'en douter, elle se laisse prendre par Holth.

Dès le lendemain, elle lui écrit que tout est fini entre eux. La voilà

plus seule que jamais, avec le sentiment que sa vie est finie. Un jour, pourtant, Reidar, qu'elle évitait, force sa porte, et elle tombe dans ses bras. Le mariage est décidé, avant qu'elle ait pu avouer. Et ensuite, elle n'ose plus. Et le mariage a lieu. Mais bientôt elle ne pourra plus cacher son aventure, et elle laisse chavirer sa barque sur le fjord.

Dans le milieu d'activité heureuse que décrit M. Johan Bojer, ce sont donc surtout des personnages étrangers au mouvement de la vie qu'il s'est plu à raconter, et la vie générale en paraît d'autant plus alerte et colorée. Le type du vieux capitaine retraité est curieux. Le professeur Holth, autrefois brillant, mais trop tôt marié et chargé de famille, obligé, par nécessité immédiate, d'interrompre les travaux commencés qui lui auraient ouvert un plus large avenir, est bien observé. La jeune Astrid a une existence double, et par nature elle participe à la fois de ceux qui mènent la vie active et de ceux qui la subissent passivement. C'est cette dualité qui fait d'elle une victime plus tragique.

D'après l'un des comptes-rendus norvégiens, ce roman serait le meilleur que M. Johan Bojer ait écrit, appréciation qui me paraît excessive. Mais on peut bien le placer à côté de *la Puissance du mensonge* et *Sous le ciel vide*. La plupart des autres critiques ont été plus sévères ou même ont trouvé *Vie* mauvais : les romans de M. Johan Bojer n'ont généralement pas été mieux accueillis par la presse norvégienne, et cela n'a pas empêché leur succès.

§

M. Hans E. Kinck a, depuis longtemps, étudié l'art italien, particulièrement le « baroque », par quoi il entend le mouvement artistique depuis 1500 environ, ou depuis Michel-Ange jusqu'au dix-huitième siècle. Cette période succède à « l'âge d'or », mais il ne faudrait pas la considérer comme une époque de décadence, et les historiens de l'art ont été pour elle trop sévères, selon lui. Tandis que la Renaissance présente un art paisible, satisfait, statique, le baroque est mouvement et liberté, révolte, ivresse, extase, aspirations indéfinies. Le contraste a été violent, et il y a chez les artistes du seizième siècle une sorte d'inquiétude, parce que la Renaissance avait trop négligé le moyen âge, en sorte qu'un chaînon avait été comme sauté dans l'évolution : aussi les hommes du « baroque » ne se sentaient pour ainsi dire pas le pied sûr.

Mais si, d'après M. Hans E. Kinck, le baroque continue le moyen âge, si, pour une part, sa raison d'être est de secouer le joug de l'antiquité, il a en même temps un but plus positif, il tend à un renouvellement, à un approfondissement du moi. Par là il annonce les temps modernes, il est analogue, en Italie, à ce que fut plus tard le roman-

tisme en Allemagne, auquel il ressemble par les désirs vagues, la tristesse mélancolique, l'impatience. Il marque un pas en avant dans le sens de l'individualisme. Ceci, évidemment, est l'essentiel, dans l'esprit de M. Hans E. Kinck. Sa curiosité s'est attachée à l'étude du baroque, et surtout de ses débuts, parce qu'il y voit l'origine de la pensée, ou, plutôt, de la manière d'être moderne. C'est par une concession à l'usage, sans doute, qu'il a considéré le dix-huitième siècle comme la fin de cette époque de la civilisation. Pour lui, j'imagine, c'est aujourd'hui le plein épanouissement du baroque, et sa théorie sur l'histoire de l'art au seizième siècle est, en définitive, une critique de notre époque.

Si M. Hans E. Kinck n'avait pensé qu'à l'art, à l'Italie et aux derniers temps de la Renaissance, il aurait, je suppose, écrit un Michel-Ange. Pensant au vingtième siècle, il a pris comme personnification du « baroque » Pierre l'Arétin, ce précurseur des journalistes. C'est ainsi qu'il a publié, l'année dernière, au lieu de l'étude historique que l'on attendait, **le dernier Hôte**, *drame des premiers temps du baroque*. Et tout récemment, comme une introduction qu'il aurait, tout d'abord, oubliée, il a publié une étude plus objective, sous le titre : **Un valet de plume**.

Le personnage est mal connu. Il n'a été l'objet, je crois, d'aucun travail sérieux d'historien. Aussi est-il presque légendaire, un type d'abjection, lâche, vénal, méchant, vindicatif... on pourrait multiplier les adjectifs. *Un valet de plume* nous le représente tout à fait conforme à la légende, sans la moindre tendance à la réhabilitation, sauf en un point : l'Arétin n'aimait pas autant que l'on croit dire du mal des gens, surtout des gens puissants, car il évitait de se faire des ennemis. Il était un flatteur, beaucoup plus qu'un pamphlétaire, ses flatteries s'adressant à des personnes dûment nommées, tandis que ses pamphlets, le plus souvent, visaient des vices *in abstracto*, plutôt que des gens. Mais il avait grand soin de se faire passer pour méchant et d'entretenir sa réputation de pamphlétaire dangereux, car cela était essentiel pour l'équilibre de sa situation.

Même certaines pages de ce volume montrent l'Arétin encore inférieur à ce que l'on pouvait penser : poète médiocre et boursouflé, très ignorant, incapable de concevoir des idées générales. Non sans jalousie, il traite volontiers de pédants les grands esprits. Voilà un singulier héros et une triste incarnation de la période historique chère à l'auteur. Toute son intelligence n'est que de l'habileté, l'art de sentir le vent, « il a du nez ».

Pourtant, par cette habileté, par son cynisme, dédain de toute affectation morale, par son caractère d'homme du peuple insoucieux des titres pour lui-même et sans respect pour ceux qui en portent, il

peut être pris comme le représentant d'une époque dont le trait principal est le progrès de l'individualisme.

Et M. Hans E. Kinck a recherché, dans ce vilain personnage, les éléments d'humanité plus noble et plus sympathique que son histoire révèle. Pierre l'Arétin est tout de même un vrai poète, car il a parfois un vif sentiment de la nature et de la couleur. Et il a éprouvé au moins deux fois des sentiments sincères, sans compter son affection paternelle: il a eu pour le condottière Jean de Médicis une amitié vraie, et qui resta vivace même après la mort de l'ami; et lorsqu'il commença à vieillir, il eut une passion désintéressée, dévouée, pour une pauvre fille phtisique, Perina Riccia.

Cet amour ingénu d'un homme qui a tant joui de la vie est la seule et très mince action du drame: *le dernier Hôte*. On y voit d'abord Pierre dans sa vie désordonnée, son travail improvisé, ses combinaisons changeantes, puis dans sa gloire de poète « divin », flatteur et insolent, recevant les dons qu'il sait extorquer. Toujours entouré d'une foule, il pérore intarissablement, et c'est un pêle-mêle d'images, une perpétuelle suggestion d'idées ébauchées. Cela est brillant, la plupart des auditeurs admirent, mais, au fond, cela est triste, et surtout vide, et de ce vide, Pierre lui-même conçoit confusément la tristesse. Nous le voyons ensuite sur le continent, où il est allé chercher Perina Riccia guérie: là il est muet, et lorsqu'il revient seul, car elle est partie avec un autre, et lorsqu'enfin elle est morte, la solitude réelle où il a toujours vécu malgré son nombreux entourage lui apparaît, ainsi que le vide de sa vie. Pris d'une terreur affreuse de cette solitude, il se jette dans l'orgie afin d'échapper à lui-même, et meurt dans une syncope. « La vie est aujourd'hui d'un intérêt palpitant », dit son imprimeur. — « Si palpitant qu'elle en devient presque indifférente », conclut son médecin.

Cette œuvre, touffue, confuse, mystique, ne manque certainement pas de grandeur. Elle a, d'ailleurs, été copieusement louée par la critique.

§

Deux traductions de romans norvégiens ont paru dans une collection à bon marché: **les Ames en peine**, de Bjœrnstjerne Bjœrnson (*Arne*, 1858), traduit par M. Sébastien Voirol, et **le Galérien**, de Jonas Lie (1883), traduit par MM. le comte de Colleville et Fritz de Zepelin. *Le Galérien* avait déjà été publié en français. Ce sont deux traductions très libres, où l'on ne trouve pas tout ce qu'ont dit les auteurs, et où parfois l'on trouve ce qu'ils n'ont pas dit.

Memento. — *La Revue Scandinave* a obtenu, dès cette première année, un succès presque inespéré pour une revue aussi spéciale. Elle le mérite par la variété et la qualité de ses articles, les meilleurs écrivains scandinaves

ont tenu à lui réserver des œuvres originales, et les illustrations nombreuses sont choisies avec goût. Il convient de féliciter M. Fritiof Palmér.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES TCHÈQUES

Dr. Vaclav Placek : *Atropa Belladona* et *Lesy*. Premysl Placek, Kralové Vinohrady. — Jindrich Mosna : *Jak isem se mel na svete*. Jos. R. Vilimek, Prague, ainsi que Karel Tuma : *Z ceskych mlynu*, — T. Hruby : *Pytlacké Spady* et Jan Klecanda : *Prach a broky*. — V. Tille : *Maurice Maeterlinck, analylicka studie* J. Otto, Prague, ainsi que T. E. Tisovsky : *Jiraskova Litomysl*. — Frant Svobodova-Goldmannova : *Janosik* : Knihtlaciarsky spolok, Turc. Sv. Martin — Adolf et Josef Wenig : *Kytka povesti*. F. Topic, Prague.

L'éditeur Placek, célèbre entre autres mérites par la coquetterie de ses éditions et la belle tenue de sa *Prehled-Revue*, a eu le bon esprit de faire un sort à l'œuvre de son frère. C'est un médecin, qui croit voir en son démon littéraire quelque chose comme l'**Atropa belladona** de la pharmacopée populaire. Sous ce titre un peu énigmatique, et plus symbolique qu'humoristique, le Dr. Vaclav Placek semble n'avoir pas eu trop de peine à se décider au récit, — sans doute maintes fois essayé oralement, — quelques-unes des histoires drôles de sa carrière en province. Drôles elles sont, certes, mais pourraient l'être infiniment plus encore, s'il cherchait moins à les présenter, à en orner le début, à les frelater de belles lettres. Au contraire, son roman **les Forêts** pose très sérieusement la question du bonheur conjugal et avec autant de conscience que jadis Edouard Rod, discute, en les entre-mêlant, deux cas assez généraux et pour ainsi dire complémentaires, celui du médecin divorcé Pilar et celui du forestier Vojta, à qui sa femme devient indifférente, tant il s'habitue à compter sur sa fidélité. Je préfère, et de beaucoup, les savoureuses histoires campagnardes, encore qu'il y ait dans le roman très humain, où le problème de l'émancipation féminine est envisagé bien en face, et que dépare seul l'épisode trop romanesque de la mort de l'héroïne sous les arbres déracinés par la tempête, des épisodes bien placés et comme toujours bien vus, des caractères solides dans leur médiocrité ressemblante et une homogénéité de décor, tantôt la forêt, tantôt la petite ville de Stiepanof, qui donne au livre entier ce quelque chose de brumeux et de gris, si bien l'ordinaire du ciel et des horizons de Bohême. Peut-être y a-t-il dans ces descriptions de forêts quelque chose d'un peu méticuleux. Qu'on s'imagine Bodmer illustrant du Theuriet. Le naturaliste se reconnaît à chaque détail plus que le poète. Les arbres sont dessinés feuille à feuille ; insectes, écureuils, gibier sans cesse courent devant nous ; certaines pages sentent bon l'humidité ; le caractère du sous-bois à chaque saison est rendu avec soin ; mais le pays, la ville et les gens n'ont pas de trait distinctif tchèque, sinon peut-être que toutes affaires s'y

liquident à l'auberge. C'est peu ! En revanche, les histoires paysannes vaudraient presque toutes d'être citées. Le récit a quelque peine à se mettre en train ; mais le préambule comme baroquement officiel dépassé, il revêt une bonne couleur locale. Il y est tour à tour question d'un maître d'école, pris pour le rabbin, à qui un Juif envoie sa chèvre à tuer et de l'imbroglio qui s'en suit, lorsque le brave homme s'est résigné à accomplir la tâche à laquelle on a voulu à toute force le contraindre ; ou bien du trouble apporté dans les affaires communales par la chasse au mari — elle n'est nulle part plus grossièrement et grotesquement imprudente qu'au pays tchèque — de la femme et des filles du maire et du maître d'école ; ou bien de la façon de guérir la blessure faite à un genou par un coup de faux avec des toiles d'araignée et un emplâtre de bouse de vache... Trop de points sur les i, quelque manque de simplicité, quelques débuts embarrassés n'arrivent pas à empêcher d'agir le charme très réel de ces nouvelles. On me comprendra très bien en France si je dis que la manière de M. Placek tient beaucoup plus de celle de Champfleury dans *les Bourgeois de Molinchart* que de celle du Guy de Maupassant des histoires normandes. Et surtout que l'on se hâte d'oublier des comparaisons sommaires. De la province tchèque, c'est décidément M. Herites qui sait le mieux exprimer la poésie. M. Placek n'est pas pour rien médecin.

L'acteur Karel Zelensky, du Théâtre National, a réuni sous le titre **Comment je me comportais dans le monde** les impayables et délicats récits d'un autre acteur, mort en 1910, Jindrich Mosna, certainement l'un des plus parfaits comiques de notre temps. Et l'éloge vaut son prix dans un pays où l'on rit si mal et ne comprend pas la plaisanterie, le pays par excellence des *querelles d'Allemands*.

Les anecdotes sur ce parfait raconteur que fut Mosna abondent. L'une, qui n'est peut-être pas exacte, est pourtant fort vraie, qui nous le montre, par avarice, — car il était avare, — s'étudiant tout un repas à faire crever de rire ses enfants exprès pour qu'ils n'aient pas le temps de manger. Du même coup l'acteur se donnait l'ivresse de son talent. Fou de théâtre, le morveux, avant de s'adonner à sa passion et de la réaliser en vocation, doit endurer le gymnase et divers apprentissages tant à Vienne qu'à Prague. Ici la poésie et la drôlerie vont de pair ! C'est aussi ému et malin que de l'Alphonse Daudet ; c'est beaucoup mieux venu ; la veine comique est bien plus abondante. Et sans même qu'on l'ait cherché, il se trouve que c'est plein de documents sur la vie d'autrefois. Et c'est d'une bonne humeur ! Que de misères joyeusement contées ! Quelle vie picaresque aussi, celle de ces petits théâtres où le débutant est à la fois acteur, peintre de coulisses, joueur d'harmonica, de clarinette, de contrebasse, de violon, et par surcroît le souffre-douleurs de chacun ! Petit

comme un roitelet, malin comme un renard, grimacier comme un singe, débrouillard, bon cœur et rapiat tout ensemble, trop longtemps puceau que ça démangeait, et sans autre ambition que de devenir un acteur tel que celui-ci ou celui-là, qu'il courait voir à chaque occasion aux théâtres de Vienne, ainsi apparaît, enfant, ce vieux Mosna qui, dans la scène des saltimbanques de la *Prodana nevesta*, fit encore l'admiration sans réserves de l'auditeur haïssant l'acteur que je fus toute ma vie. Ces deux volumes pourraient seuls peut-être m'empêcher de mourir dans l'impénitence finale.

Mon Dieu! voici que je vais avoir l'air de me contredire, mais je m'entends! M. Vilimek m'envoie toute une série de recueils qui tendraient à prouver qu'on ne rit nulle part plus et mieux qu'en Bohême. Mais c'est dans le peuple, entre soi, entre compères de même métier. M. Karel Tuma a réuni les histoires et farces **des Moulins Tchèques** (la meunerie est une des plus grandes et des plus vieilles industries du pays) ; M. T. Hruby a fait un travail analogue pour les histoires et **Bons tours des Braconniers**, et M. Jan Klecanda, sous le titre **Poudre et grenaille**, pour ceux des chasseurs. A en croire M. Tuma, le petit monde des moulins serait un paradis d'humour enchanteur où chacun, depuis l'apprenti jusqu'à « *Monsieur le père* », depuis le chaland qui apporte son sac à moudre jusqu'au compagnon faisant en Bohême son « tour de France » ; où chacun donc serait joyeux, spirituel et taquin. Bref, si la gaîté s'est retirée de partout ailleurs dans le pays elle aurait trouvé son refuge dans ces charmants petits moulins écartés, à la mode d'autrefois, qui sont un des derniers attraits du paysage bohême. Un coquin de forestier se moquait toujours d'un « Monsieur le père » qui, à la chasse, manquait tout. Un jour le meunier gage qu'il attrape même un « Zwanzigerl » (piécette) jeté en l'air. Le forestier bon enfant: « A quoi bon, voici mon cochon à deux pas. » Et de tendre le fusil. Et voici le cochon tué net. Grimace du forestier. Il avait soin d'ôter à chaque coup la balle que le meunier était censé tirer. Et le meunier avait fini par s'en douter. Il en avait mis deux cette fois, dont le compère n'avait subtilisé qu'une! Le charme de ces six volumes de moulins et je ne sais combien d'autres pour les autres métiers n'est pas tant dans les historiettes mêmes que dans le fait de nous mettre au bénéfice de quantité de jolies tournures du crû, de locutions imprévues, de comparaisons naïvement burlesques. De tels livres sont un sûr remède contre la mauvaise humeur. Et sans le moindre grain de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit gaulois, car les amateurs de gros sel n'y trouveront pas plus leur compte que ceux de haute graisse. Tout au plus si les enfants de certains braconniers s'yamusent, un jour, à remplir, vous devinez de quoi, les pipes des chasseurs.

Le grand et solide livre que M. V. Tille a consacré à l'œuvre de **Maurice Maeterlinck**, et qu'il a dédié à M. Ad. van Bever, est un copieux travail de bénédictin, dont la base est une série de six conférences, prononcées à l'Université de Prague en 1905 et 1910. Il contient une bibliographie du sujet en toutes les langues qui, à elle seule, peut donner à réfléchir. Dès aujourd'hui il est impossible de tout rassembler ! Excellent en ce qui n'exige que des recherches consciencieuses et de l'attention, ce très méritoire volume l'est moins dans d'autres domaines où la clairvoyance et l'intuition compréhensive nous paraissent demeurer quelquefois en reste sur la sagacité du chercheur. De toute évidence M. V. Tille a le sens du mystère ; mais une logique un peu terre à terre lui coupe les ailes. Il a trop la tendance de passer le théâtre de son poète au crible non des convenances scéniques ordinaires, Dieu merci, mais de ses points de vue à lui. Il aurait une légère tendance aussi à remettre çà et là dans le bon chemin son auteur. A côté d'aperçus très justes et qui sont d'un vrai critique, je sens parfois le professeur égaré par le besoin d'anatomiser son sujet. La composition même du livre se ressent un peu du débridé et de l'abandon de la conférence. Si j'avais la place de justifier ma réserve essentielle, celle sur la compréhension autre que littérale du texte, qui une à deux fois me paraît en défaut, il y aurait lieu d'examiner en particulier les reproches qu'adresse le savant professeur au rôle de Golaud. Un tel volume, résultat de tant d'années d'efforts, ne s'analyse du reste pas en un paragraphe... Existe-il en français un ouvrage de 552 pages sur l'œuvre de Maeterlinck ?

Le maître Jirasek a célébré, le 23 août, le soixantième anniversaire de sa naissance à Hronov, près Nachod. Il a été professeur de 1874 à 1888 à Litomysl, qui s'en souvient, et lui offre un bien joli volume : **Lytomysl et Jirasek**, recueil de souvenirs de ses anciens élèves et, selon l'usage allemand, de quelques-uns de leurs travaux historiques ou littéraires.

Le **Janosik**, en cinq actes, de Mme Svobodova-Goldmannova, est antérieur à celui de Jiri Mahen, bien que, avec les lenteurs slovaques, il vienne seulement de paraître. Disons tout net d'emblée que c'est un Janosik peut-être plus historique, moins légendaire et surtout épique, mais un peu de salon et assez proche parent de *Dubrovski*, un Janosik très théorique, sans rien de l'énergie sauvage et des gestes sobres qu'on lui connut. Et que de complications inutiles pour un drame sans véritable nœud ! Et que de difficultés de mise en scène pour un pays, le slovaque, où l'on joue à peu près sans décors, sur des planches mal rejointes et sur des tonneaux de bière. La seule scène virile, sobre et bien conçue, est celle du troisième acte, où Janosik, admis parmi les compagnons brigands, doit, selon l'usage, disputer à leur capitaine la *Valaska* (bâton avec une

hache pour poignée), emblême du commandement, et la lui enlève.

Rien de plus charmant et de mieux présenté que ces volumes annuels de contes pour petits et grands dont les deux frères Wenig, Adolphe l'écrivain et Joseph le dessinateur, se sont fait une spécialité. Celui-ci : **Bouquet de légendes**, témoigne plus que jamais du haut sens littéraire et même pédagogique, si l'on veut bien ne pas prendre ce terme en défaveur, qui est la grande qualité d'un conteur, aussi inventif que serré et simple. Comme il sait à la fois ressusciter la tradition des vieux récits populaires et éveiller la conscience enfantine ! Et comme son frère, sans renoncer à aucune des élégances décoratives internationales de l'art du livre, y sait introduire le juste accent Vieille-Bohême et, dans ses illustrations les architectures Vieille-Autriche ! On a la notion très avertie de tout ce qui s'est fait de joli ailleurs, en Angleterre ou en Allemagne surtout, mais dans le détail des indices d'un délicat tchèquisme interviennent. Une main dans celle de M. Schwaiger, l'autre dans celle de M. Panuska, on regarde au loin. Et l'on est bien soi-même sans avoir besoin de chercher à ne ressembler à personne. Un analogue léger archaïsme apporte son charme d'autrefois à la modernité du texte. Le sujet même subit le même arrangement. On pense à ce que furent les *reali di Francia* pour un autre temps... Ainsi les vieux contes, en Bohême comme ailleurs, font peau neuve avec le siècle et se renouvellent dans la marée même des éléments qui devraient les engloutir. Non seulement ils surnagent, mais ils voguent en canot automobile. Tel Icare devenu l'aviateur.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Des Lettres d'Oscar Wilde. — Une vente vient d'avoir lieu, à New York, où quelques-uns au moins de ceux qui ont gardé le souvenir d'Oscar Wilde auraient voulu pouvoir disputer aux collectionneurs millionnaires d'Outre-Atlantique des « numéros » dont on redoute de perdre la trace.

Parmi de précieux manuscrits et autographes de Meredith, de Whistler, de Bernard Shaw, d'Arthur Symons, de John Davidson, d'Ernest Dowson et d'autres, — à côté de volumes dédicacés par ces auteurs et de premières éditions introuvables, — il y avait, rassemblés en quatre-vingt-dix numéros, des manuscrits et vingt-deux lettres autographes, d'Oscar Wilde, des exemplaires rares de ses œuvres, son propre exemplaire de Salomé...

On assure que l'homme se révèle le mieux dans sa correspondance, où il a mille raisons de jeter le masque, ou peut-être même de forcer sa grimace ; les lettres d'Oscar Wilde ne font pas exception à cette

prétendue règle. Et l'on aperçoit l'auteur de *De Profundis* sous bien des aspects divers et contradictoires, dans la correspondance que disperse à présent Mr Richard Butler Glaenger, et dont on nous permet de lire quelques fragments.

Voici des lettres au fameux colonel W. F. Morse, l'un des organisateurs des tournées de conférences qu'ont faites aux Etats-Unis tant de célébrités européennes. La première est de février 1882, et datée de Chicago, Grand Pacific Hôtel :

J'espère que vous arrangerez d'autres matinées. Les conférences ne me fatiguent pas : j'aimerais mieux conférencier cinq ou six fois par semaine et ne voyager que trois ou quatre heures par jour au lieu de conférencier trois fois et voyager dix heures... Ces matinées sont un grand succès. Indiquez-moi ce que nous ferons après Cincinnati — sera-ce le Canada ?

La seconde est écrite d'Omaha, Nebraska, à la fin de mars.

Six conférences par semaine pendant trois semaines consécutives me semblent un travail énorme. Je ne sais si je puis le supporter... Enfin, je ferai de mon mieux — et si je me sens titanesque, je ferai les matinées aussi.. Pour bien des raisons, je n'ai pas, à Chicago, ravivé la discussion sur l'affaire de Baltimore (?), mais les journaux de Chicago se sont montrés particulièrement hostiles, sur le moment, — m'accusant d'encourager les attaques contre moi et d'avoir « corrigé les épreuves de l'attaque de Washington et approuvé la caricature avant qu'elle fût publiée...». Si Mr Carte désire discuter publiquement de la raison qui me fit aller à Washington plutôt qu'à Baltimore, j'estime qu'il est fort stupide... Voyant que j'étais si brutalement assailli, Mr Carte aurait dû écrire pour expliquer que l'erreur provient d'un messager négligent... Il est intolérable d'être tourmenté à cause de l'idiotie d'un employé de bureau... Pour ce qui est de mon opinion sur la direction, cela serait prématuré... Je vous envoie la pièce-prologue... Je suis très fatigué et épuisé... Merci d'avoir envoyé le chèque à Lady Wilde. Je conférencierai aussi longtemps que le public supportera d'être conférencié — jusqu'au milieu de mai certainement.

De Boston, en septembre 1882, Wilde écrit encore au colonel :

Mr Moore n'a versé que 250 dollars et absolument rien pour les frais. Il m'eût déplu de cesser les conférences, puisqu'il me suppliait de continuer, et j'ai pensé qu'il valait mieux que, de notre côté, le contrat fût parfaitement observé... A mon avis, notre seule chance est de donner les deux semaines à 700 (dollars) la semaine. Il fera cette somme dans les grandes villes, mais il m'a amené dans de misérables villages de dix mille âmes où naturellement personne ne venait... Hayman n'est pas encore arrivé d'Australie... Merci d'avoir envoyé ma pièce (*Vera*) à Washington. Prendre le copyright à votre nom serait un excellent moyen... Si (Mary) Anderson prend ma pièce je ne pourrais y aller... Voulez-vous en envoyer un exemplaire à ce directeur dont vous avez parlé ici, Mr Field... ainsi qu'à Rose Coghlan et à Wallack...

De Saint-Paul, Minnesota, Oscar Wilde écrit, le 16 mars 1882,

à Mr D'Oyly Carte, six pages pour régler différentes questions :

J'ai reçu votre lettre au sujet de la pièce. Je consens à la placer entièrement entre vos mains pour la faire jouer, à la condition que je recevrai la moitié des profits, et une garantie de 200 livres payées comptant, dès qu'elle sera acceptée... Pour ce qui est de la distribution, je suis sûr que vous voyez vous-même combien le rôle convient à Clara Morris. Néanmoins, je sais parfaitement combien elle est difficile et quel danger pratique on risque avec elle... Si l'on ne peut réellement pas obtenir miss Morris, je vous laisse volontiers le soin de voir Rose Coghlan... (Les deux actrices refusèrent la pièce.)

En avril, Wilde expose à ce même Mr d'Oyly Carte des opinions sur les droits de l'acteur, — opinions tout à fait différentes de celles qu'il développera dix ans plus tard dans *Puppets and Actors*.

En ce qui concerne les changements à apporter à la pièce, soyez, je vous prie, assuré que je ne serai que trop heureux de toutes les idées qu'on me soumettra. La pièce est destinée, non pas à être lue, mais à être jouée... et l'acteur a toujours le droit de faire des objections et des suggestions. Personne plus que moi ne reconnaît ce droit de l'artiste. Ma seule raison de déclarer honnêtement que la pièce est une pièce jouable excellente, c'est que j'ai pris tous les conseils d'acteurs que j'ai pu obtenir....J'ai la conviction que ce sera un succès si elle joue (Clara Morris) et si vous dirigez. Pourriez-vous engager Kyrle Bellew ou Johnstone Forbes Robertson pour le rôle du Tzarevitch ?

Le jovial Sam Ward avait très sympathiquement accueilli Wilde à son arrivée à New York et, à la prière de Wilde, il publia un compte rendu très favorable, dans le *New York Sun*, du recueil de poèmes : *Rose Leaf and Apple Leaf*. L'auteur, sir James Rennell Rod (actuellement ambassadeur à Rome), avait tiré ce recueil à très petit nombre sur « un reste de papier fabriqué par le premier fabricant de papier en Amérique, pour le Gouvernement, probablement avant la Révolution ». Wilde écrit à Ward, de Boston, en octobre 1882 :

Mon cher oncle Sam, grand merci pour votre compte-rendu, — il est très gentiment tourné, et bien que la discourtoisie littéraire puisse aller plus loin qu'omettre toute mention de mon nom, l'omission est si nettement marquée qu'elle en devient un compliment. Je suis surpris que Dana (Richard Henry Dana, le fils ?) ait pu commettre un acte aussi stupide et peu gracieux. Je pars pour la Nouvelle-Ecosse et je serai de retour dans trois semaines.

Votre idée d'un dîner à Mrs Langtry est charmante, mais tout ce que vous composez, depuis la poésie jusqu'aux menus, est parfait. Vous êtes la grande autorité pour les poèmes lyriques et les Chateau-Lafitte.

Dans une lettre adressée, le 13 juillet 1888, à Mr Thomas Hutchinson, Oscar Wilde commente curieusement *le Rossignol et la Rose:*

...Je crains bien de n'avoir pas sur le Jeune Etudiant la même opinion que vous. Il me paraît surtout un jeune homme superficiel... Le rossignol est le véritable amant, s'il en est un. Elle (la rose) représente au moins le romanesque, et l'Etudiant et la jeune fille sont, de même que la plupart d'entre nous, indignes du romanesque. C'est du moins ce qu'il me semble mais j'aime me figurer qu'il y a maintes significations à ce récit, car, en l'écrivant, je ne suis pas parti avec une idée pour l'habiller en forme, mais j'ai commencé avec une forme et me suis efforcé de la rendre assez belle pour qu'elle ait maintes énigmes et maintes réponses.

De 16, Tite Street, Chelsea, Londres, S. W., Wilde écrit une lettre de quatre pages à Alice Corkran, en novembre 1888. Wilde était à ce moment rédacteur en chef du *Woman's World*. Il fait allusion à un exemplaire du *Prince Heureux* envoyé en juin à Miss Corkran, et les nouvelles auxquelles il travaille sont *le Jeune Roi*, etc.

Cela n'a aucune importance que le compte rendu n'ait pas paru et ma lettre n'était qu'une plaisanterie. Je crois que j'obtiens autant de louanges qu'il est bon pour moi... L'Amérique a épuisé tout ce qu'elle avait d'adjectifs complimenteurs. Je viens de lire votre charmante histoire, *Meg's Friend*, et j'en dis quelques mots dans mon numéro de Noël. Je travaille activement à quelques nouvelles qne vous aimerez, je pense. Pourquoi n'envoyez-vous rien au *Woman's World*?

De janvier 1889, d'une lettre de huit pages, écrite du Beaufort Club, 32, Dover Street, W., à Mrs Bernard-Beere, qui avait créé le rôle de Mrs Arbuthnot, dans *Une Femme sans Importance* :

Ma chère Bernie... Vous serez fâchée d'apprendre que j'ai eu de grands ennuis. Notre plus jeune fils (Vivian) a été si malade que nous pensions qu'il ne s'en remettrait jamais, et j'en étais si malheureux que mes occupations et ma correspondance m'échappaient... Je crains que, dans les dix ans écoulés depuis que j'ai quitté Dublin, tous mes amis de là-bas aient disparu,... mais je ne doute pas qu'à l'heure actuelle tous les étudiants soient amoureux de vous. Sinon... c'est qu'ils ont perdu toute leur ancienne admiration pour l'esprit et la beauté. J'espère que vous ferez des promenades en voiture découverte. Il y a devant Shelburne, plusieurs Dion Boucicault qui sont de délicieuses créatures... Comme c'est gentil au tremblement de terre d'avoir attendu que vous soyez partie. *Après vous, le tremblement de terre* (en français)... Votre dernier dîner fut une merveille... Il ne nous reste plus à présent d'autre « lionne » que Ouida.

Le 29 janvier, Oscar Wilde répond quatre pages, de 16, Tite Street, à Mr Walter Hamilton, qui préparait un recueil de *Parodies des Ouvrages d'Auteurs Anglais et Américains* :

Je n'ai jamais rassemblé les parodies de mes poèmes. Collectionner les choses contemporaines, c'est vouloir retenir de la mousse de champagne dans un crible... Comme la plupart de mes poèmes sont longs et lyriques, ils n'ont pas été, j'imagine, de bons modèles. La Parodie, qui est la

Muse avec la langue entre ses dents, m'a toujours amusé, mais elle exige une touche légère... et, chose assez bizarre, l'amour du poète que l'on caricature. Vos disciples peuvent vous parodier — et nul autre.

Ensuite vient une série de lettres relatives à *la Ballade de la Geôle de Reading*. Dans la première, datée de Berneval sur mer, 4 août 1897, Oscar Wilde écrit à Leonard Smithers :

Le merveilleux colis — le paquet gros lot — de livres vient d'arriver, et il faut que je vous envoie une ligne tout de suite pour vous dire combien c'est gentil à vous de me les donner. J'espère bien avoir, un jour, quelque chose que vous aimerez assez pour le publier... Ce soir, je regarderai vos merveilleuses éditions à la clarté des étoiles : la lune, en ce moment, on ne saurait compter sur elle; du reste on ne peut jamais compter sur elle. Votre générosité, en n'envoyant pas de Symons est fort appréciée.

Autre lettre de trois pages à Leonard Smithers, datée de Berneval, le 24 août et *portée* à Londres, avec un brouillon de la *Ballade*, par quelque ami de Wilde.

Voulez-vous me rendre un grand service ? Faire dactylographier le poème que je vous envoie et le rapporter avec vous samedi, ou, si vous ne pouvez pas venir, envoyez-le par la poste, à Sébastian Melmoth, aux soins de l'Hôtel Sandwich, à Dieppe, où je serai. Je le veux recopié sur de bon papier, non du papier pelure, avec une couverture en papier gris... Il n'est pas encore fini, mais je veux le voir dactylographié. Je suis écœuré de mon manuscrit...

Longue lettre de douze pages à Leonard Smithers, écrite le dimanche 9 octobre 1898, de la Villa Giudice, via Posilippo, Naples.

Je n'ai pas encore de nouvelles de Cook, mais je ne doute pas que vous n'ayez fait ce que je vous demandais... Je ne vous demande pas du tout un ordinaire prêt d'argent, je demande une petite avance sur mon poème que vous allez publier. Quand vous m'avez demandé mes conditions à Dieppe, j'ai répondu que j'étais prêt à vous laisser décider de la question. Vous avez dit que vous me donneriez la totalité des profits... Cette offre, je puis l'assurer, a été faite avant, non après, le dîner au café des Tribunaux. J'ai dit que je ne pouvais y consentir, car je ne la considérais pas équitable... mais que j'accepterais la moitié des profits, et c'est ce qui fut convenu.

A cette époque, je me proposais de publier [le poème] d'abord dans un journal, mais depuis j'ai décidé de ne pas le faire... Cette publication préalable aurait, à coup sûr, fait du tort à la vente en volume. Le public ne paierait pas une demi-couronne ce qu'il peut acheter pour un penny. Pourquoi ? — Je ne puis le comprendre... Ainsi après vous avoir... donné la virginité du poème... je ne crois pas que je demande une grande faveur en vous informant que je désire que vous m'avanciez 20 livres en compte... Il se peut que par la suite je m'adresse à vous pour un prêt personnel... mais jusqu'à l'heure présente nos relations ont simplement été les relations habituelles entre poète et éditeur, avec la victoire complète de ce dernier...

J'envoie encore ci-joint quatre strophes de grande puissance et d'effet réalistico-romantique... Elles amélioreront la partie II, qui était un peu courte, comparée aux autres.

Quatre pages à Leonard Smithers, écrites à l'Hôtel Royal des Etrangers, Naples, 19 octobre 1897.

Comme une édition de cinq cents exemplaires — dont une centaine au moins seront pour le service de presse, — paierait tout juste les frais et me laisserait votre débiteur pour 20 livres, je pense qu'il vaudrait mieux, somme toute, publier le poème dans un journal. C'est trop long pour la (*Daily Chronicle*)... Frank Harris a été si désagréable pour moi et à propos de moi, que je ne pense pas que des négociations soient possibles avec lui... Mon idée est le *Reynold's Newspaper*... qui est acheté par les classes criminelles — auxquelles maintenant j'appartiens, — de sorte que je serai lu par mes pairs — expérience nouvelle pour moi. J'ai reçu une lettre d'Ernest Dowson qui m'annonce vous avoir donné 10 livres de sa dette envers moi. Cela me semble improbable... Mais je ne doute pas que « ses intentions ne soient pures »...

De la villa del Giudice, Posilippo, à Leonard Smithers, 30 nov. 1897 :

Robbie Ross m'a envoyé une copie de la lettre qu'il vous a écrite, dans laquelle il déclare qu'il s'aperçoit qu'il n'a plus ma confiance en matière d'affaires. Je... vous assure que Robbie vous écrit par suite d'un malentendu complet... Il a fait pour moi en affaires tout ce qu'il était possible à quiconque de faire — et sa générosité et son inlassable bonté dépassent toute expression de louange de ma part, mais non pas, je suis heureux de le dire, mes facultés de gratitude... Il serait plus juste de sa part de dire que c'est trop d'ennui pour lui de continuer que de prétendre n'avoir plus ma confiance. Une telle déclaration est puérile...

De l'Hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts, Paris, 28 février 1898 ; à Leonard Smithers :

Nous nous avons attendu pendant des heures. A coup sûr, vous n'avez pas quitté Paris. Cela semble impossible, car la ville revêt son habituelle expression de joie. Occupez-vous, je vous prie, de... l'Author's Edition avec une couverture par Ricketts — une couleur nouvelle et une « remarque » en or. (Cette édition de luxe fut tirée à 98 ex. signés par l'auteur.) Le D[aily] T[elegraph], grâce à l'influence de Reggie Turner, a été contraint de rendre compte du livre, mais à regret et mal. Envoyez-moi tous les journaux qui contiendront des comptes-rendus demain... Il me faut vous remercier pour toutes vos bontés à mon égard...

Paris, vendredi, 20 mai 1898, à Leonard Smithers :

Pour ce qui est de la traduction française, avec le texte anglais de la Ballade, il n'y aura aucune vente à Londres, à part quelques exemplaires pour bibliophiles. Personne ne peut vouloir du poème avec la traduction

française — que le public français... Le livre sera publié ici à deux francs. Il sera... peu attrayant de forme, à part l'ordinaire couverture de papier jonquille... Envoyez-moi, si vous le pouvez, quatre livres (sterling), ou même trois ; j'essaye en ce moment de quitter mon hôtel pour aller me loger où je pourrai obtenir le breakfast, de façon à ne pas avoir à sortir le matin. Sortir pour le petit déjeuner est fatal au labeur.

Longue lettre de huit pages à Leonard Smithers, datée par erreur du mercredi *24* mai 1898 (au lieu du *25*).

D'après ce que je voulais, ma lettre devait vous servir comme de mise en demeure à Alexander de vous envoyer le manuscrit [de *The Importance of Being Earnest*]. Je suis désolé de la méprise et j'ai écrit ce matin à Alexander de vous l'envoyer immédiatement... Maurice est arrivé ce matin [de Londres]. Robert Ross semble spécialement s'être intéressé à lui. Il aime tant les enfants et les gens qui, comme moi-même, ont de simples et enfantines natures.

Je m'étonne que vous ne songiez pas à publier une série de traductions du français. Il paraît chaque semaine, dans les journaux de Paris, deux ou trois nouvelles parfaites — pleines d'esprit et invariablement brillantes d'idées... Les Français savent traiter tous les sujets avec esprit, et quand on rit, il n'y a pas d'immoralité — l'immoralité et la gravité commencent ensemble...

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que le manuscrit d'Alexander doit être dactylographié immédiatement...sur du bon papier épais, non pas du pelure, sur lequel je ne puis corriger... Ecrivez-moi que vous avez renoncé à votre idée de venir à Paris, et alors votre arrivée sera une surprise...

Wilde commet, au sujet du papier pelure, un jeu de mots qu'il est fort difficile de rendre en français; nous le donnons en anglais pour le bénéfice de ceux qui pourront l'apprécier dans l'original : « Alexander's MS. is to be typewritten at once... on thick good paper, — not tissue, as I cannot correct tissue, — and one should not waste tissue. So, at least, the doctors say. »

Du 15 mars 1898, Hôtel de Nice, rue des Beaux-Arts, Paris :

1.000 mercis pour les 4 livres sterling. C'est fort gentil à vous d'y avoir pensé. J'ai été assez malheureux et ennuyé, de sorte que je n'ai pas écrit, mais j'espère me remettre d'aplomb cette semaine. L'article de Symons m'a été grandement agréable — il est admirablement écrit et extrêmement artiste dans son mode d'approbation... Je ne crois pas que je doive répondre à Henley. J'estime que ce serait absolument vulgaire — qu'importe ! Il est jaloux simplement. Il a mis sa scrofule en vers libres et il est furieux parce que j'ai mis en sonnet le rata de la prison. D'ailleurs, il n'y a que deux sortes d'écrivains en Angleterre, les non-lus et les illisibles. Henley appartient à la première. (Vous pouvez envoyer cet aphorisme au *Sunday Special*.)

L'animosité de Wilde contre l'auteur de *In Hospital* remontait à 1890, lorsque parurent, dans le *Scots Observer*, la revue que dirigeait

geait Henley, une série de lettres violentes contre *Dorian Gray* et son auteur.

Le 28 décembre 1898, Oscar Wilde, qui résidait à La Napoule, Alpes-Maritimes, écrivait à Mrs Smithers, femme de son éditeur :

Merci infiniment pour votre charmante carte ; j'aimerais me rendre à votre invitation, mais je suis un très mauvais marcheur et je n'arriverais guère qu'au milieu de l'été prochain.

Je souhaite qu'il soit possible que vous veniez ici. Le temps est admirable — bleu et or, et un chaud soleil couve la mer. Léonard doit être absolument épuisé à négliger ses affaires, et le repos lui ferait du bien...

Si vous acceptez de venir déjeuner à La Napoule, je vous promets des acrobates et de la bonne cuisine. Le chef ici est un cuisinier bien plus pur que John Davidson. Je m'aperçois que j'ai fait un terrible pâté, sur cette page — on dirait un éventail de Conder dans ses premières phases, — aussi, je vous prie de l'excuser, et croyez-moi, avec maints remercîments, sincèrement vôtre.

Le 30 mai 1889, Oscar Wilde écrivait, du Grand Café, à Leonard Smithers, une curieuse lettre dont nous ne pouvons citer que les passages suivants :

Vous serez, je pense, ici demain soir. Je sais tout ce qui concerne votre arrangement avec Roberts — conclu pour me faire accepter une petite somme au lieu de conditions convenables... « Vous devenez plus intéressant d'heure en heure », pour citer *The Importance of Being Earnest*. Naturellement, il faudra faire un nouveau traité... puisque vous m'avez caché les véritables circonstances. Vous n'étiez que « l'homme de paille », — un nouveau rôle, j'espère. Ce n'en est pas un bien joli...

Quelques jours plus tard, le 6 juin, Wilde écrivait à Léonard Smithers une autre lettre, qui est une sorte de parodie burlesque de l'affaire Dreyfus, pour laquelle Wilde se passionnait en y prenant une attitude des plus paradoxales et des plus amusantes, parfois.

... J'espère recevoir la page de titre, la dédicace et l'affiche de *The Ideal Husband*. Au deuxième acte, se trouve le mot *décolleté*. Voulez-vous veiller à ce que les accents soient placés exactement. Pour ce qui est de l'ennuyeuse absurdité Roberts, les déclarations... furent faites tout à fait sérieusement... Il avait dit, par exemple, à B... : « Je suppose que Wilde n'a aucune idée que c'est moi qui ai sa pièce ! » Que devais-je penser ? J'ai pensé naturellement que vous aviez écrit le « bordereau » et l'aviez vendu à Schwartzkoppen-S... D'où, l'affaire Smithers. A présent, certes, vous êtes acquitté et il est ainsi prouvé que le véritable traître est W...-Esterhazy, assisté par Du Paty-Roberts... J'attends le chèque de 12 livres. Je n'ai pas l'intention de rester au Havre, mais aux environs. Blankenberghe est... à la mode... J'ai vu Ernest Dowson, l'autre soir ; il m'a forcé à aller au Panthéon à minuit. C'était atroce — un café Pandémonium... Le dessein sur la couverture de H... est une horrible caricature d'Ernest. C'est intentionnel, je suppose...

Ces quelques extraits, publiés pour allécher les possibles enchérisseurs, prouvent assurément que la correspondance de Wilde pourrait former une partie des plus typiques de son œuvre, et non la moins originale, souvent.

HENRY-D. DAVRAY.

LA VIE ANECDOTIQUE

La Petite Gazette Aptésienne. — Les Événements littéraires les plus importants de l'année 1911. — M. André Barre. — Prédiction concernant le Maroc et Tripoli.

La Petite Gazette aptésienne vient de disparaître. Ce journal hebdomadaire était bien rédigé et ceux qui aiment les lettres le lisaient avec plaisir. On le comparait à ces compotes d'Apt, où il était publié. Mais, sucrées au miel, comme dans celles-ci, les guêpes n'y étaient point mortes.

Parmi les excellents prosateurs qui écrivaient dans *la Petite Gazette Aptésienne*, il faut citer avant tout Emile Godefroy. Il y publia son *Auzias* qui, dans l'ensemble, constitue un des meilleurs ouvrages de critique générale qui ait paru depuis longtemps.

Henri Dagan y fit paraître des contes empreints de bonne humeur, de petits articles pleins de sens et dont les piqûres devaient être bien cuisantes. Paul Bourdin, André Mary, Fernand Sauve complétaient à merveille la brigade qui rédigeait *la Petite Gazette Aptésienne*. On les retrouvera le premier mars, à Paris, dans *la Revue nouvelle des Lettres françaises*, que dirigera un poète véritable : Raymond de la Tailhède.

§

J'ai entendu dernièrement une conversation touchant **les Événements littéraires les plus importants de l'année 1911**. On s'accorda pour dire que c'était la publication de *la Mission théâtrale de Wilhelm Meister* et celle du *Docteur Faustroll*, d'Alfred Jarry. Il serait trop long de donner ici les raisons qui poussaient les interlocuteurs à soutenir cette opinion, qui me paraît fondée.

On oubliait, toutefois, qu'un grand poète encore inconnu a peut-être publié cette même année son premier ouvrage.

§

M. André Barre, dont la thèse sur *le Symbolisme* a fait du bruit, a été célébré en Europe, il y a quelques années. A cette époque, dans *l'Européen*, journal hebdomadaire, qui, paraissant à Paris, presque inconnu en France, jouissait d'une autorité européenne, M. André Barre publiait des notes sur la Serbie. Il combattait violemment la

dynastie des Obrenovitch et, une semaine, il annonça la mort prochaine du couple royal.

La tragédie de Belgrade eut lieu peu de temps après cet article, qui avait été fort remarqué en Europe, et M. André Barre se trouva être, pendant quelques jours, l'homme du jour. Cependant, M. André Barre, que la politique étrangère n'intéressait probablement plus, poursuivit sa vocation littéraire. C'est dommage, car le rôle de prophète n'est pas à dédaigner.

C'est sans doute aux frais du prophète anonyme qu'on a imprimé et distribué une singulière prophétie concernant des événements à venir avant le 9 avril 1931.

L'exemplaire que je possède, et qui a paru en 1903, m'a été donné dans la rue, à Paris, la même année.

Certaines **prédictions**, notamment celles **concernant le Maroc et Tripoli**, et qui se trouvent presque réalisées, donnent un intérêt à la brochure du Nostradame inconnu.

La brochure est un in-12 de 42 pages, en comptant la couverture, sur laquelle on lit :

Vingt événements à venir — Selon le Prophète Daniel et l'Apocalypse — Entre 1906 et la fin de cette Ere en 1929-31. — Révolutions et Guerres dans le cours de 1906 à 1919. — Confédération de dix Royaumes vers 1919. — Venue d'un Napoleon comme roi de Syrie vers 1922-23 et le Président de la Confédération de 1925-27 à 1929-31. — Ascension de 144.000 chrétiens au ciel, le 26 février 1924 ou 1926. — Grande tribulation et Persécution pour 3 1/2 ans de août 1925 ou 1927. — Descente de Jésus-Christ à Jérusalem le 2 mai 1929 ou 9 avril 1931. — Règnes sur les nations 1000 ans. — Aussi le livre du Prophète Daniel. — Librairie Charles, — 8, rue M. Le Prince, boulevard Saint-Germain, Paris.

Une image en couleurs, représentant quatre personnages à cheval, symboles des événements prédits, illustre ce titre, dont j'ai respecté les bizarreries.

Les pages 2, 3 et 4 de la couverture sont occupées par des images en couleurs, celle de la page 4 est la plus surprenante. Elle représente la bataille d'Armageddon à Jérusalem, à la fin de cette ère, le 2 mai 1929 ou 9 avril 1931.

Au bas de la 4e page de la couverture, on lit : Imprimerie *Tom Browne et Compagnie, Hyson Green, Nottingham.*

A en croire certains renseignements contenus dans la brochure, la première édition en aurait été publiée à la librairie Martien, en 1863, à Philadelphie. Une autre édition, augmentée, aurait paru en 1893.

L'édition de 1903 serait la plus intéressante, car les dates précises des vingt événements à venir s'y trouvent pour la première fois. Il est possible que les premières éditions aient été publiées en anglais, mais l'auteur n'en dit rien.

Les premières pages de la prophétie peuvent la faire prendre pour un ouvrage de propagande bonapartiste. Cependant, le Napoléon annoncé finit par tomber dans de telles impiétés, de si grandes cruautés que si la brochure n'était qu'un pamphlet de propagande politique, elle irait à l'encontre de son but.

L'auteur connaît pour les avoir parcourus les Etats-Unis, l'Europe, la Palestine.

D'autre part, on se trouve en présence d'un historien éclairé, sinon érudit. Aucun des problèmes de la politique contemporaine ne lui est inconnu. Il n'affecte pas des prétentions prophétiques : ses prédictions ne sont que des gloses sur des textes sacrés.

Le premier des passages qui ait trait au Maroc et à Tripoli est ainsi conçu :

« Des révolutions et des guerres dans le cours de 1906 à 1919 qui amèneront la séparation de la Macédonie, l'Albanie et la Syrie de la Turquie, et *l'extension de la France jusqu'au Rhin*, et transformeront, pas plus tard que 1919, les 22 Royaumes ou Etats qui occupent maintenant le territoire de l'ancien Empire Romain de César, en dix royaumes gouvernés par dix souverains, comme le représentent les dix cornes de la bête de Daniel, ainsi que les dix orteils de la statue de Daniel ; II, 33 ; VII, 24. Les 22 Royaumes ou Etats sont : (1) la France ; (2) la Grande-Bretagne ; (3) la Belgique ; (4) le Luxembourg ; (5) la Suisse ; (6) la Bavière ; (7) Bade ; (8) Wurtemberg ; (9) Provinces du Rhin ; (10) l'Espagne ; (11) le Portugal ; (12) *le Maroc, qui sera ajouté à la France ou à l'Espagne ;* (13) *Tripoli, qui sera ajouté à la France ou à l'Italie* ; (14) l'Autriche ; (15) ; l'Italie ; (16) la Grèce ; (17) l'Egypte ; (18) la Turquie ; (19) la Bulgarie ; (20) la Serbie ; (21) ; la Roumanie ; (22) le Monténégro. »

Un second passage est plus explicite encore. Il mentionne les faits qui doivent se produire avant 1919 :

« Formation de ces dix royaumes en une Confédération ou Alliance de dix royaumes (remplaçant la triple alliance actuelle de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie, ainsi que la double alliance de la France et de la Russie). Les dix royaumes confédérés se composeront de (1) la France, s'annexant plusieurs petits états ou royaumes, et ainsi agrandie jusqu'au fleuve du Rhin et le mur romain de Bingen à Ratisbonne, parce qu'autrefois ce fleuve et ce mur formaient la frontière de l'Empire Romain entre la France et l'Allemagne ; (2) la Grande-Bretagne séparée (du moins tant que ces pays auront des parlements à eux) de l'Irlande et de l'Inde, ainsi que ses autres colo-

nies qui n'ont jamais fait partie de l'Empire Romain de César ; (3) *l'Espagne avec le Portugal et toute cette partie du Maroc qui ne sera pas ajoutée à la France ;* (4) *l'Italie probablement avec Tripoli ;* (5) l'Autriche, au moins les provinces situées au nord du Danube, c'est-à-dire moins presque toute la Hongrie et la Bohême, la Moravie et la Galicie ; (6) la Grèce avec la Thessalie, l'Epire, la Macédonie et l'Albanie comme il fut autrefois ; (7) l'Egypte ; (8) la Syrie, séparée de la Turquie ; (9) la Turquie, qui ne comprendra plus que l'ancienne Grèce et la Bithynie; (10) les Etats des Balkans ou Etats Slaves, c'est-à-dire la Bulgarie et la Roumanie, et une partie de la Serbie et de la Hongrie. »

Qui vivra, verra.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

André de Lor : *Révélation d'Outre-Tombe ;* Libr. des sc. psych. 3 50

Schopenhauer : *Mémoires sur les sciences occultes ;* Leymarie. 6 »

Littérature

Charles-Louis Philippe : *Lettres de Jeunesse à Henri Vandeputte ;* Nouv. Revue française. 3 50

Philosophie

L. Chachoin : *Evolution des Idées religieuses et des religions ;* Crès. 1 25

Jésus de Nazareth : *Ma Vie ;* Schleicher. » »

Suénolbert-Maria-Frederici de Son : *Principes principorum ;* Messein. » »

A. Vanderpol : *La Guerre devant le Christianisme ;* Tralin. 2 50

Maurice Vauthiers : *Essais de Philosophie sociale ;* Alcan. » »

Poésie

René Chalupt : *La Lampe et le Miroir ;* La Phalange. » »

Alexis Danan : *Le Berger de Bagdad ;* Figuière, 3 50

Marcelle Eyris : *La Merveilleuse tristesse ;* Grasset. 3 50

Paul Lieutier : *Le beau Jardin ;* Sansot. 3 50

A. Ramette : *Clartés au Crépuscule. Les Châsses d'or ;* Ed. du Beffroi. 3 50

Alek Skouffo. *Les Olympiennes ;* Sansot. 3 50

Publications d'art

Maurice Quentin-Bauchart : *Les Musées Nationaux ;* Laurens. » »

Sciences

Camille Flammarion : *Annuaire Astrologique ;* Flammarion. » »

Ernest Solvay : *Sur l'Etablissement des Principes fondamentaux ;* Bruxelles, Bothy. » »

Sociologie

Pharasius : *L'Egalité Sociale ;* Leymarie. 2 »

Théâtre

Friedrich von Schiller : *Guillaume Tell*, pièce en 5 actes ; Messein. 3 »

Voyages

Cte Maurice de Périgny : *Les Etats du Mexique ;* Guilmoto. » »

Divers

Almanach de Paris et d'ailleurs ; 1912, publié par D.-L. Pelet, Soc. fr. d'Impr. » 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Paul Mariéton. — Une lettre de M. Paterne Berrichon : Rimbaud et Claudel. — Prix littéraires. — Le bi-centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau. — Jean-Jacques Rousseau élève de Jussieu. — La Saison artistique à Monte-Carlo. — Le Sottisier universel.

Mort de Paul Mariéton. — L'écrivain distingué qui vient de mourir à Nice, et que la Provence a toujours revendiqué pour un des siens, naquit à Lyon en 1862, soit près d'un demi-siècle après son compatriote le poète Soulary, dont il fut un des amis les plus aimés.

Il débuta dans les lettres par la publication de fines et précises monographies, où il esquissait le caractère et la vie des principaux félibres, notamment des poètes de la seconde génération de *l'Armana prouvençau*, groupés autour de Mistral : Louis Roumieux, Paul Arène, Alphonse Daudet, Félix Gras, L. de Berluc-Pérussis, Jean Monné, etc... En même temps, il commençait à rassembler les documents de son *Histoire du Félibrige*, qui devait donner un jour à celui-ci une impulsion nouvelle.

Dès cette époque, et jusqu'à sa mort, on peut dire que Mariéton se consacra tout entier à sa petite patrie d'élection. Paris, qui lui dispensa de bonne heure une renommée discrète, mais sûre, ne parvint jamais à l'en détourner. Actif, d'une activité infatigable, Mariéton fonda et dirigea, durant plusieurs années, une sorte d'organe officiel de la Renaissance du midi : la *Revue félibréenne* ; il présida, en outre, jusqu'en 1903, aux destinées du théâtre d'Orange dont il fut le rénovateur intelligent et dévoué. Entre temps, il publiait ses premiers volumes de vers : *Souvenance* (1884) ; *la Viole d'Amour* (1886) ; *Hellas* (1888), etc., et un ouvrage de critique : *Joséphin Soulary et la Pléiade lyonnaise*, mais c'est en écrivant son beau livre : *la Terre provençale*, que Mariéton a donné à son pays d'adoption le témoignage d'amour le plus éclatant et le plus durable. Ce « journal de route », écrit dans une langue harmonieuse et colorée, abondante et souple, est l'œuvre d'un pur et fervent poète ; et ni les *Epigrammes*, ni même l'émouvante histoire des *Amants de Venise* ne peuvent le faire oublier.

§

Une lettre de M. Paterne Berrichon : Rimbaud et Claudel.

Paris, le 28 décembre 1911.

Mon cher ami,

Je n'ai point l'habitude de prêter attention aux commérages littéraires de la Presse quotidienne, et, au sujet d'un écho paru, sous la rubrique « Gazette des lettres », dans *Paris-Midi* du 23 décembre courant, je me serais abstenu d'une émotion, si cet écho n'avait voulu être malveillant qu'à mon égard. Oyez :

M. Paterne Berrichon montre partout avec orgueil une lettre de M. Paul Claudel qui s'y déclare l'élève de Rimbaud.

Je ne sais qui a fourni le renseignement au rédacteur de cette gracieuseté, et je ne désire nullement le savoir. Ce que je sais bien, c'est que je m'abstiens le plus possible de fréquenter aux potinières de la littérature et des arts ; que, depuis plus d'un mois, je ne suis sorti une minute de ma chambre, et que, auparavant, je n'ai communiqué la lettre en question qu'à de rares amis, à ceux qui avaient qualité pour recevoir l'explication du retrait, par la famille de Rimbaud, de son assentiment à l'érection d'un monument commémoratif, à Paris, du poète d'*Une Saison en Enfer*.

Vous savez, mon cher Vallette, que nous avions subordonné cet assentiment à l'adhésion de trois ou quatre personnalités, parmi lesquelles Paul Claudel. Claudel, à la démarche faite par moi auprès de lui pour obtenir son avis sur le projet de monument et son adhesion au comité en formation s'il y avait lieu, répondit par une lettre dissuasive, devant les arguments de laquelle nous ne pouvions que nous incliner et retirer notre acquiescement conditionnel ; et ces arguments, les voici textuels :

Il n'y a pas d'homme, en effet, dont la mémoire me soit plus chère, à qui j'aie plus d'obligations et à qui j'aie voué un culte plus religieux, qu'Arthur Rimbaud. D'autres écrivains m'ont instruit, mais c'est Arthur Rimbaud seul qui m'a construit ; il a été pour moi le révélateur dans un moment de profondes ténèbres, *l'illuminateur* de tous les chemins de l'art, de la religion et de la vie : de sorte qu'il m'est impossible d'imaginer ce que j'aurais pu être sans la rencontre de cet esprit angélique, certainement éclairé de la lumière d'en haut. Je me sens avec lui les liens qui peuvent nous rattacher à un ascendant spirituel.

Ce sont ces raisons mêmes qui m'empêchent de m'associer à l'hommage populaire... Arthur Rimbaud n'a jamais été et ne sera jamais le héros de la foule profane. *Il n'était pas de ce monde* et n'a point de part avec lui. L'homme qui n'a jamais publié un livre, l'homme qui s'est tu pour ne pas trahir « en paroles païennes » les secrets sacrés qu'il cachait dans le profond trésor de son cœur ne doit pas voir son image et son souvenir livrés à de vains regards. Il appartient à un *plan* différent du nôtre ; et il a payé assez cher le droit de ne pas être un homme de lettres en pierre ou non. Il ne convient pas que ce grand évasif, enfin, s'il est là, ce soit pour faire l'ornement d'un lieu public, mais pour être à jamais la voix sans visage qui murmure au fond des esprits capables de les comprendre des paroles inoubliables.

Je ne vois pas que Paul Claudel, dans ces lignes, se déclare l'élève de Rimbaud. J'y lis quelque chose de plus haut et de tout différent, à savoir : qu'il se reconnaît le fils spirituel de l'auteur des *Illuminations* ; et de cela, Claudel étant le plus considérable des poètes vivants, la famille d'Arthur Rimbaud a lieu d'être fière, en vérité.

Recevez, mon cher Vallette, l'expression de mes meilleures cordialités.

PATERNE BERRICHON.

§

Prix littéraires. — Prix de l'Association des Critiques littéraires : 1° M. Paul Berret, professeur au lycée Charlemagne, reçoit une médaille d'honneur pour sa thèse de doctorat sur Victor Hugo ;

2° Il est attribué à MM. F.-A. Cazals et Gustave le Rouge 1.000 francs pour leur ouvrage *les Derniers jours de Paul Verlaine*.

§

Le bi-centenaire de la naissance de J.-J. Rousseau. — Un comité se constitue actuellement en vue de célébrer, au mois de juin prochain, le deuxième centenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. Le prési-

dent d'honneur en est M. Léon Bourgeois, et de nombreuses personnalités des lettres et de l'Université, plusieurs ministres, des sénateurs, des députés, ainsi que les maires de Lyon, Montpellier, Besançon, Chambéry, Annecy, Montmorency, Ermenonville, Eaubonne, ont déjà donné leur adhésion.

Les communications doivent être adressées au Secrétaire général, M. Jules Princet, à Aulnay-sous-Bois (Seine-et-Oise).

§

Jean-Jacques Rousseau élève de Jussieu.

Paris, 2 janvier 1912.

Cher monsieur Vallette,

Comme auteur de l'écho : *Jean-Jacques Rousseau élève de Jussieu*, je me permettrai de répondre à M. Pierre-Paul Plan :

1° Que lorsqu'un écrivain a demandé conseil à un savant et qu'il en a reçu des encouragements, il est plausible qu'il entre par la suite en relations avec lui ;

2° Que c'est seulement en 1770, c'est-à-dire *au cours de l'année* où eut lieu l'herborisation dont parle Bachaumont, que Laurent-Antoine de Jussieu succéda à son oncle au Jardin du Roi. Et comme rien ne prouve que le jeune de Jussieu ait été nommé démonstrateur de botanique avant le 26 juillet 1770, date approximative de l'herborisation, j'ai l'impudence de croire que je n'ai commis aucune erreur.

Veuillez agréer, etc.

LÉON DEUBEL.

§

La Saison artistique à Monte Carlo. — Voici le moment où les privilégiés reprennent le chemin de la Côte d'Azur. L'animation est déjà grande à Monte-Carlo. Ceux qui dirigent les destinées de cette cité du soleil, des arts et des plaisirs n'épargnent d'ailleurs rien pour satisfaire ses habitués et ses visiteurs.

Le 27 décembre dernier ouvrait, au milieu d'une grande affluence, l'Exposition internationale des Beaux-Arts, dont notre collaborateur Jacques Daurelle fera, comme tous les ans, une critique complète et impartiale.

Quelques jours auparavant, avait lieu, sur la grande scène du théâtre de Monte-Carlo, et avec un grand succès, la première représentation de *Méduse*, légende marine en quatre actes et en vers, de notre collaborateur Maurice Magre, musique de M. Raynaldo Hahn.

Le 5 janvier, c'est encore un de nos collaborateurs, M. Sébastien-Charles Leconte, qui a triomphé, avec M. André Dumas, sur la scène de Monte-Carlo avec *Esther*, tragédie en quatre actes, adaptation musicale de M. Léon Jehin. Cette pièce, que tous les spectateurs ont applaudie sans réserves, était joué par Mlle Ventura et par toute la troupe de l'Odéon, sous l'intelligente direction de M. Antoine.

Au reste, c'est à l'Odéon que vont se succéder prochainement les représentations de la nouvelle *Esther*, dont Monte-Carlo n'a eu la primeur que parce qu'il ne refuse rien à sa fidèle clientèle.

§

Le Sottisier universel.

Incident dans un hôtel suisse [titre]. — Nombre de Genevois s'étaient donné rendez-vous, à midi, à Annemasse, à l'Hôtel de France. — *Le Journal*, 19 septembre.

La date d'aujourd'hui est extraordinaire : 11-11-1911... Quelque chose de plus complet avait eu lieu au XII^e^ siècle, sous Louis-le-Gros. On avait en effet le 11 du onzième mois 1111, soit huit 1 : 11-11-1111. Une coïncidence analogue ne se rencontrera plus que dans trois siècles seulement, le 22 février 2222... Et puis ce sera fini pour jamais dans le monde, sauf dans dix mille ans environ. — *Le Journal*, 11 novembre.

Une défaite des libéraux [titre]. — Constantinople, 11 décembre. —Le candidat de l'entente libérale est élu. — *Le Journal*, 12 décembre.

Au moment d'éloigner cette vipère de huit cents lieues...[de Nemours à Grasse]. — *Revue des deux mondes*, 1^er^ décembre, p. 607.

Depuis bien des mois, Mariéton était aller chercher à Nice le calme nécessaire au rétablissement de sa santé qu'exaspéraient ses nombreux amis. — *Le Monde illustré*, 6 janvier, p. 16.

Par la fenêtre d'un premier étage, M. Léon Dominique, domestique avenue du Roule, à Neuilly, est tombé de la hauteur d'un quatrième étage. — *L'Eclair*, 29 décembre.

Coquilles, bourdons, etc.

Elle [la révolution chinoise] aura pour conséquence le transfert du siège du gouvernement du Chili vers le Honan. — *La Gazette* (Bruxelles), 18 octobre.

Maintes fois ils ont exposé que la limitation des délits n'empêcherait pas les buveurs de satisfaire leurs goûts. — *Le Journal*, 12 décembre.

M. François-Albert Lefèvre, avocat à la Cour d'appel, décédé dans sa dix-neuvième année. — *Excelsior*, 5 janvier.

La première, mer-de l'Opéra, désireux de donner à cette soirée tout l'éclat possible, ont engagé pour interpréter le rôle de Gilda M^lle^ Alice Verlet. L'éminente artiste interprétera également, vendredi soir, Marie Delna, Nicot-Vauchelet, MM. Sens Al-représentation, M. Titta Ruffo chantera Athanaël. Ce sera l'unique représentation de *Thaïs* avec le célèbre baryton dans ce rôle. — *Comœdia*, 7 janvier.

Mère de sept ans, M^lle^ Tison était fréquemment brutalisée par son mari, qui est un alcoolique invétéré. — *Petite République*, 6 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP PHÉNIQUE VIAL

contre
TOUX, RHUMES
CATARRHES
ENROUEMENTS
GRIPPE
BRONCHITES

PARIS, 8, rue Violenne et toutes Pharmacies.

GOUTTES DES COLONIES

GUÉRISSENT INSTANTANÉMENT

Maux d'Estomac. Indigestion

Phie CHANDRON, 20, r. Châteaudun, Paris, et toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco une Boîte Échantillon des

VÉRITABLES GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION

Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.

LA BOÎTE DE 50 GRAINS... 1'50
LA BOÎTE DE 105 GRAINS... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

VUE UNIQUE
PANORAMA GRANDIOSE
LA MAISON LA PLUS MODERNE OUVERTE EN 1910

SAISON
du 15 avril à fin Septembre

La Publicité commerciale est reçue par
M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris VI^e^)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim..... 1 Vol.

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier..... 1 Vol.

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthélemy et un Portrait d'après Van Loo..... 1 Vol.

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

Tallemant des Réaux, avec une Notice ..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol.

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Daret et une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vol.

— La Machine à Écrire

EMPIRE

est préférée dans la haute Société

Pour la simplicité

de son fonctionnement

Pour sa robustesse à toute épreuve

Pour son volume restreint

RÉFÉRENCES

DE 12 ANNÉES

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

à M. TRONCHET

Concessionnaire à Paris

43, Rue Vivienne, 43

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

L'HIVER A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour collectifs

2e et 3e classes.

Valables jusqu'au 15 Mai 1912.

délivrés, du 1er Octobre au 15 Novembre, aux familles d'au moins trois personnes par les gares P.-L.-M. pour Cassis et toutes gares P.-L.-M. situées au-delà vers Menton. Parcours simple minimum : 400 kilomètres. (Le coupon d'aller n'est valable que du 1er Octobre au 15 Novembre 1911).

PRIX : Les deux premières personnes paient le plein tarif, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 50 °/o la 4e personne et chacune des suivantes d'une réduction de 75 °/o

Arrêts facultatifs.

Demander les billets 4 jours à l'avance à la gare de départ :

Des trains rapides et de luxe composés de confortables voitures à bogies desservent pendant l'hiver les stations du littoral.

Nota. — Il est également délivré, dans les mêmes conditions, des billets d'aller et retour de toutes gares P.-L.-M. aux stations hivernales des chemins de fer du Sud de la France (Le Lavandou, Cavalaire, Saint-Tropez, etc.....).

HEMIN DE FER D'ORLÉANS

RELATIONS DIRECTES

Entre Paris-Quai-d'Orsay, Sénégal et l'Amérique du Sud, *viâ* Bordeaux ou Lisbonne

Par service combiné entre les Chemins de Français d'Orléans et du Midi, ceux intéressés d'Espagne et du Portugal la Compagnie des Messageries Maritimes.

llets simples et d'aller et retour, 1re classe (1re se chemin de fer, 1re ou 2e catégorie paquebots) e Paris-Quai-d'Orsay et Dakar, Rio-de-Janeiro, os, Montevideo, Buenos-Ayres, Bahia et Pernam-o.

aculté d'embarquement ou de débarquement à leaux ou à Lisbonne.

rée de validité : (*a*) des billets simples, 4 mois ; des billets d'aller et retour, un an : Faculté de ongation pour les billets aller et retour.

registrement direct des bagages pour les parcours fer.

aculté d'arrêt tant en France qu'en Espagne et en ugal, à un certain nombre de points.

délivrance des billets a lieu exclusivement au bu- des passages de la Compagnie des Messageries times, 14, boulevard de la Madeleine, à Paris, ou les ports de l'Amérique du Sud et du Sénégal par Agents de cette Compagnie.

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

MAISON de rapport à Paris **8 RUE MAZET,** Rev. br. 7.260 fr. Cce 107 m. 23. M. à pr.: 60.000 fr. Adj. ch. not., 6 févr. 1912. S'adr. Me BOURDEL et MOTEL, not., 19, boul. de Courcelles.

MAISON à Paris **PASSAGE D'ANGOULÊME, 14** Cce 300 m. Rev. net 4.900 f. Adj. à Guérard (S.-et-M.) par Me FERRARI, not., le jeudi 18 janv. 1912, 2 h.

Propriété à Paris **R. D'ALÉSIA, 42,** av. sortie impasse Montsouris. Maison d'h., gr. hangar. Cont. : 625m. Libre avril 1912. M. à pr. : 100.000 fr. Adj. ch. not. Paris, 16 janv. 1912. S'ad. Me DAUCHEZ, not., 37, quai de la Tournelle.

3 Ptés: 1° Rue ABBÉ-GROULT, 127; 2° Rue YVART, 14; 3° Av. CHATILLON, 51. Cont. : 1.000, 500 et 330 m. Rev. : 3.200, 2.000 et 2.000 fr. M. à pr. : 50.000. 30.000 et 30.000 fr. Adj., ch. not., 30 janv. 1912. Me BOURDEL, not., 30, rue Général-Beuret.

BULLETIN FINANCIER

L'année 1912 pourrait commencer sous des auspices meilleurs. Il est certain que tou le monde éprouve un malaise et des appréhensions légitimes. Il n'est personne qui, a fond, ne désire la paix et les événements s'orientent de telle manière qu'une guerre eu ropéenne paraît probable à une échéance plus ou moins lointaine. Il se manifeste dan la diplomatie internationale une poussée singulière de convoitises et de jalousies qui i brisé tous scrupules et anéanti toute loyauté. Les âmes simples espéraient une déten d'un traité franco-allemand alors que ce traité a rendu la paix peut-être plus précai encore. En France comme en Allemagne nul n'en est satisfait et la preuve en est qu'il coûté la vie au ministère Caillaux.

Cependant, les exigences de la vie quotidienne sont plus fortes que tout. En Bourse, les fonds d'Etats ne sont pas très brillants, les valeurs industrielles marquent une asce sion appréciable. En effet, la rente française demeure au même niveau que la dernièr quinzaine, c'est-à-dire qu'elle s'inscrit à 94,50; l'Extérieure Espagnole descend de 96 94,30 ; l'Italien de 101,75 à 99,20; par contre le Turc unifié passe de 90,30 à 91,85. part le Consolidé 4 o/o qui cote 96,55 au lieu de 97,10, les fonds russes progressent pl tôt : le 4 o/o 1901 à 96,10, le 5 o/o 1906 à 105,45, et le 4 1/2 o/o 1909 à 103,20.

Nos chemins de fer prennent pour la plupart de l'avance : l'Est à 935, le Lyon à 123 le Nord à 1621, l'Orléans à 1275, le Midi à 1077.

Les établissements financiers montrent une grande fermeté due à l'abondance d capitaux disponibles et aux émissions importantes qui vont voir le jour. Nous trouvo le Crédit Foncier à 814, le Crédit Lyonnais à 1540, le Comptoir d'Escompte à 940, Société Générale à 825, la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1792, le Crédit Mobilier 682, coupon détaché, la Banque de l'Union Parisienne à 1240.

Nous avons déjà dit qu'une série d'opérations financières importantes commencera avec la nouvelle année. C'est le Crédit Foncier qui l'inaugure. Le 20 janvier prochain offrira au public au prix de 248 fr. 50 deux millions d'obligations communales de 250 chacune, rapportant un intérêt annuel de 3 o/o et participant pendant les vingt premi res années à douze tirages par an et, pendant les cinquante dernières années, à s tirages. Chaque tirage comprendra un lot de 100.000 fr., un lot de 10.000 fr., 12 l de 1.000 fr., 100 lots de 500 fr. Le premier tirage aura lieu le 22 mars 1912.

Pour mieux se mettre à la portée de la petite épargne, pour rendre, en un mot, s obligations plus populaires, le Crédit Foncier a décidé que ces obligations nouvell seraient payées par fractions minimes : 15 fr. en souscrivant, 15 fr. à la répartition (12 au 28 février) 20 fr. du 25 mai au 10 juin, 20 fr. du 25 novembre au 10 décembr Pour le surplus, les versements s'échelonneront du 25 février 1913 au 23 juin 1915.

En somme, le Crédit Foncier offre au public des obligations du type de celles de 19 dont l'émission, on se le rappelle, obtint un si grand succès. Celui des nouvelles oblig tions ne sera certainement pas moindre, car le système imaginé par le Crédit Fonci pour faire appel au Crédit public réunit tous les avantages : sécurité du placement, ta d'intérêt raisonnable, chances pour le souscripteur de s'enrichir du jour au lendema par un heureux coup de la fortune, certitude, en tous cas, d'accroître son avoir sans durs sacrifices, presque sans s'en apercevoir.

Aussi, on peut affirmer que le prochain emprunt de 500 millions du Crédit Foncie sera couvert de nombreuses fois, malgré l'élévation de la somme demandée.

Cette opération faite, les capitalistes pourront souffler un peu en attendant que la Vi de Paris, à son tour, fasse appel à leur concours pour divers emprunts importants : t ceux de la Compagnie du Gaz, du Métropolitain, et l'emprunt pour continuer les gran travaux que demande l'embellissement de Paris. Mais il est probable que nous n'aurc à parler de tout cela que dans deux ou trois mois.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

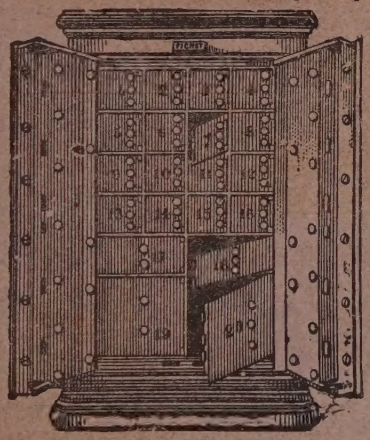
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Etranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ECHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore . A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristão da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises ; Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.